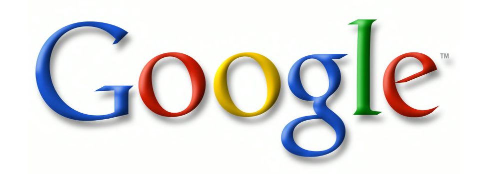
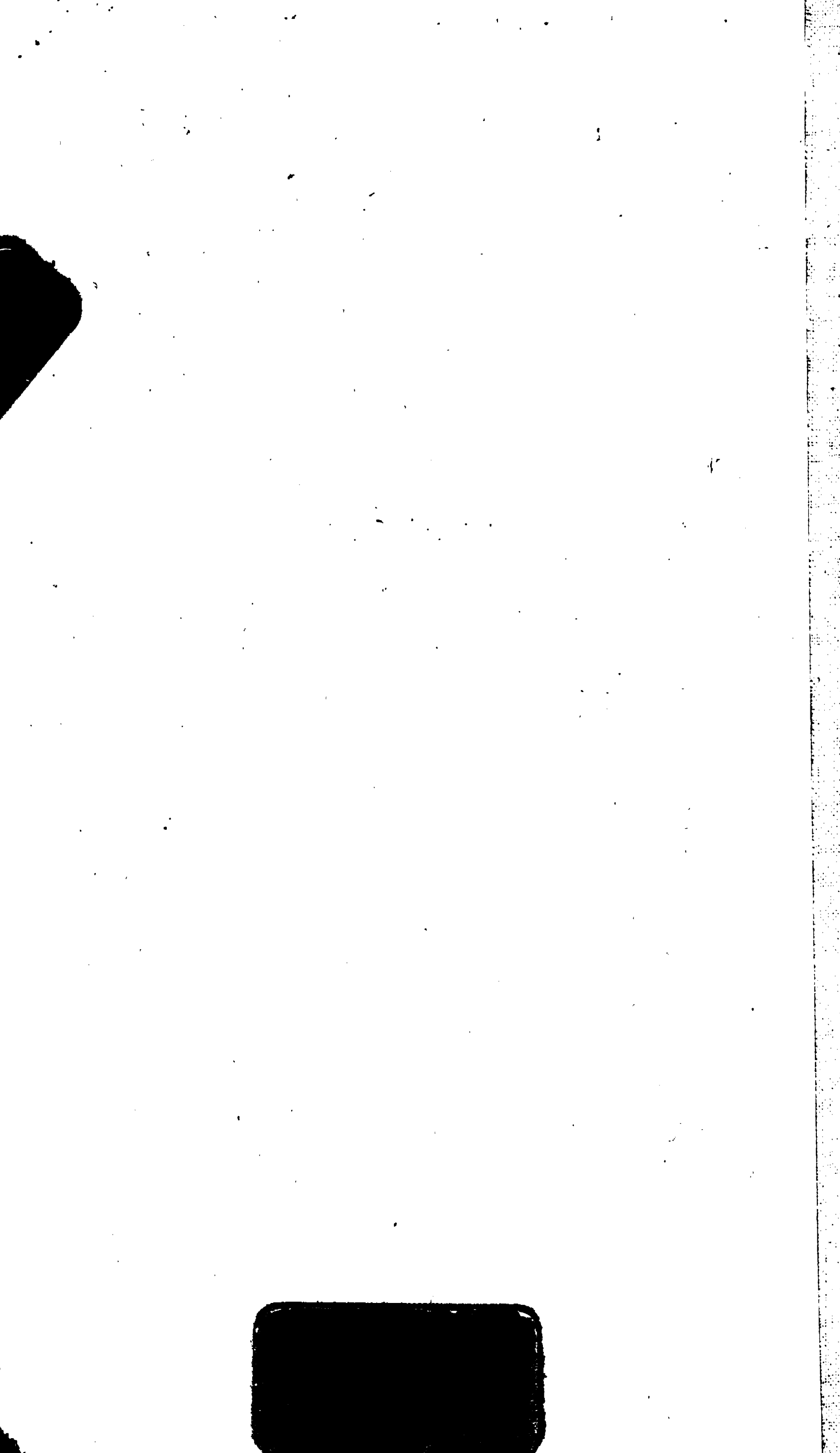

Google







COLLECTION
DES CHRONIQUES
NATIONALES FRANÇAISES.

VI.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,

RUE DE LA HARPE, nº 78.

CHRONIQUE

DE

RAMON MUNTANER,

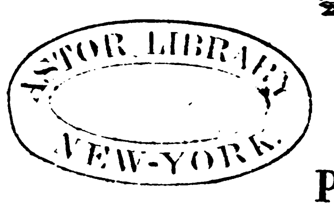
TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DU CATALAN,

AVEC NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS,

PAR J. A. BUCHON.

TOME II.

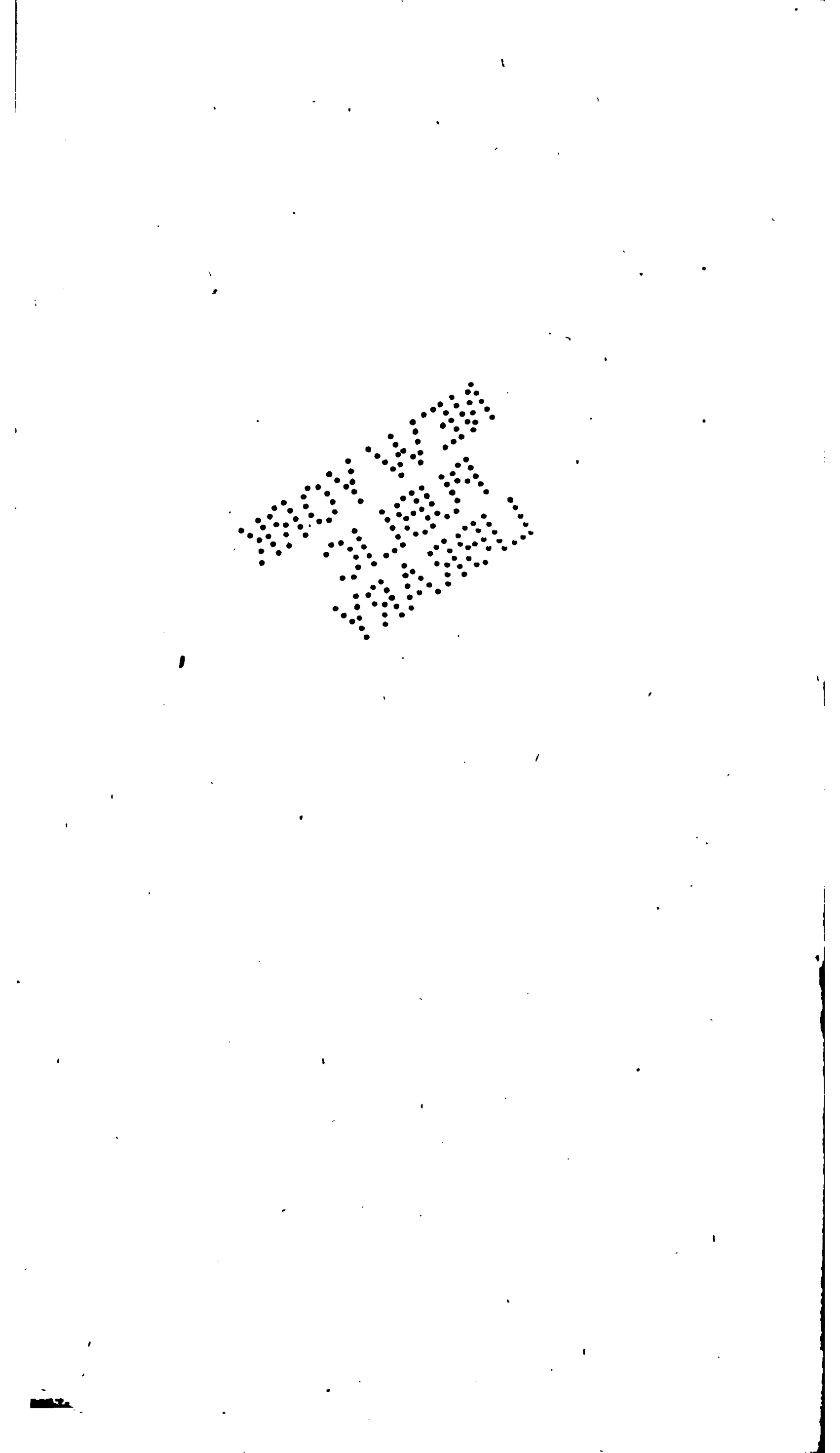




PARIS.

VERDIÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.
J. CAREZ, RUE DE SEINE, N° 21.

M DCCC XXVII.



CHRONIQUE

DU TRÈS MAGNIFIQUE SEIGNEUR

EN RAMON MUNTANER.

CHAPITRE CXLVIII.

Comment l'infant En Jacques fut couronné roi de Sicile à Palerme; des grandes fêtes qui eurent lieu; et comment il fit armer vingt galères, dont il nomma commandant En Béranger de Sarria.

Le deuil étant fini, le roi manda par toute la Sicile et la Calabre que chacun se rendît pour la fête à Palerme, où il devait être couronné roi de Sicile et de tout le royaume. Des lettres partirent de tous les côtés. Le roi, la reine sa mère, l'infant En Frédéric, allèrent à Palerme. Alors les fêtes commencèrent. Le jour désigné par le roi étant arrivé, le roi En Jacques prit la couronne du royaume de Sicile, au milieu de la joie, et avec une telle faveur de Dieu, que jamais roi ne fut plus aimable et plus affectueux qu'il n'a été, n'est et ne sera long-temps encore envers ses sujets,

s'il plaît à Dieu. On pourrait dire qu'après son couronnement, si les habitants de la Calabre et de la Sicile eussent semé des pierres, ils auraient recueilli du froment ou de l'orge. Dans la Sicile ou la Calabre, il y avait bien vingt châteaux de Riches-Hommes, qui recueillaient plus de grains que ne font bien des rois. Ils étaient tous riches. Sa cour était brillante et abondante de tous biens; et on pouvait vraiment appeler le roi En Jacques, le Bienheureux. La fête terminée, il revint à Messine, et fit aussitôt armer vingt galères. Il nomma pour les commander En Béranger de Sarria, chevalier qu'il aimait beaucoup, et qui avait un frère plus jeune que lui, nommé En Vidal de Sarria. On peut dire, de chacun d'eux, ce que j'ai déjà dit de En G. Galceran, qu'on pourrait faire un très beau livre de leurs prouesses et de leurs faits d'armes et de chevalerie, mais principalement dudit En Béranger, qui était, qui a été et qui est encore le chevalier le plus brave de toute l'Espagne. Il a eu, à la vérité, un maître qui le lui a appris; et ce maître est le roi de Sicile, qui, dans le temps, le fit noble, ainsi que vous l'apprendrez en temps et lieu, dans la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE CXLIX.

Comment le noble En Béranger de Sarria, avec vingt galères, parcourut toute la côte de Malfa, jusqu'au fief de Rome, où il prit des galères, des vaisseaux et des barques.

Les vingt barques que devait commander En Béranger de Sarria étant prêtes, il lui ordonna de s'embarquer et de partir pour Naples, et de savoir ce qui s'y passait; d'aller ensuite à Xicle et de parcourir la côte jusqu'au territoire de Rome, voulant qu'à son retour il passât en Calabre, pour faire voir aux ennemis que le roi d'Arragon n'était point mort, et que s'ils avaient eu un roi à combattre, ils en auraient deux par la suite, qui n'avaient qu'un cœur et une volonté.

Lorsque le roi lui eut dit ces paroles, En Béranger de Sarria prit congé de la reine et de l'infant En Frédéric, et il s'embarqua à la bonne garde de Dieu. Il parcourut toute la Calabre, et vint au cap de Pelanuda. De là il se mit en mer, et vint sur la côte de Malfa, peuplée de la plus mauvaise race et des plus méchants corsaires du monde, surtout en un lieu qu'on nomme Passata. Il pensa qu'en parcourant cette côte, il rendrait trois grands services aux rois de Sicile et d'Arragon et à leurs peuples. Premièrement, il les vengerait des dommages que ces gens leur avaient causés pendant les guer-

res précédentes; secondement, en les détruisant il les empêcherait de mal faire par la suite; troisièmement, ce serait le plus beau fait d'armes qui eût jamais été entrepris de ces côtés.

Ainsi qu'il l'avait conçu, il l'exécuta; il y aborda avant l'aube du jour. Il réunit tout son monde près de la cité de Saint-André de Malfa, et parcourut toute la montagne. Pendant quatre jours qu'il y fut, il brûla et détruisit tous les lieux habités, grands et petits, Révél, Passata, et enfin tout ce qui était dans la montagne : la bannière levée, il allait partout brûlant et détruisant tout ce qu'il rencontrait. Il surprit dans leurs lits les hommes méchants de Passata, et tous furent tués. Il mit le feu à toutes les galères et aux vaisseaux qui étaient tirés à terre. Il n'en laissa pas un seul, ni là ni sur aucun lieu de la côte. Après avoir tout ravagé, il s'embarqua et alla à Sorento, où il fit la même chose. Il en eût fait autant à Castellamar, sans une nombreuse cavalerie qui s'y était rendue de Naples. Je vous dirai encore qu'il entra au port de Naples, où il prit et brûla des vaisseaux et navires; enfin, il parcourut toute la côte jusqu'au fief de Rome. Il s'empara de barques, vaisseaux et galères, qu'il envoya en Sicile. Jugez de l'alarme qui régnait sur toute la côte jusqu'auprès de Rome, sur le long de laquelle côte il prit tout ce qu'il trouva de vaisseaux. Le pape demanda quel était ce tumulte. — « C'est, lui dit-on, un » chevalier de Sicile, nommé En Béranger de

» Sarria, qui est venu de Sicile avec vingt galères
» pour brûler et ravager toute la côte de Malfa.
» Il a bouleversé le port de Naples et toute la
» côte et dans le fief même de Rome; il a en-
» levé barques et vaisseaux, personne ne pou-
» vant s'opposer à lui. — Ah Dieu! dit le pape,
» ceux qui ont affaire à la maison d'Arragon,
» ont affaire à autant de diables? Chacun de ces
» Catalans est un diable incarné auquel rien ne
» peut résister, ni sur terre, ni sur mer. Plût
» à Dieu qu'ils fussent réconciliés à l'Église! Ce
» sont gens qui feraient la conquête du monde,
» et extermineraient tous les infidèles. Je prie Dieu
» qu'il rétablisse la paix entre eux et l'Église. Dieu
» fasse grâce au pape Martin, qui les éloigna de
» l'Église! Nous ferons en sorte de les lui réconci-
» lier bientôt; car ce sont des hommes de courage
» et de bonté. Ils viennent de perdre leur roi, qui
» était un des meilleurs chevaliers du monde, mais
» ses infants, qui débutent ainsi, seront semblables à
» lui. »

CHAPITRE CL.

Comment le roi En Jacques de Sicile passa en Calabre pour guerroyer, et comment il se rendit maître de tout le pays, excepté du château d'Estil.

QUAND En Béranger de Sarria eut fait toutes ses expéditions, il retourna en Sicile, chargé de butin. Il y trouva le roi, qui apprit avec plaisir tout ce qu'il avait fait; et tous les Siciliens en furent ravis, vu les grandes pertes que leur avaient fait éprouver tous les jours les Malfitains. Les galères étant à Messine, le roi passa en Calabre avec une nombreuse suite, et alla visiter toutes ses possessions. Toutes les parties qui n'étaient point à lui se rendaient à mesure qu'il y passait à cheval, si bien que si l'amiral se fût trouvé à Naples à cette époque, avec la flotte, il se fût retiré de suite. Que pourrais-je ajouter? Il fut entièrement maître de la Calabre, à l'exception du château d'Estil, ainsi que je l'ai déjà dit, de Tarente, de la principauté, du cap des Langues (Linguetta) et d'Otrante, bonne cité et archevêché, et au-delà même de la principauté, jusqu'à Senler, à près de trente milles. Le roi ayant conquis tout ce qui était autour de lui, il allait s'amusant et chassant dans la Calabre. C'est bien la province la plus saine, la plus agréable, et possédant les meilleures eaux et produisant les meilleurs fruits. Il y avait parmi les habitants d'excellents Riches-

Hommes, Catalans, Arragonais et du pays; et le roi allait d'invitations en invitations et de plaisir en plaisir. Tandis qu'il s'amusait ainsi, En Béranger de Sarria vint à Messine avec les galères, et il gagna beaucoup à cela; mais laissons-le, et parlons du roi d'Arragon.

CHAPITRE CLI.

Comment le roi d'Arragon, ayant appris la mort de son père, se hâta de telle manière qu'il s'empara bientôt de Majorque et d'Yviça, et revint à Barcelonne, où on lui fit fête.

Le roi d'Arragon ayant appris la mort de son père, dépêcha tellement ses affaires, que deux jours après l'arrivée du message, la ville de Majorque se rendit à lui. Le noble En Pons de Saguardia se retira au Temple. Deux jours après la reddition de la cité, on publia la mort du roi En Pierre; on fit lecture de son testament, et les pleurs et les cris furent universels. Que pourrais-je vous dire? Le deuil dura six jours, pendant lesquels nul ne se livra à aucune occupation dans la cité.

Après le deuil, le noble En Pons de Saguardia se rendit au roi. Celui s'en alla sain et sauf avec tous ceux des siens qui voulurent le suivre; il les fit débarquer à Collioure, et il s'en alla à Perpignan. Le roi de Majorque le reçut très bien et lui

fit les honneurs qu'il devait lui faire, comme à un excellent chevalier qui l'avait bien servi.

Le roi En Alphonse nomma En Pons de Saguardia procureur de la cité, et En Gesbert de Mediona, de l'île, et lui laissa de bonnes troupes. Il prit ensuite congé de la cité et de ceux de dehors, qui s'étaient rendus auprès de lui, et partit pour Yviça.

Il faut vous dire que tandis qu'il assiégeait Majorque, il avait envoyé à Yviça, pour savoir si elle se livrerait à lui. Les prud'hommes lui répondirent qu'ils suivraient l'exemple de Majorque. Voilà pourquoi il alla à Yviça, où les prud'hommes le reçurent très honorablement; il entra au château, où il demeura deux jours. Il y plaça pour châtelain un sage et digne chevalier, nommé En Lloret. Il prit congé d'eux et passa à Barcelonne. On lui fit de grandes fêtes. De Barcelonne, il fit dire aux Riches-Hommes, citoyens et hommes des villes, de se réunir à Saragosse, à un jour désigné.

CHAPITRE CLII.

Comment l'amiral En Roger de Luria parcourut toute la côte de Provence, et ravagea Serynia, Achde et Viats, où tous les gens périrent, excepté les femmes, les enfants de quinze ans et au-dessous, et les hommes de soixante ans et au-dessus.

Le roi ayant expédié ses ordres pour qu'on se rendît à Saragosse, à l'époque désignée pour les fêtes de son couronnement, l'amiral vint lui dire : « Vous avez ordonné que dans cinquante jours on » fût réuni à Saragosse, aux fêtes de votre cou» ronnement. Je verrais avec peine que les équi» pages des galères fussent ici dans l'inaction : » sous la grâce de Dieu et votre bon plaisir, j'irai » parcourir toute la côte d'ici à Marseille, et je » ferai en sorte de pouvoir être de retour pour les » fêtes de votre couronnement. — Soit, lui ré» pondit le roi. »

Lorsqu'il fut en mer, au cap de Leucate, il alla à la plage du Pas de Serinya (Serignan.) A la pointe du jour, il débarqua son monde; il se mit à la tête de cent hommes à cheval, et ils furent au jour à Serinya, qu'ils ravagèrent, ainsi que les environs. Les sentinelles parcoururent la contrée et vinrent à Besès (Béziers), qui n'est qu'à deux lieues de là. Les troupes de Béziers sortirent, et réunies avec celles d'au-

tres lieux, arrivèrent au nombre de trois mille hommes.

L'amiral dit à ses gens : « Barons, voilà le jour » où la maison d'Arragon et ses hommes vont s'il- » lustrer à jamais dans ce pays. Les gens que vous » voyez sont des malheureux qui n'ont jamais eu » en face des hommes de cœur; attaquons-les vi- » vement, et vous verrez que nous n'aurons à faire » qu'à des épaules. L'attaque sera royale, et ce » que chacun gagnera sera à lui. Nous défendons » toutefois à qui que ce soit de s'emparer de » cheval ni autre objet que le combat ne soit ter- » miné, sous peine d'être puni comme coupable » de trahison. »

Cela fut approuvé par tout le monde. En attendant, l'armée s'approchait, croyant qu'il n'y avait qu'à les prendre; mais quand elle fut à la portée du trait et du dard, les trompettes et les nacaires sonnèrent. L'amiral, avec ses cavaliers, fondit sur la cavalerie ennemie, composée de quatre cents hommes Français, ou gens du pays. Les almogavares, au nombre de deux mille, firent jouer leurs dards, dont pas un seul ne manqua de tuer ou de blesser son homme. Les arbalêtres jouèrent en même-temps; le choc de l'amiral et de sa troupe fut si violent au premier abord, aux cris de : Arragon ! Arragon ! que leurs adversaires, tant à pied qu'à cheval, prirent soudain la fuite. L'amiral les poursuivit. Je vous dirai que cette poursuite eut lieu jusqu'à une demi-lieue de Béziers, et n'au-

rait pas cessé jusqu'à la ville, si la nuit ne fût survenue ; l'amiral craignait de ne pouvoir être de retour aux galères, qui se trouvaient sur cette plage, la plus dangereuse du levant au ponant. Il arrêta ses gens, et leur fit rebrousser chemin. Ils s'en allèrent donc et enlevèrent le camp. Il ne faut pas demander le grand gain qu'ils y firent. Pendant la nuit, ils furent de retour auprès des galères. Ils brûlèrent et saccagèrent Serinya, à l'exception de l'église de Sainte-Marie de Serinya, qui est très belle.

Ceux de Béziers et des environs se réunirent à Béziers. Ils avaient perdu tant de monde, qu'ils pensèrent que si l'amiral revenait le lendemain, la cité ne pourrait se défendre à moins d'un secours étranger. Ils envoyèrent pendant la nuit, par toute la contrée, afin qu'on vînt défendre la cité de Béziers, car ils avaient perdu beaucoup de monde. Ils pouvaient bien le dire, car sur dix il n'en revint pas deux. Ils perdirent un grand nombre des leurs, tandis que l'amiral, après avoir fait la revue de ses troupes, vit qu'il ne lui manquait que sept hommes de pied ou de cheval. Le lendemain, il arriva beaucoup de monde à Béziers ; mais l'amiral s'en soucia peu, car après minuit il s'embarqua avec tous les siens ; ils se trouvèrent au Pas d'Agde, ils débarquèrent, et par le canal de Viats, les galères légères et les vaisseaux armés s'avancèrent, et les grosses galères se rendirent à la cité d'Achda (Agde). Ils s'emparèrent en l'un et l'autre

lieu de tous les vaisseaux et barques qu'ils y trouvèrent.

L'amiral, avec la moitié de sa cavalerie, la moitié des almogavares et une bonne partie des équipages des galères, alla à la cité d'Agde, la prit et la ravagea entièrement. Il ne voulut point qu'il pérît de femmes; mais tous les hommes de quinze à soixante ans, furent massacrés, et tous les autres épargnés. Toute la cité fut ravagée et brûlée, à l'exception de l'évêché; car il ne permit jamais qu'on fît aucun dommage aux églises, ni qu'on insultât aucune femme. Il fut sévère sur ces deux points dans toutes les circonstances; il ne permit pas qu'on enlevât la moindre chose d'une église, ni qu'une femme fût insultée, pillée ni offensée en sa personne. Aussi Dieu lui en tint compte, car il lui accorda des victoires et lui donna une bonne fin.

L'autre portion des troupes marcha sur Viats, les uns par terre, les autres par le canal. Ils y ravagèrent pareillement tout, et prirent un grand nombre de vaisseaux et barques qui s'y trouvaient, et parcoururent ainsi toute la contrée. Les gens de Saint-Hubert, de Lupia et de Giga, vinrent par mer; mais, arrivés près d'Agde, ils apprirent ce qui était advenu la veille à ceux de Béziers, ce qui les détermina à s'en retourner; mais ils ne se hâtèrent pas assez pour que les chevaliers et les almogavares n'en atteignissent environ quatre mille, qui tombèrent sous leurs coups de lance.

Nos troupes retournèrent à Agde, où elles

demeurèrent quatre jours et ravagèrent toute la contrée. Cela fait, l'amiral fit rembarquer ses troupes et alla à Aiguemortes. Il y trouva des vaisseaux, barques et navires qu'il prit et envoya à Barcelonne. Il se rendit ensuite au cap de la Spiguera; arrivé dans cette mer, on ignora la route qu'il avait prise, mais chacun dans cette contrée pensa qu'il était retourné en Sicile. Pendant la nuit, il se mit en mer, autant qu'il le put de manière à n'être point aperçu de la terre, et le lendemain de cette feinte, il s'approcha du cap de Leucate, et y aborda de nuit. Il y trouva vingt barques ou vaisseaux tous chargés de bonnes marchandises, qu'il prit et envoya à Barcelonne.

A la pointe du jour, il entra par le Pas de Narbonne; il y trouva des barques et vaisseaux qu'il mit en mer. Enfin, lui et tous ceux qui l'accompagnaient firent un butin immense. Il eût été bien plus considérable, s'il n'eût été pressé de se rendre en Catalogne, pour se trouver au couronnement du roi. Il sortit du Pas de Narbonne avec tous les vaisseaux qu'il avait pris, et se rendit à Barcelonne. Mais laissons ici l'amiral En Roger de Luria, et parlons du roi d'Arragon.

CHAPITRE CLIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Arragon alla à Sainte-Croix, où il fit absoudre le corps de son père, et dire pendant un temps cinquante messes par jour.

Lorsque l'amiral eut pris congé du roi à Barcelonne, celui-ci sortit de la ville, et le premier voyage qu'il fit fut à Sainte-Croix. Il y fit venir l'archevêque de Taragonne, tous les évêques de sa terre, et tous les autres prélats. Il s'y trouva bien trois cents crosses, et dix frères de chacun des ordres de tout son royaume. Là il fit son deuil, ainsi que tous les autres. Il fit chanter des messes et il y eut des prédications; et avec de grandes processions il fit absoudre le corps du bon roi En Pierre son père.

Ceci dura dix jours entiers. Après quoi, pour le bien de l'âme de son père, il fit des dons et des faveurs aux monastères, afin qu'ils chantassent tous les jours des messes pour le repos de l'âme de son père, c'est-à-dire cinquante messes. Après quoi il prit congé de tout le monde et se rendit à Lérida, où on fit de grandes fêtes, les plus grandes que des sujets pussent faire à leur seigneur. Lorsque le seigneur roi fut à Saragosse, chacun s'arrêta dans cette ville; mais je reviens à l'amiral.

CHAPITRE CLIV.

Comment l'amiral En Roger de Luria alla à Tortose avec l'armée, et laissa, pour chef et commandant de la flotte, son neveu En Jean de Luria, pendant le temps qu'il devait être lui-même au couronnement du roi.

Dès que l'amiral fut sorti du Pas de Narbonne avec tous les navires qu'il avait enlevés, il prit la route de Barcelonne, où il fut arrivé en peu de jours. On lui donna de brillantes fêtes; il y demeura huit jours, et se rendit ensuite à Tortose avec l'armée. Etant rejoint par les galères, il leur donna pour commandant son neveu, En Jean de Luria, bon et expert chevalier. On n'aurait pas cru que, jeune comme il était, il fût aussi sûr, aussi prudent et aussi habile à la guerre. Il lui ordonna de parcourir l'Espagne et de donner de l'occupation aux Maures, qui n'étaient point en paix avec le roi d'Arragon, afin que nul ne bougeât, tandis qu'il assisterait au couronnement du roi.

CHAPITRE CLV.

Comment le roi En Alphonse d'Arragon fut couronné à Saragosse; des fêtes et des jeux qui y eurent lieu; comment En Jean de Luria brûla et ravagea plusieurs endroits de la Barbarie; et comment l'amiral s'embarqua pour passer en Sicile.

En Jean de Luria passa à Valence avec l'armée, et l'amiral s'en alla par terre à Saragosse, avec bon nombre de chevaliers et de gens de mer. Le roi lui fit un gracieux accueil, l'honora beaucoup et fut très content de tout ce qu'il avait fait. L'amiral fit dresser une hune fort élevée, car il était après le roi En Pierre et le roi de Majorque, le plus adroit des chevaliers de l'Espagne pour atteindre un but, ainsi que son beau-frère En Béranger d'Entença. Je les ai vus tirer l'un et l'autre; mais le roi En Pierre et le roi de Majorque étaient la fleur de tous les tireurs de leur temps. Chacun d'eux tirait trois traits et une orange, et le dernier trait était aussi gros qu'un manche de lance, et les deux premiers passaient bien au-dessus de la hune. Ensuite, il ordonna une table-ronde. Les hommes de mer firent faire deux vaisseaux armés et plats, allant sur la rivière, et on fit le combat des oranges; on en avait fait venir plus de cinquante charges de Valence. Soyez certains que l'amiral embellit beaucoup cette fête. Elle fut très brillante, et le roi

prit la couronne au milieu de la joie et du plaisir [1]. La fête dura quinze jours et plus, pendant lequel temps on ne fit que chanter, se réjouir, et faire des jeux et des divertissements.

Les fêtes étant terminées, l'amiral prit congé du roi. Il alla à Valence reconnaître ses châteaux, villes et lieux, qui étaient nombreux, bons et notables. Il envoya un vaisseau armé à En Jean de Luria, pour lui dire de venir le joindre. Le vaisseau armé le trouva en Barbarie, où il avait fait une battue entre Tunis et Alger, et pris plus de trois cents Sarrazins, brûlé et ravagé plusieurs endroits, et enlevé nombre de vaisseaux et barques des Sarrazins. Sur l'ordre de son oncle, l'amiral En Jean de Luria vint en peu de jours à Valence, où l'amiral, fort satisfait, le reçut très bien ; il lui ordonna de faire appareiller les galères, parce qu'il voulait se rendre en Sicile, ce qui fut fait. L'amiral ayant terminé ce qu'il avait à faire dans le royaume de Valence, s'embarqua sous la protection du Seigneur, et se rendit en Barbarie. Il parcourut les côtes et enleva tant de Sarrazins qu'il put. Je le laisse aller dans la Barbarie, et vais suivre le roi d'Arragon, qui va à Sarragosse.

---

1. Les cortès assemblées à Sarragosse trouvèrent fort mauvais qu'il eût pris le titre de roi avant son couronnement, et l'assujettirent à recevoir d'elles les ministres et les officiers de sa maison.

CHAPITRE CLVI.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Arragon résolut de venger le manque de foi du roi En Sanche de Castille envers son père En Pierre, d'enlever de Xativa les enfants de l'infant En Ferdinand de Castille, et de proclamer l'un des deux rois de Castille.

Le roi d'Arragon ayant terminé les fêtes, le seigneur roi lui donna des lettres pour les porter en Sicile, à la reine sa mère, au roi En Jacques et à l'infant En Frédéric, ses frères. Il fit venir devant lui l'infant En Pierre, son frère, et tout son conseil, et lui dit : « Mon frère le roi notre père, partit de Barcelonne, avec l'intention, si Dieu le ramenait sain et sauf à Valence, d'enlever de Xativa les fils de l'infant En Ferdinand de Castille, et de proclamer roi de Castille don Alphonse, qui est l'aîné, afin de se venger de son neveu En Sanche de Castille, qui a violé sa foi, au moment où il avait le plus besoin de lui. Puisque Dieu n'a point permis que notre père, durant sa vie, pût en tirer vengeance, nous devons le venger nous-mêmes, et prendre fait et cause pour le roi notre père. Je veux donc que deux chevaliers se rendent auprès du roi En Sanche, et lui déclarent la guerre de notre part, à cause de ce que je viens de dire, et que vous, infant, vous vous disposiez à aller avec cinq cents chevaliers catalans, autant d'Arragonais et deux cents hommes

» à cheval, armés à la légère, sur les frontières
» du royaume de Valence, afin de pouvoir, lors-
» que les envoyés seront de retour, entrer dans la
» Castille, et brûler et ravager tous les lieux qui ne
» voudront pas se soumettre à nous, au nom de Don
» Alphonse, fils de En Ferdinand, infant de Cas-
» tille. Vous emmènerez avec vous vingt mille
» bons almogavares à pied. Après que cela aura
» été fait, nous irons au royaume de Valence
» prendre ces infants, et nous réunirons nos ar-
» mées; nous entrerons ensemble en Castille, et
» nous ferons tant qu'ils deviendront rois de Cas-
» tille, avec l'aide de Notre-Seigneur Dieu Jésus-
» Christ, qui seconde le bon droit ».

Le roi ayant cessé de parler, le seigneur infant En Pierre se leva et dit : « Seigneur, d'après ce
» que vous avez dit, je rends grâces à Dieu de ce
» qu'il vous a donné un si bon cœur, et une aussi
» belle résolution. En vengeant notre père, ainsi
» qu'il l'avait résolu, vous témoignez votre bonté
» et votre valeur. Ainsi, mon frère, j'offre en
» cette occasion, et en toute autre, de suivre votre
» volonté; vous ne me trouverez jamais infidèle
» à ma promesse. Songez donc à préparer tout
» ce qui est nécessaire; faites votre déclaration de
» guerre; je saurai bien réunir des Riches-Hom-
» mes et des cavaliers de Catalogne, d'Arragon et du
» royaume de Valence; j'entrerai en Castille avec
» la troupe que vous avez ordonnée et même avec
» une plus considérable; et soyez sûr, seigneur, que

» j'y pénètrerai de si bon cœur, de si bon cou-
» rage, et avec de si braves gens, que dût le roi
» En Sanche venir à la tête de dix mille hommes,
» nous ne refuserons pas le combat. »

Le roi, entendant cela, prit par la main l'infant En Pierre, qui était assis un peu au-dessous de lui, le baisa et lui dit : « Infant, nous atten-
» dions de vous une semblable réponse, et nous y
» avons pleine confiance. »

CHAPITRE CLVII.

Comment le roi En Alphonse, ayant pris conseil, déclara la guerre au roi En Sanche de Castille, et envoya deux cavaliers avec le défi ; et comment l'infant En Pierre se disposa à pénétrer en Castille.

Le roi ayant parlé ainsi, les membres du conseil se levèrent; et le premier qui se leva s'exprima ainsi : « Seigneur, loué soit Dieu, qui a ac-
» cordé tant de grâces à vos royaumes, que de l'a-
» voir pourvu de tant de bons et vaillants seigneurs
» pour l'accomplissement de tout bien. Nous
» allons toujours de mieux en mieux, ce qui doit
» nous rendre tous aises et satisfaits. C'est ici la
» première chose que vous avez entreprise depuis
» votre couronnement ; et c'est l'entreprise la plus
» élevée qu'un prince ait jamais conçue ; et cela
» par quatre raisons : la première, que vous avez
» résolu de faire la guerre à un des plus puissants

» princes du monde, et votre plus proche voisin.
» La seconde, que vous êtes déjà en guerre avec
» l'Eglise romaine, la maison de France et les
» forces du roi Charles. La troisième, que vous
» ne pouvez douter que lorsque le roi de Grenade
» vous verra dans de si grandes occupations, il ne
» rompe les trèves qu'il a faites avec le roi votre
» père; et qu'enfin toutes les communes du monde
» voyant que l'Eglise est contre vous, ne suivent son
» exemple. Ainsi, seigneur vous aurez affaire aux
» deux plus grandes puissances du monde. Néan-
» moins, puisque vous avez résolu dans votre âme
» de maintenir justice et vérité, soyez sûr que
» Dieu, qui est justice et vérité, sera pour vous.
» Et comme il a fait triompher votre père de ses
» ennemis, il en fera autant en votre faveur et la
» nôtre. Je déclare donc, en mon nom et en ce-
» lui de tous mes amis, que nous vous faisons
» l'offre de notre vie et de nos biens, et nous
» ne vous manquerons jamais. Vous pouvez, sei-
» gneur, compter sur nous de la manière la plus
» ferme. Prenez tout ce que mes amis et moi
» nous possédons et disposez-en. Prenez mes fils
» et mes filles en otage; placez-les où vous le ju-
» gerez bon, comme des gages de notre fidélité. »

Ce Riche-Homme ayant cessé de parler, un autre se leva et dit les mêmes choses. Que vous dirai-je enfin? ils se levèrent tous l'un après l'autre, et firent des offres semblables à celle du premier.

Le roi les remercia beaucoup; ensuite on élut

deux chevaliers, l'un catalan et l'autre arragonais, pour les envoyer en Castille faire la déclaration de guerre. Avant de quitter l'Arragon, le seigneur infant fit inscrire les cinq cents chevaliers qui devaient le suivre; s'il en eût voulu deux mille, il les aurait eus. Il n'était pas nécessaire qu'il les demandât; tous venaient au contraire le supplier de les emmener avec lui; mais il n'en voulut pas un plus grand nombre que celui que le roi avait désigné.

Il partit pour la Catalogne, où les Riches-Hommes vinrent pareillement s'offrir à lui; ainsi en peu de jours il eut les cinq cents cavaliers et bon nombre de troupes de pied. Il ne faut pas vous dire si de Valence on accourait aussi pour s'offrir à lui. Il eut bientôt toute la compagnie dont il avait besoin; c'est-à-dire les mille chevaux légers, des meilleurs qui suivirent jamais un prince. Il leur fixa un jour pour être réunis en Arragon et en Catalogne.

Je laisse là le seigneur infant pour revenir au seigneur roi.

CHAPITRE CLVIII.

Comment le roi En Alphonse reçut la couronne de Valence et enleva ses cousins de Xativa; comment il décida d'entrer en Castille avec son corps de troupes; et comment il reçut en Castille un message du comte d'Ampuries, qui le prévenait que les Français se disposaient à entrer.

Le roi ayant prescrit à l'infant tout ce qu'il devait faire, et envoyé ses messagers au roi de Castille pour lui déclarer la guerre, vint à Valence. A son entrée dans la ville, de grandes fêtes furent données. Au jour fixé, tous les barons dudit royaume furent réunis, ainsi que les chevaliers et hommes de villes, et un grand nombre d'autres personnes; là il reçut la couronne de Valence.

Dès que la fête fut terminée, il se rendit à Xativa, et il enleva du château don Alphonse et don Ferdinand, fils de l'infant En Ferdinand de Castille. Il fit faire une belle bannière avec les armes du roi de Castille, et disposa un bon nombre de gens à pied et à cheval, afin d'entrer d'un côté avec don Alphonse en Castille, tandis que l'infant En Pierre entrerait de l'autre.

Tandis que ces préparatifs avaient lieu, Dieu voulut que l'infant En Pierre fût grièvement malade. Il arriva un courrier au roi de la part des chevaliers et Riches-Hommes qui étaient réunis à

Calatayud pour lui demander ce qu'ils devaient faire.

Le roi, instruit de cela, fut bien fâché, et décida qu'il valait mieux qu'il retournât de sa personne en Catalogne; qu'il emmenât Don Alphonse et Don Ferdinand, et qu'ils fissent de là une irruption tous ensemble. Il leur fit donc dire de l'attendre.

Il alla avec toute sa troupe à Calatayud, et en peu de temps il s'y trouva avec un nombre considérable d'hommes. Il vit que l'infant, au lieu d'être guéri, était plus malade; alors il pénétra dans le pays avec plus de deux mille chevaux armés, cinq cents chevaux légers et cent mille fantassins. Don Alphonse de Castille eut le commandement de l'avant-garde, et sa bannière devait marcher la première. Il fit cela, parce que tous les barons de Castille, toutes les cités et villes avaient prêté serment de fidélité à l'infant Don Ferdinand leur père, après la mort de Don Alphonse, roi de Castille; ce qui fit que le roi Philippe de France avait donné sa sœur, madame Blanche, pour épouse à l'infant Don Ferdinand, mariage qu'il n'aurait point fait s'il eût pensé que les infants issus de ce mariage, ne seraient point rois de Castille. Ce fut dans cet ordre qu'ils avancèrent à huit journées dans l'intérieur de la Castille, et marchèrent directement là où ils savaient qu'était le roi Don Sanche leur oncle.

Le roi Don Sanche s'y était sans doute bien attendu, puisqu'il avait avec lui douze mille chevaux

armés et un grand nombre de troupes à pied. Le roi d'Arragon sachant qu'il avait tant de cavalerie, et que les deux armées n'étaient qu'à une lieue l'une de l'autre, lui envoya dire qu'il était venu pour venger le manque de foi dont il s'était rendu coupable envers le bon roi son père; et pour couronner roi son neveu Don Alphonse, qui devait l'être; et que s'il était digne d'être fils de roi, il s'avançât pour lui livrer bataille.

A cette nouvelle, le roi Don Sanche fut grandement fâché; toutefois, il vit bien que tout ce que le roi d'Arragon lui faisait dire était vrai, et que nul ne devait prendre les armes pour lui, mais bien en faveur de son neveu.

Le roi d'Arragon l'attendit durant quatre jours, ne voulant point s'éloigner que le roi Don Sanche ne fût parti. Il prenait et ravageait toutes les villes et lieux qui ne voulaient point reconnaître Don Alphonse de Castille. Il y eut une bonne ville, nommée Séron, près de Soria, et autres lieux qui se rendirent à lui; et aussitôt il leur fit proclamer Don Alphonse roi de Castille, et il le laissa dans les lieux qui s'étaient soumis, avec mille hommes à cheval et beaucoup de gens de pied, soit almogavares, soit gens de mer, et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il donna ensuite ordre à toutes les frontières d'Arragon, de lui prêter secours et assistance en cas de besoin; et sans nul doute il eût en ce moment enlevé toute la Castille au roi Don Sanche, s'il n'eût reçu un message venant

d'Emprada, de la part du comte d'Ampuries et du vicomte de Rocaberti, qui lui apprenait qu'un grand nombre de troupes du Languedoc se disposait à pénétrer dans le Lampourdan, et qu'ils le conjuraient de voler à leur secours. Cela obligea le roi de sortir de Castille; et il laissa ledit Don Alphonse de Castille et Don Ferdinand, dans les lieux qui s'étaient soumis à eux, en bon état et bien fortifiés, comme vous l'avez déjà vu, et ils continuèrent à y demeurer.

Cependant le roi d'Arragon retourna en Catalogne et en Arragon; il était resté en Castille près de trois mois. Quel roi ferait pour un autre ce que celui-ci fit pour ces infants? A son arrivée à Calatayud, il trouva l'infant En Pierre beaucoup mieux, et l'emmena avec lui en Catalogne. Il lui donna sur son royaume un pouvoir égal au sien, car il l'aimait au-dessus de tout. L'infant en était bien digne, car il était sage, beau, et bon en toute sa conduite. Je ne vous parlerai plus pour le moment du roi ni de l'infant, qui se trouvent en Catalogne, et je vais vous entretenir de l'amiral.

CHAPITRE CLIX.

Comment l'amiral En Roger de Luria, allant en Sicile, ravagea les terres de Barbarie, parcourut l'île de Gerbes et Colometa, remporta la victoire de Matagrifo, se battit à Brindes contre les Français, leur enleva le pont, et arriva à Messine où on lui fit fête.

Les Français ayant été mis en déroute et chassés de la Catalogne, le roi En Pierre alla à Barcelonne, et donna à l'amiral et aux siens l'île de Gerbes, à quoi il ajouta des châteaux et de beaux et bons endroits dans le royaume de Valence. L'amiral s'en alla donc très satisfait par plusieurs raisons. Nul ne pouvait en effet être plus content que lui, si ce n'est que la mort du roi En Pierre lui causait un grand chagrin. Lorsqu'il eut pris congé du roi En Alphonse, il alla à Sarragosse, puis au royaume de Valence, visiter les lieux de sa dépendance, et enfin il s'embarqua et alla parcourir la Barbarie. Il ravagea le pays, et s'empara de navires et vaisseaux, qu'il envoyait de suite à son chargé d'affaires à Valence. Il alla parcourant ainsi les côtes de Barbarie jusques à Gerbes. Quand il fut arrivé à Gerbes, il mit toute l'île en bon état; il parcourut les rivages de la terre ferme, et les gens de cette côte lui payèrent le même tribut que ceux de l'île de Gerbes, et se reconnurent ses sujets.

Après avoir raffraîchi son monde, il prit le chemin de Colometta, et suivant la côte, il fit

terre nette de barques; il enleva beaucoup d'esclaves mâles et femelles, et prit des vaisseaux et navires qui allaient d'Alexandrie à Tripoli, chargés d'épiceries. Il prenait tout. Après être arrivé au-delà de Tunis, il fit passer ses expéditions à Messine. Il prit la cité de Colometta, qu'il ravagea, excepté le château, qui a de fortes murailles, et qui est occupé par des Juifs. Il l'attaqua durant un jour; au second jour, comme il avait disposé les échelles pour l'escalade, il reçut des propositions de ceux de l'intérieur, qui lui comptèrent une forte somme en or et en argent. Il jugea qu'il valait mieux accepter cela que de brûler et ravager le château, où personne ne viendrait plus habiter, tandis qu'il pourrait chaque année retirer un tribut semblable. Il quitta Colometta; alla en Crète et prit terre à Candie. Il raffraîchit sa flotte et alla courant la Romanie et portant le ravage en tous lieux. Il passa par la bouche de Setull, aborda au port des Guatles, et alla à Suron et à Mocho, où les Vénitiens lui donnèrent d'abondants raffraîchissements. Il se rendit à la plage de Matagrifo où il prit terre. Tous les gens du pays, à pied et à cheval, vinrent contre lui; il y avait bien cinq cents chevaliers français et grand nombre de gens du pays à pied. Ils lui présentèrent la bataille. Il fit sortir les cent cinquante chevaux armés qui se trouvaient dans les galères, et les disposa pour le combat. Dieu accorda une telle victoire à l'amiral, que les Français et les gens du pays furent

tous pris ou tués. Dès lors la Morée fut dépeuplée d'hommes propres à la défendre. De là il se rendit à Clarenza; il y mit les habitants à contribution: puis il s'éloigna et alla ravager et piller la cité de Patras, Xifellonie (Céphalonie), le duché [1] et toute l'île de Corfou qu'il avait jadis pillée. Il vint dans la Pouille, aborda à Brindes, où il fut sur le point d'être surpris, car le jour qui précéda celui de son arrivée, il y avait passé une nombreuse chevalerie française, ayant pour chef l'Estandar, qui était venue pour garder la ville et la contrée contre En Béranger d'Entença, qui occupait Otrante et parcourait tout ce pays. Mais comme il débarquait avec ses troupes, la cavalerie sortit vers Sainte-Marie de Brindes.

L'amiral voyant tant de cavalerie, composée de plus de sept cents chevaux français, se crut trahi; il se recommanda à Dieu, réunit son monde et fondit sur eux avec une telle violence, qu'il les fit rétrograder vers la cité, et les poursuivit jusqu'au pont de Brindes, où on vit en dedans et en dehors, les plus belles charges de cavalerie.

Les almogavares voyant cette mêlée, et s'apercevant que les Français tenaient ferme; coupèrent leurs lances par le milieu, et se jetèrent au milieu d'eux, éventrant les chevaux et tuant les cavaliers. Que puis-je vous dire? Ils se rendirent maîtres du pont, et seraient entrés avec eux, si le cheval de l'amiral n'eût été tué.

---

1. Le duché de Naxos.

Lorsque l'amiral se releva, on vit de fiers coups de dards et de lances; et du côté des Français, de grands coups de cimeterres. Que vous dirai-je? Malgré leurs efforts, on fit relever l'amiral. Un de ses chevaliers mit pied à terre et lui donna son cheval. Quand il fut monté, on vit encore de plus grands efforts. Enfin, les troupes de l'amiral s'emparèrent du pont, et seraient entrées dans la cité, si l'on n'en eût fermé les portes. Enfin, l'amiral satisfait s'en retourna vers les galères. On leva le camp et on trouva qu'il avait été tué quatre cents cavaliers ennemis et une foule innombrable de gens de pied; ils firent tous un grand butin. D'un autre côté, il fit dire au roi de n'être point en peine de En Béranger-d'Entença, ni de ceux qui étaient avec lui à Otrante.

Après ces choses, l'amiral alla à Otrante, où on lui rendit de grands honneurs, et où l'on lui fit de belles fêtes. Il y raffraîchit sa troupe, et paya quatre mois de solde aux cavaliers et aux piétons qui étaient avec Béranger d'Entença, pour le roi de Sicile. De là il se rendit à Tarente, où il paya également la troupe. Puis il alla aux Castelles, à Giraix, à la Mandolela, au pied de Datil, au château de Sainte-Agathe et à Reggio. Enfin, il entra à Messine où il trouva le roi En Jacques de Sicile, la reine sa mère, et l'infant En Frédéric. On ne lui fit nulle part d'aussi belles fêtes que là. Sa visite fit grand plaisir à la reine; elle l'accueillit et l'honora d'une manière toute

particulière; mais Dona Bella, sa mère, fut surtout au comble de la joie.

Le roi de Sicile le traita honorablement, lui fit dons de châteaux et autres lieux, et lui conféra un tel pouvoir, que l'amiral pouvait faire et défaire, sur terre et sur mer, tout ce qu'il voulait. Le roi de Sicile fut bien satisfait de l'avoir à son service. Je cesse de vous parler du roi de Sicile et de l'amiral, pour revenir au roi d'Arragon.

CHAPITRE CLX.

Comment le roi En Alphonse d'Arragon fit publier dans l'armée de Catalogne qu'il la ferait payer de quatre mois; et comment il entra avec elle en Roussillon, pour voir si les Français avaient pénétré en Lampourdan.

Le roi d'Arragon étant à Barcelonne, fut instruit qu'un grand nombre de troupes du Languedoc se disposaient à entrer dans le Roussillon et le Lampourdan. Il fit publier qu'il donnerait quatre mois de solde à l'armée, et que chacun fût rendu tel jour à la ville de Péralade. Riches-Hommes, chevaliers, citoyens et gens des villes furent prêts et réunis à Péralade au jour fixé.

Le roi, avant de quitter Péralade, nomma l'infant En Pierre, pour chef et gouverneur d'Arragon, afin que s'il voulait entrer par la Navarre, nul ne pût s'y opposer.

Après avoir réglé ces choses, et les troupes étant réunies à Péralade, il entra en Roussillon. Arrivé à Velo, il apprit qu'il n'y avait point pénétré d'étrangers. Il alla à Collioure par les sentiers de la montagne, et ensuite en Lampourdan. Je dois vous dire ici que les gens du Languedoc avaient bien résolu d'entrer en Catalogne; mais lorsqu'ils surent que le roi était en Roussillon, ils s'en retournèrent chacun chez eux.

CHAPITRE CLXI.

Comment le roi En Alphonse d'Arragon fit une joute à Figuières de deux cents contre deux cents; et comment il combattit contre le vicomte de Rocabarti et En Gisbert de Castellnou.

De retour à Péralade, le roi permit à chacun de rentrer chez soi; mais voyant qu'il ne lui était pas possible de se battre contre ses ennemis, il ordonna qu'il fût fait une joute à Figuières. Il y eut quatre cents combattants, savoir deux cents avec En Gilbert de Castellnou et le vicomte de Rocaberti, qui étaient les chefs de l'autre parti. Il y eut les plus belles fêtes et les plus beaux tournois qu'on eût vu depuis le roi Artus.

Après ces fêtes, le roi revint à Barcelonne. On voyait chaque jour des tables rondes et des tournois. On faisait des jeux militaires et autres, et des réjouissances; et tout le monde ne faisait que s'amuser, danser et se divertir.

CHAPITRE CLXII.

Comment le roi En Alphonse d'Arragon reçut des messagers du pape et des rois de France et d'Angleterre, qui l'engageaient à faire la paix, et le priaient de rendre la liberté au roi Charles, prisonnier.

Tandis qu'on se livrait ainsi à la joie, messire Boniface de Salamandrana vint au seigneur roi de la part du pape, le priant de faire la paix, et le roi de France de même; car il désirait que le roi Charles, prisonnier, fût mis en liberté et épousât sa fille.

En même temps, messire Jean d'Agrilli (de Grailly) vint à Barcelonne de la part du roi d'Angleterre Édouard, qui lui proposait un mariage : savoir que le roi d'Arragon épousât sa fille, lui promettant d'intervenir entre lui, la sainte église de Rome, le roi de France et le roi Charles, pour lui faire obtenir une paix avantageuse.

Lorsque messire Boniface et messire Jean d'Agrilli (de Grailly), eurent chacun connaissance du message de l'autre, ils se réunirent. Messire Boniface vit que le roi d'Arragon préférait les propositions du roi d'Angleterre à celles du roi Charles; il pensa qu'il n'y avait que cette voie pour parvenir à délivrer le roi Charles et obtenir la paix. Il s'unit donc avec messire d'Agrilli, pour traiter du mariage de la fille du roi d'Angleterre. Je vous dirai que les propositions se

traitèrent de tant de manières, qu'il serait trop long de vous en rendre compte. Enfin messire Boniface et messire Jean d'Agrilli convinrent: que le premier retournerait vers le pape et vers le roi de France, et messire Jean vers le roi d'Angleterre; qu'ils diraient ce qu'ils avaient fait, et ce qu'ils pouvaient faire; et qu'à un jour désigné, ils se trouveraient l'un et l'autre à Toulouse, pour se communiquer mutuellement les réponses qu'ils auraient reçues. Ils prirent congé du roi, et allèrent où ils étaient convenus.

Je quitte les envoyés, qui vont leur chemin, et vais de nouveau vous entretenir du roi de Sicile.

CHAPITRE CLXIII.

Comment le roi En Jacques de Silice résolut de passer en Calabre et dans la principauté avec toutes ses forces et de conquérir Naples et Gaëte.

L'AMIRAL, de retour à Naples, comme vous l'avez vu, fit mettre en état toutes les galères. Un jour, le roi de Sicile fit appeler l'amiral et tout son conseil, et leur dit: « Barons, nous avons » pensé que nous ferions bien d'armer quatre» vingts corps de galères, et de marcher en per» sonne à la tête de mille chevaux armés, et de » trente mille almogavares sur Naples, pour » la prendre. Faisons tous nos efforts pour conquérir

» Naples, pendant que le roi Charles est prison-
» nier en Catalogne. Si nous ne pouvons prendre
» Naples, nous irons mettre le siége devant Gaëte,
» qui nous vaudra encore mieux que Naples. »

L'amiral et tous les autres approuvèrent le projet du roi, et chacun se disposa au départ. L'amiral fit arborer sa bannière, et le roi fit inscrire tous ceux qui devaient marcher avec lui. Après quoi, le roi convoqua les cortès à Messine, et il donna rendez-vous, à jour fixe, à Messine, aux Riches-Hommes, chevaliers, et syndics des cités et des villes de toute la Sicile et de la Calabre. Ce même jour, la reine s'y trouva avec le roi et l'infant En Frédéric; et on se réunit à l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. Le roi fit un très beau discours, et dit qu'il voulait aller dans la principauté; qu'il leur laissait la reine pour maîtresse, en son lieu et place; qu'il laissait aussi l'infant En Frédéric qui, avec le secours du conseil qu'il lui avait choisi, devait régir et gouverner tout le royaume; qu'il leur ordonnait de le regarder comme un autre lui-même. Ayant dit cela, et bien d'autres choses, il s'assit. Les barons de ses terres se levèrent, et dirent qu'ils étaient prêts à faire tout ce qu'il avait ordonné. Les chevaliers, les citoyens et hommes des villes dirent la même chose. Après quoi le conseil se sépara. Peu de jours après, le roi passa en Calabre avec ses troupes.

L'amiral, de son côté, réunit les galères et autres navires, vaisseaux et barques pour porter les

provisions et autres objets nécessaires. Quand tout fut préparé, l'amiral partit de Messine avec la flotte, et se rendit en Calabre, au palais de Saint-Martin, où se trouvait le roi, avec la cavalerie qui s'y était rendue de Sicile, ainsi que les Riches-Hommes et les almogavares qu'il avait fait venir de la Calabre. Tous furent réunis au jour désigné. Le roi rejoignit son armée, et prit la route de la principauté, sous la sauve-garde de Dieu. Je cesse de vous parler de lui, et reviens à ses ennemis.

CHAPITRE CLXIV.

Comment le comte d'Artois, instruit du grand armement qui se préparait en Sicile, vint avec toutes ses forces, et avec les secours du pape, à Naples et à Salerne.

Les ennemis ayant appris les préparatifs qui se faisaient en Sicile, pensèrent que tout cela était destiné à attaquer Naples et Salerne. Le comte d'Artois et beaucoup de barons du royaume du roi Charles vinrent à Naples et à Salerne avec toutes leurs forces. Ils avaient une nombreuse cavalerie. Le pape avait fourni de grands secours en hommes et en argent. Ils renforcèrent ces deux cités, de sorte qu'elles ne pouvaient être prises, à moins qu'ils ne fussent tous exterminés. Mais revenons au roi de Sicile qui, après s'être embarqué, alla visiter toutes les places jusqu'à Castell-Abat, à

trente-trois milles de Salerne, comme je l'ai déjà remarqué.

CHAPITRE CLXV.

Comment le roi En Jacques de Silice alla à Salerne, et comment l'amiral côtoya les plages de Malfi, enleva tous les navires du port de Naples, et assiégea Gaëte.

Ayant visité Castell-Abat, il prit la route de Salerne. Les habitants sortirent en si grand nombre qu'on eut dit que tout le monde était dehors de la ville. L'amiral mit poupe en terre en face de la cité; et là, au moyen des balistes, il y causa de grands dommages. Ils y demeurèrent ce jour et la nuit suivante; le lendemain ils s'éloignèrent et allèrent longeant la côte de Malfi. L'amiral fit débarquer des almogavares, qui ravagèrent et brûlèrent beaucoup d'endroits qu'on avait rétablis depuis qu'ils avaient été détruits par En Béranger de Sarria. Ils allèrent ensuite à Naples. A leur approche on entendit rétentir les cloches et on vit accourir la cavalerie. C'était une merveille de voir la multitude réunie sur le rivage; mais tous ces gens, ni la cavalerie n'empêchèrent pas l'amiral d'enlever tout ce qu'il y avait de barques ou vaisseaux dans le port.

Ils restèrent trois jours devant la ville, puis se rendirent à Ischie. Ils descendirent et reconnurent la ville et le château, que l'amiral prisa beaucoup

quand il l'eut reconnu. D'Ischie, il se rendit à Gaëte; il fit débarquer hommes et chevaux; il mit le siége devant la ville par terre et par mer; il fit dresser trois trebuchets qui lançaient tous les jours leurs traits dans la ville; ils s'en serait emparé, si deux jours avant, mille hommes à cheval des troupes du roi Charles n'y fussent entrés, ce qui fortifia la cité.

Le siége fut poussé avec force, et la cité fut si maltraitée que ses défenseurs eurent bien des maux à souffrir. Les gens du roi de Sicile parcouraient tous les jours cette contrée, pénétrant jusqu'à la distance de trois et quatre journées, emmenant les plus beaux chevaux du monde, ainsi que des personnes et des effets, de l'or et de l'argent. Ils brûlaient et ravageaient les villes et les métairies, et amenaient tant de bétail à l'armée, que souvent on tuait un bœuf pour la peau, ou quelquefois même pour en retirer le foie. Enfin, ils avaient telle abondance de viandes, qu'il y avait de quoi s'étonner comment la terre pouvait fournir autant de bétail qu'en consommait l'armée.

Laissons le roi de Sicile au siége de Gaëte, et parlons du roi d'Arragon.

CHAPITRE CLXVI.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Arragon eut une entrevue avec le roi d'Angleterre, dont il épousa la fille; et des grandes fêtes, jeux et danses qui eurent lieu.

Messire Boniface et messire Jean d'Agrilli (de Grailli) ayant quitté le roi d'Arragon, se rendirent chacun aux lieux convenus: l'un se rendit auprès du pape, l'autre alla trouver le roi d'Angleterre et le roi de France, et ils conduisirent leur projet à bonne fin.

Le roi d'Arragon eut une entrevue avec le roi d'Angleterre, à Oleron, ville de la Gascogne; au jour fixé, le roi d'Angleterre s'y trouva, avec la reine sa femme et l'infante sa fille. Le roi d'Arragon et l'infant En Pierre, s'y trouvèrent aussi avec une nombreuse suite de Riches-Hommes, de chevaliers, de citoyens et hommes des villes, tous richement vêtus et couverts de brillantes armures. Messire Boniface de Salamandrana, et messire Jean d'Agrilli, y furent également.

La fête que le roi d'Angleterre donna au roi d'Arragon, à l'infant En Pierre et à leur suite, fut très belle. Que vous dirai-je? il se passa huit jours avant qu'on s'occupât d'aucune affaire; mais dès que la fête fut terminée, on entra en pour-parler. Enfin, le roi d'Arragon prit pour femme l'infante fille du roi

d'Angleterre, la plus belle et la plus aimable personne du monde [1]. Quand on eut fait les épousailles, la fête recommença de plus belle. Le roi d'Arragon fit dresser un mât très élevé, et à plusieurs reprises il lança trois traits, d'une manière si adroite, que les Anglais et autres, ainsi que toutes les dames, en étaient émerveillés; ensuite on fit des tournois, des combats, des tables rondes. Enfin, on voyait danser les chevaliers avec les dames; les rois mêmes avec les reines et avec des comtesses et autres grandes dames. L'infant et les Riches-Hommes des deux nations dansèrent aussi. Cette fête dura un mois; un jour le roi d'Arragon dînait avec le roi d'Angleterre, et une autre fois le roi d'Angleterre allait dîner chez le roi d'Arragon.

CHAPITRE CLXVII.

Comment le roi d'Angleterre traita de la liberté du roi Charles; et, comment étant encore en prison, ledit roi Charles eut une vision qui lui indiquait le lieu où il devait chercher le corps de sainte Marie-Magdeleine, qu'il trouva en effet dans le lieu désigné par cette vision.

A LA fin de toutes ces fêtes, le roi d'Angleterre se réunit avec le roi d'Arragon, messire Boniface de Salamandrina, et messire Jean d'Agrilli, ponr traiter de la liberté du roi Charles. On parla

1. Éléonore, fille d'Édouard Ier. (Voyez Rymer Fœdera, à l'année 1287.)

beaucoup à ce sujet de part et d'autre, et pour et contre. Mais la conclusion fut qu'on donnerait sur le champ au roi d'Arragon mille marcs d'argent, que le roi d'Angleterre prêta au roi Charles ; il fut convenu que le roi Charles sortirait de prison, et qu'il jurerait, sur sa parole royale, qu'il aurait, dans un terme fixé, arrangé la paix entre l'église et le roi de France, qu'il négocierait pour la même raison avec le roi d'Arragon et le roi de Sicile, et que jusqu'à ce temps là le roi Charles donnerait trois de ses fils en ôtage, ainsi que vingt fils de Riches-Hommes.

Le roi d'Angleterre se rendit garant de toutes ces conditions [1]. Le roi d'Arragon consentit à cela, par amitié pour son beau-père le roi d'Angleterre, et le roi Charles sortit aussitôt de prison [2]. Bien des personnes prétendirent que le roi Charles, dès qu'il serait libre, ne se ferait remplacer par aucun de ses enfants ; mais ceux-là ne disaient pas bien, car ce roi Charles II, qui était prisonnier du roi d'Arragon, fut un excellent prince et des plus loyaux. Il y parut même très bien par la faveur que lui fit Dieu de lui envoyer une vision par laquelle il lui indiquait le lieu de la Provence, où il devait chercher le corps de sainte Marie-Madeleine. Dans le lieu désigné par la vision, à plus de vingt lances sous

---

1. Voyez Rymer Fœdera, à l'année 1287.
2. A la fin d'octobre 1288.

terre, il trouva le corps de la sainte. On peut bien croire que, s'il n'eût été juste et bon, Dieu ne lui aurait point fait cette révélation.

Après avoir recouvré sa liberté, il alla avec le roi de Majorque, qui lui rendit de grands honneurs à Perpignan. Mais je laisse le roi Charles, et vais vous parler des rois d'Arragon et d'Angleterre.

CHAPITRE CLXVIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Arragon partit d'Oleron, accompagné du roi d'Angleterre; et comment le roi Charles eut une entrevue avec le roi de Majorque et le roi de France.

Toutes ces choses terminées, le roi d'Arragon partit d'Oléron, prit congé de la reine d'Angleterre, et de l'infante reine, sa femme et fiancée. Au départ, on se fit mutuellement bien des cadeaux. Le roi d'Angleterre suivit le roi d'Arragon jusqu'en son royaume; ils prirent congé l'un de l'autre, comme feraient un père et un fils, et chacun retourna dans ses terres.

Quand le roi Charles eut vu le roi de Majorque, il alla trouver le roi d'Angleterre, et lui rendit grâce de ce qu'il avait fait pour lui. Avant de le quitter, il lui remboursa les cent mille marcs d'argent qu'il avait comptés pour lui au roi d'Arragon. Le roi d'Angleterre le pria d'envoyer au roi d'Arragon les ôtages qu'il avait promis en son nom. Celui-ci assura

qu'il n'y manquerait pour rien au monde. Ils prirent ensuite mutuellement congé l'un de l'autre. Le roi d'Angleterre de retour chez lui, s'occupa de la paix entre la sainte église, le roi de France et le roi d'Arragon, son gendre.

Je laisse le roi d'Angleterre, et reviens au roi Charles, retourné en Provence pour remplir les promesses qu'il avait faites au roi d'Angleterre.

CHAPITRE CLXIX.

Comment le roi Charles envoya ses trois fils avec vingt enfants des nobles de Provence, pour ôtages, au roi d'Arragon; et comment, ayant appris que le roi de Sicile faisait le siége de Gaëte, il demanda des secours au roi de France et au Saint-Père.

Il avait à Marseille deux de ses fils, savoir: Monseigneur En Louis, et monseigneur En Raimond Béranger, qui était son cinquième fils; il les envoya tous les deux, et vingt fils de gentilshommes de Provence, au roi d'Arragon, à Barcelonne, pour le remplacer en sa captivité. Le roi d'Arragon les reçut et les envoya à Ciurana, où ils furent gardés comme si le roi Charles y eût été lui-même. Le roi Charles, après avoir fait tout ce à quoi il s'était engagé, alla en France et demanda au roi des secours en cavalerie, parce qu'il avait appris que le roi de Sicile faisait le siége de Gaëte. Le roi de France lui accorda ce qu'il lui demandait, tant en troupes

qu'en argent. Il partit de France avec une nombreuse cavalerie, et alla trouver le pape, à qui il demanda aussi des secours qui lui furent accordés ; et avec ces forces il vint à Gaëte. Là, se rendit son fils aîné Charles Martel, avec de très grandes forces.

Le rassemblement fut très considérable. Si l'amiral et les autres seigneurs qui étaient auprès du roi, y eussent consenti, il leur aurait certainement présenté la bataille ; mais ils ne voulurent point le permettre, et se fortifièrent tant qu'ils purent dans leurs positions. Le roi Charles assiégea le roi de Sicile, qui, de son côté tenait la ville assiégée, et tirait dessus avec ses trébuchets, et la ville lui ripostait.

Le roi Charles faisait aussi jouer ses machines contre le roi de Sicile, qui en faisait autant contre son ennemi. Tous les jours les hommes du roi de Sicile se battaient contre ceux de la ville et contre ceux du roi Charles ; c'étaient des prodiges. Cela dura long-temps. Le roi Charles vit que cette position lui tournait à mal ; que le roi de Sicile finirait par s'emparer de la ville, et que dans ce cas toute la principauté et la terre de Labour seraient perdues ; il fit en conséquence proposer une trève au roi de Sicile, et le lui manda par ses envoyés. Il lui écrivit qu'il réclamait une trève pour un temps ; qu'il lui déclarait qu'il l'assiégeait contre l'aveu de sa conscience, puisqu'il avait promis sur serment au roi d'Arragon, que, dès qu'il serait en liberté, il ferait tous ses efforts pour avoir avec lui bonne paix

et amitié; qu'il était dans l'intention de remplir sa promesse, si Dieu lui faisait la grâce de le laisser vivre; et que la trêve serait plus propice que la guerre pour traiter de la paix.

Le roi de Sicile ayant pris connaissance de ces propositions, et sachant que ce que le roi Charles disait était vrai, n'ignorant pas aussi quelles étaient les vertus du roi Charles, et qu'il traiterait de la paix avec bonne foi, si une trêve avait lieu, accorda la trêve; il fut convenu que le roi Charles se retirerait, et qu'après son départ le roi de Sicile se rembarquerait avec tout son monde. Ainsi, le roi Charles alla à Naples avec son armée, après quoi le roi de Sicile fit son embarquement à son aise et vint en Sicile, à Messine, où on lui fit de belles fêtes. L'amiral désarma ses galères. Ensuite le roi de Sicile alla visiter ses royaumes et toute la Calabre; l'amiral l'accompagna; ils s'amusèrent, chassèrent et conservèrent long-temps tout le pays en paix et en grande justice. Je les quitte pour vous parler du roi d'Arragon.

CHAPITRE CLXX.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Arragon se mit en tête de conquérir Minorque, et le fit dire à son frère le roi de Sicile, ainsi qu'à l'amiral En Roger de Luria, pour l'engager à venir avec quarante galères armées; et comment il vint et alla conquérir Majorque.

Le roi d'Arragon, parti d'Oléron et revenu dans ses terres, pensa qu'il était honteux pour lui, que l'île de Minorque fût possédée par les Sarrazins; qu'il devait donc les en chasser, et en faire la conquête; qu'il fallait assister en cela son oncle le roi de Majorque; et qu'il lui convenait mieux de faire habiter l'île de Minorque par des chrétiens, que d'y laisser des Sarrazins. Il envoya aussitôt des messagers au Moxerif de Minorque, pour lui dire d'évacuer cette île, car autrement il pouvait l'assurer qu'il l'en chasserait, lui et ses gens. Le Moxerif lui répondit assez froidement. Le roi pensa alors qu'il vengerait le roi son père de la trahison qu'il avait éprouvée, quand le Moxerif avait publié le voyage que ce roi allait faire en Barbarie, ce qui causa la mort de Bugron, et lui fit perdre Constantine, ainsi qu'on l'a vu ci-devant. Il fit partir des envoyés pour son frère le roi de Sicile, le priant de lui expédier l'amiral avec quarante galères armées, qu'il destinait pour aller à Minorque. Il écrivit à l'amiral de se hâter, et de se rendre à Barcelonne avec les galères.

Ce qu'il avait fait dire à son frère et à l'amiral fut exécuté. L'amiral arma les quarante galères, et vint à Barcelonne ; il y fut à la Toussaint. Il trouva là le roi qui avait disposé la cavalerie et l'almogavarerie qui devaient passer avec lui. Il y avait bien cinq cents bons cavaliers armés, et trente mille almogavares. Ils s'embarquèrent à Salon, et allèrent de là à la cité de Majorque, où ils se trouvèrent quinze jours avant Noël. L'hiver fut si rude par les vents, la pluie et les bourasques, qu'on n'en vit jamais de pareil. Que vous dirai-je ? il fut si rigoureux, que des hommes qui étaient dans des galiotes, à la mer de Tana, perdirent l'extrémité des doigts.

Je veux vous dire un miracle qui eut lieu pendant ce mauvais temps, miracle que j'ai vu, aussi bien que chacun. Je veux le raconter, afin que tout homme évite la colère de Dieu.

CHAPITRE CLXXI.

Il raconte le grand miracle qui eut lieu, à l'occasion d'un almogavare de Sagorp, qui voulut manger de la viande la veille de Noel.

Il est très certain que vingt almogavares qui étaient de Sagorp, ou des environs, étant à l'auberge du porche de Saint-Nicolas de Portopi, allèrent, la veille de Noël au nombre de dix, enlever des bestiaux, qu'ils mangèrent le jour de Noël. Ils apportèrent

quatre moutons, les firent écorcher, et les suspendirent au porche. L'un de ces gens, qui avait joué et perdu, prit, dans sa colère, un quartier de mouton, et le mit à la broche. La coutume des Catalans est que la veille de Noël tout le monde jeûne et ne mange qu'à la nuit. Ces almogavares allèrent chercher des choux, des poissons et des fruits, pour manger. Étant arrivés, le soir, à l'auberge du porche Saint-Nicolas de Portopi, ils virent, auprès du feu où ils devaient prendre leur repas, ce quartier de mouton à la broche. Ils en furent étonnés et s'en fâchèrent, demandant quel était celui qui avait mis ce quartier de mouton au feu. Celui qui l'avait fait, dit que c'était lui. « Pourquoi cela, dirent-ils? — Parce que je veux, répliqua-t-il, cette nuit même, manger de la viande, au déshonneur de la fête de demain ! »

Ceux-ci le réprimandèrent, et pensèrent que, bien qu'il le dît, il n'en ferait rien. Ils apprêtèrent leur souper et mirent la table. L'autre plaça une petite table de l'autre côté du feu, et s'assit devant. Ses compagnons se mirent à plaisanter et à rire, croyant qu'il badinait; mais étant tous assis et commençant à manger, celui-ci, prit son quartier de mouton, le mit devant lui, le découpa, et dit : « Je vais manger de la viande au déshonneur de la fête de cette nuit et de demain. » Mais au premier morceau qu'il mit à la bouche, il lui apparut un homme d'une taille si prodigieuse, que sa tête atteignait le toit du porche. Ce fantôme

lui donna un tel coup, avec sa main pleine de cendres, qu'il fut renversé par terre. Et quand il fut renversé, il s'écria trois fois : « Sainte-Marie, » ayez pitié de moi ! » Il resta comme mort, perclus de tous ses membres, et il cessa de voir. Ses amis le relevèrent et l'étendirent sur une couverture, où il resta comme mort jusqu'à minuit. Au chant du coq, il recouvra la parole, et demanda les secours de l'église. Le prêtre de l'église de Saint-Nicolas vint à lui; et il se confessa très dévotement. Le matin du jour de Noël, à sa prière instante, on le porta à l'église de Sainte-Marie de Majorque. Il se fit placer devant l'autel où tout le monde venait le voir. Il était si faible, qu'il ne pouvait faire usage d'aucun de ses membres. Il avait entièrement perdu la vue. Il conjurait, en pleurant, le peuple de prier Dieu pour lui. Il confessait devant tout le monde ses péchés, ses fautes et sa contrition, et témoignait la plus vive douleur. Hommes et femmes en avaient pitié.

Il fut ordonné, dans ladite église cathédrale, de dire chaque jour le *Salve Regina*, jusqu'à ce qu'il fût mort ou guéri. Cela dura jusqu'au dimanche suivant, que la cathédrale était pleine de monde. Quand le prédicateur eut fini son sermon, il engagea tout le peuple à prier sainte Marie de vouloir bien implorer son cher fils, qu'en cette sainte journée il fît un miracle en faveur de ce pécheur. Il dit à tous de s'agenouiller, pendant que les prêtres chanteraient le *Salve Regina*. A peine

l'eut-on entonné, que l'homme poussa un grand cri, et tout ses membres se disloquèrent et se mirent en un tel mouvement, que six personnes avaient peine à le retenir. A la fin du *Salve Regina*, tous ses os firent entendre un grand craquement; et en présence de tout le peuple, il recouvra la vue, et ses membres reprirent leur place et leurs mouvements ordinaires; et lui et tout le peuple rendirent grâces à Dieu d'un si grand miracle. Ce pauvre homme s'en retourna ainsi chez lui sain et droit.

O vous tous qui entendrez raconter ce miracle si public, si manifeste, faites-en votre profit, redoutez le pouvoir de Dieu, et tâchez de bien faire. Gardez-vous de rien tenter, de fait ni de paroles, contre le nom de Dieu, madame sainte Marie, les bénoits saints et saintes, et les fêtes ordonnées par la sainte église romaine.

CHAPITRE CLXXII.

Comment une grande tempête accueillit le roi d'Arragon et sa flotte, au moment où il allait conquérir Minorque; comme il conquit tout l'île et de quelle manière; et comment, en s'en retournant en Sicile, il fut encore battu de la tempête; et de sa course jusqu'à Trapana.

Je reviens au roi d'Arragon, qui, ayant célébré les fêtes de la Noël en la cité de Majorque, fit embarquer ses troupes et prit la route de Minorque. Le roi étant en mer à vingt milles, et non loin de

Minorque, une grande tempête survint. La flotte se sépara de lui, de sorte qu'il arriva avec vingt galères seulement au port de Mahon.

Le moxerif de Minorque, qui s'était préparé à la défense, alla à sa rencontre, avec de grands secours qui lui étaient arrivés de Barbarie. Il avait bien cinq cents hommes à cheval et quarante mille hommes de pied. Le roi était échelonné avec les galères, sur la terre, dans l'île des Lapins. La fortune voulut qu'aucun des siens ne pût y arriver de huit jours. Le temps devint plus doux, et alors les galères arrivaient par deux et par trois au port de Mahon, y abordant comme elles pouvaient.

Lorsque le roi vit qu'il y avait deux cents chevaux d'arrivés, il les fit débarquer, et toutes les troupes prirent terre. Le moxerif voyant ces forces, alla au château de Mahon, où il réunit toutes les siennes.

Le roi, qui avait déjà quatre cents chevaux d'arrivés, et une partie des almogavares, dit à l'amiral, et aux autres Riches-Hommes qui se trouvaient là, qu'il ne voulait plus attendre de nouvelles troupes. L'amiral et les autres le conjurèrent de changer de résolution, et d'attendre du moins tous ses chevaliers. Il dit qu'on était en hiver, et que les galères souffriraient beaucoup; que d'ailleurs, il ne voulait pas attendre plus long-temps, et qu'il fallait aller à la rencontre du moxerif.

Celui-ci arriva en ordre de bataille dans une belle plaine, près du château de Mahon. Quand les

armées furent en présence, le roi chargea avec tout son monde. Le moxerif en fit autant contre le roi. La bataille fut terrible; car les habitants de l'île étaient braves. Il y avait aussi de bonnes troupes turques, que le moxerif avait à sa solde. La bataille fut si terrible, que chacun avait assez à faire; mais le seigneur roi, qui était un des meilleurs chevaliers du monde, chevauchait çà et là, et tout cavalier qu'il pouvait atteindre était abattu; si bien que toutes ses armes furent brisées, à l'exception de la massue, dont il se servait si vigoureusement, que nul n'aimait à se trouver devant lui. Enfin, par la grâce de Dieu, et par ses prouesses et celles de ses troupes, il remporta la victoire. Le moxerif prit la fuite, et s'enferma dans le château avec vingt de ses parents. Tous les autres furent tués.

Le roi fit lever le camp à son monde, et alla mettre le siége devant le château où le moxerif était entré. Dans l'intervalle, le reste de la flotte du roi était arrivé. Le moxerif, voyant les forces considérables du roi, lui envoya des messagers pour demander grâce et merci, le priant de lui permettre de se retirer en Barbarie, avec ses vingt parents, leurs femmes et leurs enfants, n'emportant avec eux que leurs vêtements et des vivres jusqu'au lieu de leur destination, et qu'il lui remettrait le château, la ville et la citadelle.

Le roi voyant que, sans autre opposition, il pouvait ainsi se rendre maître de l'île entière, lui accorda sa demande. Le moxerif lui remit le châ-

teau, la ville et la citadelle ainsi que tous les autres lieux de l'île, et lui livra tous les trésors qu'il possédait. Le roi lui donna un navire qu'il nolisa de Génois, entrés par hasard au port de Mahon, pour aller charger du sel à Yviça. Le moxerif fut placé sur ce navire avec environ cent personnes, hommes, femmes ou enfants. Le roi paya le navire, et y fit mettre des provisions suffisantes; mais il sortit si mal à propos du port, qu'avant d'arriver en Barbarie, la fortune lui fut contraire; il se brisa, et tous les individus périrent. Vous voyez bien par là que lorsque Dieu veut détruire une nation, il le fait bien promptement; gardons-nous donc de sa colère. Examinez comme la roue de la fortune tourna tout à coup d'une manière défavorable au moxerif et à sa race, qui avait gouverné cette île pendant plus de mille ans.

Quand le roi eut fait partir le moxerif, il se rendit à la citadelle; il prit toutes les femmes et les enfants, ainsi que le petit nombre d'hommes qui avaient survécu à la bataille. Les hommes, femmes ou enfants de toute l'île, qui furent enlevés, s'élevèrent à quarante mille. Il chargea En Raimond Calbet de Lerida de les faire vendre: il lui fut adjoint d'autres personnes pour cela. Une grande partie furent envoyés à Majorque, et ensuite en Sicile, en Catalogne et ailleurs; et dans chaque lieu les personnes et les effets furent vendus publiquement à l'encan. Après cela, le roi ordonna de construire, au port Mahon, une ville entourée

de bonnes murailles. Il plaça comme lieutenant de l'île En Pierre de Lebia, honorable citoyen de Valence, et l'autorisa à peupler l'île de Catalans, tous braves gens. Il le fit ainsi; et elle est aujourd'hui peuplée de bons Catalans, et il n'y a pas de pays mieux habité que celui-là.

Le roi ayant donné ses ordres, placé ses officiers dans toute l'île, et laissé à En Pierre de Lebia, homme sage et avisé, le soin de peupler le pays, il vint de Minorque à Majorque, où on célébra sa bien venue par de belles fêtes. Il visita l'île avec l'amiral et En Galceran d'Anglesola, et autres Riches-Hommes. Il partit ensuite de Majorque et envoya toute la flotte avec l'amiral en Catalogne. Le roi retourna à Yviça avec quatre galères. On lui fit beaucoup de fêtes; il y demeura quatre jours; il alla ensuite en Catalogne, prit terre à Salon et se rendit à Barcelonne, où il retrouva la flotte.

L'amiral prit congé du roi et revint en Sicile. Il éprouva dans ce voyage une telle tempête, dans le golfe de Lyon, que toutes ses galères furent dispersées. Les unes allèrent en Barbarie, d'autres dans la principauté, et l'amiral fut en grand danger; mais avec l'aide de Dieu, qui l'avait souvent secouru, il parvint sain et sauf à Trapana. Peu de jours après, il recouvra toutes ses galères.

Lorsqu'elles furent à Trapana, il se transporta à Messine, où il retrouva le roi et tout son monde; on lui fit fête. Il désarma à Messine et suivit la

cour du roi. Le roi de Sicile ne faisait rien qu'il ne le lui confiât. Ils vécurent dans la joie et les plaisirs, parcourant la Calabre et la principauté de Tarente. Mais je reviens au roi d'Arragon.

CHAPITRE CLXXIII.

Comment le roi En Alphonse fit partir des envoyés pour Tarascon, pour traiter de la paix avec le roi Charles; de la paix qui s'y fit; comment le roi d'Arragon s'y étant intéressé, elle fut très honorable pour le roi de Sicile; et comment le roi En Alphonse fut malade d'une éruption.

Le roi revenu à Barcelonne, où on lui fit de belles et honorables fêtes, alla visiter tout son royaume. Il vit dans l'Arragon don Alphonse de Castille et don Ferdinand son frère, et leur fit de grands présents. Il les trouva sur un bon pied, poussant la guerre contre leur oncle et gagnant tous les jours du terrain. Il visita toutes les frontières. Il lui arriva des envoyés du pape, du roi de France et du roi d'Angleterre, pour traiter de la paix avec lui. Le roi d'Angleterre conduisait cette négociation, parce qu'il désirait que l'année suivante le mariage entre sa fille et le roi d'Arragon eût lieu. Ainsi il poussait la chose de son mieux. Le roi Charles agissait suivant qu'il s'y était engagé.

Enfin le roi Charles et le roi d'Angleterre firent tant, que le pape envoya à Tarascon, en Provence,

un cardinal avec le roi Charles, pour traiter de la paix avec le roi d'Arragon. Arrivés à Tarascon, ils dépêchèrent des messagers au roi d'Arragon, pour l'engager à envoyer des représentants pour faire la paix. Le roi vint sur cela à Barcelonne. Il convoqua ses cortès, et fit dire à chacun de se rendre à un jour désigné à Barcelonne; ce qui eut lieu.

Les cortès étant réunies et assemblées au palais du roi, il leur exposa comme quoi le roi Charles et le cardinal, arrivés à Tarascon, lui avaient demandé d'envoyer des messagers, afin de traiter de la paix, mais qu'il ne voulait rien faire sans avoir consulté ses barons, chevaliers, citoyens, hommes des villes, pour savoir qui devait y aller et avec quels pouvoirs, afin que ce qui serait traité par les envoyés fût tenu pour bon et valable par le roi et tous les autres.

Avant de se séparer, on convint qu'il serait envoyé douze personnes, savoir, deux Riches-Hommes, quatre chevaliers, deux prud'hommes, deux citoyens et deux bourgeois. On régla le nombre de compagnons et d'écuyers que chacun devait emmener; ce qui fut exactement suivi. Quarante personnes, Riches-Hommes, chevaliers, citoyens ou bourgeois, furent chargés de diriger le tout. On ordonna que nul ne partît de Barcelonne que les envoyés ne fussent allés et revenus de Tarascon, afin qu'on pût savoir ce qu'ils auraient fait. Ces quarante personnes se réunissaient deux

ſois le jour à la maison des prêcheurs, et examinaient et décidaient ce qui devait se ſaire. Chaque jour ils présentaient au roi le résultat de leurs délibérations. Il arrangeait ce qui ne lui paraissait pas très bien, comme un seigneur bon et sage, plein de charité, de prudence et de justice doit le faire. Enfin les envoyés furent élus et reçurent les instructions convenables à l'honneur du roi et de ses royaumes. On leur donna copie des articles, et on leur délivra les pouvoirs nécessaires.

Quand ils furent prêts, on leur donna un majordome convenable à une telle ambassade. Ils partirent de Barcelonne; leurs propres chevaux, ceux de leur suite, ceux de leurs compagnons et de leurs écuyers, ou des équipages, s'élevaient bien au nombre de cent. Tous les envoyés étaient des hommes honnêtes, bons et sages : ils arrivèrent à Tarascon. Le roi resta à Barcelonne avec toute sa cour. Il se fit des jeux et des divertissements, tel que des tables rondes, des tirs au mât, des combats, des courses, des danses de chevaliers, de citoyens et hommes des villes. Chaque corps de métiers de la cité faisait des jeux et se livrait à la joie. Chacun ne songeait qu'à se divertir et à ſaire ce qui pouvait être agréable à Dieu et au roi.

Les envoyés arrivés à Tarascon furent très bien accueillis par le roi Charles, par le cardinal et par les ambassadeurs du roi de France; mais surtout par les quatre envoyés du roi d'Angleterre.

Ceux qui seront curieux de savoir les noms des envoyés, ce que le cardinal leur dit de la part du Saint-Père, ce qu'ils répondirent, enfin tout ce qui fut fait depuis le commencement jusqu'au jour du départ, peuvent consulter ce qu'en a écrit, sous le titre de *Gesta*, En Galceran de Vilanova, où tout est rangé par ordre, principalement ce que répondit Maymo de Castell-Auli, l'un des envoyés du roi d'Arragon. Si l'on demande pourquoi je cite plus particulièrement Maymo de Castell-Auli, je dirai que c'est parce qu'il répondit de la manière la plus noble et mieux que nul autre; et s'il résulta quelque bien de cette ambassade, cela fut dû à ses discours. Je ne parle plus de leurs conférences, qui durèrent long-temps [1].

A la fin, ils partirent et allèrent trouver le roi à Barcelonne, et rendirent compte de leur message à toutes les cortès réunies. Le roi et son conseil en furent très satisfaits. La paix ayant été faite sous les conditions les plus honorables pour le roi et ses peuples, ainsi que pour le roi de Sicile, le mariage du roi d'Arragon avec la fille du roi d'Angleterre devait s'accomplir peu de temps après; mais Dieu voulut que les choses allassent d'une manière différente de ce qui avait été résolu à Tarascon. Personne n'ignore que Dieu est toute droiture et vérité, et nul ne peut pénétrer ses desseins.

---

1. Voyez Rymer *Fœdera* à l'année 1291, p. 745, t. 2, de la nouvelle édition.

Si quelque homme imagine en son faible entendement comprendre si ce que Dieu fait doit venir à bien ou à mal, il se trompe; aussi ne doit-on jamais se plaindre de ce qu'il fait. Il faut donc ne point se décourager, louer Dieu et lui rendre grâces de ce qu'il nous accorde.

Au milieu des fêtes de Barcelonne, et parmi les plaisirs, Dieu voulut que le roi En Alphonse tombât malade d'une éruption qui se fit au haut de sa cuisse. Il ne laissa pas pour cela de tirer au mât et de se mêler aux tournois; car il était l'un des plus habiles à ces exercices. Il ne fit aucun cas de cette éruption; aussi la fièvre s'y mêla et le tourmenta pendant dix jours si violemment, qu'un autre en serait mort.

CHAPITRE CLXXIV.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Arragon mourut des suites d'une éruption qu'il eut au haut de la cuisse.

Sentant son mal s'aggraver, il fit son testament avec le plus grand soin, tel que ne le pourrait mieux faire aucun autre roi. Il se le fit lire une première et une seconde fois, et l'écouta avec attention. Il laissa le royaume au roi En Jacques de Sicile, son frère, et son corps à l'ordre des frères mineurs à Barcelonne; il se confessa plusieurs fois avec contrition; il reçut notre Sauveur et fut oint de l'extrême-onction. Ayant eu tous les

sacrements de la sainte église, il prit congé du monde, demanda la croix qu'il adora en répandant des larmes; il croisa ses bras, en appuyant la croix sur sa poitrine, leva les yeux au ciel et dit : « Mon » père et Seigneur Jésus-Christ, je remets mon » âme en tes mains ». Il fit le signe de la croix, se bénit lui-même et son peuple et son royaume, et mourut, tenant la croix embrassée et faisant de saintes oraisons, l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ douze cent quatre-vingt-onze, le dix-huit juin.

Si jamais on vit en une cité une grande douleur, ce fut bien le jour où l'on perdit un si bon maître. Il fut porté, ainsi qu'il l'avait ordonné, en grande procession, chez les frères mineurs, où il fut enterré. Dieu veuille, dans sa bonté, avoir son âme! Nous ne pouvons douter qu'il ne soit avec Dieu dans son saint paradis; car il était parfaitement vierge, n'ayant jamais approché de femme; son désir était de se présenter tel à son épouse, et il ne se soucia jamais d'aucune autre femme.

CHAPITRE CLXXV.

Comment le comte d'Ampuries et autres Riches-Hommes furent choisis pour aller en Sicile, afin d'amener en Catalogne le roi En Jacques de Sicile; et comment la reine sa mère, et l'infant En Frédéric son frère, furent gouverneurs et chefs de la Sicile et de la Calabre.

Quand le corps fut inhumé, on fit lecture du testament; ensuite on arma quatre galères; le comte d'Ampuries, d'autres Riches-Hommes, des

chevaliers et citoyens furent choisis pour se ren- en Sicile, et emmener le roi En Jacques. Le comte d'Ampuries et les autres s'embarquèrent pour aller prendre en Sicile le roi En Jacques, qui devait être roi d'Arragon, de Catalogne et de Valence.

En attendant, les barons, les Riches-Hommes, citoyens et hommes des villes, chargèrent l'infant En Pierre du gouvernement des royaumes, avec le secours d'un conseil qui lui fut donné; et cela jusqu'au moment où le roi En Jacques serait arrivé en Catalogne. Et l'infant En Pierre régit le pays avec toute la sagesse d'un prince expérimenté.

Le comte d'Ampuries et ses compagnons de voyage étant embarqués, ils allèrent si rapidement, tantôt par un vent, tantôt par un autre, tantôt à voiles, tantôt à rames, qu'ils prirent bientôt terre à Trapana.

Ils apprirent que la reine, le roi En Jacques et l'infant En Frédéric étaient à Messine. Quand ils y furent, ils ne baissèrent point la bannière, ils allèrent à la douane; ils sortirent sans pousser un seul cri; mais quand ils furent en présence du roi, de la reine et de l'infant, le comte leur annonça en pleurant la mort du roi En Alphonse. Jamais on ne répandit plus de pleurs qu'il n'en fut versé là.

Cette grande douleur dura deux jours. Après ce temps, le comte pria le roi et la reine de convoquer le conseil général; et sur la proclamation que fit faire le roi, le conseil se réunit à Sainte-Marie-la-Nouvelle.

Le comte fit lire publiquement le testament du roi En Pierre, dans lequel était cette clause : que si le roi En Alphonse mourait sans enfants, les royaumes d'Arragon, de Castille et de Valence devaient retourner au roi En Jacques, ainsi que je vous l'ai déjà dit.

Il fit ensuite publier le testament du roi En Alphonse, qui léguait aussi ses royaumes à son frère le roi de Sicile. Ces formalités remplies, le comte et les autres envoyés requirent le roi d'aller en Catalogne, prendre possession de ses royaumes. Le roi répondit qu'il était prêt à partir ; mais qu'il avait à régler l'ordre qui devait être observé en Sicile et en Calabre, après son départ, et qu'il se mettrait sans retard en route. Chacun fut satisfait de sa réponse. Le roi donna ordre à l'amiral de faire armer trente galères ; ce qu'il fit. Il envoya ensuite en Calabre et dans les autres parties de son territoire, ordre à tous les Riches-Hommes, chevaliers, syndics de cités et de villes, de se rendre aussitôt à Messine.

Quand ils y furent réunis, il les harangua et leur dit de recevoir la reine comme gouvernante et maîtresse ; et de regarder également pour chef et seigneur l'infant En Frédéric, comme si c'était lui-même, en attendant qu'on lui obéît comme on ferait à sa personne.

Tous le promirent : il les signa et les bénit, et prit congé d'eux. Chacun en pleurant lui baisa les pieds et les mains. Ils en firent autant à l'infant En

Frédéric; après quoi ils retournèrent chez eux en faisant éclater leurs regrets du départ du roi.

Ils avaient toute fois bien du plaisir de l'augmentation de sa puissance, et de voir l'excellent chef qu'il leur avait laissé dans la personne de l'infant En Frédéric son frère.

CHAPITRE CLXXVI.

Comment le roi En Jacques d'Arragon s'embarqua à Trapana, pour passer en Catalogne, où il fit célébrer des messes pour l'âme du roi En Alphonse son frère, et à Sainte-Croix pour celle du roi En Pierre son père; et comment il fut couronné à Sarragosse, et promit à don Alphonse de Castille de lui fournir des secours.

Après tous ces soins, le roi prit congé de toutes les classes du peuple, et leur fit les mêmes recommandations qu'à ceux de la Calabre. Il vint à Palerme, où il avait également convoqué ses barons de Sicile, les chevaliers et les syndics des cités et des villes, et il leur parla ainsi qu'il avait fait ailleurs. Il alla ensuite à Trapana.

Cependant l'amiral était arrivé avec les galères. La reine et l'infant En Frédéric, et tous les barons de Sicile, s'y trouvèrent. Le roi en Jacques prit congé de la reine sa mère, qui lui donna sa bénédiction; il prit ensuite congé de l'infant En Frédéric, et l'embrassa plus de dix fois, car il l'aimait beaucoup; et cela par plusieurs raisons : d'abord

ils étaient frères de père et de mère ; de plus, son père le lui avait recommandé, et il l'avait élevé et l'avait toujours trouvé docile, comme un bon frère; aussi le portait-il en son cœur. Il le laissa donc chef et gouverneur du royaume. Il prit enfin congé de tout le monde, et s'embarqua sous les auspices du Seigneur.

Le comte d'Ampuries, les autres ambassadeurs et l'amiral, partirent avec lui ; ils mirent en mer et eurent un vent favorable ; et grâce au ciel, ils furent bientôt en Catalogne et débarquèrent à Barcelonne. Dieu fit une grande grâce à ses peuples de leur accorder un roi tel que le roi En Jacques. Ce jour, la paix et le bonheur vinrent habiter le royaume d'Arragon ; et comme il avait fait le bonheur des peuples de Sicile, ainsi fit-il pour l'Arragon, la Catalogne et le royaume de Valence, et pour tous les autres lieux qui lui appartenaient.

Quand le roi fut arrivé à Barcelonne, vous pouvez penser les fêtes qu'on lui fit. Toute fois, avant qu'elles commençassent, il fit réunir tout son monde aux frères mineurs, et là il paya le tribut de ses pleurs à son frère En Alphonse, lui fit dire des messes et fit faire des services. Cela dura quatre jours, après quoi la fête commença. Elle fut des plus brillantes et dura quinze jours ; il partit de Barcelonne pour se rendre à Sarragosse par Lérida. Il fut fêté partout sur son passage.

Le premier lieu où il alla en sortant de Barcelonne, fut Sainte-Croix, où il rendit ses devoirs

au corps de son père ; et alla à Sarragosse. Là on lui fit la fête la plus belle qui fût jamais, et il y prit la couronne sous d'heureux auspices.

Après la fête du couronnement, Don Alphonse de Castille vint le trouver en Arragon. Le roi lui fit beaucoup de dons. Il lui demanda ses bonnes grâces et sa bonne amitié, le priant de ne pas l'abandonner ; car il était bien malheureux d'avoir perdu le roi En Alphonse. Si celui-ci eût vécu seulement deux ans de plus, il lui aurait fait obtenir toute la Castille ; et si le roi En Jacques ne le secourait pas, il était perdu.

Le seigneur roi l'encouragea, l'assura qu'il ne l'abandonnerait pas, et qu'il lui donnerait tous les secours qu'il pourrait. Don Alphonse fut très satisfait du roi, et retourna en Castille à Séron et autres lieux de sa dépendance.

CHAPITRE CLXXVII.

Comment le roi En Jacques d'Arragon vint à Valence, et prit la couronne ; comment des envoyés de Don Sanche de Castille vinrent le trouver pour lui demander d'établir la paix entre lui, le roi de Castille et ses neveux.

Le roi d'Arragon parcourut tout le royaume et se rendit à Valence, où on lui fit aussi de grandes fêtes ; il y reçut la couronne de ce royaume.

Tandis qu'il visitait ses terres, il lui arriva de la part de Don Sanche de Castille, son cousin-ger-

main, d'honorables envoyés, qui le saluèrent affectueusement de sa part. Il lui faisait dire, qu'il était bien aise de son arrivée, et qu'il le priait, comme son cher cousin pour qui il avait beaucoup d'affection, de faire la paix avec lui; car étant sur un bon pied, il pouvait le défendre contre tous les hommes du monde. Le roi En Alphonse lui avait fait la guerre et l'avait mis en danger de perdre son royaume pour le donner à ses neveux, qui ne lui étaient pas si attachés que lui; cela l'avait étonné, car il ne croyait avoir aucun tort envers lui. Il le priait donc de ne pas suivre avec lui la même conduite que le roi En Alphonse son frère, et de considérer ce qu'ils se devaient mutuellement.

Le roi répondit aux envoyés avec beaucoup de bonté, comme un seigneur qui a été et qui est encore des plus courtois et des mieux élevés. Il leur dit, qu'ils étaient les bien venus. Il ajouta que le roi Don Sanche ne devait pas s'étonner de ce qu'avait fait le roi En Alphonse, parce qu'il avait voulu, comme un bon fils, venger son manque de foi envers leur père; qu'il avait partagé à cet égard toutes les idées de son frère; mais que puisque le roi Don Sanche demandait la paix, il était prêt à la lui accorder. « Nous reconnoissons ce tort en » son nom, répondirent les envoyés, mais il est » prêt à vous faire amende de tout ce en quoi il » peut avoir failli envers votre père, et il offre de » vous remettre cités, châteaux, villes et tous » autres lieux, et de vous rendre tous les hon- » neurs que vous pouvez exiger. »

Le roi répondit que puisqu'il parlait ainsi, il était satisfait; qu'il n'exigeait de lui cités, villes, ni châteaux; que, grâces à Dieu, il avait tant et de si bons royaumes, qu'il ne désirait aucune chose de lui; qu'il lui suffisait, qu'en punition de ce qu'il avait fait à son père, il fît part du royaume de Castille aux infants, ses neveux : savoir, à Don Alfonse et à Don Ferdinand, et qu'il ne se départirait nullement de cette condition.

Là dessus, les envoyés se retirèrent; ils s'en retournèrent vers le roi de Castille, à qui ils firent part de ce qu'avait dit le roi d'Arragon, lui peignant sa sagesse et sa bonté. Le roi de Castille, très satisfait, leur ordonna de retourner auprès du roi d'Arragon, et de lui dire qu'il était prêt à faire ce qu'il ordonnerait. Que vous dirai-je? les messages furent si fréquents, que la paix fut conclue. Don Alphonse et Don Ferdinand, désiraient aussi avoir la paix avec leur oncle Don Sanche, et s'en tinrent à ce que leur avait fait donner le roi d'Arragon, renonçant au surplus du royaume. Là dessus, l'entrevue du roi d'Arragon et du roi de Castille fut décidée, et chacun d'eux voulut paraître à ce rendez-vous avec le plus grand éclat possible.

Quand le roi d'Arragon fut rendu à Calatayud avec un grand nombre de Riches-Hommes, de prélats, de chevaliers et de citoyens, sachant que le roi de Castille était à Soria avec la reine et l'infant Don Jean, frère du roi Don Sanche, et beaucoup d'autres Riches-Hommes, et

que la reine était à Soria, il voulut par courtoisie et pour lui faire honneur, se rendre à Soria avant qu'ils vinssent à Calatayud; mais le roi de Castille, apprenant que le roi d'Arragon s'approchait, alla au-devant de lui, l'espace de plus de quatre lieues. Le roi d'Arragon fut accueilli très honorablement ainsi que toute sa suite, et tout le temps qu'ils furent à Soria, les fêtes et les réjouissances ne discontinuèrent pas. Quand elles eurent fini, le roi d'Arragon voulut s'en retourner, et pria le roi et la reine de Castille de venir avec lui à Calatayud. Ils acceptèrent, et ils y allèrent ensemble.

Le roi d'Arragon fit pourvoir à tous leurs besoins et à ceux de leur suite, depuis le moment de leur entrée en Arragon, jusqu'à celui de leur départ, et leur retour en Castille. Je puis vous assurer qu'il leur fut fourni plus de provisions de bouche de toutes sortes, qu'on n'en pouvait consommer; aussi voyait-on sur les places publiques donner deux deniers de pain pour un denier; pour six deniers, on avait autant de chevreau, de cochon, de mouton, d'avoine, de poisson frais ou salé, qu'on n'en eût eu en d'autres temps pour deux sols. Les places étaient couvertes de commissionnaires allants et venants; de sorte que les Castillans, les Siciliens, et autres s'en émerveillaient. Un jour, le roi mangeait chez le roi de Castille, avec le roi et la reine, et le lendemain ils allaient manger chez lui; si bien que chaque jour la fête était si belle que c'était merveille de le voir.

Ils restèrent douze jours à Calatayud, et pendant ce temps la paix fut conclue. Elle fut faite aussi entre le roi de Castille et ses neveux; il leur donna en Castille, tant de terres, qu'ils furent très satisfaits, et ils remercièrent, comme ils le devaient, le roi d'Arragon.

Après avoir séjourné pendant treize jours à Calatayud, ils se retirèrent et se quittèrent en bonne paix et amitié. Le roi d'Arragon accompagna le roi et la reine de Castille, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de l'Arragon. Le roi d'Arragon, ainsi que je vous l'ai déjà dit, fit fournir à chacun tout ce qui lui était nécessaire, jusqu'au-delà de ses frontières; et les rations, au lieu de diminuer, augmentaient chaque jour.

Quand ils furent aux limites des deux royaumes, ils prirent mutuellement congé l'un de l'autre, avec bonne amitié et concorde, par la grâce de Dieu. Le roi et la reine de Castille s'en retournèrent contents et satisfaits de la paix qu'ils avaient faite avec le roi d'Arragon, et même de celle qui avait eu lieu, entre eux et leurs neveux; car ils avaient craint qu'on ne lui enlevât tout son royaume; ce qui serait arrivé, si le roi d'Arragon l'eût voulu; mais il préféra, à cause de leur parenté, leur donner à tous la paix et la concorde.

Je laisse le roi de Castille, pour vous parler du roi d'Arragon et de Sicile.

CHAPITRE CLXXVIII.

Comment le roi En Jacques d'Arragon et de Sicile, maintint son royaume en paix, et comment il appaisa les factions qui s'élevaient dans les cités et dans les villes, et principalement celles qui existaient à Tortose entre les Garridells, les Carbons et les Puix.

Quand les rois se furent séparés, le roi d'Arragon alla visiter toutes ses terres, s'amusant beaucoup, et toutefois mettant l'ordre partout. Il eut, en peu de temps, établi la paix et la concorde dans tout le royaume. Depuis qu'il a pris la couronne d'Arragon, de Catalogne et de Valence, il a si bien maintenu et maintient la paix et la justice, que chacun peut aller en tous lieux, et de jour et de nuit, sans crainte d'être dérobé. Il mit également la paix parmi ses barons, qui jadis se guerroyaient sans cesse; et il éteignit les factions qui existaient dans les villes et les cités. Il y eut de tous les temps à Tortose, qui est une bonne cité, de grandes inimitiés entre les partis des Garridels, des Carbons et des Puix. Afin de les contenir, il fit un échange avec Guillaume de Moncade, qui possédait le tiers de Tortose, et lui donna un remplacement avantageux; il fit de même pour le Temple. Lorsqu'il fut maître de toute la cité, il y mit un tel ordre, que, de gré ou de force, ces partis cessèrent d'exister; de sorte, que c'est au-

jourd'hui l'une des cités les plus tranquilles de la Catalogne. Il fit ainsi dans beaucoup d'autres endroits.

Je laisse le roi d'Arragon, mettant l'ordre dans ses royaumes; et vais vous parler de la Table-Ronde, que l'amiral En Roger de Luria tint à Calatayud; je vous dirai comment les rois y assistèrent; et comment ce fut la chose la plus merveilleuse qu'on ait jamais vue.

CHAPITRE CLXXIX.

Comment l'amiral En Roger de Luria tint table ronde à Calatayud; et de l'entrevue du roi En Jacques d'Arragon et de Sicile, et du roi de Castille, d'où lui provint un grand honneur.

Les rois étant à Calatayud, comme vous l'avez vu, les Castillans demandèrent où était l'amiral du roi d'Arragon, auquel le ciel avait accordé tant de grâces. On le leur montra, ayant à sa suite cent hommes, ou même deux cents, comme un autre en aurait deux ou trois. Ils ne pouvaient se rassasier de le voir. L'amiral, pour faire honneur au roi et à la reine de Castille, fit annoncer la tenue d'une table ronde à Calatayud. Il fit établir les lices pour joûter. Il fit construire au bout du camp un château en bois, d'où il devait sortir à l'approche d'un chevalier. Le premier jour où le tournoi eut lieu, il voulut être seul à lutter

durant cette journée contre tous ceux qui voudraient joûter. Là se trouvaient le roi d'Arragon, le roi de Castille, Don Juan, fils de l'infant En Manuel, Don Diego de Biscaye, et autres barons d'autres lieux, et du royaume de Castille, des Riches-Hommes d'Arragon, de Catalogne, de Valence et même de Gascogne, et bien d'autres personnes qui s'y étaient rendues pour voir les joûtes, et pour voir surtout ce que ferait l'amiral, dont tout le monde parlait.

La plaine de Calatayud dans laquelle le tournoi devait avoir lieu, ne pouvait contenir tous les survenants; et si l'on ne s'était alors trouvé en hiver, il eût été impossible d'y trouver place. Il plut un peu. Lorsque les rois et tout le monde fut en place, il arriva un chevalier chercheur d'aventures, très bien équipé, faisant bonne contenance et prêt à entrer en lice. Aussitôt que les gardes du château l'appercurent, ils sonnèrent de la trompette; et aussitôt l'amiral sortit du château, richement armé et avec beaucoup de bonne grace. Quel était me dira-t-on, ce chevalier chercheur d'aventures? Je réponds que c'était En Béranger d'Anguera, de la cité de Murcie, qui était vaillant, plein de courage, et l'un des beaux chevaliers d'Espagne. Il était de la suite du roi de Castille, de belle taille, extrêmement fort et maniant bien les armes. Il faut dire aussi que l'amiral était un des meilleurs cavaliers et un des plus beaux hommes du monde.

Les gardes du camp apportèrent deux lances très grosses, qu'ils présentèrent à En Béranger d'An-

guera ; il choisit celle qu'il voulut et on remit l'autre à l'amiral. Les gardés du camp se placèrent ensuite au milieu de la barrière, et donnèrent le signal du départ. Les adversaires s'élancèrent dans la lice; et à les voir courir on les reconnaissait bien pour des chevaliers valeureux; car jamais on ne se présenta au combat avec plus de fierté et de courage.

En Béranger d'Anguera porta un coup si violent au quart de l'écu de l'amiral, que sa lance partit en éclats. De son côté, l'amiral atteignit avec tant de force son adversaire au-devant du casque, que le casque vola à la distance de plus de deux longueurs de lance, et sa lance fut brisée en cent morceaux. L'amiral en frappant sur le casque l'avait fait entrer si avant sur la figure d'En Béranger d'Anguera, qu'il en eut le nez faussé, de telle sorte qu'il ne reprit jamais sa place naturelle. Sa figure fut toute couverte de sang, et on le crut mort. Toutefois il tint si fièrement, qu'il ne fut point ébranlé par un coup aussi terrible. Les deux rois, qui l'aimaient beaucoup, accoururent à lui, et craignirent de le trouver mort, en le voyant ainsi couvert de sang et le nez rompu et écrasé. Ils lui demandèrent comment il se sentait. « Fort bien » répondit-il? Ils l'aidèrent à se relever, et ordonnèrent de faire cesser le tournoi, de crainte qu'il ne s'élevât quelque rixe.

L'amiral fut ramené chez lui avec lui avec ses nacaires et ses trompettes, et tout armé. Tous les Catalans et autres marchaient à sa suite, disant que l'honneur que Dieu lui faisait ce jour, était digne

de celui qu'il lui avait fait tant d'autres fois : c'était de le faire reconnaître pour un des bons chevaliers du monde, et que sa réputation fût conservée telle et répandue dans toute la Castille. Mais revenons au roi d'Arragon et de Sicile.

CHAPITRE CLXXX.

Comment l'amiral En Roger de Luria retourna en Sicile et passa en Calabre avec l'infant En Frédéric; et comment ils gouvernèrent le pays avec justice et équité.

Le roi d'Arragon ayant mis ordre aux affaires de Castille et de toutes ses possessions, donna ordre à l'amiral de retourner en Sicile, et de se tenir auprès de l'infant En Frédéric. Il voulut qu'ils eussent toujours cinquante galères appareillées, et prêtes à être montées, s'il était nécessaire; qu'ils allassent lui et l'infant visiter la Calabre, et autres parties du royaume; et qu'ils gouvernassent tout le pays en bonne justice. Ainsi firent-ils.

L'amiral se rendit au royaume de Valence, inspecta ses villes et châteaux, puis alla par mer de Valence à Barcelonne avec toutes les galères qu'il désigna, s'embarqua, prit congé du roi et alla en Sicile, passant par Majorque et Minorque. Il parcourut les côtes de Barbarie, où il prit navires et vaisseaux, et pilla les villes et habitations des Sarrazins. Il revint en Sicile avec un immense butin. Il fut parfaitement reçu à Palerme, par la reine

et l'infant En Frédéric. Il leur remit les lettres du roi.

Quand ils eurent appris par ces lettres la paix qu'il avait faite avec le roi de Castille, tous les habitans de Sicile et du royaume en furent enchantés. L'amiral alla avec l'infant En Frédéric, visiter tout le pays, tant de Sicile que de Calabre. Dans ce dernier lieu, ils apprirent la mort de Charles Martel, fils aîné du roi de France [1]. Tous ceux qui l'aimaient en firent grand deuil; car c'était un excellent seigneur. Il laissa un fils qui fut et qui est encore roi de Hongrie; et une fille nommée Clémence, qui depuis fut reine de France. L'infant En Frédéric fit part au roi d'Arragon de la mort de Charles Martel. Je reviens à présent au roi Charles.

---

1. Charles Martel, roi de Hongrie, était le fils aîné du roi Charles II de Naples et neveu du roi de France. A la mort de Ladislas, en 1290, Marie, sa sœur, qui avait épousé Charles II de Naples, obtint du pape que son fils aîné serait couronné roi de Hongrie. Il épousa Clémence, fille de l'empereur Rodolphe. Charles Martel ne sortit jamais de l'Italie, où il mourut (à Naples), en 1295, laissant trois enfants : Charles-Robert ou Charobert, Clémence, qui épousa Louis le Hutin, roi de France, et Béatrice, mariée à Jean II, dauphin de Viennois.

CHAPITRE CLXXXI.

Comment le roi Charles fit la paix avec la maison d'Arragon; et comment, pour parvenir à cela, le saint-père envoya avec le roi un cardinal au roi de France, le priant de faire la paix avec la maison d'Arragon; comment monseigneur Charles n'y voulut pas consentir, à moins que le roi Charles ne lui donnât le comté d'Anjou.

Lorsque le roi Charles sçut la mort de son fils, qui était un bon et vaillant chevalier, il en fut fort affligé; mais en bon chrétien qu'il était, il fut bien persuadé que Dieu ne lui envoyait de tels châtiments, que parce qu'il souffrait que la guerre subsistât encore avec la maison d'Arragon; aussi songea-t-il sérieusement à faire la paix avec elle. Il alla trouver le pape, et lui dit, qu'il le priait d'établir la paix entre la sainte église et la maison de France, et entre lui et la maison d'Arragon; qu'il ferait de son côté tout ce qui lui serait possible pour y parvenir.

Le pape lui répondit qu'il parlait sagement; que le pouvoir du roi d'Arragon était très grand, puisqu'il avait toute l'Espagne à ses ordres; que le roi d'Angleterre serait aussi pour lui, ainsi que tout le Languedoc; qu'il était donc nécessaire de faire la paix. Le pape fit donc venir messire Boniface de Salamandrana, et lui ordonna de s'occuper de ladite paix. Celui-ci répondit qu'il obéirait et qu'il espérait, avec le secours de Dieu, amener la chose à bonne fin.

Le pape envoya, avec le roi Charles et messire Boniface, un cardinal auprès du roi de France, lui conseillant et le priant de faire la paix avec la maison d'Arragon, conjointement avec le roi Charles, ajoutant que la sainte église était disposée à faire pour eux tout ce qui leur plairait.

Le roi Charles, messire Boniface et le cardinal, quittèrent le pape et allèrent trouver le roi de France, à Paris, et son frère monseigneur En Charles auprès de lui, qui se faisait appeler roi d'Arragon.

Quand ils eurent parlé au roi de France, celui-ci leur dit que la paix lui serait agréable, et qu'il y mettrait du sien autant qu'il serait en lui; mais monseigneur En Charles répondit le contraire, disant qu'il ne renoncerait nullement au royaume d'Arragon; de sorte qu'il y eut grande contestation entre le roi Charles et lui. Enfin, ils convinrent avec le roi de France qui y mit beaucoup de bienveillance que le roi Charles lui donnerait le comté d'Anjou, qu'il possédait en France. On peut bien penser que c'est un bon pays et très considérable, puisque le roi Charles son père, fils du roi de France, l'avait reçu en héritage. Monseigneur Charles lui abandonna à son tour le droit qu'il avait obtenu du pape Martin sur l'Arragon, pour que le roi Charles pût en faire à sa volonté; ainsi la chose fut convenue. C'était là l'objet qui s'opposait le plus à la paix. Que l'on ne dise pas que la paix ne coûtât que fort peu au roi Charles; car, ainsi que vous le verrez par la suite, il lui en coûta le beau comté d'Anjou.

Ceci étant terminé, le roi de France et le roi Charles son frère, vinrent avec toutes leurs forces en Provence, avec messire Boniface et le cardinal. De là ils envoyèrent un message au roi d'Arragon. Tant et tant d'envoyés allèrent de part et d'autre, que tout fut terminé et la paix conclue. Je raconte ceci sommairement, car si j'en voulais donner les détails, il faudrait un livre plus gros que le mien. Enfin, la paix fut faite; le pape révoqua la sentence qu'il avait rendue contre le roi d'Arragon, et le releva, aussi bien que tous ceux qui avaient pris sa défense, de toute mort d'homme et de tout pillage fait sur l'ennemi.

D'autre part, monseigneur En Charles de France, et le roi Charles pour lui, renoncèrent à la donation qui lui avait été faite du royaume d'Arragon, et firent ainsi la paix avec le roi de France, ses alliés, la sainte église et le roi Charles. De plus, le roi Charles donnait sa fille aînée, nommée Blanche, en mariage au roi d'Arragon. Le roi d'Arragon renonçait au royaume de Sicile, le pape lui donnant en échange la Sardaigne et la Corse. Il n'était point tenu de la remettre au roi Charles, ni à la sainte église; mais il devait l'abandonner; et l'église ou le roi Charles pouvaient s'en emparer selon ce que bon leur semblait. Il rendait au roi Charles, ses fils qu'il retenait prisonniers. Que vous dirai-je? les envoyés vinrent trouver le roi d'Arragon avec ce traité de paix, lui disant de consulter son conseil, et qu'ils n'avaient pu mieux faire.

Le roi fit convoquer ses cortès à Barcelonne. Pendant qu'on était réuni, le roi Don Sanche de Castille mourut [1] et laissa trois fils; le premier, Don Ferdinand roi de Castille, l'autre, Don Pédre, et l'autre, Don Philippe. Il laissa aussi une fille. Le roi d'Arragon fut fort affligé de la mort du roi de Castille, et fit faire une cérémonie digne de lui.

CHAPITRE CLXXXII.

Comment le roi En Jacques d'Arragon approuva la paix conclue entre lui, le roi Charles et la maison de France; du mariage qui eut lieu entre ledit roi d'Arragon et Blanche, fille du roi Charles; et comment le fils aîné du roi Charles et le fils aîné du roi de Majorque renoncèrent à la royauté et entrèrent dans l'ordre de saint François.

Les cortès étant réunies, le roi prit conseil de ses barons, des prélats, chevaliers, citoyens et hommes des villes; et enfin la paix fut conclue de la manière que nous l'avons déjà annoncé. Les envoyés allèrent trouver le roi Charles et le cardinal à Montpellier, et leur confirmèrent cette paix; après quoi ils allèrent tous ensemble à Perpignan avec l'infante madame Blanche, honorablement escortée. Lorsqu'ils y furent arrivés, le roi d'Arragon, avec l'infant En Pierre et les commandants de Catalogne et d'Arragon, allèrent à Gironne. Le roi envoya En Béranger de Luria, son trésorier et conseiller à Perpignan, avec un ample pouvoir, pour con-

1. Don Sanche mourut le 25 avril 1295 à Tolède.

firmer ces différents traités de paix, ainsi que le mariage, et voir la princesse.

Ledit noble fut bien accueilli par le roi Charles, par le roi de Majorque et par toutes les autres personnes. Ayant vu la jeune personne, il en fut très satisfait, et confirma au nom du roi d'Arragon, et la paix et le mariage. Le roi d'Arragon l'ayant appris, amena avec lui les fils du roi Charles et les autres ôtages. Arrivé à Gironne avec eux et toute sa cavalerie, dames et demoiselles des plus qualifiées de Catalogne, il alla à Figuières.

De l'autre côté, le roi Charles, la princesse, le cardinal et tout leur monde se rendirent à Péralade. Pour lui, il alla se loger entre Péralade et Cabanes, au monastère de Saint-Feliu. Le roi d'Arragon envoya au roi Charles ses enfants et tous les ôtages.

L'infant En Pierre les accompagna jusqu'auprès de leur père. Jugez quelle fut la joie du roi Charles et de ses fils. Les barons de Provence et de France, n'en ressentirent pas moins, en revoyant leurs fils, qui étaient également en ôtage; mais la joie de madame Blanche et de ses frères fut à son comble.

Il se trouvait un si grand nombre de personnes à Péralade, à Cabanes, au monastère de Saint-Féliu, à Figuières, à Vila-Bertrand, à Alfar, à Vilateni, à Vilaseguer, à Castillon, à Ampuries et à Villeneuve, que toute la contrée était remplie. Le roi d'Arragon fit distribuer une ration

complète à tout individu, tant étranger que du pays. Les rois s'amusèrent beaucoup entre eux. Le roi d'Arragon alla voir le roi Charles et l'infante sa femme, et lui posa la couronne sur la tête; c'était la plus belle et la plus riche couronne qui ait jamais orné la tête d'une reine; dès ce moment, on l'appela la reine d'Arragon. Les présents qu'on se fit mutuellement furent magnifiques. Avec la grâce de Dieu ils devaient ouir la messe à Vila-Bertrand, au monastère, et les noces y devaient être célébrées. Le roi y fit élever une salle en bois d'une grande beauté : le monastère est par lui même très beau et commode. Ils se rendirent tous audit monastère. La fête y fut splendide et gaie, d'abord parce que le mariage se faisait sous d'heureux auspices; car jamais mari et femme ne s'accordèrent mieux que ceux-là. Je puis bien assurer que le roi Jacques d'Arragon est bien le seigneur le plus aimable, le plus courtois, le plus sage et le plus brave du monde. Quant à la reine Blanche, elle fut la personne la plus belle, la plus sage et la plus chérie de Dieu et de ses peuples, et de plus une bien pieuse personne; c'était une fontaine de grâces et de bonté. Dieu leur accorda la faveur de s'aimer plus tendrement que firent jamais deux époux, de quelque rang qu'ils fussent. C'est avec raison que les habitants des royaumes d'Arragon et de Valence l'appelèrent la Sainte Reine, Dame Blanche de Sainte Paix. Le bonheur lui vint de tous côtés, comme vous l'apprendrez bientôt; elle eut des fils et des

filles qui furent l'amour de Dieu et du monde.

Les fêtes durèrent bien huit jours après le mariage. Tous restèrent réunis; ensuite ils prirent mutuellement congé les uns des autres, et le roi Charles s'en retourna avec ses fils. Quand ils furent au passage de Panicas, le roi de Majorque vint à leur rencontre; ils entrèrent à Suelo et ensuite à Perpignan: le roi de Majorque les y retint huit jours, pendant lesquels il s'établit une telle intimité entre monseigneur En Louis, fils du roi Charles et l'infant En Jacques, fils aîné du roi de Majorque, qu'ils se promirent, dit-on, de faire chacun ce que l'autre ferait, et qu'ils furent d'accord de renoncer tous les deux aux royaumes qui devaient leur écheoir en partage, et d'entrer dans l'ordre de saint François.

Peu de temps après, monseigneur En Louis, fils du roi Charles, se mit dans cet ordre. Il renonça à son héritage, devint évêque de Toulouse [1], contre son gré, et mourut à peu de temps de là. Il fut canonisé par le pape à cause des nombreux miracles que Dieu fit par son moyen, soit durant sa vie, soit après sa mort, et aujourd'hui on célèbre sa fête dans toute la chrétienté.

L'infant En Jacques, fils du roi de Majorque, qui était un excellent prince et l'aîné de sa famille, et qui devait régner, se fit frère mineur, et

---

1. Louis fut nommé en 1296 évêque de Toulouse puis évêque de Pamiers, et mourut le 19 août 1297, à 33 ans. Le pape Jean XXII le canonisa par bulles de l'an 1317.

renonça à la couronne. Je ne doute point qu'après sa mort il ne soit au rang des saints du paradis; car plus on fait pour Dieu, plus on doit en être récompensé. Celui qui renonce aux royaumes de ce monde, doit avoir plus grande part au royaume céleste, pourvu que sa vie soit toujours pure et exemplaire jusqu'à la fin. Je laisse là ces deux bons et dignes frères mineurs, et reviens au roi Charles, qui prit congé du roi de Majorque et revint en son pays avec ses enfants, sain et sauf.

Le roi d'Arragon alla avec la reine à Gironne, puis de Gironne à Barcelonne, et parcourut tous ses royaumes. Vous pouvez bien imaginer quelles fêtes et quelles réjouissances on lui fit dans tous les lieux où il passa; car on avait rétabli la paix et les sacrements de la sainte église, et chacun pouvait jouir des messes et autres offices dont on était si désireux, ce qui ramena la joye en tous lieux.

CHAPITRE CLXXXIII.

Comment la reine Blanche engagea le roi en Jacques d'Arragon à nommer pour son héritier l'infant En Pierre, et à le marier; et comment il épousa dame Guillelmine de Muncada.

Tandis que le roi allait s'amusant et parcourant ses royaumes avec la reine, le seigneur infant En Pierre ne quittait point cette princesse, qui priait le roi de songer à honorer son frère l'infant, à lui

accorder de quoi tenir une maison digne de son rang, et à lui donner une épouse suivant son mérite. Le roi obtempéra à ses prières, et fit épouser à son frère une demoiselle, non fille de roi, mais d'une famille des plus illustres de l'Espagne. C'était madame Guillelmine de Muncada, fille de Gaston de Béarn, extrêmement riche, et possédant, seulement en Catalogne, en bons châteaux, villes et lieux, trois cents chevaliers.

Les noces furent brillantes. Le roi, la reine et une grande quantité de personnes d'Arragon et de Catalogne y assistèrent; et quand elles furent terminées, le roi et la reine d'un côté, et l'infant En Pierre et madame Guillelmine de Muncada, allèrent visiter tous les royaumes.

CHAPITRE CLXXXIV.

Comment le roi En Jacques d'Arragon envoya un message en Sicile à En Raimond Alamany et à En Vilaragut pour leur dire de se retirer; et comment on prit possession des châteaux et autres lieux pour l'infant En Frédéric.

Le roi d'Arragon fit dire par ses envoyés à En Raimond Alamany, qui était justicier du royaume de Sicile, et à En Vilaragut, qui était maître-ès-décrets, et à tous les autres, de se retirer des châteaux, villes et autres lieux de la Sicile et de la Calabre, et de toutes les diverses parties du royaume. Ils ne

devaient livrer aucun château à qui que ce fût; mais lorsqu'ils abandonnaient un château, ils devaient crier devant la porte avec les clefs à la main. « N'y a-t-il personne de la part du Saint-Père, » qui veuille recevoir le château pour ledit Saint-» Père et la Sainte Eglise? » Ils devaient répéter ce cri jusqu'à trois fois en chaque lieu; mais si personne dans cet intervalle ne paraissait pour en prendre possession au nom de la Sainte Eglise, ils devaient en laisser les portes ouvertes, et les clefs dessus, et se retirer. Cela fut ainsi exécuté, et nul ne vint en recevoir la remise pour la Sainte Eglise ou le Saint-Père. Ils se retirèrent donc, et à mesure qu'ils partaient, les gens de l'endroit s'emparaient des châteaux et autres lieux pour l'infant En Frédéric. Ainsi En Raymond Alamany, En Vilaragut, et tous ceux qui étaient par toute la Sicile au nom du roi d'Arragon, se retirèrent, s'embarquèrent sur des galères, et vinrent trouver en Catalogne le roi, qui les accueillit très bien, donna à chacun d'eux de bonnes indemnités pour ce qu'ils avaient abandonné du leur en Sicile, et leur témoigna son contentement de leur bonne conduite.

Le roi d'Arragon remplit toutes les conditions de la paix; rien ne fut omis; aussi le pape et la Sainte Eglise, furent très satisfaits.

Je laisse le roi d'Arragon, pour vous parler de l'infant En Frédéric et de l'amiral, qui ne le quittait jamais.

CHAPITRE CLXXXV.

Comment le seigneur infant En Frédéric prit possession du royaume de Sicile; et assigna un jour de rendez-vous à Palerme, où il prit avec une pompe solemnelle la couronne dudit royaume.

Messire Jean de Procida, et les autres membres du conseil du roi, barons, chevaliers, citoyens, apprirent comment le roi les avait abandonnés. Ils engagèrent l'infant En Frédéric à s'emparer du royaume; car l'île de Sicile et le royaume entier lui avaient été légués, par le testament du roi En Pierre son père. « En l'abandonnant, disaient-ils, le roi » d'Arragon n'a renoncé qu'à ses propres droits; » mais il n'a pu renoncer aux vôtres. Nous ne pen» sons même pas que cette prise de possession puisse » lui déplaire. Il lui suffit d'avoir rempli les condi» tions auxquelles il s'était engagé par son traité de » paix. »

Tous furent d'accord, aussi bien les docteurs que les prud'hommes, qu'il lui était permis de prendre ce qui lui avait été légué par le testament de son père. Là dessus, il envoya en Sicile, en Calabre et dans tous les lieux dépendants de ce royaume, et on prit possession, en son nom, des villes, châteaux, lieux et cités. Un jour fut désigné auquel tous les chefs, chevaliers, syndics des villes, devaient être réunis à Palerme; c'est-à-dire qu'il voulait se faire couronner roi, et recevoir leur serment d'eux tous.

Ils y furent réunis à ladite époque. Il s'y trouva un très grand nombre de Catalans, d'Arragonnais, de Latins, de Calabrois, et bien d'autres personnes des divers lieux des royaumes. Lorsque tous furent réunis au palais royal de Palerme, l'amiral prit la parole et parla très bien relativement aux circonstances. Il leur prouva, entre autres choses, et par trois raisons, que c'était le troisième Frédéric que les prophéties avaient annoncé comme devant être le maître de l'empire et de la plus grande partie du monde. La première des trois raisons était, qu'il se trouvait être le troisième fils du roi En Pierre. La seconde, que c'était le troisième Frédéric qui avait commandé en Sicile; et la troisième, enfin, que ce serait le troisième Frédéric qui aurait été empereur d'Allemagne. On pouvait donc à bon droit l'appeler Frédéric troisième de Sicile et de tout le royaume qui lui appartenait.

A l'instant, tous se levèrent en s'écriant : « Vive » Frédéric III, roi de Sicile et de tout le royaume. » Les barons se levèrent et lui prêtèrent serment et hommage. Les chevaliers, citoyens et hommes des villes en firent autant; après quoi ils se rendirent en grande solennité, selon l'usage, à la cathédrale, où il reçut la couronne.[1] Cette couronne sur la tête, un globe dans la main droite et le sceptre dans la main gauche, il se rendit à cheval, et revêtu des habits royaux, de la grande église au palais, au milieu des jeux et des réjouissances qui avaient été

1. Le 25 Mars 1296.

préparés. Des tables avaient éte dressées dans le palais pour tous les assistants, et chacun y prit place.

La fête dura à Palerme pendant quinze jours, et on ne fit que s'amuser, danser et jouer de toutes manières. Des tables étaient continuellement dressées au palais, et mangeait qui voulait. Lorsque les fêtes furent enfin terminées, et que chacun fût retourné chez soi, le roi alla visiter la Calabre et la Sicile. La reine Constance et les personnes de sa suite, furent absoutes par le pape. Elle entendait la messe chaque jour, ainsi que cela avait été accordé par le traité de paix entre le pape et le roi d'Arragon.

La reine s'embarqua et partit avec deux galères pour faire un pélerinage à Rome. Elle prit congé du roi de Sicile, le signa, et lui donna sa bénédiction, ainsi que doit faire une bonne mère envers son fils. A Rome, le pape lui fit rendre de grands honneurs, et lui accorda tout ce qu'elle lui demanda. Elle allait chaque jour réclamer des indulgences, comme une excellente chrétienne qu'elle était. Messire Jean de Procida ne la quittait point. Elle demeura à Rome, sans cesse occupée à obtenir des indulgences, jusqu'à ce que le roi d'Arragon vînt à Rome voir le pape, et traiter de la paix entre le roi Charles et le roi de Sicile son frère, comme vous le verrez par la suite.

La reine Constance retourna en Catalogne; là elle fit beaucoup de bien pour le repos de l'âme du roi En Pierre son mari, et pour la sienne propre; elle fonda de nombreux monastères et fit d'autres fondations pareilles. Elle se fixa à Barcelonne;

elle laissa son fils En Alphonse chez les frères mineurs, et mourut revêtue de la robe des sœurs mineures. On ne peut douter qu'elle ne soit en gloire auprès de Dieu. Je laisse le roi de Sicile et la reine Constance, pour revenir au roi d'Arragon.

CHAPITRE CLXXXVI.

Comment le roi d'Arragon rendit au roi de Majorque son oncle les îles de Majorque, Minorque et Yviça, et se rendit auprès du pape pour traiter de la paix entre son frère le roi Frédéric et le roi Charles; et comment le roi de Castille déclara la guerre au roi d'Arragon.

Le roi d'Arragon voyant qu'il était en paix avec tout le monde, jugea à propos de rendre au roi de Majorque son oncle, les îles de Majorque, Minorque et Yviça; et, comme je l'ai déjà dit, le roi d'Arragon alla une fois voir le pape à Rome, après que la paix fut conclue. Le pape, les cardinaux et tous les Romains, lui rendirent de grands honneurs; on lui fit les mêmes honneurs à Gênes et à Pise, mais dans cette visite il ne put conclure la paix entre le roi Charles et le roi de Sicile. Il retourna en Catalogne, où il ramena la reine, ainsi que je l'ai raconté.

Quelque temps après, le roi d'Arragon envoya des messages à l'amiral en Sicile, pour lui dire de se rendre en Catalogne. L'amiral vint aussitôt. Très peu de temps après, le roi d'Arragon

partit de Catalogne pour aller trouver le pape, afin de traiter de la paix entre le roi Frédéric et le roi Charles. Il se rendit à Palamos, d'où il fit dire au roi de Majorque son oncle, qu'il désirait le voir à Collioure; celui-ci s'y rendit. Le roi d'Arragon partit de Palamos avec cent cinq galères. Il se vit à Collioure avec son oncle. Ils se fêtèrent beaucoup l'un l'autre. Le roi d'Arragon lui remit les îles de Majorque, de Minorque et d'Yviça; ils confirmèrent leur paix et leur amitié, comme eussent pu faire un père et un fils, ce qui fit grand plaisir à tous ceux qui s'intéressaient à eux. Le roi d'Arragon chargea les nobles En Raymond Folch et En Bérenger de Saria, de remettre en son nom lesdites îles, ce qui fut exécuté.

Le roi partit, et s'occupa dans ce voyage, mais inutilement, de faire la paix entre le roi Charles son beau-père et le roi Frédéric son frère. Il retourna en Catalogne, où on fut bien aise de le revoir sain et sauf, et la reine aussi.

Je cesse de vous parler des affaires de Sicile, et reviens au roi Don Ferdinand de Castille, qui, par de mauvais conseils, defia le roi d'Arragon, peu de temps après que la paix du roi Charles fût conclue. Quelques personnes diront sans doute: « Pourquoi donc Muntaner parle-t-il si sommairement de ces faits? » Si cette question s'adresse à moi, je dirai qu'il est des demandes qui ne méritent pas de réponse.

CHAPITRE CLXXXVII.

Comment la guerre se raluma entre le roi En Jacques d'Arragon et le roi de Castille, En Ferdinand; comment l'infant En Pierre entra en Castille avec de grandes forces et assiégea la ville de Léon; et comment le roi En Jacques résolut de pénétrer par le royaume de Murcie, tant par terre que par mer.

Le roi d'Arragon, refléchissant au défi que lui avait fait le roi de Castille, en fut très courroucé et se proposa de l'en faire repentir. Il fit dire à l'infant En Pierre de se tenir prêt à marcher avec mille cavaliers et cinquante mille almogavares, et lui donna ordre de pénétrer en Castille par l'Arragon, tandis que lui y entrerait par le royaume de Murcie avec de très grandes forces. Que vous ajouterai-je? Les ordres du roi furent exécutés; l'infant En Pierre s'avança à la tête de mille cavaliers Catalans, Arragonais ou Castillans, et cinquante mille hommes de pied. Il pénétra dans la Castille à la distance de neuf journées, assiégea la cité de Léon, et l'attaqua avec ses trébuchets.

Mais laissons là l'infant En Pierre assiégeant la cité de Léon, qui est dans l'intérieur de la Castille, à la distance de huit journées des frontières de l'Arragon. Je vais vous parler de nouveau du roi d'Arragon, qui pénétra dans le royaume de Murcie, et par terre et par mer.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Comment le roi d'Arragon prit de vive force la ville d'Alicante et le château, ainsi que bien d'autres châteaux et villes de Murcie, et la plus grande partie du royaume ; et comment, ayant mis tout en état, il laissa pour son lieutenant le noble En Jacques Pierre son frère.

La première place où il vint après son entrée dans le royaume de Murcie, fut Alicante. Il l'attaqua et la prit. Il monta ensuite au château, qui est un des plus forts châteaux du monde. Il l'attaqua avec tant d'ardeur, qu'il l'escalada lui-même tout le long de la montagne, suivi de cavaliers qui avaient mis pied à terre, jusqu'à la porte du château. Non loin de la porte, se trouvait un pan de muraille, derrière laquelle était le rocher ; c'est par là qu'ils envahirent le château. Le roi fut le premier qui s'y porta, à l'exception d'un brave chevalier de Catalogne, nommé En Béranger de Puixmolto, qui arrêta le roi, en lui disant : «Qu'est-ce cela seigneur? Laissez » nous entrer les premiers. » Mais le roi, sans l'écouter, alla en avant. Ledit En Béranger de Puixmolto, sauta en dedans, et un autre chevalier le suivit. Là ils furent obligés de se défendre, et sans doute ils auraient péri, si le roi ne s'y fût porté lui même l'épée à la main et couvert de son écu. Il y pénétra le troisième. En Béranger de Puixmolto et l'autre chevalier, voyant que le roi était avec eux

redoublèrent d'efforts; le roi se couvrit de son écu, et un chevalier de l'intérieur, qui était camarade de En Nicolas Péris, l'alcade du château, et était un homme grand et fort; lui donna un tel coup d'épée sur son écu, qu'il le pénétra d'un demi pan. Le roi, qui était jeune et valeureux, marcha en avant, et lui porta un si violent coup d'épée sur la tête, que malgré le casque qu'il portait, il fut pourfendu jusques aux dents; il arracha ensuite son épée de la tête de cet homme, et en attaqua un autre dont il fit voler le bras à terre. Enfin le roi en tua cinq sur la place, et pendant ce temps les troupes pénétraient par la brèche.

En Bérenger de Puixmolto ne quittait point le roi, et faisait comme lui des choses étonnantes. Un grand nombre de chevaliers étant entrés après le roi, il alla avec eux à la porte de En Nicolas Péris, l'alcade, qui, l'épée dans la main droite, et les clefs dans la main gauche, se défendit très bien; mais peu lui valut, et il fut mis en pièces.

Le château étant pris, le roi ne voulut point que l'alcade fût porté au cimetière, mais il le déclara traître, et fit livrer son corps aux chiens. Ainsi, seigneurs, vous qui lirez mon livre, faites bien attention à qui vous livrez la garde d'un château; car celui à qui elle est confiée, doit avoir premièrement dans le cœur le désir de le conserver à son seigneur, et secondement de se conduire de manière à conserver son honneur et celui de sa famille. Tous ceux qui acceptent la garde d'un châ-

teau, ne sont pas toujours aussi délicats; mais la chose à laquelle ils pensent, dans la garde d'un château c'est leur intérêt. « Je trouverai, se disent-ils, » un écuyer qui me le gardera et me paiera tant cha- » que année.» Ceux qui pensent ainsi, pensent follement; car de bons chevaliers et braves hommes, sont morts, et leurs seigneurs les ont réputés traîtres. Ce chevalier alcade d'Alicante, nommé En Nicolas Péris, y périt en se défendant tant qu'il respira, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui. Mais comme il n'y tenait pas les troupes nécessaires à la défense, et recevait du roi de Castille des fonds qu'il n'employait pas comme il eût dû le faire, il fut traité pour cela comme traître. Je vous avertis donc qu'il est dangereux d'occuper un château pour un seigneur, même au sein de la paix; car il advient dans un jour ou dans une nuit telle chose qu'on n'aurait pu prévoir.

Le roi prit donc ce château, et en confia la garde à En Béranger de Puixmolto, en quoi il eut grandement raison, car il s'y était bien comporté. Il descendit ensuite dans la ville, et En Raimond Sacomana, En Jacques Béranger et En Saverdun, qui étaient des premiers d'Alicante, et tous les autres, voyant que le château était pris, prêtèrent serment et hommage au roi promettant de lui livrer la ville d'en-bas. Ils comprirent bien qu'ils ne pouvaient se défendre dans la ville; et si le château n'eût été pris, ils ne se seraient point rendus au roi; si bien que Dieu et le roi de Castille les tinrent pour excusables.

Le roi de Castille, ayant appris ce qui s'était passé, les déclara bons et loyaux; mais il déclara Nicolas Péris traître, ainsi que l'avait fait le roi d'Arragon, qui, agissant en seigneur juste et valeureux, l'avait regardé comme déloyal.

Après avoir rétabli l'ordre dans Alicante, le roi alla à Elx, qu'il assiégea et battit avec ses trébuchets. Durant ce siége, il s'empara de toute la vallée d'Elda, de Novella, de Nompot, Asp, Petrer et la Mola. Il eut Crivelleyn, dont le commandant vint à lui et se fit son homme et son vassal. Il prit Favanella, Callora, et Guardamar. Enfin il assiégea si long-temps Elx, qu'il en devint le maître. Il s'empara d'Oriola et du château, que En Pierre Ruys de Saint-Sabria, qui en était l'alcade, lui remit, voyant que la ville d'Oriola s'était rendue. Il eut grande raison de lui livrer ce château sans combat et sans frais; car c'est un des plus beaux et des plus forts d'Espagne. Vous voyez bien par là quelle fut la bonté et la courtoisie de ce chevalier envers le roi, en lui remettant ce château.

Il prit le château de Moutaigu, les cités de Murcie, de Carthagène, de Lorcha et de Molina, et bien d'autres lieux. Il est vrai que la plus grande partie appartenaient et devaient appartenir au roi à juste titre, selon que vous l'avez déjà pu apprendre en lisant la conquête de Murcie.

Le roi étant maître de la cité de Murcie et de la plus grande partie du royaume, y établit l'ordre, et laissa pour son lieutenant le noble En Jacques

Pierre, son frère, lui donnant une bonne et nombreuse chevalerie.

CHAPITRE CLXXXIX.

Comment le roi En Jacques d'Arragon apprit que l'infant En Pierre son frère était mort à Léon, ainsi que En Ramond d'Anglesola; et comment ils revinrent en Arragon, enseignes déployées.

Etant de retour au royaume de Valence, il reçut la nouvelle que son frère, l'infant En Pierre, était mort de maladie au siége de Léon, ainsi que En Raimond d'Anglesola. L'infant, durant sa maladie, remplit exactement tous ses devoirs de chrétien. Il reçut tous les sacrements de la Sainte Église, avec beaucoup de dévotion, comme un chrétien pur et sans taches qu'il était; car il n'avait jamais connu de femme charnellement, excepté madame Guillelmine de Muncada, sa femme. En quittant la vie, il fit la plus belle fin possible, et pria qu'on ne fît aucune cérémonie funèbre au sujet de sa mort, jusqu'à ce que l'armée fût retournée en Arragon avec sa dépouille mortelle. Il demanda qu'on inhumât à ses pieds En Ramond d'Anglesola, qui à la vie et à la mort lui avait fait si bonne compagnie.

L'armée partit de Léon avec le corps de l'infant En Pierre, et celui de En Ramond d'Anglesola, et se rendit en Arragon, enseignes déployées.

Le roi fut fort affligé de sa mort. Il lui fit rendre les derniers honneurs, comme un bon frère qui chérissait son frère. L'infant fut bien regretté. Dieu veuille avoir son ame ! car c'était un seigneur bon, juste et équitable.

Je laisse le roi d'Arragon pour vous raconter ce qui se passait en Sicile.

CHAPITRE CXC.

Comment deux chevaliers de Cathane et messire Virgile de Naples retinrent la cité de Cathane pour le duc Robert, fils aîné du roi Charles, lequel laissa le roi En Jacques d'Arragon à Cathane, lorsqu'il alla une seconde fois vers le pape.

Le roi d'Arragon ayant laissé le duc Robert à Cathane, et étant allé une seconde fois trouver le pape, celui-ci se rendit à Naples et en Sicile. N'ayant pu parvenir à faire la paix entre son frère le roi de Sicile et le roi Charles, son beau-père, le duc Robert, fils aîné du roi Charles, demeura en Sicile, dans la cité de Cathane, que messire Virgile de Naples et deux chevaliers lui avaient livrée. On lui livra ensuite Paterno, Adères, et autres lieux.

La guerre était très animée en Sicile. Le duc y avait une puissante cavalerie. Il avait bien trois mille chevaux armés, tandis que le roi de Sicile n'avait pas plus de mille Catalans ou Arragonais ;

et ceux du roi de Sicile remportaient tous les jours quelques avantages sur eux.

CHAPITRE CXCI.

Comment trois barons vinrent de France à la tête de trois cents chevaliers au secours du roi Charles, et dans l'intention de venger la mort de leurs parents; et comment, voulant faire périr le comte Galceran et don Blasco d'Alagon, ils périrent eux-mêmes.

Il y eut trois barons qui vinrent de France en Sicile, pour secourir le roi Charles, et pour venger la mort de leurs parents, qui avaient péri dans la guerre de Sicile, au temps du roi En Jacques. Ces trois barons amenaient avec eux trois cents chevaliers, tous choisis, et des plus braves de France. Ils prirent le nom de Chevaliers de la mort. Ils se rendirent à Cathane, dans la ferme résolution de trouver le noble Guillaume Galceran, comte de Catansaro, et Don Blasco d'Alagon, qui tenaient pour le roi de Sicile. Ils en firent le serment.

Lorsqu'ils furent à Cathane, chacun les appelait du nom qu'ils avaient pris, les Chevaliers de la mort. Que vous dirai-je? Ils furent informés que le comte Galceran et Don Blasco étaient en un château de la Sicile, nommé Gaylano. Aussitôt les trois cents chevaliers, bien armés, suivis de bon nombre d'autres, se rendirent à Gaylano.

Le comte Galceran et Don Blasco étant prévenus que ces chevaliers se trouvaient dans la plaine de Gaylano, reconnurent la troupe qu'ils avaient auprès d'eux; ils trouvèrent qu'elle était composée de deux cents hommes à cheval, et de trois cents hommes à pied. Ils résolurent de sortir du château, et de livrer bataille. A l'aube du jour, ils sortirent de Gaylano, en ordre de bataille et au son des nacaires et des trompettes.

Les Chevaliers de la mort reconnurent leur monde; ils se trouvèrent cinq cents chevaliers, tous bons guerriers, et un grand nombre de gens de pied, qui étaient de leur pays. Lorsque les deux armées se rencontrèrent, les almogavares du comte Galceran et de Don Blasco, s'écrièrent: « Démanchons les fers! » Et au même instant, ils vont frappant avec les fers des lances et des dards, au milieu des pierres, et en font jaillir tant de feux, que le monde en paraissait éclairé. Or, on était à l'aube du jour; les Français furent surpris d'un tel spectacle, et demandèrent quelle en était la cause. Des chevaliers qui s'étaient jadis trouvés en Calabre avec les almogavares, leur dirent que la coutume des almogavares était, en commençant un combat, de demancher leurs fers. Le comte de Brenda (Brienne), un des comtes arrivés de France, s'écria: « Qu'est-» ce donc? Nous sommes ici avec des diables; » car ceux qui prennent ainsi le fer en main » sont des gens bien décidés à se battre. Je pense » que nous avons trouvé ce que nous venions cher-

» cher. » Il se signa, et les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre.

Le comte Galceran et Don Blasco ne voulurent former ni d'avant-garde ni d'arrière-garde ; mais ils placèrent toute la cavalerie à gauche, et les almogavares à droite. Ils attaquèrent ainsi la ligne ennemie avec un choc épouvantable. La bataille fut sanglante. Les almogavares manièrent si bien leurs dards, qu'ils firent des choses vraiment diaboliques; car dès leur premier choc, ils couchèrent par terre plus de cent cavaliers et chevaux des Français. Ils brisèrent leurs lances et éventrèrent les chevaux, se jetant au milieu de la cavalerie comme s'ils eussent pénétré dans un jardin. Le comte Galceran et Don Blasco allèrent attaquer les bannières françaises, et les renversèrent toutes. C'est alors qu'on vit de beaux faits d'armes, et des coups donnés et rendus; jamais il n'y eut de bataille aussi terrible, livrée par un aussi petit nombre de combattants. Elle dura jusqu'à midi. et on ne pouvait encore juger qui avait l'avantage. Toutefois, les bannières françaises étaient toutes abattues, excepté celle du comte de Brenda (Brienne), qui la releva lorsque son porte-bannière eut été tué, et la remit à un autre chevalier.

Les Catalans et les Arragonnais voyant une telle résistance parmi leurs adversaires, se mirent à crier : « Arragon! Arragon! » Ce mot les ranima, et ils renouvelèrent leur attaque de la manière la plus merveilleuse. Enfin, les Français furent ré-

duits à quatre-vingt cavaliers, qui allèrent se placer sur une hauteur où le comte Galceran et Don Blasco les attaquèrent. Que vous dirai-je? Ils obtinrent bien le titre qu'ils avaient apporté de France, de Chevaliers de la mort, car ils moururent tous. Des trois cents chevaliers et de ceux qui les avaient accompagnés, il ne survécut que cinq hommes, montés sur des chevaux légers, et qui leur avaient servi de guides.

La troupe du comte Galceran et de Don Blasco s'empara du camp. Ils y trouvèrent tant de richesses, que tous ceux qui avaient été présents à la bataille furent dans l'aisance pour toujours. Ils virent qu'ils avaient perdu vingt-deux hommes à cheval, et trente-quatre hommes à pied. Ils rentrèrent bien joyeux à Gaylano, et firent rester les blessés entre Gaylano et Trayna, où ils furent bien soignés.

Le roi de Sicile apprit cette nouvelle à Nicosia. Il en fut ravi, ainsi que tous ceux qui s'intéressaient à lui.

Le quatrième jour après la bataille, le comte Galceran et Don Blasco allèrent reconnaître Paterno et Oderno, et prirent bon nombre de Français qui étaient venus de Cathane dans les forêts pour se procurer du fourrage et du bois. Deux cents chevaliers français étaient venus pour garder ces fourrageurs. Ils furent tous tués ou faits prisonniers.

La perte des Chevaliers de la mort causa une grande douleur à Cathane. Le roi Charles et le

pape furent bien attristés aussi en apprenant cette nouvelle. « Nous pensions, dit le pape, avoir fini ; » et nous n'avons rien fait. Il paraît que ce prince » défendra la Sicile aussi bien que son père et » son frère l'eussent fait. Et tout jeune qu'il est, il » montre bien de quelle maison il est sorti. Si nous » ne l'obtenons par la paix, nous ne l'aurons ja- » mais tant qu'il vivra. »

CHAPITRE CXCII.

Comment le roi Charles envoya son fils, le prince de Tarente, en Sicile avec douze cents chevaux armés et cinquante galères ; et comment il fut battu à Trapani par le roi En Frédéric de Sicile, fait prisonnier et renfermé au château de Xifelo.

Le roi Charles, instruit de cela, fit embarquer, à Naples, son fils, le prince de Tarente, et lui donna douze cents chevaux armés, soit Français, soit Provençaux, soit Napolitains, tous bons guerriers. Il fit préparer cinquante galères, toutes découvertes, et ces troupes s'y embarquèrent. Le roi Charles ordonna à son fils de se rendre sur-le-champ à la plage du cap Rolland, au château de Saint-Marc, à Castallo et à Francavilla ; car il était plus à propos de débarquer sur leur propre territoire, que dans tout autre endroit. Il y avait d'ailleurs là une nombreuse cavalerie du duc, qui se joindrait bientôt à lui. Ils retireraient de grands

rafraîchissements des places qui tenaient pour lui, et de là ils pourraient, en tout temps, marcher sur Cathane, par un pays qui lui était dévoué.

Le roi Charles avait raison, et on eût fait sagement de le croire; mais la jeunesse est rarement d'accord avec la sagesse ; elle écoute plus souvent ses propres idées.

Le prince s'embarqua à Naples avec tout ce monde, prit congé du roi Charles son père, qui le bénit, le signa, et lui recommanda de se conduire avec prudence, aussi bien que tous ceux qui l'accompagnaient. Ils lui baisèrent les mains, s'embarquèrent et firent voile pour Trapani. Voyez comme ils se souvinrent de ce que le roi Charles leur avait dit! Tous dirent au prince : « Prenons » terre le plus loin que nous pourrons du duc. En- » suite nous irons, enseignes déployées, vers Ca- » thane, détruisant et brûlant tout ce qui sera devant » nous. Ce serait une honte à vous de vous réunir » au duc; car il paraîtrait que vous n'osez rien » entreprendre par vous-mêmes. »

Le prince prêta l'oreille à ces conseils; il oublia ce que le roi Charles lui avait ordonné, et vint à Trapani. Comme la flotte passait devant le cap de Guayll(Gallo), les gardes virent qu'elle allait à Trapani. On l'envoya dire aussitôt au roi de Sicile, à Castrejoan (Castro-giovanni), qui se trouve au milieu de l'île, et d'où l'on peut ainsi se transporter çà et là. Instruit que le prince allait à Trapani, il fit dire à ses barons, dans toute la Sicile, de

se rendre à Cathalafin (Catalfano), où il se trouverait. Il le fit dire aussi à Huguet d'Ampuries, qui était à Régol, en Calabre. Chacun ayant reçu le message, alla attendre le roi.

Le prince eut un temps si favorable, qu'avant que le roi eût réuni tout son monde, il eût pris terre aux sables de Trapani, entre cette ville et Matzara. Il débarqua gens et chevaux, vint à Trapani et l'attaqua. Il n'eut aucun succès; il y fut au contraire maltraité. Il quitta ce lieu et alla à Matzara. Le roi avança à sa rencontre avec les troupes qui se trouvaient auprès de lui; savoir, sept cents cavaliers armés, et trois mille almogavares. Il y avait avec le roi, le comte Galceran, Don Blasco, Don G. Raymond de Moncada, En Béranger d'Entenza, et autres bons et braves chevaliers. Les deux armées se mirent en ordre de bataille. Le comte Galceran, En G. Raymond de Moncada, et Don Blasco formaient l'avant-garde du roi de Sicile. Les gens de pied furent placés à droite et la cavalerie à gauche. Au moment de l'attaque, les almogavares s'écrièrent. « Démanchons les fers. » Ils frappèrent en même temps de leurs lances par terre. On eut dit une grande illumination; ce qui épouvanta tous les gens de l'armée du prince, quand ils en connurent la cause, ainsi qu'avaient fait les Chevaliers de la mort.

Les deux avant-gardes se heurtèrent d'une manière terrible. L'avant-garde du roi de Sicile ayant attaqué, le roi, qui était jeune, leste, vaillant et

brave, et qui montait un excellent cheval, ne voulut pas attendre plus long-temps, et courut au lieu où se trouvait la bannière du prince; il l'attaqua si vigoureusement, qu'il renversa par terre d'un coup de lance, et la bannière et le porte-bannière. C'est alors que l'on vit de beaux faits d'armes. Le prince était également jeune, grand, vigoureux et excellent chevalier; ils firent l'un et l'autre des choses étonnantes. Le prince voulut relever sa bannière; et la cavalerie de l'un et de l'autre côté se battit avec courage. Le roi ne lâchait point prise, s'opposant toujours à ce que la bannière du prince fût relevée.

Dans ce conflit, le roi et le prince se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre. Ils se reconnurent et en furent tous les deux satisfaits. Ils se battirent corps à corps, et chacun d'eux pouvait dire qu'il avait trouvé un adversaire digne de lui. Ils se battirent de telle manière, qu'ils brisèrent l'un sur l'autre toutes leurs armes. Enfin le roi donna un tel coup de massue sur la tête du cheval du prince, qu'il l'étourdit entièrement, et le coucha par terre. Dès que le prince fut tombé, un cavalier nommé En Martin Péris de Ros, qui vit bien que c'était le prince, mit pied à terre et voulut le tuer. « Non, » non, s'écria le roi, ne le tue point. » Mais Don Blasco survint, et dit: « Tue-le. — Non, dit encore le roi. »

Le roi voulut descendre de cheval, et Martin Péris de Ros, cria: « Seigneur, ne descendez » point. J'empêcherai bien qu'il ne meure, puis-

» que vous l'ordonnez ainsi. » On peut bien dire que ce jour-là le roi fut un bon père pour ce prince; car, après Dieu, c'est lui qui lui sauva la vie. Dieu veuille qu'il lui en revienne bonne récompense; car il est juste que bon sang soit récompensé !

Le prince voyant que c'était avec le roi qu'il avait eu affaire, se rendit à lui. Le roi le recommanda audit Martin Péris de Ros, et à son frère, En Pierre de Ros, et à En Garcia Ximenès d'Ayvar. Après cela, il parcourut le champ de bataille, la massue en main, partout où la mêlée était la plus forte. Il fit de telles prouesses ce jour-là, qu'il prouva bien qu'il était le digne fils du bon roi En Pierre, et petit-fils du bon roi En Jacques. Il allait ainsi de tous côtés, abattant et assommant chevaliers et chevaux, semblable à un lion parmi les autres animaux. Mais pour parler des almogavares, un d'entre eux, nommé Porcell, qui fut ensuite dans ma compagnie, en Romanie, donna un tel coup de couteau à un cavalier français, que la jambière et la jambe partirent ensemble, et l'arme s'enfonça d'un demi-pan dans le flanc du cheval. Je ne saurais vous dire les coups de dards qu'ils donnèrent, et qui perçaient l'écu et le cavalier, de part en part. Enfin la victoire fut gagnée; et tous les gens du prince furent tués ou pris.

Après la victoire, le roi envoya à Trapani, à Matzara, à Cathalafin, à Cathalamaur (Castel-a-mare),

et aux communes, avec ordre que chacun apportât du pain et du vin ; car il voulait rester ce jour-là au camp. Il désirait de plus que ses troupes prissent possession du camp, et que tout ce que chaque individu aurait gagné lui appartînt en propre ; lui-même ne voulait pour sa part que le prince et les seigneurs bannerets qui avaient été faits prisonniers; quant aux autres, ils devaient appartenir à ceux qui les avaient pris.

Les rafraîchissements arrivèrent au camp en abondance, et tous mangèrent et burent à volonté. Le roi y fit placer ses tentes et mangea avec ses Riches-Hommes. Il fit loger le prince sous une belle tente ; on le désarma et on fit venir les médecins du roi qui lui pansèrent une grande blessure de coup de cimeterre, qu'il avait reçue au visage, ainsi que d'autres contusions ; on lui servit ensuite à manger d'une manière somptueuse ; le roi recommanda de le bien soigner. Ce jour-là, on se reposa sous les tentes du camp ; les troupes enlevèrent tout ce qui se trouvait dans le camp : il n'y eut aucun homme qui ne gagnât beaucoup ; et dans la soirée du lendemain, le roi et toute l'armée, satisfaits et joyeux, entrèrent à Trapani, avec le prince et les prisonniers. Ils y demeurèrent quatre jours. Le roi ordonna de conduire le prince au château de Xifelo, de le garder et de le bien soigner. Il répartit dans les divers châteaux tous les Riches-Hommes prisonniers, et les recommanda à différents chevaliers. Ses ordres furent exécutés.

Le prince fut conduit, à petites journées, à Xi-

felo; et il eut une garde digne d'un tel seigneur. Tout cela étant terminé, le roi et les chevaliers retournèrent à leurs postes sur les frontières.

Je cesse de vous entretenir du roi, pour vous parler du duc et du roi Charles.

CHAPITRE CXCIII.

Comment le roi Charles et le Saint-Père firent dire à Philippe, roi de France, d'envoyer son frère messire Charles en Silice, le pape voulant lui fournir des fonds de Saint-Pierre; ce qui fut accordé par le roi et les douze pairs de France.

Le duc ayant appris que son frère avait essuyé une grande défaite et était prisonnier, en fut vivement affligé, comme on peut le croire. Toutes les maisons nobles de Naples avaient perdu leurs chefs. Le pape y fut aussi très sensible, et il dit encore bien plus de choses qu'il n'avait fait lors de la perte des Chevaliers de la mort. Il déclara qu'il regardait le trésor de Saint-Pierre comme épuisé, si on ne faisait la paix avec le roi Frédéric. Il envoya un cardinal au roi de France, avec des messagers du roi Charles, pour prier conjointement le roi de France d'envoyer son frère, messire Charles, en Sicile, secourir le duc, disant que s'il ne le faisait, le duc ferait de deux choses l'une: ou il abandonnerait tout ce qu'il possédait en Sicile, ou bien il serait pris ou tué. Le pape promettait de donner à messire Charles

et aux chevaliers qui viendraient avec lui tous les fonds qui leur seraient nécessaires, sur les trésors de l'Eglise, et il l'engageait à amener avec lui cinq mille cavaliers, assurant qu'il les paierait bien.

Les envoyés du roi Charles et le cardinal se rendirent en France, et exposèrent la chose au roi et aux douze pairs. Il fut décidé que le roi Charles ne serait point abandonné par la maison de France; car le déshonneur et le dommage éprouvés par ledit roi intéressaient plus la maison de France qu'aucune autre. Je pense qu'ils avaient raison; et si les autres rois faisaient de même, et prêtaient leurs secours à ceux qui sont de la même famille, ils seraient plus redoutés qu'ils ne le sont quand ils s'abandonnent mutuellement.

Il fut décidé que le roi Charles viendrait en personne; qu'il prendrait les Riches-Hommes et chevaliers qu'il jugerait à propos; et que l'Eglise paierait tout.

Messire Charles se mit en route pour la Sicile, avec pouvoir de s'y établir, s'il le trouvait bon. Après avoir accepté autrefois la donation du royaume d'Arragon, au détriment du roi En Pierre, son oncle, il acceptait aujourd'hui la Sicile, au détriment du roi de Sicile, son cousin germain; cette mauvaise conduite ne pouvait qu'avoir une mauvaise fin. Chacun peut voir ce qui arrive de telles inconvenances, puisqu'il y a cent ans que la maison de France ne fait rien qui soit à son honneur, mais bien à sa honte. Ainsi arrivera-t-il toujours à ceux qui ne suivent pas la vérité et la justice,

Je ne vous parlerai plus du roi Charles, qui va réunissant les troupes qui doivent le suivre en Sicile; mais je vous entretiendrai d'un homme d'une origine peu élevée, qui, par sa vaillance, fut porté à un rang plus haut que ne fut jamais nul autre. Je vais vous raconter ce qui lui arriva, et quelles furent ses actions grandes et merveilleuses, qui sont, à bon droit, en grande estime dans la maison d'Arragon; elles sont en grande partie cause de ce que j'ai composé cet ouvrage, pour rappeler les belles actions et les brillantes victoires des Catalans et des Arragonais en Romanie, où ils furent d'abord amenés par lui; et nul ne peut raconter ces choses avec plus de fidélité que moi, qui, pendant son temps de prospérité, fus en Sicile son lieutenant-général, et qui fus initié dans toutes ses affaires les plus importantes, tant sur terre que sur mer. Ainsi, on doit ajouter foi à ce que je vais raconter.

DE L'EXPÉDITION DE ROMANIE.

CHAPITRE CXCIV.

Où on raconte le commencement de frère Roger, qui depuis s'éleva si haut, et les grandes prouesses qu'il fit dans sa vie.

La vérité est que l'empereur Frédéric eut un fauconnier qui était d'Allemagne, et avait nom Richard de Flor, et il fut très vaillant homme : il lui fit épouser, dans la ville de Brindes, une demoiselle, fille d'un honorable homme de la cité de Brindes, qui était Riche-Homme ; si bien que, entre ce que l'empereur lui donna et ce qu'il prit de sa femme, il fut grandement opulent. De cette dame, il eut deux fils ; l'aîné eut nom Jacques de Flor, et le plus jeune eut nom Roger de Flor. Au temps où Conradin vint au royaume de Sicile, l'aîné n'avait pas plus de quatre ans, et ledit Roger pas plus d'un an. Leur père était bon homme d'armes ; il voulut se trouver à la bataille de Conradin contre le roi Charles, et en cette bataille il mourut. Quand le roi Charles se fut emparé du royaume, il confisqua à son profit tous les biens de ceux qui

avaient été à la bataille, et qui n'étaient ni de la famille de l'empereur ni de celle du roi Mainfroi; si bien qu'il ne resta plus à ces enfants et à leur mère que ce que la mère avait apporté en dot: ils furent dépouillés du reste. Or, en ce temps, les navires des Messinois venaient aborder à Brindes. Là venaient hiverner aussi ceux de la Pouille, qui voulaient transporter hors du royaume des pélerins ou des provisions; car les Messinois avaient tous de grands établissements, et en ont encore à Brindes, par toute la Pouille et par tout le royaume. Les navires qui hivernaient dans ce lieu commençaient au printemps à charger pour aller à Acre, et prenaient des pélerins ou de l'huile, ou du vin, ou toutes sortes de vivres, ou du froment. Assurément c'est le lieu le plus propice pour le passage d'outre mer, qui soit dans la chrétienté; et de plus, la terre abonde en toute choses, et est assez proche de Rome; ce lieu offre le meilleur port du monde, car les maisons s'avancent jusque dans la mer.

Lorsque ledit enfant Roger avait environ huit ans, il advint qu'un prud'homme, frère servant du Temple, nommé frère Vassayll, lequel était natif de Marseille, et était commandeur d'un navire du Temple, et bon marin, vint passer un hiver à Brindes, pour lester son navire et le faire radouber en Pouille. Pendant qu'il faisait radouber ce navire, cet enfant Roger parcourait le navire, y montait aussi légèrement que s'il eût été un

petit mousse, et tout le jour il était avec eux car le logement de sa mère était très près du lieu où le navire était en relâche. Ce brave frère Vassayll s'attacha tellement audit enfant Roger, qu'il l'aimait comme s'il eût été son fils. Il le demanda à la mère, et lui dit que, si elle le lui confiait, il ferait son possible pour qu'il fût bon homme du Temple. La mère, voyant qu'il était un prud'homme, le lui confia volontiers, et lui le reçut.

L'enfant Roger devint le plus expert enfant en mer; il faisait merveilles en grimpant et exécutant toutes les autres manœuvres; si bien que, quand il eut quinze ans, il fut tenu pour un des bons marins du monde, pour la pratique; et quand il eut vingt ans, il fut bon marin de théorie et de navigation. Ce brave frère Vassayll le laissait faire toutes ses volontés sur le navire. Le grand-maître du Temple, qui le vit ainsi ardent et bon, lui donna le manteau et le fit frère servant. Peu de temps après qu'il fût frère, le Temple acheta des Genois un grand navire, le plus grand qui fût fait en ce temps là, et qui avait nom *le Faucon*, et on le confia audit frère Roger de Flor. Ce navire navigua longtemps sagement et avec grande valeur, si bien que Roger se trouva à Acre, au même moment que la flotte du Temple; entre tous les navires qu'il y avait, pas un ne valait autant que le sien. Or, ce frère Roger fut le plus généreux homme qui naquît jamais, et on ne peut le comparer qu'à un jeune roi; tout ce qu'il gagnait, il le par-

tageait entre les honorables chevaliers du Temple, et savait ainsi s'en faire beaucoup de bons amis. Dans ce temps là, on perdit Acre; il était alors au port d'Acre avec le navire, sur lequel il prit des dames et demoiselles, avec de grands trésors et beaucoup de braves gens; il les transporta ensuite à Muntpelegrin, et gagna sans fin dans ce voyage.

Il donna beaucoup d'argent au grand-maître et à tous ceux qui avaient du pouvoir au Temple, comme de la part de sa mère. Quand cela fut fait, des envieux l'accusèrent auprès du grand-maître, disant qu'il possédait de grands trésors qu'il avait amassés par suite de l'affaire d'Acre; si bien que le grand-maître s'empara de tout ce qu'il put trouver, lui appartenant, et puis voulut le prendre lui-même; mais lui le sut, dégréa le navire au port de Marseille et s'en vint à Gênes, où il trouva messire Ticin Doria, et autres amis qu'il avait su se faire: il reçut d'eux tant de présents, qu'il acheta une bonne galère, nommée l'*Olivette*, et l'arma fort bien. Avec cette galère, il vint à Catane trouver le duc et lui offrit de le servir de sa galère et de sa personne. Le duc ne l'accueillit bien ni de fait ni de parole. Ainsi fut-il trois jours sans pouvoir obtenir une bonne réponse. Le quatrième, il vint devant lui, et lui dit: « Seigneur, je vois qu'il ne » vous est pas agréable que je sois à votre service, » sur quoi je vous recommande à Dieu, et je vais » chercher un autre seigneur auquel mes services

» puissent plaire ». Le duc lui répondit qu'il allât à la bonne aventure. Bientôt il se retira et vint à Messine, où il trouva le seigneur roi Frédéric, se présenta à lui et lui offrit ce qu'il avoit offert au duc. Le seigneur roi l'accueillit fort gracieusement et accepta son offre. Bientôt il l'attacha à sa maison, et lui assigna revenus et honneurs; et lui et tous ceux qui étaient venus avec lui, firent hommage au roi.

Le frère Roger, quand il vit le bel accueil et les grands honneurs que lui avait fait le seigneur roi, se tint pour bien récompensé; et quand il eût été huit jours avec le seigneur roi et eût appareillé son monde, il prit congé du seigneur roi, s'en alla en Pouille, et prit un navire chargé de vivres, qui appartenait au roi Charles, et allait auprès du duc à Catane. Il le fit monter par des gens de sa compagnie, et prit sur sa galère ceux dudit navire. Il conduisit à Syracuse ce navire, qui était de trois ponts, chargé de grains et autres provisions; il prit ensuite dix barques, également chargées de vivres, que le roi Charles envoyait au duc; et avec ces barques, il vint à Syracuse et ravitailla cette ville, où il y avait grande disette de vivres. Avec sa galère, il approvisionna pareillement le château d'Agosta. Que vous dirai-je? avec cette capture, il approvisionna ainsi Syracuse et le château d'Agosta, Lenti et toutes les autres places occupées par les gens du seigneur roi, et qui étaient aux environs de Syracuse. Il vendit des

vivres, à Syracuse, à bon marché, et en envoya à Messine; et avec l'argent, il paya les soldats qui étaient au château de Syracuse, à la cité, à Agosta, à Lenti, et dans toutes les autres places; de sorte qu'il paya tout le monde, les uns en argent, les autres en denrées pour six mois. Ainsi il approvisionna tout, et il lui resta encore, du gain qu'il avait eu, environ huit mille onces. Il revint alors à Messine, et apporta au seigneur roi, qui était dans la Sicile, mille onces en beaux carlins; il paya les soldats du comte d'Esquilaix, et ceux qui étaient à Catane, à la Motte, au château de Sainte-Agathe, au pied de Datil, à la Madeleine et à Guirays, à savoir en argent et en vivres également pour six mois; puis il arma quatre galères, outre la sienne, tirées de l'arsenal; et quand il les eut armées, il alla encore une fois en Pouille, et prit à Otrante le navire d'En Béranger-Samuntada, de Barcelonne, qui était chargé de blé, appartenant au roi Charles, grand navire de trois ponts, que le roi Charles envoyait à Catane. Il le monta et le conduisit à Messine, et procura grande abondance à la cité, avec les autres navires et barques qu'il prit; car il en conduisit plus de trente, également chargés de vivres. De sorte, que ce serait chose infinie d'énumérer ce qu'il gagna, et le bien qu'il fit à Messine, à Reggio et à toute la contrée; c'était vraiment considérable.

Or, quand il eut fait tout cela, il acheta cinquante bons chevaux; il monta des écuyers cata-

lans et Aragonais qu'il reçut dans sa compagnie, il attacha cinq cavaliers catalans et arragonais à sa maison, prit beaucoup d'argent, et alla où était le seigneur roi. Il le trouva à Plasa, et là il lui remit plus de mille onces en espèces. Il en donna aussi à Don Blasco et à En G. Galléran, et à En Béranger d'Entença surtout, avec qui il se lia de telle amitié, qu'ils furent comme des frères, et que tout ce qu'ils avaient leur fut commun.

Que vous dirai-je? il n'y eut ni riche-homme ni chevalier, qui n'acceptât ses dons, et dans toutes les forteresses où il venait, il payait aux soldats la solde de six mois. Ainsi il renforça le roi, et restaura si bien son monde, qu'un homme en valait plus que deux ne peuvent valoir. Le roi, voyant son mérite, le fit vice-amiral de Sicile, le plaça dans son conseil, et lui donna le château de Trip, le château de la Licata, et les revenus de Malte.

Le frère Roger, qui vit les honneurs que le seigneur roi lui avait faits, laissa sa compagnie à cheval auprès du seigneur roi, en lui donnant pour chefs deux chevaliers, l'un nommé En Béranger de Montroig, Catalan, et l'autre messire Roger de la Matine, et leur laissa de l'argent pour fournir à leurs besoins. Il prit alors congé du seigneur roi, s'en vint à Messine, arma cinq galères et une barque, et voulut parcourir les états de la Principauté, la plage romaine, les rivages de Pise, de Gênes, de Provence, de Catalogne, d'Espagne et de Barbarie. Et tout ce qu'il trouvait, amis ou ennemis,

avec argent ou bonnes marchandises, qu'il pût charger sur les galères, il le prenait. Aux amis, il faisait des billets de dettes, et leur disait qu'il les paierait à la paix; aux ennemis il prenait pareillement ce qu'il trouvait de bon, et laissait les navires et les personnes. Jamais il ne faisait de mal aux personnes; et chacun s'en allait ainsi payé, si bien qu'en ce voyage il gagna sans fin, or, argent et bonnes marchandises, autant que les galères pouvaient en porter.

Avec ce gain il retourna en Sicile, où tous les soldats de cheval et de pied l'attendaient, comme les Juifs attendent le Messie. Arrivé à Trapana, il entendit dire que le duc était venu sur Messine, et qu'il la tenait assiégée par mer et par terre; il vint alors à Çaragoça (Syracuse), et là il désarma. Les soldats l'y attendaient avec grande confiance; et pour mieux les réunir à lui, il déclara que tout homme, soit cavalier, soit fantassin, soit garde de château, en Sicile et en Calabre, recevrait sur-le-champ la solde de six mois. De cette manière, les soldats étaient de si bonne volonté, qu'un soldat en valait deux. Puis il fit venir sa compagnie, la paya de la même manière, et envoya de plus au roi, ainsi qu'à tous les riches-hommes, de grandes sommes d'argent.

CHAPITRE CXCV.

Comment le duc Robert assiégea Messine avec toutes ses forces; comment à cette nouvelle le seigneur roi Frédéric envoya à Messine Don Blasco et le comte Galceran avec des secours; comment le duc Robert passa alors en Calâbre, ce dont furent très fâchés tous ceux de Messine.

Il est vrai que le duc sut qu'à Messine, il n'y avait pas beaucoup de vivres. Pensant qu'il pouvait la serrer étroitement, il alla avec son armée à la Gatuna. Pas un vaisseau ni barque de la flotte qui y était, ne put entrer à Messine ni à Reggio. Et ainsi il pouvait tenir deux siéges. Il lui était facile de resserrer Messine, de telle manière, qu'il ne lui arrivât aucun secours; car il tenait Millas, Montfort, Castalle, Francaville, Gaig et Catane. Il disposa ainsi les frontières; il plaça les compagnies à Catane, à Paterne, à Oderno, à Cero et aux autres lieux, et vint à Messine avec toute son armée navale, composée de plus de cents galères. Il prit terre à Rocamador, et puis s'en vint au bourg, là où se tient le marché. Il le détruisit et le brula; et puis vint à l'arsenal, où il incendia deux galères; les autres furent détruites.

Que vous dirai-je? chaque jour il nous livrait de grandes batailles; et je puis vous le dire, car je fus au siége du premier jour jusques au dernier, et j'avais établi ma connétablie depuis la tour de

Sainte-Claire, jusqu'au palais du seigneur roi; et nous fûmes assurément plus tourmentés en ce lieu qu'en aucun autre de la cité, tant on nous livrait d'assauts par terre et par mer.

Le seigneur roi ordonna alors à Don Blasco, et au comte Galceran, de se tenir prêts avec sept cents hommes à cheval, l'écu au cou; il y joignit deux mille troupes de partisans almogavares, et les envoya pour secourir Messine. Ils ne devoient pas partir qu'ils n'eussent combattu le duc. Ne croyez pas qu'aucun d'eux hésitât; car ils étaient tous également de bon cœur. Dès qu'ils furent à Trip, ils nous mandèrent qu'à l'aube du jour ils seraient avec nous devant Messine, et que nous attaquassions d'un côté, tandis qu'ils attaqueraient de l'autre l'armée du duc. Nous nous disposâmes donc, avec grande allégresse, à sortir et à attaquer; mais la nuit le duc l'apprit, et dès qu'il fut jour, tous étaient déjà passés en Calabre, sans qu'il restât autre chose que quelques tentes qu'ils n'avaient pu enlever; car le jour les avait surpris.

Dès que l'aube parut, Don Blasco, le comte Galceran et toute leur troupe, tous prêts pour la bataille, marchèrent vers la montagne, sur Matagriffo, et ceux de la cité se tinrent prêts à sortir. Ils regardèrent, mais ne trouvèrent personne, car tous avaient passé à la Gatuna. Ils s'arrêtèrent donc en ce lieu. Don Blasco et le comte Galceran avec leur troupe entrèrent à Messine, et tous fu-

rent très fâchés de n'avoir pu trouver à livrer bataille. Xivert de Josa, qui portait la bannière du comte Galceran, leur envoya à la Gatuna un jongleur avec une chanson dans laquelle il leur faisait savoir qu'ils étaient prêts, et que s'ils voulaient revenir à Messine, on les laisserait prendre terre en sûreté, et puis on les combattrait ensuite. Ils n'en voulurent rien faire; car ils redoutaient ces deux riches-hommes, plus qu'aucun qui fut au monde; et ils avaient raison de le faire, car ils étaient très excellents chevaliers et de grande valeur, et les avaient vaincus dans bien des batailles.

CHAPITRE CXCVI.

Comment Messine fut en danger de se rendre par famine; et comment elle fut ravitaillée par frère Roger avec dix galères chargées de grains; après quoi le duc, le lendemain, fut forcé de lever le siége et de retourner à Catane.

Le siége dura tant, que Messine fut en danger de se rendre par famine; et pourtant le seigneur roi y entra deux fois, et chaque fois il y introduisit plus de deux mille bêtes chargées de blé et de farine, et beaucoup de bétail; mais tout cela n'était rien. Le blé qui venait par terre ne produisait aucun bien, car la compagnie et la cavalerie qui les escortaient, en avaient mangé une grande partie lorsqu'elles s'en retournaient; et ainsi la cité était toujours dans la disette. Frère Roger s'était bien

informé de tout cela ; outre les six galères qu'il avait à Çaragoça (Syracuse), il en acheta aux Génois quatre qui se trouvaient entre Palerme et Trapana, et eut ainsi dix galères ; il les chargea de blé à Xacca ; s'en vint à Syracuse, et attendit d'être favorisé d'un vent d'ouest ou de sud. La fortune voulut que le vent fut si violent ce jour là, que toute la mer était agitée. Aussi nul autre qu'un aussi bon marin que lui, n'eût osé faire voile de Syracuse. Il partit au milieu de la nuit, et à l'aube du jour, il fut à l'entrée du phare. C'est la plus grande merveille du monde que rien puisse tenir à l'entrée du phare, avec un vent d'ouest ou de sud : car les courants y sont si forts, et la mer y est tellement agitée, que rien n'y peut résister ; et lui avec sa première galère entra avec les mâts abaissés.

Dès que les galères du duc le virent, tous commencèrent à crier et à vouloir lever les chaînes ; mais ils ne purent pas ; et ainsi les dix galères de frère Roger entrèrent à Messine, toutes sauves et sûres. Il n'y a pas d'homme au monde qui eût su réussir dans une telle affaire.

Aussitôt son entrée dans Messine, il fit crier le blé à trente tarins la salmée, quoiqu'il lui coûtât plus de soixante tarins avec les frais, et qu'il eût pu le vendre à dix onces la salmée, s'il eût voulu. Ainsi Messine fut ravitaillée, et le lendemain le duc leva le siége et s'en retourna à Catane. On peut voir par là que les seigneurs du monde doivent bien se garder de dédaigner personne ; car, voyez

quels grands services rendit ce digne homme au roi de Sicile, qui l'avait accueilli avec courtoisie; et quel préjudice il causa au duc, qui lui avait fait un mauvais accueil.

CHAPITRE CXCVII.

Comment messire Charles de France passa en Sicile avec quatre mille cavaliers, prit terre à Termens et assiégea Xacca, où de quatre mille hommes, tous, moins cinq cents, moururent de maladie.

Or la délivrance de Messine causa une grande joie à toute la Sicile et à toute la Calabre, aussi-bien au seigneur roi qu'à ses barons. Mais le roi Charles et le pape furent en grande inquiétude et en grande peur que le duc ne fût perdu et tous ceux qui étaient avec lui. Ils pensèrent donc à envoyer promptement des messages à messire Charles, pour l'engager à venir.

Messire Charles arrivé à Naples, amena quatre mille cavaliers soldés par le pape. Dès qu'il fut à Naples, il monta sur les galères que le duc lui avait envoyées, et sur d'autres vaisseaux, navires et barques, que le roi Charles avait fait préparer à Naples, et vint prendre terre à Termens (Termini). Là il se fit de grandes fêtes; et, pour bon commencement, il y eut de grandes rixes entre les Latins, les Provençaux et les Français, et si grandes qu'il périt en peu de temps plus de deux mille personnes. Ils partirent de Termens et al-

lèrent assiéger la ville de Xacca (Sciacca), au midi de la Sicile; c'est assurément la plus faible ville de Sicile. Ils y restèrent long-temps à faire jouer leurs trébuchets; et je vous assure qu'il fut fort agréable au seigneur roi d'Arragon, qu'il ne pussent prendre de gré ou de force une telle ville, et qu'il n'y pussent rien faire en tout un mois.

Lorsque le siége était le plus resserré et par mer et par terre, il y entra de nuit par la plage, un chevalier de Peralada, nommé Simon de Vallguarnera, avec deux cents hommes à cheval armés, et beaucoup de gens de pied. Par suite de son entrée dans la place, les habitants ne craignirent plus le siége, et ils firent au contraire éprouver de grandes pertes aux assiégeants. Que vous dirai-je? Le siége dura jusqu'à ce que messire Charles de France et le duc eussent perdu par les maladies presque tous leurs cavaliers, et une grande partie de leurs gens de pied; de telle sorte qu'ils n'eussent certainement pas pu réunir cinq cents hommes à cheval.

CHAPITRE CXCVIII.

Comment se fit l'entrevue du seigneur roi Frédéric de Sicile et de messire Charles, près Calathabellot; comment la paix fut traitée et conclue; et comment le seigneur roi Frédéric de Sicile se maria avec la fille du roi Charles, nommée Na Lieonor.

Le roi Frédéric était avec toutes ses troupes, à trente lieues de là, en un lieu nommé Calathabellot; et là étaient avec lui le comte Galceran, avec sa compagnie, et Hugues d'Ampuries, comte d'Esquillaix (Squillaci), Bérenger d'Entença, G. R. de Muncada, Don Sanche d'Arragon, frère du seigneur roi Frédéric, frère Roger, messire Mathieu de Termens (Termini), messire Conrad Lança, et beaucoup d'antres riches-hommes et chevaliers, qui, tous les jours, criaient au seigneur roi: « Allons à Xacca (Sciacca), et prenons messire » Charles et le duc: car, certainement, nous » pouvons le faire à notre aise. » Et le seigneur roi répondait: « Barons, ne savez-vous pas que » le roi de France est notre cousin-germain, et » messire Charles aussi; comment pouvez-vous » donc me conseiller d'aller prendre messire Char- » les, bien que cela soit en notre main? Mais à » Dieu ne plaise, que nous fassions si grand dés- » honneur à la maison de France, ni à lui qui est » notre cousin-germain. Si, aujourd'hui, il est » contre nous, une autre fois il sera peut être avec » nous.

Pour rien au monde, ils ne pouvaient le faire consentir à leur demande. Que vous dirai-je ? Messire Charles vint à le savoir ; et quand il le sut, il pensa en lui-même, et dit : « O Dieu ! quelle » bonté et quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette » maison d'Arragon. Si je m'en souviens bien, » le roi Philippe, mon frère et moi, nous serions » morts en Catalogne, si le roi Pierre, notre oncle, » l'eût voulu. Et d'après ce que nous lui faisions, » il aurait eu grande raison de vouloir que nous » périssions. Il en est de même de la conduite du » roi Frédéric son fils à mon égard ; car je sais, » comme certain, qu'il est en sa main de nous » faire tous mourir ou rendre; mais il s'en abstient » par courtoisie et bonne nature, et son bon cœur » seul ne le lui a pas permis. Mon ingratitude a » été grande de marcher contre lui ; et puisque » leur bonté et notre méchanceté est telle, il » convient que je ne parte pas de Sicile que je n'aye » fait la paix entre la sainte église, lui et le roi » Charles [1]. »

Or il est vrai qu'il avait pouvoir du pape de faire tout ce qu'il voudrait, soit en guerre, soit en paix,

---

1. Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, désirait d'ailleurs réunir tous ses efforts, ponr que son titre d'empereur de Constantinople ne fut pas un vain nom. Boniface VIII l'avait engagé à faire valoir ses droits sur cette couronne, comme mari de Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudoin, empereur titulaire de Constantinople.

avec la certitude d'être approuvé par le saint siége, et il avait de semblables pouvoirs du roi Charles. Voilà pourquoi il envoya ses messagers au roi à Calathabellot, et demanda une entrevue au seigneur roi Frédéric, pour se trouver entre Calathabellot et Xacca. L'entrevue fut accordée; et ils vinrent l'un à l'autre au rendez-vous. Ils se baisèrent et s'embrassèrent, et tout le jour ils restèrent tous deux seuls en conférence. A la nuit, ils retournèrent chacun dans leur logement, et les tentes furent préparées pour le lendemain.

Le lendemain matin ils revinrent au même lieu. Que vous dirai-je? Ils traitèrent à eux seuls de la paix; et ils y comprirent le duc et les autres qu'ils voulurent y comprendre. La paix fut telle : que le roi Charles laissait l'île de Sicile au roi Frédéric, et qu'il lui donnait Na[1] Lieonor[2], qui était, et est encore une des plus sages chrétiennes, et la meilleure qui fût au monde, si ce n'est madame Blanche, sa sœur, reine d'Arragon; et le roi de Sicile abandonnait tout ce qu'il possédait dans la Calabre et dans tout le royaume. Il fut convenu des deux côtés que l'interdit de la Sicile serait levé, si bien que tout le royaume en eut grande joie.

1. Na se met devant les noms de femme comme En devant les noms d'homme.

2. Éléonore était la troisième fille de Charles II, roi de Naples.

On leva donc le siége de Xacca (Sciacca); messire Charles et ses gens se rendirent par terre à Messine, et ils furent bien accueillis partout. Le duc cette fois vida Catane, ainsi que les autres places qu'il possédait en Sicile, et s'en vint à Messine, et le seigneur roi fit de même.

Le roi rendit de grands honneurs à messire Charles, et il fit venir le prince de Xifelo, et le remit entre ses mains, et là se fit une très grande fête. Messire Charles, et tous ceux qui étaient venus avec lui, prirent tous congé du seigneur roi, et s'en allèrent par la Calabre, que le roi leur avait rendue.

Peu de temps après, le roi Charles envoya très honorablement madame l'infante à Messine, où se trouva le seigneur roi Frédéric, qui la reçut avec grande solemnité. Et là, à Messine, dans l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle, il la prit pour femme : et ce jour fut levé l'interdit de toute la terre de Sicile, par un archevêque, légat du pape, qui y vint de la part du pape, et on remit à chacun tous les péchés qu'il avait commis pendant la guerre. Ce même jour fut posée la couronne sur la tête de la reine de Sicile; et on fit à Messine la plus grande fête qui fût jamais célébrée.

CHAPITRE CXCI.

Comment frère Roger commença à s'occuper du passage de Romanie, et envoya des messagers à l'empereur de Constantinople pour lui faire savoir qu'il était prêt à passer avec les Catalans, et pour lui demander en mariage la nièce de l'empereur Lantzaurá, avec le titre de megaduc; ce qui lui fut accordé par l'empereur.

Au milieu du bruit de cette fête si brillante, frère Roger était en grande pensée; il lui paraissait qu'en était fait d'eux. Il était le plus habile homme du monde à tout prévoir; il se disait donc ainsi en lui-même : « Ce pauvre seigneur est » perdu, aussi-bien que les Catalans et les Ara- » gonais; je vois bien qu'il ne leur pourra rien » donner, et ils lui causeront, de leur côté, » de grands embarras; car ils sont comme tous » les autres hommes, nul ne peut vivre sans » manger et boire; ils n'auront rien du seigneur » roi, et feront carême par force; à la fin ils » ravageront tout le pays, et mourront tous isolés. » Il faut donc, puisque tu as servi le seigneur roi » qui t'a accordé tant d'honneurs, que tu tâches » de le débarrasser de ces hommes, à son honneur » et à l'avantage de tous tant qu'ils sont. » Il pensa aussi qu'il ne serait pas bon pour lui de rester en Sicile; que puisque le seigneur roi était en paix avec l'Église, le maître du Temple, le roi Charles et le duc, qui lui voulaient tant de mal, ne man-

queraient pas de le réclamer du pape; et qu'alors le seigneur roi aurait à faire de deux choses l'une, ou de le livrer pour obéir au pape, ou de s'exposer à une nouvelle guerre, et qu'il lui serait bien pénible que le roi éprouvât un tel affront à cause de lui. Après s'être fait tous ces raisonnements, qui étaient justes, il alla trouver le roi, le prit à part dans une chambre, et lui raconta tout ce qu'il venait de penser, et quand il le lui eut dit, il ajouta : « Seigneur, j'ai pensé que si vous vouliez » m'aider, je pourrais à mon tour vous aider vous » même, ainsi que ceux qui nous ont suivis tous » deux. »

Le roi lui dit qu'il avait pour agréable tout ce qu'il avait imaginé, et qu'il le priait d'y pourvoir de telle manière qu'il fût sans blâme, et que ce fût le profit de ceux qui l'avaient servi; que du reste il était disposé et prêt à lui donner toute l'assistance qu'il pourrait.

« Or donc, seigneur, dit frère Roger, sous votre » bon plaisir, j'enverrai deux chevaliers avec une » galère armée à l'empereur de Constantinople, » et je lui ferai savoir que je suis disposé à aller » vers lui avec telle compagnie de cheval et de » pied qu'il voudra, tous Catalans et Arragonais, » pourvu qu'il leur donne entretien et solde. Je » sais qu'il a grand besoin de ce secours; car les » Turcs lui ont pris plus de trente journées de » pays, et avec aucune autre troupe il ne fera » autant qu'avec les Catalans et Arragonais, et

» surtout avec ceux-ci, qui ont fait cette guerre
» contre le roi Charles. »

Le seigneur roi lui répondit : « Frère Roger,
» vous vous connaissez mieux que nous en ces
» affaires ; il nous paraît toutefois que votre idée
» est bonne ; ainsi, ordonnez tout ce qu'il vous
» plaira ; et tout ce que vous ordonnerez, nous
» nous en tiendrons pour satisfait. »

Sur cela le frère Roger baisa la main au seigneur roi, le quitta, retourna en son logis, et y resta tout le jour à mettre ordre à ses affaires. Et le seigneur roi et les autres se livraient aux plaisirs et aux divertissements de la fête.

Quand vint le lendemain, il fit appareiller une galère, prit deux chevaliers dans lesquels il avait confiance, et leur dit tout ce qu'il avait médité. Il leur dit, de plus, qu'ils fissent en sorte : qu'on lui donnât pour femme la nièce de l'empereur de Lantzaura [1]; qu'il fût de plus mégaduc de l'empereur ; que l'empereur fît payer quatre mois d'avance à tous ceux qu'il emmènerait, à raison de quatre onces le mois par cheval armé, et d'une once le mois par homme de pied ; qu'il les maintînt avec cette solde tout le temps qu'ils voudraient rester, et qu'on leur assurât la paie à Malvoisie. Il leur donna acte de tout, tant de ce

1. Marie, fille du prince bulgare Asan et d'Irène, sœur d'Andronic.

qui était fait que de ce qu'ils avaient à faire. Et certes, je dois savoir ces choses, puisque moi-même je fus occupé à dicter et à mettre en ordre lesdits articles, pour leur donner pouvoir et procuration suffisantes, afin de conclure soit un mariage, soit toute autre affaire. Comme ces cavaliers étaient bons et sages, dès qu'ils eurent compris ce dont il s'agissait, il ne fut plus besoin de multiplier les articles de leurs instructions ; mais allons par ordre.

Sitôt qu'ils furent expédiés, ils prirent congé de frère Roger, qui tint la chose pour faite, parce qu'il avait grand renom en la maison de l'empereur, et qu'au temps où il conduisait le navire nommé *le Faucon du Temple*, il avait rendu de nombreux services aux navires de l'empereur qu'il rencontrait outremer, et qu'il connaisait les Grecs ; il avait aussi une grande réputation en Romanie et partout le monde, pour l'aide qu'il avait donné si efficacement au roi de Sicile, et pourtant d'autres grandes actions. Ce qui ajoutait encore à sa confiance, c'est que En Béranger d'Entença, qui était avec lui frère-juré, lui avait promis de le suivre, aussi-bien que En Ferran Ximenès d'Arenos, En Ferran d'Aunès, En Corberan d'Alet, En Martin de Logran, En P. d'Aros, En Sanche d'Aros, En Béranger de Rocafort, beaucoup d'autres chevaliers catalans et aragonais, et bien quatre mille almogavares, tous bons combattants, et qui, depuis le temps du seigneur roi En Pierre jusqu'à ce jour, avaient fait la guerre de Sicile ; si bien

qu'il en fut très satisfait. Et cependant il secourait chacun de ce qu'il pouvait, et ne laissait personne dans le besoin.

La galère alla si bien, qu'elle arriva en peu de temps à Constantinople, où elle trouva l'empereur Xor [1] Andrinocho [2], et son fils aîné, Xor Miqueli. Quand l'empereur eût entendu le message, Il fut très satisfait, et il accueillit fort bien les envoyés. Enfin la chose advint comme frère Roger l'avait demandé, c'est-à-dire que l'empereur voulut que frère Roger eut pour femme sa nièce, fille de l'empereur Lantzaura [3]. Bientôt il l'accorda, pour frère Roger, à l'un de ces chevaliers; après quoi il voulut que toute la troupe, qui venait avec frère Roger, fût à la solde de l'empereur, à raison de quatre onces par cheval armé, deux onces par cheval non armé, et une once pour un homme de pied; quatre onces pour le capitaine de la chiourme [4], une once pour le nautonnier [5], vingt tarins pour l'arbalestrier, et vingt-cinq tarins pour le pilote [6]. Cette solde devait être régulièrement payée de quatre mois en quatre mois; et en tout temps, si quelqu'un voulait s'en retourner dans

1. Du mot grec Κυρ.
2. Andronic.
3. Azan.
4. Comit.
5. Notxer.
6. Praken.

l'Occident, il devait être payé de son dû, afin de pouvoir partir et il devait recevoir de plus la paie de deux mois de retour. Frère Roger devait être megaduc de tout l'empire; l'office de megaduc équivaut à prince et seigneur de tous les soldats de l'empire; il devait aussi être fait grand-amiral, et toutes les îles de la Romanie, ainsi que toutes les places maritimes, lui devaient être soumises.

L'empereur envoya à frère Roger le titre du megaduc, par une bulle d'or, signée de lui et de ses fils. Il lui fit porter aussi le bâton de megaduc, la bannière et le chapeau; car tous les officiers de Romanie ont un chapeau particulier, et nul autre n'ose en porter de semblable. Il fut aussi convenu qu'à Malvoisie ils trouveraient des vivres et la paie dont ils auraient besoin, quand ils arriveraient.

CHAPITRE CC.

Comment les envoyés de frère Roger revinrent de Constantinople, bien pourvus et avec des priviléges nombreux; comment il fut fait megaduc de toute la Romanie; et comment le seigneur roi Frédéric de Sicile, lui fit donner dix galères et deux barques, et le fournit d'argent et de provisions suffisantes.

Les envoyés, joyeux et satisfaits, s'en retournèrent avec toute confiance en Sicile. Ils trouvèrent frère Roger à Leucate, et lui dirent tout ce qu'ils avaient fait. Ils lui donnèrent les priviléges de toutes choses, et le bâton, et le chapeau, et la ba-

nière, et le sceau du megaducat. Nous lui donnerons donc maintenant le nom de megaduc.

Quand le megaduc eut reçu toutes ces choses, il alla vers le seigneur roi, qu'il trouva à Palerme avec la reine, et leur dit tout ce qui avait été fait. Le seigneur roi en fut très joyeux ; et incontinent il fit donner au megaduc dix galères de l'arsenal et deux barques ; il les fit radouber et appareiller. Le megaduc en avait aussi huit qui lui appartenaient en propre ; ainsi, il eut dix-huit galères et deux barques ; et ensuite[1] il nolisa trois gros navires, beaucoup de vaisseaux et autres navires, et envoya publier de tous côtés, que tout homme qui voulait venir avec lui eût à se rendre à Messine. Le seigneur roi fournit à chacun ce qu'il put d'argent, et donna par homme, femme et enfant, qui s'en allait avec le megaduc, qu'il fût Catalan ou Aragonais, un quintal de biscuit et dix livres de fromage par personne ; et par quatre personnes, une provision de viande salée, d'aulx et d'oignons.

CHAPITRE CCI.

Comment frère Roger, megaduc de Romanie, prit congé du seigneur roi de Sicile, et passa avec deux mille cinq cents cavaliers armés, et cinq mille almogavares et piétons, en Romanie.

Ainsi tous se réunirent avec leurs femmes et leurs enfants, joyeux et satisfaits du seigneur roi. Jamais roi ne sut mieux récompenser ceux qui

l'avaient servi, et ne donna autant et plus qu'il ne pouvait; car chacun saura que le seigneur roi n'avait pas de trésor, et qu'il sortait de guerres telles qu'il ne lui restait rien. Les riches hommes et les chevaliers se réunirent, et les chevaliers et cavaliers eurent double ration de toute chose. Mais En Béranger d'Entença ne put être prêt à à cette époque, ni En Béranger de Rocafort, parce que En Béranger de Rocafort occupait dans la Calabre deux châteaux, qu'il n'avait pas voulu rendre à la paix, avant d'être payé de la solde due à lui et à sa troupe: Il ne put donc tous les réunir; mais il eut avec lui Fernan Ximenès d'Arenos, En Ferran d'Aunès, En Corberan d'Alet, En Pierre d'Aros, En Pierre de Logran et beaucoup d'autres chevaliers adalils et almogavares. Lorsqu'ils furent réunis, en y comprenant les galères, navires, barques et bateaux, on comptait trente-six voiles. Il y eut mille cinq cents hommes de cheval inscrits, pourvus de toutes choses, excepté de chevaux; et bien quatre mille almogavares et mille hommes de pied qui montaient les galères, et les matelots et mariniers qui faisaient partie de la flotte. La plupart de ces derniers étaient Catalans ou Aragonais, et emmenaient avec eux leurs femmes ou leurs maîtresses et leurs enfants. Ils prirent congé du seigneur roi, et partirent à la bonne heure de Messine avec grande joie et satisfaction.

CHAPITRE CCII.

Comment le megaduc prit terre à Malvoisie et passa à Constantinople, où il fut bien accueilli par l'empereur et son fils, et comment les les Catalans et les Génois eurent une querelle, dans laquelle moururent trois mille Génois.

Dieu leur donna un bon temps, et dans peu de jours ils prirent terre à Malvoisie. Là on leur fit beaucoup d'honneurs, et on leur donna de grands raffraîchissements de toutes sortes. Ils y trouvèrent aussi un ordre de l'empereur d'aller directement à Constantinople, et ainsi firent-ils.

Ils partirent de Malvoisie et s'en allèrent à Constantinople, et lorsqu'ils furent à Constantinoplle, l'empereur, le père et le fils, les reçurent avec grande joie et grand plaisir, aussi-bien que tous les gens de l'empire. Mais si ceux-là étaient satisfaits, les Gênois en étaient très fachés, parce qu'ils voyaient bien que si cette troupe s'établissait, ils perdraient l'honneur et le pouvoir qu'ils avaient dans l'empire; car jusques là l'empereur n'avait osé faire que ce qu'ils voulaient; et de là en avant, ils voyaient bien qu'on les regarderait comme rien. Que vous dirai-je? Les noces se firent. Le megaduc prit pour femme la nièce de l'empereur, qui était une des belles demoiselles et des sages personnes du monde, et qui avait environ seize ans. Ces noces se célébrèrent avec grande joie et

grande satisfaction. On donna à chaque homme la paie de quatre mois.

Tandis que cette grande fête avait lieu, les Génois, par leur orgueil, suscitèrent des querelles aux Catalans, de sorte qu'il s'ensuivit une rixe très grande. Un méchant homme, nommé Roso de Finar, prit l'étendard des Génois et vint devant le palais de Blaquernes. Nos almogavares et nos hommes de mer sortirent à leur rencontre, et jamais le megaduc, ni les Riches-hommes, ni les chevaliers ne purent les retenir. Ils s'en allèrent au dehors avec un penon royal, et avec eux allèrent seulement environ trente écuyers avec des chevaux armés à la légère; et quand ils furent les uns près des autres, les trente écuyers brochèrent des éperons se jettèrent là où était l'étendard, et abbatirent à terre ce Roso de Finar, et les almogavares fondirent aussi sur eux. Que vous dirai-je? Ce Roso de Finar et plus de trois mille Génois y périrent: et tout cela l'empereur le voyait de son palais, et il avait grande joie et plaisir, si bien qu'il dit devant tous: « A présent, les Génois qui avaient » tant d'orgueil ont trouvé leurs maîtres; et » c'est fort bien fait que, pour la punition des » Génois, les Catalans se soient présentés. »

Lorsque l'étendard des Génois fut abattu, et que Roso fut mort, ainsi que d'autres hommes éminents, les almogavares, qui avaient tué leurs ennemis, voulaient aller ravager Pera, qui est un faubourg habité par les Génois; c'est là qu'étaient

tous les trésors et les marchandises des Génois. Quand l'empereur vit qu'il s'en allaient ravager Pera, il appela le megaduc et lui dit : « Mon » fils, allez à vos gens, et faites les revenir. S'ils » ravagent Pera, l'empire est détruit, car ces » Génois ont beaucoup de choses à nous, aux » barons et aux autres personnes de l'empire. » Aussitôt le megaduc monta à cheval, et le bâton en main, accompagné de tous les Riches-hommes et chevaliers qui étaient allés avec lui et le suivaient, il s'avança vers l'almogavarie, qui se disposait à envahir Pera, et la fit revenir. Ainsi, l'empereur demeura satisfait et joyeux.

Le lendemain il leur fit donner à tous une autre paie et leur fit dire de se disposer à passer la Bouche-d'Avie[1], et aller contre les Turcs, qui sur ce point, avaient pris à l'empereur plus de trente journées de pays, avec beaucoup de bonnes cités, villes, châteaux, qu'ils avaient soumis et rendus tributaires. Et encore, ce qui était la plus grande affliction, c'est que si un Turc voulait pour femme la fille du premier homme de ces cités, villes ou châteaux qui leur étaient soumis, il fallait que le père, la mère, et les amis y consentissent; et

---

1. Le texte catalan dit *Bocca Daner*. Il y a là une faute; il s'agit évidemment de ce passage de mer que les chroniqueurs francs (*Voy.* Villehardoin, t. III de cette collection), appellent la bouche d'Avie, ou détroit de Sestos et d'Abydos.

lorsqu'il naissait des enfants, si c'étaient des mâles ils les faisaient Turcs et les faisaient circoncire, comme s'ils étaient des Sarrasins; et si c'étaient des filles elles pouvaient choisir la loi qu'elles voulaient. Voyez en quelle douleur et en quel abaissement ils étaient, au grand déshonneur de la chrétienté. Par là vous pouvez connaître s'il était urgent que cette compagnie y passât. En vérité, les Turcs avaient tant conquis, que leurs armées venaient jusque devant Constantinople, et qu'il n'y avait entre deux qu'un bras de mer qui n'a pas plus de deux milles de large. Ils tiraient leur épées et menaçaient l'empereur, et l'empereur pouvait voit tout cela. Jugez avec quel désespoir il devait vivre; car si les Turcs avaient passé ce bras de mer, ils auraient conquis Constantinople.

CHAPITRE CCIII.

Comment le megaduc passa dans l'Anatolie, et prit terre au cap d'Artaki, à l'insu des Turcs. Comment il les combattit, et arracha au joug toutes les terres qui étaient soumises par les Turcs, et alla hiverner à Artaki.

Voyez quels gens sont les Grecs, et combien Dieu était courroucé contre eux. Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, passa à Artaki avec douze mille hommes à cheval et cinq mille hommes de pied, qui n'osèrent jamais combattre les Turcs, et

s'en retournèrent avec grande honte. En ce même lieu d'Artaki où il avait été, et d'où il s'en était revenu, l'empereur envoya le megaduc avec sa compagnie, qui n'était pas de plus de mille cinq cents hommes à cheval, et quatre milles de pied.

Avant qu'ils partissent de Constantinople, le megaduc voulut que l'empereur donnât une sienne parente à Ferran d'Aunès et le fît amiral de l'empire. Et le megaduc fit ceci, afin que ses galères fussent toujours montées par les hommes de mer qu'il avait amenés, que les Génois ni autres n'osassent rien tenter contre les Catalans dans tout l'empire, et que, quand il ferait avec son armée quelque expédition par terre, les galères se trouvassent en un lieu désigné, munies de vivres et de provisions fraîches.

Tout fut si bien ordonné par lui, que personne n'aurait pu mieux faire; ainsi, au moyen des galères, il se procurait des îles, et des autres terres et plages, tout ce qui était nécessaire à lui et à sa troupe.

Lorsque tout fut ordonné, ils prirent congé de l'empereur, partirent et se rendirent au cap d'Artaki, vis-à-vis la terre-ferme, parce que les Turcs voulaient absolument avoir ce cap, qui est un lieu fort agréable. Tout ce cap est défendu par un mur construit sur le cap d'Artaki, vis-à-vis la terre ferme, où il n'y a pas un demi mille de largeur, d'une mer à l'autre. Le cap se prolonge sur une assez grande étendue au-delà de ce détroit,

car il a plus de vingt milles de longueur, et est couvert de fermes, métairies et maisons.

Les Turcs maintes fois étaient venus pour renverser ce mur, et s'ils eussent pu le renverser, ils eussent ravagé aisément tout le cap; c'est pourquoi le megaduc, avec toute sa troupe, prit terre en cet endroit et les Turcs n'en surent rien. Dès qu'ils eurent pris terre, ils apprirent que les Turcs y étaient venu combattre ce même jour. Le megaduc demanda s'ils étaient loin de là, et on lui dit qu'ils étaient à deux lieues environ, et se trouvaient placés entre deux fleuves. Aussitôt le megaduc fit publier que chacun fût prêt le lendemain matin à suivre la bannière. Il portait sa bannière et celle de l'empereur avec la cavalerie, les almogavares portaient un penon aux armes du seigneur roi d'Arragon, et l'avant-garde de la colonne un penon aux armes du roi Frédéric. Ainsi les portèrent-ils lorsqu'ils firent hommage au megaduc.

Le matin, avec bonne volonté et grande joie, ils se levèrent de si bonne heure, qu'à l'aube du jour ils furent au torrent où les Turcs étaient campés avec leurs femmes et leurs enfants; et ils fondirent de telle manière sur eux, que les Turcs furent bien étonnés des coups que leur portaient ces gens, à qui rien ne pouvait résister. Que vous diraije? la bataille fut terrible dès que les Turcs se furent armés; mais que leur servit leur courage? Le megaduc, avec sa troupe à cheval et à pied,

fondit si rudement sur eux, qu'ils ne purent résister. Toutefois, ils ne voulaient pas fuir, à cause des femmes et enfants qu'ils avaient là, ce qui leur perçait le cœur, et ils préféraient mourir; si bien qu'on ne vit jamais hommes faire de tels efforts. Cependant à la fin, tous, avec leurs femmes et leurs enfants, furent faits prisonniers, et il périt ce jour là, parmi eux, plus de trois mille hommes de cheval et plus de deux milles de pied. Ainsi le megaduc et ses gens prirent le camp, ne laissèrent en vie nul homme au-dessus de dix ans, s'en retournèrent à Artaki pleins de joie, et mirent les esclaves mâles et femelles dans les galères, ainsi que beaucoup d'objets précieux, dont on envoya la plus grande partie à l'empereur. L'impératrice et le fils de l'empereur reçurent aussi beaucoup d'esclaves, ainsi que Madame, épouse du megaduc, qui eut pour sa part des esclaves et des objets précieux en grande quantité. Chacun des chefs, adalils, et almogavares, envoya des présents à Madame, belle-mère du megaduc. Et cela eut lieu le huitième jour après qu'ils eurent quitté l'empereur, de sorte que ce fut une grande joie et une grande satisfaction partout l'empire, et principalement pour l'empereur, pour Madame, belle-mère du megaduc, et pour Madame sa fille, et tout le monde en effet devait s'en réjouir. Mais si ceux-là en ressentirent de la joie, les Génois en eurent grande douleur. Kyr-Michel, fils aîné de l'empereur en eut aussi grand déplaisir et grande jalousie, si bien que, dès

jour en ce avant il porta sa colère sur le megaduc et sa compagnie, et il eût préféré perdre l'empire plutôt que de les avoir vu remporter une telle victoire ; car lui-même y était allé avec un très grand nombre d'hommes et avait été repoussé deux fois, bien qu'il fut un des bons chevaliers du monde.

Dieu a tellement versé ses fléaux sur les Grecs que tout homme peut en triompher, et cela provient de deux péchés signalés qui sont en eux ; l'un est, qu'ils sont les hommes les plus orgueilleux du monde et ne font cas de personne, si ce n'est d'eux-mêmes, qui ne méritent pas qu'on en tienne compte ; l'autre qu'ils ont aussi peu d'amour pour leur prochain, est, que les hommes les plus mauvais du monde ; car, lorsque nous étions à Constantinople, les gens qui fuyaient de Natolie devant les Turcs, erraient et gissaient sur le fumier à Constantinople, et criaient famine ; et il n'y avait aucun des Grecs qui voulût, pour l'amour de Dieu, leur rien donner ; cependant il y avait abondance de toutes sortes de vivres; les almogavares seuls en avaient pitié, et partageaient avec eux ce qu'ils avaient à manger. Touchés par les charités que nos gens leur faisaient, plus de deux mille pauvres Grecs, que les Turcs avaient dépouillés, quittaient les Turcs, pour venir vers nous et nous suivre. Ainsi vous pouvez comprendre combien Dieu a pris les Grecs en haine ; car, selon la sentence du Sage, lorsque Dieu veut mal à l'homme, la première chose par laquelle il le punit, c'est de le priver de la raison.

Ainsi les Grecs éprouvent la colère de Dieu, en ce que ils ne valent rien et croient valoir mieux que les autres gens du monde ; et comme, de plus, ils n'ont aucune charité envers leur prochain, il paraît que Dieu leur a entièrement ôté le bon sens.

Quand ceci fut fait, le mégaduc, avec toute sa compagnie, se prépara à aller au-devant des Turcs par la Natolie, afin d'arracher à l'esclavage les cités, châteaux et villages que les Turcs avaient soumis. Lorsque le mégaduc et ses gens furent prêts à partir d'Artaki, c'était le premier de novembre, il commença à faire le plus grand hiver possible, et on n'eut plus que pluies, vent, froid et mauvais temps; les fleuves se grossirent tellement, que nul homme ne pouvait les passer. Son avis fut donc d'hiverner à Artaki, qui est un endroit agréable en toutes choses ; car, en ce pays, il fait le plus grand froid du monde et il y a beaucoup de neige, puisqu'il neige jusqu'en avril, ce qui n'a point lieu ici. En décidant d'hiverner en ce lieu d'Artaki, il eut la meilleure idée qu'on pût avoir.

Il désigna six hommes considérables du pays, deux cavaliers catalans, deux adalils et deux almogavares, et ces douze désignèrent à chaque Riche-Homme son logement; et ils en firent autant aux cavaliers et aux almogavares; et ils ordonnèrent que l'hôte de chacun lui donnât pain, vin, avoine, viande, salade, fromage, légume, lit, et tout ce dont ils avaient besoin ; excepté la viande fraîche et salée, ils avaient à les fournir de tout.

Ces douze hommes fixèrent un prix raisonnable à chacun de ces objets, et ordonnèrent que chaque hôte fît un mémoire de toutes choses d'accord avec celui qui logerait en sa maison, et qu'il fissent cela depuis le premier du mois de novembre jusqu'à la fin du mois de mars. Ce temps venu, alors chacun devait compter avec son hôte, devant les douze hommes ou l'un d'eux; et autant ils auraient pris, autant ils paieraient sur leur solde. Le bon homme, maître de la maison, devait les satisfaire selon l'accord. Cet arrangement plut beaucoup aux hommes de la Compagnie, et aux Grecs pareillement.

Le mégaduc envoya à Constantinople et fit venir la mégaduchesse, et ils hivernèrent avec grande joie et grand plaisir. Et le mégaduc ordonna que l'amiral avec ses galères allât hiverner à l'île de Chio, qui est une île très agréable; c'est là que se fait le mastic, et on en fait plus qu'en aucun lieu du monde. Il les envoya hiverner en ce lieu parce que les Turcs, avec leurs barques, parcouraient ces îles. Et ainsi ils gardèrent toute cette contrée, et allaient visiter toutes les îles. De cette manière, ils passèrent tout cet hiver en joie, repos et divertissements, les uns et les autres. Et lorsque février fut passé, le mégaduc fit publier par tout Artaki, que chacun comptât avec son hôte pour tout le mois de mars, et qu'il fut prêt à suivre le drapeau le premier jour d'avril.

CHAPITRE CCIV.

Comment le mégaduc s'en alla à Constantinople pour y laisser la megaduchesse; comment il reçut de l'empereur la paie pour quatre mois, et des grands dons qu'il fit à toute la Compagnie.

Chacun compta donc avec son hôte; et il y en eut qui avaient si mal mené leurs affaires particulières, qu'ils avaient pris de leur hôte bien pour une année de paie; et ceux qui étaient sages, avaient vécu avec économie; néanmoins, il n'y en eût aucun qui n'eût pris pour bien au-delà du temps qu'ils y avaient demeuré. Tandis que le compte se faisait au mois de mars, le mégaduc, avec quatre galéres, la mégaduchesse, et sa belle-mère, sœur de l'empereur, qui avait hiverné avec lui, et deux frères de sa femme, s'en allèrent à Constantinople, pour laisser la mégaduchesse dans cette ville, et prendre congé de l'empereur. Lorsqu'il fut à Constantinople on lui fit grande fête et grands honneurs, et il reçut de l'empereur la paie de quatre mois pour les besoins de la Compagnie, ce que nul ne soupçonnait, pour la grande dépense qu'ils avaient faite pendant l'hiver, et dont chacun avait beaucoup à payer. Ainsi il laissa la mégaduchesse à Constantinople et prit congé d'elle, de sa belle-mère, de ses beaux-frères et de ses amis: puis il prit congé de l'empereur, rejoignit ses quatre galères, et fut de retour à Artaki le quin-

zième jour de mars. Tous eurent grand plaisir à le revoir. Le mégaduc demanda si chaque homme avait compté avec son hôte, et on lui dit que oui. Sur cela il fit publier que chacun fût le lendemain à une place qui était devant la maison qu'habitait le mégaduc, et apportât la note de ce qu'il devait à son hôte, et que, le compte une fois fait fût reglé par les douze bons hommes. Ils avaient à faire deux comptes séparés par A B C, dont un pour l'hôte et l'autre pour le soldat. Ces comptes devaient être scellés du sceau du mégaduc.

Quand chacun fut venu le lendemain avec son compte, le mégaduc s'assit sur un siége qu'on lui avait préparé sous un arbre qu'on nomme ormeau. Il fit venir chacun avec son compte, et trouva qu'ils avaient reçu outre mesure pour le temps qu'ils avaient été à hiverner. Et quand il eut reçu tous les comptes et les eut mis sur un tapis devant lui, il se leva et dit : « Braves gens, je vois avec » plaisir qu'il vous est agréable que je sois » votre chef et seigneur, et que vous voulez me » suivre là où je voudrai vous conduire. A présent, » je trouve que vous avez pris beaucoup plus qu'il » ne convenait pour le temps que vous avez été à » hiverner. Il y en a qui ont pris trois fois autant, » d'autres quatre fois autant ; de sorte que je trouve » que si je voulais compter suivant ce qui a été » convenu, vous auriez à passer un temps de grande » détresse ; mais, pour la gloire de Dieu, pour la » gloire de l'empire, et par amour pour vous,

» j'accorde, par grâce spéciale, que tout ce que » vous avez dépensé cet hiver ne soit point déduit » de votre paie; et, dès à présent, je veux que tous » les comptes que vous m'avez ici donnés soient » brûlés; les Grecs n'ont qu'à apporter leurs comptes » à notre trésorerie, et ils seront payés. « Aussitôt il fit apporter du feu et tous les comptes furent brûlés devant eux. Chacun se leva et alla lui baiser la main et lui rendit mille grâces. Et ils devaient bien le faire; car c'était le plus beau présent qui fut fait par un seigneur à ses vassaux, depuis plus de mille ans. En tout, il fut payé huit mois l'un dans l'autre. Pour les hommes à cheval, la somme s'élevait à cinquante mille onces d'or, et, pour les hommes à pied, à près de soixante mille onces; de sorte qn'en tout, avec ce qu'avaient pris les Riches-Hommes, on comptait que cela s'élevait à cent mille onces d'or, qui font six fois la valeur de l'argent.

Quand il eut tout réglé, il voulut les satisfaire encore davantage; il fit donc dire que chacun fût le lendemain à ladite place, pour recevoir en bel or la paie de quatre mois. Et ainsi, vous pouvez comprendre quelle joie fut dans la troupe, et de quel cœur ils le servirent de là en avant. Et ainsi, le lendemain, il leur fit donner la paie de quatre mois pour que chacun fût prêt à guerroyer.

CHAPITRE CCV.

Comment le mégaduc eut, avec sa compagnie, un second combat contre la gabelle de Cesa et de Tiu ; comment il les vainquit et les tua près de Philadelphie.

Ainsi, le premier jour d'avril, par la grâce de Dieu, l'étendard sortit, et chacun songea à le suivre, et ils entrèrent pleins d'espérance dans le royaume de Natolie. Les Turcs furent prêts à s'opposer à eux ; savoir, la gabelle de Cesa et de Tiu, parents de ceux que la Compagnie avait tués à Artaki ; si bien que, lorsque la Compagnie s'approcha d'une cité qu'on nomme Philadelphie, qui est une noble cité et des grandes du monde, et a bien dix-huit milles de long, c'est-à-dire autant que Rome ou Constantinople, elle trouva près de cette cité, à une journée, les deux gabelles des Turcs, qui étaient bien en tout huit mille hommes à cheval et douze milles à pied. Ils se préparèrent aussitôt à la bataille. Le mégaduc et sa compagnie en eurent grand plaisir. Avant d'être atteints par les flèches des Turcs, ils allèrent fondre sur eux, ceux à cheval contre ceux à cheval, et les almogavares contre les gens de pied. Que vous dirai-je? La bataille fut très forte, et dura depuis le soleil naissant jusqu'à l'heure de none ; tellement que les Turcs furent tous tués ou pris, et qu'il n'en échappa pas mille de cheval et cinq cents de pied. Le méga-

duc et sa compagnie s'emparèrent du camp avec grande joie, n'ayant pas perdu plus de quatre-vingts hommes à cheval et cent à pied; et faisant un butin immense.

Après avoir pris le camp, ils restèrent bien huit jours en ce lieu, qui était fort bon et fort agréable; et ils s'en vinrent à ladite cité de Philadelphie, où ils furent reçus avec grande joie et grande allégresse. Ainsi la nouvelle se répandit par toute la terre de Natolie, que les gabelles de Cesa et de Tin, avaient été écrasées par les Francs. Si on eut grande joye, ce n'est pas merveille, car tous eussent été captifs sans les Francs. Ainsi le mégaduc et sa compagnie restèrent dans la cité de Philadelphie pendant quinze jours, et puis partirent et allèrent à la cité de Nif, et puis à Magnésie et ensuite prirent le chemin de la cité de Tira.

CHAPITRE CCVI.

Comment les Turcs furent vaincus à Tira par En Corberan d'Allet, qui y fut blessé d'une fluche et mourut; et comment En Béranger de Rocafort vint à Constantinople avec deux galères et deux cents cavaliers, et à Éphèse où est le tombeau de monseigneur saint Jean l'évangéliste.

Lorsqu'ils furent dans la cité de Tira, ceux des Turcs qui avaient échappé à la bataille, avec d'autres qui s'étaient réunis à eux et qui étaient de la gabelle de Mondexia, se rendirent à Tira, dans

l'église où repose le corps de monseigneur Saint-George, qui est une des belles églises que j'aie jamais vues et près de Tira, à environ deux milles. A l'aube du jour les Turcs vinrent à Tira et ne savaient pas que les Francs y fussent. Et dès qu'ils commencèrent à aller fourrager, la garde s'avança à leur rencontre. Le méga-duc regarda et vit les Turcs, et tout le monde pouvait les voir, car ils étaient tous dans la plaine, et la cité de Tira est sur une hauteur. Il envoya sur-le-champ dire à En Corberan d'Alet, sénéchal de l'armée, d'y aller avec la troupe qui voudrait le suivre. La troupe prit les armes et se hâta, et En Corberan, avec environ deux cents hommes à cheval et mille à pied, aller fondre sur eux, si bien qu'il les mit bientôt en déroute et tua plus de sept cents hommes à cheval et beaucoup de gens de pied. Il les eût tous tués, mais la montagne était tout près, et ils laissèrent leurs chevaux et s'enfuirent à pied par la montagne. En Corberan d'Alet, qui était bon chevalier et plein de bonne volonté, voulut aussi descendre de cheval et les poursuivre sur la montagne; mais les Turcs, qui virent que ceux-ci montaient après eux, prirent le parti de tirer leurs flèches, et par malheur une flèche frappa ledit En Corberan, qui avait ôté son chapeau à cause de la chaleur et de la poussière, et là il périt. Les chrétiens se rangèrent autour de lui, et les Turcs se sauvèrent.

Quand le méga-duc l'apprit, il fut très affligé, parcequ'il l'aimait beaucoup. Il l'avait fait séné-

chal et lui avait destiné pour femme une fille qu'il avait eue d'une dame de Chypre et qui était restée auprès de madame la mégaduchesse ; les noces devaient se faire quand ils seraient retournés à Constantinople. En Corberan fut enterré dans l'église de St.-George, avec dix autres chrétiens morts avec lui, et pendant les huit jours que restèrent le méga-duc et l'armée on leur fit un beau monument, et la tombe d'En Corberan fût riche et belle. Le méga-duc envoya des ordres de Tira à Emira et d'Emira à Chio, à l'amiral En Ferrand d'Aunès, pour qu'il vînt à la cité d'Avie avec toutes les galères et les hommes de mer qui étaient avec lui. Ainsi fit-il. Et dès qu'il fut prêt à partir de Chio, En Rocafort, avec deux galères, vint à Constantinople, et amena deux cents hommes de cheval, avec tout leur harnais, moins les chevaux ; il amena aussi bien mille almogavares et vint vers l'empereur. L'empereur lui envoya dire qu'il allât où il savait qu'était le méga-duc, qu'ils vinssent à l'ile de Chio, et qu'avec l'amiral, ils partiraient ensemble de Chio et viendraient à la cité d'Avie.

Lorsqu'ils y eurent resté environ huit jours, ils reçurent la nouvelle que le méga-duc venait ; ils en eurent grande joie, et envoyèrent au méga-duc, deux messagers qui le trouvèrent à la cité de Tira; et le méga-duc fût très satisfait et voulut que j'allasse à Avie, et que j'amenasse En Beranger de Rocafort dans la cité d'Altolloch, que l'écriture nomme Ephèse.

Dans ce lieu d'Éphèse est le tombeau dans lequel monseigneur saint Jean l'évangéliste se plaça quand il eut pris congé du peuple, et puis on vit un nuage comme de feu; et l'opinion est qu'il monta au ciel en corps et en ame avec ce nuage. Cela paraît bien par le miracle que l'on voit chaque année à son tombeau; car le jour de Saint-Estienne, chaque année, à l'heure des vespres, il commence à sortir quelque chose du tombeau dudit saint Jean, qui est carré et placé au pied de l'autel; au-dessus est une belle pierre de marbre qui a douze pans de long et cinq de large : au milieu de la pierre sont neuf trous fort petits; et de ces neufs trous, quand on commence à dire les vêpres le jour de Saint-Étienne, lesquelles vespres sont de Saint-Jean, il sort de chaque trou de la manne, qui monte bien un pied au-dessus de la pierre, et sort ainsi qu'un courant d'eau. Et cette manne sort, et commence à sortir, ainsi que je vous ai dit, dès que les vêpres de Saint-Jean commencent, c'est-à-dire le jour de Saint-Étienne, et continue toute la nuit et tout le jour de Saint-Jean, jusqu'au soleil couché : si bien que cette manne, quand le soleil est couché et qu'elle a cessé de sortir, est en tout de trois quarterades de Barcelonne. Cette manne est merveilleusement utile pour beaucoup de bonnes choses. C'est à savoir, que qui en boit quand il sent venir la fièvre, jamais cette fièvre ne lui vient. Et d'autre part, si une femme est en travail d'enfant et ne peut accou-

cher, qu'elle en boive avec de l'eau ou avec du vin, elle est délivrée aussitôt. Et d'autre part, celui qui est en danger de mer, qu'il en jette dans la mer trois fois au nom de la Sainte-Trinité, de madame Sainte-Marie, et du bienheureux Saint-Jean l'évangéliste, et le danger cesse aussitôt; et encore celui qui a mal à la vessie, et en boit en prononçant ledit nom, est guéri aussitôt. On donne de cette manne à tous les pélerins qui y viennent; et elle ne sort que de deux années l'une.

CHAPITRE CCVII.

Comment le mégaduc alla à Altolloch, et fit sénéchal de l'armée En Béranger de Rocafort; et comment ils mirent en déroute les Turcs de la garnison de Atia, lesquels, une seconde fois réunis avec les autres Turcs, furent vaincus, et il en périt bien dix-huit mille à la Porte de Fer.

Dès que j'eus pris congé du mégaduc et de la troupe, j'envoyai vingt chevaux au secours d'En Rocafort, et lui fis dire de monter à cheval et de venir avec moi à la cité d'Ephèse, que l'on nomme Théolago en grec. Il passa non sans grand danger, à cause de beaucoup d'attaques que lui firent les Turcs; et il amena avec lui cinq cents Almogavares; les autres restèrent à la cité d'Avie, avec l'amiral En Ferrand d'Aunès, car dès que les Turcs fesaient des courses de ce côté, nous fûmes à la cité d'Altolloch; le mégaduc

s'y trouva avec toute l'armée, au bout de quatre jours et reçut ledit En Béranger de Rocafort, le fit sénéchal de l'armée, ainsi qu'était En Corberan d'Alet, et lui promit pour femme sa fille, qu'il avait destinée audit En Corberan. Aussitôt il entra en fonction de sa charge. Et le méga-duc lui donna cent chevaux, et lui compta la paye pour lui et ceux qui étaient venus avec lui. Le méga-duc demeura huit jours dans ladite cité; et puis vint avec toute l'armée à la cité d'Avie, et laissa En Pierre d'Aros pour commandant dans la cité de Tira, et lui donna trente hommes de cheval et cent de pied.

Dès que le méga-duc fut entré en la cité d'Avie, l'amiral et tous les hommes de mer et tous ceux qui étaient avec Rocafort, sortirent au-devant de lui en armes pour le recevoir, si bien que le méga-duc en eut grand plaisir, parce qu'ils renforçaient l'armée; et tandis que le méga-duc était à Avie, il renouvella la paye de toute la troupe. Un jour la garde annonça que les Turcs qui étaient de la garnison d'Atie, venaient sur Avie, et l'armée sortit de telle manière, qu'elle courut sur les Turcs et les attaqua. De sorte que ce jour là, nos gens tuèrent bien aux Turcs mille hommes de cheval, et deux milles de pied. Les autres s'enfuirent; la nuit les préserva de nos coups, sans quoi tous eussent été tués ou pris; et la troupe s'en retourna à la cité d'Avie avec grande joie et plaisir, et avec un grand gain qu'elle avait fait. Et ainsi le

grand duc resta avec l'armée à la cité d'Avie, bien quinze jours, et puis fit sortir le drapeau, et voulut parcourir entièrement le royaume de Natolie, si bien que l'armée alla vers la Porte de fer. C'est une montagne où il y a un passage appellé la Porte de fer, qui sépare la Natolie du royaume d'Arménie. Et quand on fut à la Porte de fer, les Turcs de cette garnison d'Atie, qui avoient été déconfits à la porte d'Avie, et tous les autres Turcs qui étaient resté des autres garnisons, se réunirent tous à une montagne, et furent en tout, bien dix mille hommes de cheval et vingt milles de pied. La bataille fut disposée à l'aube du jour; c'était le jour de Notre-Dame Saint-Marie d'août. Ils vinrent contre le mégaduc; et les Francs furent animés de telle joie et plaisir, qu'ils paraissait que Dieu les inspirait, comme il faisait aussi en ce moment. Les Almogavares crièrent : fer réveille-toi! Et aussitôt le mégaduc avec la cavalerie fondit sur les hommes à cheval, et En Rocafort avec l'almogavérie, sur les hommes de pied; et là, vous auriez vu des faits d'armes tels que jamais nul homme n'en vit de pareils. Que vous dirai-je? La bataille fut fort cruelle, mais enfin tous les Francs poussèrent un cri, et s'écrièrent Aragon! Aragon! dès-lors, ils remportèrent une si grande victoire, qu'ils battirent et tuèrent les Turcs en les poursuivant jusqu'à la nuit; mais la nuit fit cesser la poursuite. Toutefois il resta morts plus de six mille Turcs à cheval et plus de douze milles de pied; et

ainsi la Compagnie eut une bonne nuit, puisque les Turcs perdirent toutes leurs provisions et leurs bestiaux. Le lendemain les Francs prirent le camp; l'armée resta là huit jours pour prendre le camp, et le gain qu'elle y fit fut immense.

CHAPITRE CCVIII.

Comment l'empereur de Constantinople envoya dire au mégaduc que, toutes affaires cessantes, il retournât à Constantinople, pour le venir secourir contre l'empereur Lantzaura, qui s'était élevé à l'empire.

Après cela le méga-duc fit publier que, chacun suivît le drapeau et allât à la Porte de fer; là il demeura trois jours, et puis il pensa à retourner à la cité d'Avie. Et tandis qu'il s'en retournait à Avie, des envoyés lui vinrent de la part de l'empereur qui lui faisait dire que, toutes affaires cessantes, il s'en retournât à Constantinople avec toute l'armée, parce que l'empereur de Lantzaura, père de la méga-duchesse, était mort, et avait laissé l'empire à ses fils, qui étaient deux frères de la méga-duchesse et neveux de l'empereur; et leur oncle, frère de leur père s'était élevé à l'empire; et pour cela l'empereur de Constantinople, attendu que l'empire de Lantzaura appartenait à ses neveux, avait envoyé ordre à l'oncle de laisser l'empire à ses enfans qui étaient ses neveux, et auxquels il appartenait; mais celui-ci lui fit une très dure réponse, si bien qu'une grande

guerre commença, entre l'empereur de Constantinople et celui qui s'était fait empereur de Lantzaura, tellement que l'empereur de Constantinople faisait chaque jour des pertes dans la guerre; et ainsi il adressa des messages au méga-duc pour qu'il vint le secourir.

CHAPITRE CCIX.

Comment le mégaduc, ayant reçu le message de l'empereur de Constinople, tint conseil sur ce qu'il devait faire, et comment il résolut d'aller sur-le-champ trouver l'empereur.

Le méga-duc fût très faché de devoir en ce moment abandonner le royaume de Natolie qu'il avait entièrement conquis, et soustrait au malheur et aux mains des Turcs; mais sur le message qu'il avait reçu et les prières pressantes que lui faisait l'empereur, il fit réunir le conseil et dit à toute la Compagnie, le message qu'il avait reçu en les priant de le conseiller sur ce qu'il devait faire. Finalement le conseil fût d'aller secourir l'empereur, comme il en avait besoin, et de revenir au printems en Natolie. Le méga-duc tint cet avis pour bon et reconnut que la Compagnie l'avait bien conseillé; et bientôt ils se disposèrent, préparèrent les galères, mirent dessus tout ce qu'ils avaient pris, et l'armée s'achemina le long de la plage, en sorte que les galères étaient chaque jour près de l'armée; et le méga-duc laissa dans chaque

lieu bonne garde. Avec peu de forces, il faisait beaucoup, car ils avaient si bien chassé les Turcs, qu'aucun d'eux n'osait paraître dans le royaume, de sorte que ce royaume était entièrement restauré. Et quand il eut mis ordre à tout dans le pays, il s'en vint par ses journées à la Bouche d'Avie; et quand il fût à la Passaquia, il envoya une barque armée à l'empereur à Constantinople, pour savoir ce qu'il voulait qu'il fît. Lorsque l'empereur sut que les Francs étaient à la Passaquia, il fut très content et satisfait; il fit faire de grandes fêtes à Constantinople, et fit dire au mégaduc qu'il passât à Gallipoli, et qu'au cap de Gallipoli il fît reposer ses gens. Le cap a en tout quinze lieues de long, et n'a nulle part plus d'une lieue de large, et de chaque côté la mer l'environne. C'est le plus agréable cap du monde; il y a de bon pain, de bons vins et de tous fruits en grande abondance; et à l'entrée du cap il y a un bon château qui a nom Examile, qui veut dire six milles, et il a ce nom là parce qu'en ce lieu il n'a pas plus de six milles de large; et au milieu est ce château pour garder tout le cap. Et d'un côté du cap est la Bouche d'Avie, et de l'autre le golfe de Mégarix; et, ensuite, dans l'interieur du cap, est la cité de Gallipoli, et Potemo, et Cesto, et Medico. Chacun de ces endroits est un bon lieu, car dans le moindre de ces lieux il y a beaucoup de maisons et très bonnes. Là le mégaduc répartit toute son armée dans ces habitations, qui

sont pourvues de toutes choses, et ordonna que chaque habitant donnât à son hôte ce qui lui était nécessaire, et que chacun écrivît ou fît des tailles, et tînt compte.

CHAPITRE CCX.

Comment l'empereur de Lantzaura, sachant la venue du mégaduc, traita avec l'empereur de Constantinople ; comment ils tombèrent d'accord, le premier étant prêt à faire tout ce qu'on voudrait ; et comment il s'entremit entre l'empereur de Constantinople et le mégaduc.

Lorsque toute l'armée fut stationnée, il s'en alla avec cent hommes de cheval à Constantinople voir l'empereur, et madame sa belle-mère et sa femme ; et à son entrée à Constantinople, on lui fit de grandes fêtes et de grands honneurs. Et tandis qu'il était à Constantinople, le frère de l'empereur de Lantzaura, qui faisait la guerre à l'empereur de Constantinople [1], ainsi que vous l'avez déjà entendu, apprit que le mégaduc était venu avec toute son armée, et regarda sa cause comme perdue. Il envoya donc sur-le-champ des messagers à l'empereur, et fit tout ce qu'il voulait. Ainsi l'empereur, au moyen des Francs, obtint tout ce qu'il dési-

1. Il s'agit ici de l'expédition entreprise en 1303 contre Andronic, par Suvestislavus, nommé par les Grecs Sphendesthlavus, roi de Bulgarie. (*Voy.* Ducange, *Hist. Bysant.*, p. 322, et Pachymères.)

rait dans cette guerre. Et quand cette paix fut faite, le mégaduc dit à l'empereur qu'il donnât la paie à sa troupe ; et l'empereur dit qu'il le ferait ; et fit battre monnaie en ducats de Venise, qui valent chacun huit deniers barcelonnais, et aussi il en fit faire qu'on appelait *vincilions*, et qui ne valaient pas trois deniers chacun. Et il voulut qu'ils eussent cours pour le même prix que ceux qui valaient huit deniers, et il fit dire à chaque franc de prendre aux Grecs les chevaux, mules, mulets, vivres et autres choses dont ils auraient besoin, et de les payer avec cette monnaie. Ce fut une méchanceté de l'empereur; car il fit naître par là dès ce jour la mésintelligence entre les peuples et l'armée. Or l'empereur désirait que, dès qu'il aurait obtenu ce qu'il voulait par le moyen de la guerre, tous les Francs fussent morts et hors de l'empire.

CHAPITRE CCXI.

Comment le noble En Béranger d'Entença vint en Romanie joindre la Compagnie, et fut fait mégaduc par frère Roger.

Ainsi le mégaduc refusa de prendre cette monnaie; et tandis qu'ils étaient en contestation, En Béranger d'Entença vint en Romanie, et amena trois cents hommes de cheval et mille almogavares ; et quand il fut à Gallipoli, il trouva que le mégaduc était à Constantinople, et lui envoya deux

cavaliers pour savoir ce qu'il voulait qu'il fît; et le mégaduc lui fit dire de venir à Constantinople. Quand il fut à Constantinople, l'empereur l'accueillit très bien, et le mégaduc encore mieux. Lorsqu'il y eut demeuré un jour, le mégaduc vint à l'empereur, et lui dit: « Seigneur, ce » Riche-Homme est un des plus nobles hommes » d'Espagne; quoiqu'il ne soit pas fils de roi, c'est » un des bons chevaliers du monde; il est avec moi » comme frère; il est venu vous servir pour votre » honneur et par amitié pour moi; il est donc néces- » saire que je lui donne une faveur signalée; ainsi, » sous votre bon plaisir, je lui donnerai le bâton du » mégaducat et le chapeau, afin que de là en avant, » il soit mégaduc. » Et l'empereur lui dit que cela lui faisait plaisir. Et quand il vit la générosité du mégaduc, qui voulait se dépouiller du mégaducat, il dit en soi-même, qu'il devait le récompenser de sa générosité. Ainsi, le lendemain, devant l'empereur et toute la cour, le mégaduc ôta de dessus sa tête le chapeau du mégaducat et le plaça sur la tête d'En Beranger d'Entença, et puis lui donna le bâton, le sceau et la bannière du mégaducat: de quoi chacun s'émerveilla.

CHAPITRE CCXII.

Comment, après quatre cents ans que l'empire avait été sans César, frère Roger fut créé César par l'empereur de Constantinople; et comment ils hivernèrent à Constantinople, et il fut décidé qu'il passerait en Natolie.

Et dès qu'il eut fait cela, l'empereur, devant tous, fit venir frère Roger et lui donna le bâton, le chapeau, la bannière, le sceau de l'empire, le revêtit des habits distinctifs de son rang et le fit césar de l'empire. Et l'office de césar fait siéger auprès de l'empereur sur un siége qui n'est pas plus d'un demi-pan plus bas; et le césar peut faire tout autant que l'empereur, puisqu'il peut concéder des dons à perpétuité, mettre la main au trésor, ordonner les tortures, faire pendre et traîner sur la claie; et finalement tout ce que l'empereur fait, il le fait aussi. Il signe : César de notre empire; et l'empereur lui écrit : César de ton empire. Que dirai-je? De l'empereur au césar, il n'y aucune différence, sinon que le siége est plus bas d'un demi-pan que celui de l'empereur. Et l'empereur porte un chapeau rouge et tous ses habits rouges, et le césar porte un chapeau bleu et ses habits bleus à bordure d'or étroite. Et ainsi fut fait césar le frère Roger; et depuis quatre cents ans il n'y avait pas eu de césar dans l'empire de Constanti-

nople; aussi l'honneur en fut-il plus grand. Ceci fut fait en grande solennité et grande fête. De là en avant En Beranger d'Entença eut le nom de mégaduc, et frère Roger celui de césar. Et avec grande allégresse ils s'en retournèrent à Gallipoli vers leur troupe, et le césar amena avec lui sa belle-mère, madame sa femme, et deux frères de sa femme, dont l'aîné était empereur de Lantzaura. Quand ils furent à Gallipoli, ils donnèrent ordre d'hiverner, car on avait passé la Toussaint. Et le césar et madame sa femme, madame sa belle-mère et ses beaux-frères et le mégaduc, hivernèrent au milieu des plaisirs. Et quand on eut passé les fêtes de la Noël, le césar alla à Constantinople pour s'entendre avec l'empereur sur ce qu'ils devaient faire, attendu que le printemps approchait; et le mégaduc resta à Gallipoli. Quand le césar fut à Constantinople, ils furent d'accord que le césar et le mégaduc passeraient dans le royaume de Natolie; et le césar convint aussi avec l'empereur, que l'empereur lui donnerait tout le royaume de Natolie et toutes les îles de Romanie; qu'il passerait en Natolie et partagerait les cités, villes et châteaux entre ses vassaux; et que chacun ferait armer sa cavalerie, sans qu'il fallût leur donner aucune solde. Tout devait s'arranger ainsi, et par cet arrangement l'empereur ne devait être tenu de donner la solde à aucun des Francs; mais le césar y pourvoirait. Cependant l'empereur devait faire payer sur-le-champ quatre mois, ce qui avait été stipulé à

l'avance. Alors le césar prit congé de l'empereur, et l'empereur lui donna de cette mauvaise monnaie avec laquelle il devait faire le paiement, et le césar la prit, car puisqu'il passait en Natolie, il faisait peu de cas du mécontentement des habitants de la Romanie; ainsi avec cette monnaie il vint à Gallipoli, et commença à donner de cette monnaie pour solde, et chacun paya son hôte avec ladite monnaie.

CHAPITRE CCXIII.

Comment le césar résolut d'aller prendre congé de Kyr Michel, malgré l'avis de sa belle-mère et de sa femme, qui étaient bien assurées de la jalousie de Kyr Michel contre lui.

Tandis qu'on faisait cette paie, le césar dit à madame sa belle-mère et à madame sa femme, qu'il voulait aller prendre congé de Kyr-Michel, fils aîné de l'empereur; et sa belle-mère et sa femme lui dirent qu'il n'en fît absolument rien, qu'elles savaient bien qu'il était grandement son ennemi, et que certainement, s'il se trouvait en un lieu où il eût un plus grand pouvoir que lui, il le ferait périr, ainsi que tous ceux qui seraient avec lui; et le césar dit que rien ne pouvait l'en empêcher, que grande honte serait à lui s'il partait de Romanie et entrait au royaume de Natolie, pour aller combattre long-temps contre les Turcs,

sans avoir pris congé, et que cela serait pris en mal contre lui. Que vous dirai-je? Sa belle-mère, sa femme et ses beaux-frères étaient si attristés, qu'ils appelèrent tout le conseil de l'armée, et lui firent demander qu'absolument il n'allât pas en ce voyage. Et vainement ils le dirent; car pour lui rien ne put faire qu'il n'y allât. Et comme sa belle-mère, sa femme et ses beaux-frères virent que pour rien il ne voulait rester, ils lui dirent qu'il leur livrât quatre galères, et qu'ils voulaient aller à Constantinople. Le césar appela donc l'amiral En Ferran d'Aunès, et lui dit de transporter à Constantinople, sa belle-mère, sa femme et ses beaux-frères; et la femme du césar ne passa pas avec lui, parce qu'elle était enceinte de sept mois et que sa mère voulait qu'elle accouchât à Constantinople; et l'ordre fut donné que, quand elle serait accouchée, elle allât avec dix galères, là où serait le césar; et ainsi sa femme alla à Constantinople, et en son temps elle accoucha d'un beau garçon, qui vivait encore quand j'ai commencé ce livre. Or je cesse de vous parler de sa femme et de son fils, et reviens à vous parler du césar.

CHAPITRE CCXIV.

Dans lequel on raconte quelle est la terre de Gallipoli, quelles forces il y a, et où on fait aussi mention de l'histoire de Pâris.

La vérité est que, comme je vous ai déjà dit, l'armée était à Gallipoli et autres lieux environnants; et je veux que vous sachiez que Gallipoli est la capitale du royaume de Macédoine, dont Alexandre fut seigneur, et il y naquit. Et ainsi Gallipoli est sur la marine la capitale du royaume de Macédoine, comme Barcelonne la capitale de la Catalogne sur la côte, et Lérida sur la terre ferme; et de la même manière dans les terres est une autre très bonne cité au royaume de Macédoine, qui a nom Andrinople; et il y a de Gallipoli à Andrinople, cinq journées; et à Andrinople était Kyr-Michel, fils aîné de l'empereur. Et encore je veux que vous sachiez que le cap de Gallipoli est sur une portion de la Bouche-d'Avie, du côté du ponent, et de l'autre côté, au levant, est le cap d'Artaki, où le mégaduc avait hiverné l'année précédente avec l'armée; et ce lieu d'Artaki était une partie de la cité de Troye, et l'autre était en un port qui est au milieu de la Bouche-d'Avie, et qui a un fort château qui a nom Pâris, que fit construire Pâris, fils du roi Priam, quand il eut pris à main armée Arena (Hélène), femme du roi de Ténès,

dans l'ile de Ténédos, qui est à cinq milles de la Bouche-d'Avie. Et dans cette île de Ténédos et dans ce temps là, il y avait une idole ; et là venaient à un mois de l'année tous les honorables hommes et honorables dames de Romanie, en pélerinage. Et ainsi il arriva qu'Hélène, femme du roi de Ténès, y vint en pélerinage avec cent cavaliers qui l'accompagnèrent ; et Pâris, fils de Priam, roi de Troye, y était venu aussi en pélerinage, et avait avec lui environ cinquante cavaliers. Il vit la dame Hélène et fut si épris d'elle, qu'il dit à ses gens qu'il fallait qu'il l'eût et l'emmenât. Et ainsi qu'il se le mit dans le cœur, ainsi fut-il fait. Il enveloppa Hélène avec toute sa troupe et voulut l'emmener ; mais les cavaliers qui étaient avec elle voulurent la défendre : et finalement tous les cent périrent ; et Pâris emmena la dame, pour laquelle depuis s'alluma si grande guerre, qu'enfin la cité de Troye qui avait trois cents milles de tour, fut attaquée, prise et détruite. Et au cap de la Bouche-d'Avie en dehors, est un cap que l'on appelle le cap d'Endimitre, qui était une autre porte de la cité de Troye ; et de là on voit la Bouche-d'Avie couverte de lieux bons et agréables ; car vous saurez que de tous côtés il y avait, quand nous y étions, beaucoup de bonnes villes et beaucoup de bons châteaux ; mais tout a été détruit et ravagé par nous, ainsi que vous l'entendrez bientôt, à cause des grands torts de l'empereur et de notre bon droit.

CHAPITRE CCXV.

Comment le césar vint en la cité d'Andrinople pour prendre congé de Kyr Michel, lequel fit tuer, par Gircon, capitaine des Alains, le césar et tout son monde; comment il n'en échappa que trois, et comment il envoya à Gallipoli des troupes, pour qu'elles courussent le pays, et exterminassent toute la compagnie du césar.

A présent, je reviendrai à vous parler du césar qui se disposa, avec trois cents hommes à cheval et mille hommes de pied, à se rendre à Andrinople pour voir Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, malgré tous ses amis et ses vassaux. Et il fit cela par la grande loyauté qu'il avait en son cœur, et par l'amour et la confiance qu'il avait en l'empereur et en son fils; et il pensait, comme il était plein de loyauté, que l'empereur et son fils étaient de même; et c'était tout le contraire, comme il sera prouvé, et ainsi que vous l'apprendrez. Quand le césar quitta l'armée, il laissa, pour capitaine et commandant, le mégaduc En Béranger d'Entença, et En Béranger de Rochefort pour sénéchal de l'armée. Et par ses journées, il vint à la cité d'Andrinople; et le fils de l'empereur sortit au-devant de lui, et le reçut avec grand honneur; et ce fut pure méchanceté, car ce n'était que pour voir avec quelle suite il venait. Et quand il fut entré à Andrinople, le fils de l'empereur, à la joie et au plaisir que le césar lui témoignait, répondait en

faisant semblant d'en avoir autant. Et après qu'il eut resté six jours avec lui, le septième jour, Kyr Michel fit venir à Andrinople Gircon, capitaine des Alains, et Milich, capitaine des Turcomans, avec leurs troupes formant ensemble neuf mille hommes à cheval. Et ce jour il invita le césar. Et dès qu'ils eurent mangé, ce Gircon, capitaine des Alains, entra dans le palais où était Kyr Michel et sa femme, et le césar; ils tirèrent leurs épées et percèrent le césar et tous ceux qui étaient avec lui; et puis, parcourant la cité, ils tuèrent tous ceux qui étaient venus avec le césar; de sorte qu'il n'en échappa que trois, qui montèrent en un clocher; et de ces trois l'un était En Raimond Alquier, fils d'En Gilbert Alquier, chevalier de Catalogne, natif de Castillon d'Ampurie; l'autre, un fils d'un chevalier de Catalogne, nommé G. de Tous; et l'autre Bérenger de Roudor, qui était du Lobrégat. Et ceux-ci furent attaqués dans le clocher et se défendirent tant, que le fils de l'empereur dit que ce serait un crime de les faire périr; ainsi il les sauva, et ce furent les seuls qui échappèrent. La méchanceté dudit Kyr Michel fut bien plus grande, car il ordonna que ces Turcomans et partie des Alains allassent à Gallipoli, et le jour où le césar périssait, ils devaient ravager toutes les habitations de Gallipoli. Ce jour-là nous avions envoyé tous nos chevaux aux pâturages, et les hommes étaient dans les habitations. Que vous dirai-je? Ils nous trouvèrent sans défense, nous prirent tous les chevaux restés dans les

habitations et tuèrent plus de mille personnes. Ainsi il ne nous resta que deux cent-six chevaux, et nous ne restâmes pas plus de trois mille trois cent sept hommes d'armes, entre gens de cheval, de pied, de mer et de terre. Et bientôt ils nous entourèrent ; et il vint sur nous si grand nombre de gens, qu'ils étaient bien quatorze mille hommes à cheval entre Turcomans, Alains et Grecs, et bien trente mille hommes de pied. Si bien que le mégaduc En Beranger d'Entença ordonna que nous fissions un fossé, et que dans cette circonvallation nous missions tout le territoire de Gallipoli ; ainsi fîmes-nous. Que vous dirai-je ? Pendant quinze jours nous fûmes obligés de nous battre avec eux deux fois le jour ; et chaque jour nous était désastreux, car nous perdions du monde en nous battant contre eux. Que vous dirai-je? Étant ainsi assiégés comme nous l'étions, En Béranger d'Entença fit préparer cinq galères et deux barques, et malgré nous tous il dit qu'il voulait aller faire une attaque, afin de pouvoir rafraîchir la troupe de vivres et d'argent. Nous lui dîmes tous qu'il ne fallait pas le faire, et qu'il valait mieux que nous combatissions tous ensemble contre ceux qui nous assiégeaient. Mais lui, comme brave et sage chevalier qu'il était, voyait le péril de la défense et ne se rendait nullement à notre avis. Il songea donc à aller faire une attaque du côté de Constantinople, dans l'intention, lorsqu'il l'aurait faite, de revenir à Gallipoli. Et il ne resta avec nous

que cinq cavaliers, savoir : En G. Sischar, cavalier de Catalogne, En Ferrand Gorri, un cavalier d'Aragon, En Jean Peris de Caldès de Catalogne, et Rexamen d'Albero. Nous reconnûmes combien nous étions, quand En Béranger d'Entença fut parti de Gallipoli, et nous trouvâmes que nous étions, entre gens de cheval et gens de pied, mille quatre cent soixante-deux hommes d'armes, parmi lesquels deux cent six hommes de cheval, qui n'avaient pas de chevaux, et mille deux cent cinquante-six hommes de pied. Et nous restâmes en tel souci, que tous les jours nous nous battions contre ceux qui nous entouraient.

A présent, je vais cesser de parler de nous à Gallipoli, car je saurai bien y revenir, et vais vous parler d'En Bérenger d'Entença, qui s'en alla et prit la cité de Recrea, qui est à vingt-trois milles de Constantinople ; et là il gagna tant que ce fut sans fin ; et cette cité est celle où était Hérode, qui fit tuer une partie des Innocents. Et je veux vous conter un miracle qui est visible : il y a dans ce lieu de Recrea, un golfe qui va dans l'île de Marmora, qui est une île où se taillent tous les marbres de la Romanie; et dans ce golfe il y a deux bonnes cités. L'une a nom Planido, et l'autre Redisto ; et il vous faut savoir que, dans cette cité de Redisto, il nous fut fait la plus grande méchanceté qui jamais fut faite à personne; et afin que vous sachiez quelle fut cette méchanceté, je vous la dirai.

CHAPITRE CCXVI.

Comment la Compagnie du césar décida de défier l'empereur, et de rompre la foi qu'elle lui avait jurée, attendu ce qu'il avait fait; et comment l'empereur de Constantinople fit tuer En Ferrand d'Aunès, amiral, ainsi que tous les Catalans et Aragonnais qui étaient à Constantinople.

La vérité est que, quand le césar fut mort, qu'on nous eut poursuivi, et qu'on nous tenait assiégés à Gallipoli, nous fûmes d'accord qu'avant que nous fissions du mal à l'empereur, nous le défiassions et rompissions notre foi envers lui, à cause de ce qu'il nous avait fait, et que cette rupture et ce défi se fissent à Constantinople, en présence de ceux de la commune de Venise, et par des lettres patentes. On ordonna donc à Sischar, chevalier, à Pierre Lopis, adalil, et à deux almogavares et deux pilotes, d'y aller avec une barque de vingt rames, de la part d'En Béranger d'Entença et de toute la compagnie; et ainsi fut fait, et ils s'en allèrent à Constantinople. Et devant les hommes des communes ci-devant désignés, ils défièrent l'empereur, et puis rompirent la foi à lui donnée, et déclarèrent que deux contre deux, cent contre cent, ils étaient prêts à prouver que, méchamment et à tort, il avait fait tuer le césar et les autres gens qui avaient été avec lui, et qu'on avait attaqué la troupe sans défi préalable, et

qu'ainsi sa foi était rompue ; et que de là, en avant, ils se détachaient de lui. Et de cela ils firent des lettres patentes, divisées par A, B, C, qu'ils emportèrent, et dont ils laissèrent copie aux mains desdites gens des communes ; et l'empereur s'excusa, protestant qu'il ne l'avait point fait. Voyez comment il pouvait s'excuser. Ce jour même il fit tuer tous les Catalans et Aragonais qui étaient à Constantinople, ainsi qu'En Ferrand d'Aunès, amiral.

CHAPITRE CCXVII.

Comment les messagers envoyés à Constantinople vers l'empereur pour le défier furent pris et écartelés dans la cité de Rédisto ; et du miracle du golfe de Marmora, où fut égorgé un grand nombre d'innocents par Hérode.

Quand cela fut fait, ils quittèrent l'empereur et demandèrent qu'il leur donnât un guide jusqu'à ce qu'ils fussent à Gallipoli ; et on leur donna le guide. Quand ils furent à la cité de Redisto, le guide les fit tous prendre, vingt-sept qu'ils étaient, Catalans et Aragonais ; et ils les écartelèrent tous dans la boucherie, et les pendirent en quartiers. Et vous pouvez comprendre quelle fut cette cruauté que fit faire l'empereur à ces hommes qui étaient des envoyés. Mais que vôtre cœur se reconforte, car bientôt de ceci fut tirée grande vengeance par la Compagnie, avec l'aide de Dieu ; et jamais si grande vengeance n'eut lieu. Or en ce golfe est tel miracle,

que de tout temps vous y trouverez des traînées de sang, qui sont aussi grandes que des couvertures ; et il y en a de plus grandes et de plus petites ; et ce golfe est de tout temps plein de telles traînées de sang vif ; et ensuite, quand vous êtes hors de ce golfe, vous n'en trouvez point ; et les mariniers recueillent de ce sang, qu'ils portent d'un bout du monde à l'autre, comme des reliques ; et cela provient du sang des Innocents qui furent jetés en ce lieu ; et cela est ainsi en ce lieu depuis ce temps, et sera toujours de même. Et ceci est la vérité ; car j'en ai recueilli moi-même de ma propre main.

CHAPITRE CCXVIII.

Comment En Béranger d'Entença, après avoir ravagé Recrea, fut rencontré par dix-huit galères des Génois, et fut pris par eux par trahison ; et comment moi, En Ramond Muntaner, je voulus donner dix mille perpres d'or pour qu'ils me le livrassent.

Quand En Béranger d'Entença eut ravagé la cité de Recrea, ce qui fut un des plus beaux fait du monde, il s'en retourna avec grand gain. Mais, comme il s'en retournait à Gallipoli, dix-huit galères des Génois venaient à Constantinople et devaient entrer dans la mer majeure, et elles se trouvèrent avec lui à la plage qui est entre Planido et le cap du Gano ; et En Béranger d'Entença fit armer ses

gens et diriger la proue vers la terre, et la poupe des cinq galères fut en dehors; et les Génois le saluèrent, et puis, avec une barque, ils allèrent vers lui pour lui donner sécurité; et le capitaine des galères invita à manger en sa galère En Béranger d'Entença, qui, par malheur pour sa personne, se fia à lui, et alla dans la galère du capitaine. Et tandis qu'ils mangeaient, et que la troupe d'En Béranger d'Entença fut désarmée, ils allèrent contre les galères, et en prirent quatre, firent tous les hommes prisonniers, et en tuèrent bien deux cents; mais la galère sur laquelle était En Béranger de Vilamari et d'autres chevaliers, ne voulut point rendre les armes. Que vous dirai-je! Sur cette galère se livra une telle bataille, qu'il y périt bien trois cents Génois, et ceux de la galère furent tous tués, de sorte qu'il n'en échappa pas un seul. Vous voyez ainsi quelle invitation firent les Génois à En Béranger d'Entença, qu'ils emmenèrent prisonnier à Constantinople, lui et tous ceux qui restèrent en vie; et ils eurent tout ce qu'En Béranger d'Entença avait gagné à la cité de Recrea. Cela prouve que tout seigneur, ou tout autre homme, est bien fou de se fier aux hommes des communes; car celui qui ne sait ce que c'est que la foi, ne peut la garder. Ainsi ils emmenèrent En Béranger d'Entença prisonnier, ainsi que tous les siens, et les tinrent mal à l'aise à Pera, qui est un faubourg des Génois à Constantinople; et il se passa bien un mois avant que les galères fussent entrées et sorties de la mer majeure; et puis ils

l'emmenèrent à Gènes et passèrent par Gallipoli ; et moi, le voyant, je voulus donner dix mille perpres d'or, qui valent chacun dix sous barcelonnais, pour qu'ils nous le laissassent, et ils ne voulurent pas le faire ; et quand nous vîmes que nous ne pouvions pour rien l'avoir, nous lui donnâmes, afin qu'il pût les dépenser, mille perpres d'or ; et ainsi ils l'emmenèrent à Gênes. Et ici je cesse de vous parler d'En Béranger d'Entença. Je saurai bien y revenir en temps et lieu ; et je reviens à parler de nous autres, qui étions restés à Gallipoli.

CHAPITRE CCXIX.

Comment ayant sû la prise d'En Berenger d'Entença et la mort des envoyés à Gallipoli, nous décidâmes en conseil de défoncer les galères et tous les vaisseaux, afin que nul ne pût s'échapper ni fuir sans combattre.

La vérité est que, lorsque nous sûmes qu'En Bérenger d'Entença avait été pris, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, qui étaient morts ou prisonniers, nous fûmes fort déconcertés. Il en fut de même quand nous apprîmes la mort de Sischar et des autres messagiers que nous avions expédiés à l'empereur. Un jour nous délibérâmes pour savoir ce que nous ferions ; et comme je vous ai dit, nous trouvâmes que nous n'étions restés que deux cent six hommes de cheval, et douze cent cinquante-six hommes de pied. Les

avis furent partagés ; les uns disaient qu'il fallait aller avec tout ce qui était à nous dans l'île de Metelin, qui est une île bonne et opulente; que nous avions encore quatre galères, douze barques armées et beaucoup d'autres barques, ainsi que deux navires à deux ponts; qu'ainsi nous pouvions nous retirer sains et saufs, et que de cette île nous pourrions faire la guerre à l'empereur. L'autre avis était que ce serait grande honte à nous, qu'après avoir perdu deux hauts seigneurs et tant de braves gens qui avaient péri par si grande trahison, nous ne les vengeassions pas, ou ne mourussions pas comme eux ; qu'il n'y avait personne qui ne dût nous lapider, surtout étant gens de si haute réputation comme nous étions, et la justice étant de notre côté; et qu'ainsi il valait mieux mourir avec honneur, que de vivre avec déshonneur. Que vous dirai-je? Le résultat du conseil fut qu'il fallait combattre de tout notre pouvoir, et poursuivre la guerre, et que tout homme qui dirait autrement, devait périr. Que vous dirai-je! Notre résolution fut si ferme, que de suite nous enlevâmes des galères, des bâtiments, des barques et du navire, deux planches du fond à chacun, afin que nul ne pût faire compte de se sauver par mer, et qu'ainsi chacun songeât à agir de bon cœur, et telle fut la fin du conseil. Ainsi nous allâmes de suite défoncer tous les vaisseaux. Et je fis faire une grande bannière de saint Pierre de Rome, qui fut placée à notre

fort ; et je fis faire une bannière royale de notre seigneur roi d'Aragon, une autre du roi de Sicile, et une autre de saint George ; ces trois-là pour porter au combat, et celle de saint Pierre, pour rester à la maîtresse tour. Et du jour au lendemain elles furent faites.

CHAPITRE CCXX.

Comment la Compagnie délibéra de combattre contre ceux que Kyr Michel avait envoyés contre Gallipoli, et comment la Compagnie les vainquit et en tua bien vingt-six mille, entre gens de pied ou de cheval.

Quand vint le vendredi à l'heure de vêpres, vingt-trois jours avant Saint-Pierre de juin, nous nous plaçâmes tous avec nos armes à la porte de fer du château ; et à la maîtresse tour je fis plaçer dix hommes. Un marinier, qui avait nom En Béranger de Ventayola, qui était du Lobregat, entonna les cantiques du bienheureux saint Pierre, et tous nous lui répondîmes les larmes aux yeux. Et quand il eut fini le cantique, et que la bannière de saint Pierre fut élevée, nous commençâmes tous à chanter *Salve Regina* ; et il faisait beau temps et clair, de sorte qu'il n'y avait pas un seul nuage au ciel ; et quand la bannière fut élevée, un nuage passa sur nous et nous couvrit tous d'eau, comme nous étions agenouillés ; et il dura autant que dura le chant du *Salve Regina* ; et quand cela

fut fait, le temps redevint aussi clair qu'auparavant. Nous en eûmes tous une grande joie, et nous ordonnâmes qu'à la nuit chacun se confessât, qu'à l'aube du jour on se réunît, et qu'au lever du soleil, quand l'ennemi viendrait nous attaquer, chacun fût prêt à combattre; et ainsi fîmes nous; et nous remîmes la bannière du seigneur roi d'Aragon à En Guillaume Peris de Caldès, chevalier de Catalogne, et la bannière du roi de Sicile à En Ferrand Gori, chevalier; la bannière de saint George fut remise à En Examen d'Albero, et Rocafort remit sa bannière au fils d'un chevalier nommé Guillaume de Tous; et nous disposâmes l'ordre de bataille, de manière que nous ne formâmes ni front, ni centre, ni réserve; mais les hommes à cheval furent placés sur la gauche et les piétons à droite. Lorsque nous l'eûmes ordonné ainsi, les ennemis le surent; il est vrai que l'armée des ennemis était campée près de nous, sur une colline de terre toute labourée, qui était à deux mille de nous. Et dès qu'arriva le matin du samedi, vingt-deux jours avant la fête de Saint-Pierre de juin, ils vinrent huit mille hommes à cheval, et nous étions prêts au combat. Ils en laissèrent deux mille avec leurs hommes de pied auprès des tentes; car ils comptaient bien avoir gagné la bataille. Quand le soleil parut, nous fûmes hors des tranchées, tous prêts à combattre, et dans l'ordre qui a été dit ci-devant. Il fut ordonné que nul ne bougeât avant que le mot d'ordre ne fût

donné par En Béranger de Ventayola; et lorsqu'il serait donné, les trompettes et les cors devaient sonner, et tous ensemble attaquer; ainsi fut fait. Les ennemis se tenaient lances en arrêt, prêts à frapper; et lorsque les signaux ordonnés furent faits, nous attaquâmes tous en masse, et nous donnâmes si fort au milieu d'eux, qu'il paraissait que tout le château s'écroulât. Ils nous heurtèrent aussi très vigoureusement. Que vous dirai-je? pour leurs péchés et notre bon droit, ils furent vaincus; et lorsque le front fut vaincu, nous frappâmes si bien, que nul ne levait le bras sans blesser un ennemi.

Nous arrivâmes jusqu'à la montagne où était leur armée, faisant bonne contenance, et bien disposés, gens de pied comme de cheval, à recevoir et à seconder les leurs. Nous pensions avoir fort à faire; mais une voix s'éleva parmi nous, nous engageant à crier tous, quand nous serions au pied de la côte, comme nous le fîmes: « En avant! » en avant! Aragon! Aragon! saint Georges! » saint Georges! » Ainsi nous reprîmes vigueur, et fondîmes rudement sur eux, et ils cédèrent. Alors nous n'eûmes plus qu'à frapper. Que vous dirai-je? Autant le jour dura, autant dura la poursuite, qui se continua bien pendant vingt-quatre milles; si bien que la nuit fut noire avant que nous les quittassions. Et à la nuit nous nous en retournâmes; et il fut minuit avant que nous fussions revenus à Gallipoli.

Le lendemain, nous reconnûmes notre Compa-

gnie, et nous vîmes que nous n'avions perdu qu'un homme de cheval et deux de pied. Nous allâmes nous emparer de leur camp. Il est très certain que nous trouvâmes qu'ils avaient perdu plus de six mille hommes de cheval et plus de vingt milles de pied. Et ce fut la colère de Dieu qui tomba sur eux; car nous ne pouvions nullement supposer qu'il y eût autant d'hommes morts, et nous pensions qu'ils s'étaient tués les uns les autres. Il périt également beaucoup de monde sur les barques; il y en avait un grand nombre qui avaient été tirées en terre, et toutes étaient rompues. Ils les mettaient sur le rivage, et puis s'y plaçaient en si grande quantité, que lorsqu'ils étaient en mer ils chaviraient et se noyaient. Il périt ainsi bien du monde. Que vous dirai-je? Le gain que nous fîmes en cette bataille fut tel que nul ne pouvait en faire le compte. Nous fûmes huit jours à prendre ce qui était en leur camp. Nous n'étions occupés qu'à enlever l'or et l'argent que ces hommes portaient sur eux; car toutes les ceintures des gens de cheval, les épées, les selles et les freins, et toutes leurs armes sont garnies d'or et d'argent; et chacun d'eux portait des espèces, et les gens de pied aussi. Et ce que l'on gagna fut sans fin.

Nous eûmes aussi trois mille chevaux vivants; les autres étaient morts ou allaient par les champs traînant leurs entrailles. Ainsi nous eûmes tant de chevaux qu'il y en eût bien trois pour chacun. Lorsque le camp fut pris, je fis marché avec quatre Grecs

que je trouvai dans une maison; c'étaient de pauvres hommes qui étaient de Gallipoli; et je leur dis que je leur ferais beaucoup de bien s'ils voulaient être espions; ils acceptèrent avec beaucoup de plaisir. Je les vêtis fort bien à la grecque, et je leur donnai à chacun un des chevaux que nous avions; et ils jurèrent qu'ils me serviraient fidèlement. Aussitôt j'envoyai deux d'entre eux à Andrinople, pour voir ce que faisait le fils de l'empereur; j'envoyai les deux autres à Constantinople. Peu de jours après, ceux qui étaient allés vers le fils de l'empereur s'en revinrent, et dirent que le fils de l'empereur marchait contre nous avec dix-sept mille hommes à cheval et bien cent mille hommes à pied, et qu'il était déjà parti d'Andrinople.

CHAPITRE CCXXI.

Comment la Compagnie ayant su l'approche de Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, décida d'attaquer son avant-garde, qu'elle vainquit, et comment Kyr Michel s'échappa, blessé au visage par un bâton pointu.

Sur cela, nous nous réunîmes tous en conseil pour savoir ce que nous ferions; et la fin de notre conseil fut tel, que nous dîmes : que Dieu et les bienheureux seigneurs saint Pierre, saint Paul et saint George nous avaient fait obtenir la victoire contre ces méchants, qui, par une si grande trahison, avaient tué le césar; que nous ne devions nulle-

ment rester à Gallipoli ; que Gallipoli était une place forte ; que nous avions tant gagné, que cela pourrait amollir notre courage, et qu'il ne fallait pas nous laisser assiéger ; de plus, que le fils de l'empereur ne pouvait marcher avec toute son armée ; qu'il fallait qu'il formât une avant-garde, et que nous devions l'attaquer ; que si nous détruisions l'avant-garde, ils seraient tous battus ; que nous ne pouvions monter au ciel, ni descendre aux enfers, ni nous en aller par mer ; que nous ne pouvions donc que passer par leurs mains ; qu'ainsi il était à propos que notre cœur ne fléchît nullement, quoi que nous eussions gagné, ni quelque force que nous vissions devant nous. Ainsi nous songeâmes à aller au-devant de lui. Tel fut l'avis unanime. Nous laissâmes le château avec cent hommes et les femmes, et nous partîmes.

Quand nous eûmes fait trois journées, nous dormîmes, ainsi qu'il plut à Dieu, au pied d'une colline, et les ennemis passèrent la nuit de l'autre côté, ce que nous ne savions ni les uns ni les autres. Quand il fut minuit, nous vîmes une grande clarté occasionée par les feux qu'ils faisaient. Nous envoyâmes à la découverte deux Grecs que nous prîmes, et nous sûmes qu'en ce lieu était campé le fils de l'empereur, avec six mille hommes de cheval, et que, de grand matin, ils se mettraient en route pour venir à Gallipoli ; que l'autre partie de l'armée, l'eau ne leur suffisant point, était à environ une lieue de lui, et s'approchait.

Le fils de l'empereur était logé en un château qui était en cette plaine, nommé Apro; c'était un bon et fort château, avec une grande ville; et nous fûmes très satisfaits quand nous sûmes quel château et quelle ville il occupait; car nous faisions compte que la lâcheté de ces gens était si grande, qu'ils feraient bientôt en sorte d'arriver, comme ils pourraient, au château ou à la ville d'Apro. Et quand vint l'aube du jour, nous nous confessâmes et nous communiâmes tous, et nous nous mîmes tous sous les armes, en bataille rangée, à monter la colline qui était toute de terre labourée. Quand nous fûmes montés, et que le jour parut, ceux de l'armée ennemie nous virent, et pensèrent que nous venions nous rendre à merci au fils de l'empereur. Mais le fils de l'empereur ne prit pas cela pour un jeu, et se mit en défense; car il était bon chevalier, et rien ne lui manquait, si ce n'est la loyauté. Ainsi, bien disposé de son corps, il vint à nous avec toute sa troupe, et nous marchâmes à lui. Quand l'attaque fut commencée, une bonne partie de nos almogavares descendit de cheval, parce qu'ils manœuvraient mieux, en ce lieu-là, à pied qu'à cheval, et nous nous mîmes tous à combattre vigoureusement, et eux de même contre nous. Que vous dirai-je? il plut à Dieu que leur avant-garde fût vaincue, comme à la précédente bataille; le fils seul de l'empereur, avec environ cent cavaliers, continuait à se battre contre nous, si bien que, dans une attaque qu'il fit, il frappa un

marin qui avait nom Béranger Ff., lequel était sur un bon cheval qu'il avait gagné à la précédente bataille, et portait aussi une très belle cuirasse qu'il avait également gagnée; mais il n'avait pas d'écu, parce qu'il ne savait pas bien s'en servir à cheval; et le fils de l'empereur pensa que c'était un homme de marque, et le frappa de son épée au bras gauche, si bien qu'il le blessa à la main; et celui-ci, qui se vit blessé, et qui était puissant et ardent, l'embrassa, et avec un bâton pointu qu'il avait en main, il lui donna bien treize coups, de manière qu'un de ces coups le blessa au visage et le défigura. Alors le fils de l'empereur perdit son écu et tomba de cheval, et les siens l'enlevèrent de la mêlée qui était grande. Nous ne savions pas qui il était, et ses gens l'emportèrent au château d'Apro. Ensuite le combat fut terrible jusqu'à la nuit; et Dieu, auteur de tout bien, nous aida si fort qu'ils furent tous mis en déroute jusqu'au château d'Apro; car ils fuyaient tous là, et arrivait qui pouvait; cependant il ne s'en échappa pas tellement qu'il ne pérît ce jour-là plus de deux milles hommes de cheval, et des gens de pied sans fin. Il ne périt pas plus de neuf hommes de cheval des nôtres et vingt-sept hommes de pied. La nuit, nous restâmes au camp tout armés; le lendemain, nous pensions qu'ils livreraient encore bataille, mais nous n'en trouvâmes pas un seul au camp. Nous allâmes au château, nous l'attaquâmes et restâmes bien là huit jours; ensuite nous levâmes

le camp et emmenâmes avec nous dix chariots chargés; et chacun d'eux était tiré par quatre bœufs. Nous amenâmes aussi une si grande quantité de bestiaux, qu'ils couvraient toute la contrée, et nous gagnâmes infiniment plus encore qu'à la précédente bataille. Dès lors toute la Romanie fut soumise. Nous leur avions mis tellement la peur au corps, qu'on ne pouvait pas crier : *Francs* ! qu'ils ne prissent aussitôt la fuite. Et ainsi nous retournâmes pleins de joie à Gallipoli; et puis tous les jours nous faisions des courses à cheval jusques aux portes de Constantinople.

Un jour, il arriva qu'un almogavare à cheval, nommé Perich de Naclara, ayant perdu au jeu, prit les armes, et avec ses deux fils, sans autre compagnie, alla cheminant jusqu'à Constantinople ; et dans un jardin de l'empereur, il trouva deux marchands génois qui chassaient aux cailles ; il les prit et les emmena à Gallipoli, et il reçut, pour leur rançon, trois mille perpres d'or ; une perpre vaut dix sous barcelonnais ; et chaque jour l'on faisait beaucoup de semblables chevauchées.

CHAPITRE CCXXII.

Comment la Compagnie ravagea la cité de Redisto et celle de Panido, et fit aux habitants de Redisto ce qu'ils avaient fait à leurs envoyés; et comment En Ferran Ximénès d'Arénos vint les trouver lorsqu'ils étaient à Redisto et à Panido.

Après toutes les choses et les courses que l'on faisait tous les jours dans le pays, la Compagnie se mit en tête d'aller ravager la cité de Redisto, là où nos envoyés avaient été tués, coupés en quartiers et suspendus dans la boucherie. Et ainsi qu'ils se le mirent en tête cela fut fait; de sorte qu'ils y allèrent à l'aube du jour; et à toutes les personnes qu'ils trouvèrent en cette cité, hommes, femmes et enfants, ils firent ce qu'on avait fait aux envoyés. Quoi qu'on pût faire, ils ne voulurent pas s'arrêter dans ce massacre; c'était assurément une grande cruauté, mais enfin c'était une vengeance qu'ils tiraient. Quand ils eurent fait cela, ils allèrent prendre une autre cité, qui est à une demi-lieu de celle-là, et qu'on nomme Panido. Quand ils eurent ces deux cités, ils jugèrent à propos de s'y fixer tous avec leurs femmes, leurs enfants et leurs maîtresses, excepté moi, qui restai à Gallipoli avec les hommes de mer, cent almogavares et cinquante hommes à cheval. Ils se fixèrent à Panido et à Redisto, parce qu'ils étaient ainsi à soixante milles de Constantinople. Et quand la Compagnie se fut ainsi établie, En Ferrand Ximénès d'Arénos, qui s'était séparé du mégaduc à

Artaki, le premier hiver, à la suite d'une discussion qu'il avait eue avec lui, était allé trouver le duc d'Athènes, qui lui fit beaucoup d'honneur. Et sachant que nous étions victorieux de nos ennemis, lui, comme bon et expert chevalier qu'il était, pensant que nous avions besoin de monde, vint à nous de la Morée avec une galère, et amena environ quatre-vingt Catalans ou Aragonnais. Nous en eûmes un grand plaisir; ils furent tous bien pourvus, et nous leur donnâmes tant, que lui et sa troupe furent montés de bons chevaux, et nous le fournîmes de toutes sortes de choses, comme nous aurions fait pour mille, s'ils eussent été mille.

CHAPITRE CCXXIII.

Comment En Ferran Ximénès d'Arénos fit une incursion jusqu'auprès de Constantinople, et, en plein jour, attaqua et prit d'emblée le château de Médito; et comment la troupe se divisa en trois parties.

Selon qu'il fut ordonné, il prit un jour environ cent cinquante hommes de cheval et trois cents de pied, et il alla faire une incursion jusqu'à la cité de Constantinople; et comme ils s'en revenait, ramenant avec lui les gens et les bestiaux qu'il avait pris, l'empereur envoya à un passage par lequel il devait passer, huit cents hommes de cheval et deux milles de pied. En Ferrand Ximénès, qui les vit, harangua ses gens, et les exhorta à se bien conduire. Ils attaquèrent tous ensemble. Que vous dirai-je? Entre les morts et les prisonniers,

il y eut plus de six cents hommes de cheval et deux milles de pied. Ce fut un bon et honorable fait d'armes. Et il gagna tant, lui et sa troupe, qu'au moyen de ce gain, il alla assiéger un château qui est à l'entrée de la Bouche-d'Avie, qui s'appelle Medito. Or sachez que ce siége n'était fait que par quatre-vingts hommes de cheval et deux cents de pied. Et dedans se trouvaient plus de sept cents Grecs hommes d'armes. Et en vérité ce brave homme était plutôt assiégé que ceux du château; car tout le pain que sa troupe mangeait, c'était moi qui le lui envoyais de Gallipoli sur des barques; et il y a vingt-quatre milles de Gallipoli à ce lieu-là; j'avais à lui faire parvenir toutes les provisions. Il tint le siége pendant six mois, restant là, à ne faire que lancer des traits, nuit et jour, au moyen de ses balistes. Je lui avais envoyé dix échelles de corde avec des crochets; et plusieurs fois la nuit il tâcha de s'emparer du château, et ne le put pas. Or, je veux vous raconter la plus merveilleuse aventure qui leur arriva; jamais il n'en fut de pareille.

Un jour de juillet, qu'il faisait très grande chaleur, et que parmi ses gens, les uns dormaient, les autres étaient tranquilles, et d'autres conversaient, tandis que la terre bouillait de chaleur, chacun sommeillait, mais En Ferrand Ximénès veillait, comme celui qui était chargé d'un grand poids. Il regarda les murailles, et n'y entendit parler personne; nul ne paraissait au-dessus; il s'approcha

du mur, et fit semblant d'y appliquer une échelle, et personne ne se présenta. Alors il s'en retourna au camp; il fit avertir chacun de main en main, et sans bruit; il prit cent hommes jeunes et robustes, et avec les échelles, ils s'approchèrent des murailles, y appliquèrent les échelles et montèrent l'un après l'autre, cinq hommes à chaque échelle; ils escaladèrent si doucement qu'ils ne furent point entendus. Ensuite il en monta d'autres, si bien qu'ils furent soixante. Ils allèrent s'emparer de trois tours, et En Ferrand Ximénès vint à la porte du château avec l'autre partie de ses gens, armés de haches, pour briser la porte. Et tandis que les uns tuaient ceux qui étaient aux murailles et la sentinelle qui était en dedans, les autres brisaient la porte ; de sorte que les soixante hommes étant sur les murailles, fondirent sur ceux qui s'y trouvaient, et qui dormaient. Chacun courut contre eux, et En Ferrand Ximénès alla à la porte et la brisa sans trouver personne qui s'y opposât. Lorsque les portes furent brisées, ils entrèrent, tuèrent et détruisirent tout ce qu'ils rencontrèrent. Ainsi fut pris le château. Il y trouvèrent tant d'argent, que de là en avant En Ferrand Ximénès et sa troupe ne manquèrent de rien et furent tous riches. Or, vous avez entendu le plus beau fait d'armes dont vous ayez jamais ouy parler, puisque, en plein jour, on prit d'emblée un château qui avait été assiégé pendant huit mois. Et lorsque ceci fut fait, la Compagnie se sépara en trois parties, qui formèrent trois

corps en différents lieux, savoir : l'un sous les ordres d'En Ferrand Ximénès à Médito ; moi Ramon Muntaner, à Gallipoli, avec tous les hommes de mer et autres ; car Gallipoli était le centre de tout, et là venaient tous ceux qui avaient besoin de vêtements, d'armes ou autres choses, et en cette cité ils trouvaient tout ce dont ils avaient besoin ; et là venaient et demeuraient tous les marchands, quels qu'ils fussent. Et à Redisto et à Panido était Rocafort avec tout le reste de la troupe. Nous étions tous si riches, que nous ne semions ni ne labourions, ni ne faisions cuver des vins, ni ne cultivions les vignes ; et cependant tous les ans nous recueillions chacun tout ce qu'il nous fallait en vin, froment et avoine. Et ainsi vécûmes-nous, grâce à Dieu, pendant cinq ans ; et les incursions à cheval se faisaient le plus merveilleusement qu'on puisse imaginer ; tellement que si je vous les racontais, nul ne pourrait suffire à les écrire.

CHAPITRE CCXXIV.

Comment Ser Georges de Christopol, du royaume de Salonique, fondit sur Gallipoli avec quatre-vingts hommes de cheval, lesquels je défis, moi, Ramon Muntaner, avec quatorze hommes de cheval.

La vérité est, qu'un baron, qui était du royaume de Salonique, et qui avait nom Ser George de Christopol, vint du royaume de Salonique vers l'empereur, à Constantinople ; et quand il fut

près de Gallipoli, il dit a sa troupe, qui était d'environ quatre-vingts hommes, bien équipés et bien montés, que, puisqu'ils étaient près de Gallipoli, il voulait la ravager; qu'il savait qu'il n'y avait que peu d'hommes de pied ou de cheval, et qu'ainsi ils auraient les attelages et les chariots qu'on envoyait au dehors pour prendre du bois. Tous approuvèrent son dessein; et à la troisième heure ils furent à Gallipoli. Et moi, tous les jours j'envoyais deux chariots et deux attelages pour les transports, accompagnés d'un écuyer qui était avec moi. C'était un archer à cheval, nommé Marcho. Quand ils furent là où ils devaient prendre du bois, ceux-ci leur coururent sus. L'écuyer, qui les vit, dit à quatre hommes qu'il avait, de monter à une tour qui était sans porte et de se défendre avec des pierres, tandis qu'il courrait à Gallipoli, et que bientôt ils auraient du secours. Ainsi firent-ils. Et les Grecs prirent les chariots et les attelages, et l'écuyer courut à Gallipoli, et donna l'alerte. Nous sortîmes; et, en vérité, nous n'étions pas plus de six cavaliers montés et huit démontés, parce que nous avions envoyé les autres en course avec En Rocafort; et les ennemis vinrent jusqu'à nos barrières, et nous tous, tant à pied qu'à cheval, nous nous réunîmes; ils en firent autant, et nous fondîmes, tous ensemble, à pied ou à cheval, sur eux, ainsi que nous avions fait dans les autres combats. Il plut à notre Seigneur et vrai Dieu que nous fussions vainqueurs; et nous tuâmes ou prîmes trente-sept

cavaliers, et nous les poursuivîmes jusqu'à la tour où étaient mes quatre hommes, qui se trouvaient avec les chars et attelages, et nous recouvrâmes nos quatre hommes; nous laissâmes aller les Grecs à la male-heure, et nous nous en retournâmes à Gallipoli. Le lendemain, nous fîmes un encan des chevaux et des hommes, et de ce que nous avions pris, et nous partageâmes le gain; savoir, pour cavalier monté, vingt-huit perpres d'or; pour ceux non montés, quatorze, et pour les piétons, sept. Ainsi chacun eut sa part; et je vous ai raconté cette belle aventure, afin que vous sachiez qu'il n'y a rien qui ne soit au pouvoir de Dieu; car ceci n'eut pas lieu par notre mérite, mais bien par la vertu et la grâce de Dieu.

CHAPITRE CCXXV.

Comment En Rocafort fit une incursion à Lestenayre, et y brûla et incendia tous les navires, galères et barques qui étaient là; et comment la Compagnie délibéra d'aller combattre les Alains, et le sort décida que moi, En Ramon Muntaner, je resterais à la garde de Gallipoli.

Tandis que cela s'était passé, En Rocafort était allé courir en un lieu qui est en Mer Majeure, et qui a nom Lestenayre, où se font tous les navires, barques et galères qui se construisent en Romanie; et il y avait à Lestenayre plus de cent cinquante barques d'une ou d'autre sorte; et les nôtres les prirent et brûlèrent toutes, et ils ravagèrent toute

la ville et les maisons du pays, et il s'en retournèrent avec d'immenses prises, et ils gagnèrent sans fin. Peu de jours après, nous nous mîmes en tête, En Rocafort, En Ferran Ximénès, moi et les autres, que tout ce que nous avions fait n'était rien, si nous n'allions combattre les Alains qui avaient tué le césar; et finalement la chose fut décidée, et nous la mîmes de suite en œuvre; et il fut décidé que ceux de la Compagnie qui étaient à Panido et à Redisto avec leurs femmes et enfants, retourneraient à Gallipoli avec leurs femmes, leurs maîtresses, leurs enfants, et tout ce qui était à eux, qu'ils les y laisseraient avec tout leur avoir, et qu'ils déployeraient les bannières. Cela se fit ainsi, parceque Gallipoli était le chef-lieu de toute l'armée; et j'étais à Gallipoli avec toute ma maison et tous les écrivains de l'armée, et j'étais commandant de Gallipoli; et, comme l'armée y était, tous étaient sous mon pouvoir, du plus grand au plus petit. J'étais chancelier et maître-rational[1] de toute l'armée, et tous les écrivains de l'armée demeuraient toujours avec moi; de telle sorte qu'en nul temps, ni en aucune heure, aucun de ceux qui étaient dans l'armée ne savaient combien nous étions, excepté moi; et je tenais registre des chevaux armés ou non armés, ou hommes de pied que chacun prenait avec lui. Avec mon livre, on pouvait faire

1. Dignité de la couronne d'Aragon.

le partage du butin des courses, et j'avais la cinquième partie des courses de mer et de terre. Je tenais aussi le sceau de la Compagnie ; car, lorsque le césar fut mort et En Béranger d'Entença pris, la Compagnie fit faire un grand sceau sur lequel était le bienheureux saint Georges, et il portait ces mots : *Sceau de l'armée des Francs qui règnent sur le royaume de Macédoine*. Et ainsi Gallipoli fut toujours le chef-lieu de cette Compagnie ; savoir, pendant sept ans que nous en fûmes les maîtres, depuis la mort du césar ; et pendant cinq ans que nous vécûmes des bontés de Dieu, sans semer, planter ni labourer. Et quand toute la Compagnie fut à cette ville, le sort me désigna pour rester à la garde de Gallipoli, des femmes, des enfants et de tout ce qui appartenait à la Compagnie. On me laissa deux cents hommes d'armes à pied et vingt à cheval, de ma compagnie, et il fut décidé qu'ils me donneraient le tiers du cinquième de ce qu'ils gagneraient, qu'un autre tiers serait partagé entre ceux qui restaient avec moi, et l'autre tiers serait pour En Rocafort.

CHAPITRE CCXXVI.

Comment la Compagnie partit pour aller combattre les Alains, et tua Gircon, leur chef, abattit leurs bannières, et massacra toute sa troupe. Et ce qui advint à un cavalier des Alains qui voulut délivrer sa femme de notre Compagnie.

Et avec la grâce de Dieu, l'armée résolut de sortir de Gallipoli ; et il y avait bien douze journées

de là jusqu'au lieu où étaient les Alains, sur les terres de l'empereur de Lantzaura. Et si quelqu'un me demande pourquoi on partageait le cinquième, puisque deux cents hommes qui devaient rester avec moi en eurent le tiers, je vous dis que cela fut ainsi fait, parce que nous ne trouvions personne qui voulût rester, et que de ceux qui restèrent, il en partit tant pendant la nuit qu'il ne resta avec moi que cent trente-trois hommes de pied, de mer ou almogavares, et sept chevaux armés qui étaient de ma maison, et qu'il me fallut donner congé aux autres par force, et ils promirent de partager par moitié tout le gain que Dieu leur accorderait avec ces sept chevaux armés qui restèrent avec moi. Et ainsi je restai mal accompagné d'hommes, mais bien accompagné de femmes; car il resta bien ensemble plus de deux mille femmes entre unes et autres avec moi. Or l'armée s'en alla à la bonne heure, et ils allèrent tant par leurs journées, qu'ils entrèrent dans l'empire de Lantzaura, en une belle plaine; et Gircon, chef des Alains, qui de ses mains avait tué le césar à Andrinople était là, et avait avec lui trois milles hommes de cheval et six milles de pied. Tous y avaient leurs femmes et leurs enfants. Ces Alains vivent à la manière des Tartares, vont toujours avec tout leur avoir et ne se logent jamais en cité, ville ou lieu habité; et quand les nôtres furent proche, les Alains se tinrent renfermés pendant un jour, sans s'approcher des nôtres, et cela afin de se préparer et former leur plan de bataille. Ces Alains sont

regardés comme la meilleure cavalerie qui soit dans le Levant. Quand il eurent reposé un jour, ils vinrent le lendemain se placer à une lieue de nous, puis ils se levèrent de bonne heure, et à l'aube du jour furent sur les nôtres et attaquèrent le camp. Nous avions bien eu connaissance des Alains, mais nous ne les croyions pas aussi près de nous; ainsi il n'y avait de prêts que mille chevaux. Que vous dirai-je? La bataille fut forte et dura tout le jour; si bien qu'à l'heure de midi leur chef Gircon fut tué, sa tête coupée, ses bannières abattues, de sorte que bientôt tous les Alains furent en déroute. Que vous dirai-je? il n'échappa des Alains, soit de gens à pied, soit de gens à cheval, que trois cents hommes; et ils périrent ainsi tous par la douleur qu'ils avaient de perdre leurs femmes et leurs enfants; et je veux vous conter ce qui advint à un cavalier qui emmenait sa femme. Il était sur un bon cheval et sa femme sur un autre, et trois de nos cavaliers allaient après eux. Que vous dirai-je? Le cheval de la femme faiblissait, et lui, l'épée à la main, frappait le cheval du plat de son épée. Enfin, nos gens poursuivaient le cavalier; et lui, voyant qu'il était poursuivi et qu'il allait perdre sa femme, passa un peu devant elle, et elle poussa un grand cri. Il se retourna alors pour l'embrasser et la baiser, après quoi il lui donna un tel coup de son épée sur le cou, qu'il lui fit sauter la tête. Quand il eut fait cela, il se retourna contre nos cavaliers qui prenaient déjà le

cheval de la femme, et il donna un tel coup d'épée à l'un d'eux, nommé G. de Bellver, qu'il lui abattit d'un seul coup le bras gauche et le renversa mort. Les deux autres voyant cela coururent sur lui et lui sur eux. L'un avait nom A. Miro, c'était un adalil qui était un bon homme d'armes, et l'autre se nommait Béranger de Ventayola. Que vous dirai-je ? Il faut que vous sachiez que jamais il ne voulut s'éloigner de sa femme et préféra se laisser mettre en pièces. Remarquez que ce cavalier avait la gloire d'avoir mis à mort G. de Bellver et d'avoir grièvement blessé les deux autres ; et vous verrez par là qu'il mourut en bon chevalier, et que le désespoir lui fit faire ce qu'il fit. C'est par la même cause que moururent la plus grande partie des Alains ; car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, il n'en réchappa que trois cents hommes d'armes ; tous les autres périrent, et les nôtres prirent les femmes et les enfants, et tout ce qu'ils avaient, bêtes et bestiaux. Il voulurent alors connaître combien ils avaient perdu de monde, entre leurs gens de pied et de cheval, et ils trouvèrent que c'était quarante-quatre hommes, et qu'ils avaient un grand nombre de blessés. Ainsi, avec un grand butin, ils s'en retournèrent bien joyeux de la vengeance qu'ils avaient tirée de la mort du césar. Ils se mirent en route, et vinrent prendre un utile repos à Gallipoli.

CHAPITRE CCXXVII.

Il raconte le traité que Ser Antoine Spindola fit avec l'empereur de Constantinople; et comment il défia notre troupe de la part de la commune des Génois, et vint assiéger Gallipoli, où il fut tué, et tous les siens mis en déroute.

En ce moment, je cesserai de vous parler de nos compagnons qui s'en revinrent après tant d'assauts et de fatigues, et je vous reparlerai de nous qui étions restés à Gallipoli, où nous n'eûmes pas moins de peines qu'eux. Dès que la troupe fut partie de Gallipoli pour aller attaquer les Alains, l'empereur le sut. Et ce fut un grand hasard qu'en ce temps-là il se trouvât à Constantinople dix-huit galères de Génois, dont Ser Antoine Spindola était commandant. Il était venu de Gènes à Constantinople pour conduire en Lombardie le jeune fils de l'empereur, qui devait être marquis de Montferrat. De sorte que ledit Ser Antoine Spindola dit à l'empereur que s'il voulait faire épouser la fille de Micer Hopecin Spindola à son fils ledit marquis, lui Spindola ferait la guerre aux Francs de la Romanie.[1] L'empereur lui dit que cela lui ferait plaisir. Et là-dessus ledit Ser Antoine vint avec deux galères à Gallipoli et nous défia de la part de la commune de Gênes, et tel fut son défi: il nous mandait et nous disait, de la part de la commune de Gènes, que nous sortis-

1. Voy. Pachymères, hist. d'Andronic, liv. 7, chap. 18, 19 et suiv.

sions de son jardin, c'était l'empire de Constantinople qu'ils appelaient le jardin de la commune de Gênes; et que si nous n'en sortions pas, il nous défiait au nom de la commune de Gênes et de tous les Génois du monde. Je lui répondis que nous acceptions son défi; mais que nous savions bien que sa commune avait été et était amie de la maison d'Aragon et de Sicile et de Majorque; et qu'il avait tort de faire ce défi; que nous ne pouvions nous rendre à ses volontés, et que s'il faisait publier ce qu'il avait dit, je ferais aussi publier ma réponse au nom de toute la Compagnie. Une seconde fois, il revint à la même sommation, et moi je lui fis la même réponse; il s'en fit un nouvel écrit. Il y revint une troisième fois, et je lui répondis qu'il avait tort de continuer ses défis; que j'étais venu en Romanie de la part de Dieu, et pour fortifier la foi catholique; qu'il mît fin à ses défis; et que je le requérais au nom de notre saint-père, le pape dont nous portions la bannière, comme il pouvait le voir, contre l'empereur et ses gens qui étaient des schismatiques et qui avaient tué injustement nos capitaines et nos frères, que je les requérais, dis-je, de venir nous servir contre les infidèles; et qu'ainsi nous les requérions de la part dudit saint-père, du roi d'Aragon, et du roi de Sicile, de nous aider à tirer vengeance de ces meurtriers; que s'ils ne voulaient pas nous aider, du moins ils ne voulussent pas nous nuire; et que dans le cas contraire, s'il ne voulait pas révoquer ses défis, je protestais au nom de Dieu et de la sainte foi catholique, que le sang qui se verserait entre eux

et nous, tomberait sur ceux qui avaient fait ces défis et surtout sur ceux qui n'avaient été ni bons ni favorables à notre cause, et que nous nous resterions sans péché et sans crime, et que Dieu et le monde pourraient voir que nous étions forcés à rendre la pareille et à nous défendre contre eux. Je fis rendre ceci public dans les formes, et il persista dans ses défis. Il faisait ceci, parcequ'il avait donné à entendre à l'empereur que dès que leur commune nous aurait donné un défi, nous n'oserions point rester en Romanie. Il connaissait mal le fond de notre cœur, car nous avions résolu dans l'âme de ne pas nous retirer avant d'avoir accompli notre entière vengeance. Or, il retourna à Constantinople et dit à l'empereur ce qu'il avait fait, et ajouta que bientôt il lui livrerait le château, et moi, et tous ceux qui s'y trouvaient. Il fit réunir ses dix-huit galères, et sept de l'empereur, dont le Génois Maudriol Murisch était amiral. Ils prirent avec eux le fils de l'empereur, pour le conduire au marquisat[1], et se rendirent vers nous à Gallipoli, un samedi, avec les vingt-cinq galères. Tout le jour et toute la nuit ils préparèrent des échelles et autres machines pour attaquer Gallipoli, sachant que notre Compagnie n'était pas éloignée, et que nous étions restés peu d'hommes d'armes. Pendant qu'ils préparaient leur attaque pour le lendemain, je préparai ma défense durant toute la nuit. Et voici comment je disposai la défense : je fis armer toutes les femmes qui étaient avec nous, car les armes

1. Il le possédait par le droit de sa mère.

ne manquaient pas ; je les fis placer sur les murailles, et à chaque partie des murailles je fis placer un des marchands Catalans qui étaient là, et lui donnai le commandement des femmes. Je fis placer dans toutes les rues des demi-tonneaux de vin bien trempé et beaucoup de pain afin qu'on mange, et but quand on voudrait, sachant bien que nos ennemis en dehors étaient si nombreux que nous n'aurions pas le temps d'aller manger chez nous. J'ordonnai que chaque homme fût bien cuirassé, parceque je savais que les Génois étaient bien fournis d'arbalêtres, et qu'il nous lanceraient beaucoup de traits, car leur usage est de toujours tirer, et ils emploient plus de traits en une bataille que les Catalans en deux. Ainsi je fis bien armer chaque homme, et je fis laisser ouvertes les portes des barbacanes ; toutes les barbacanes étaient barrées, et cela afin que nous pussions accourir là où il serait besoin. D'un autre côté, je fis préparer des linges pour panser ceux qui seraient blessés, afin qu'ils pussent aussitôt retourner au combat. Et quand tout ceci fut fait et que j'eus dit à chacun où il devait être placé et ce qu'il avait à faire, moi, avec vingt hommes, j'allai de côté et d'autre partout où je voyais qu'était le plus grand besoin. Le jour arriva, et les galères vinrent prendre terre, et moi, avec un bon cheval, ayant avec moi le tiers des cavaliers armés de lances et de pourpoints, je m'opposai à leur débarquement, jusqu'à la troisième heure. Et à la fin, dix galères prirent terre le lundi ; et comme ils prenaient terre, mon cheval s'abattit, et un mien

écuyer s'approcha et me donna son cheval, mais, pour tant que je pusse me hâter, entre le cheval qui était à terre et moi nous reçûmes treize blessures. Lorsque je fus monté sur l'autre cheval, je plaçai mon écuyer en croupe, et ainsi nous allâmes au château avec cinq blessures que j'avais, dont je me ressentis très peu, excepté un coup d'épée que j'avais reçu tout le long du pied. Je me fis panser cette blessure ainsi que les autres, et mon cheval fut perdu. Quand les gens des galères virent que j'étais tombé, ils s'écrièrent : « Le commandant est mort ! courons sur eux! courons sur eux ! » Alors les galères prirent terre toutes ensemble, et ils avaient si bien ordonné leur bataille, que de chaque galère il sortit une bannière avec la moitié de la troupe. Ils le firent ainsi, afin que si quelqu'un de ceux qui allaient au combat avait faim ou soif, ou était blessé, il pût revenir à la galère. Si c'était un homme de trait, un homme de trait le remplaçait, et de même si c'était un lancier, il était remplacé par un lancier. De sorte que le nombre de ceux qui combattaient ne pouvait diminuer, soit qu'ils allassent manger ou s'éloignassent pour toute autre cause ; et ils combattaient ainsi également nombreux. Telles furent leurs dispositions, et chacun d'eux se prépara à combattre, là où il lui était ordonné de combattre avec sa troupe. Ils songèrent à nous attaquer vigoureusement et nous à nous défendre. Ils nous lancèrent tant de traits qu'il nous était impossible de voir le ciel. Ce jet dura

jusqu'à la neuvième heure, tellement que tout le château en fut plein. Que vous dirai-je? Tous ceux qui étaient dehors nous fûmes blessés, et un mien cuisinier qui était à la cuisine à préparer des poules pour les blessés, fut atteint par un trait qui pénétra dans les muscles, de la profondeur de deux doigts, et qui arriva par la cheminée. Que vous dirai-je encore? La bataille fut vive, et nos femmes, avec de grosses pierres et des caillous que j'avais fait apporter sur les murailles, défendaient si bien les barbacanes que c'était merveille; et en vérité il y avait telle femme qui était blessée au visage de cinq coups de flèches, et qui se défendait encore comme si elle n'eût eu aucun mal. Et cette bataille dura jusqu'à l'heure de la soirée. Et quand arriva cette heure de la soirée, le capitaine, Ser Antoine Spindola, qui, comme je l'ai déjà dit, avait fait les défis, s'écria: « O hommes » sans cœur! Comment! trois teigneux qui sont là » dedans se défendent contre nous! Vous êtes bien » lâches! » Et alors il se disposa avec quatre cents hommes distingués qu'il avait avec lui, et qui étaient tous des meilleures maisons de Gênes, et il sortit des galères avec cinq bannières. On me le dit; je montai sur les murailles, et je les vis venir. Je fis préparer mon cheval et les six autres chevaux armés que j'avais; et quand nous fûmes bien armés, et prêts, et que rien ne nous manquait, je fis venir cent hommes, des meilleurs que nous avions dans le château; je leur fis quitter leurs

armures, parce qu'il faisait grand chaud, nous trouvant au milieu du mois de juillet, et je m'étais aperçu que les traits avaient cessé et que les ennemis n'en lançaient plus, les ayant tous employés ; je fis disposer mes hommes en chemise et en culotte, chacun armé d'une dague, la lance en main, avec une épée ceinte et un poignard. Et quand le capitaine Ser Antoine Spindola, avec tous ses braves et les cinq bannières, fut arrivé à la porte de fer du château, et qu'ils eurent combattu vivement un certain espace de temps, tellement que la plupart d'entre eux sortaient la langue de soif et de chaleur, je me recommandai à Dieu et à la sainte vierge Marie, je fis ouvrir la porte, et avec les six chevaux armés et mes hommes de pied légèrement vêtus, nous fondîmes sur les bannières, si bien que dès l'abord nous en abattîmes quatre. Et quand ils virent que nous frappions si vigoureusement, ils lâchèrent pied, tant les hommes à cheval que les gens de pied, et nous ne vîmes bientôt plus que leurs épaules. Que vous dirai-je ? Ser Antoine Spindola périt là même où il avait fait les défis, et avec lui tous les gentilshommes qui étaient sortis avec lui. Enfin il mourut bien en tout six cents Génois. Et il faut vous dire que nos gens montaient confondus avec les leurs par les échelles des galères, et que si nous eussions eu seulement cent hommes de troupes fraîches, nous nous serions emparés de plus de quatre galères. Mais nous étions tous blessés et harassés ; c'est pourquoi

nous les laissâmes aller à la male heure. Et quand ils furent tous pris, sans compter les noyés, qui étaient nombreux, il me parvint l'avis qu'il en était resté environ quarante sur une colline; nous y courûmes ; leur chef était un nommé Antoine Bocanegra, l'homme le plus fort de Gênes. Que vous dirai-je? Tous ses compagnons périrent ; il tenait en main une épée à deux tranchants, et il frappait si rudement que nul n'osait s'en approcher. Moi, voyant ses hauts faits, je défendis qu'on le frappât ; je lui dis de rester tranquille, et l'en priai plusieurs fois ; jamais il n'en voulut rien faire. Alors j'ordonnai à un mien écuyer, qui était sur un cheval armé, de fondre sur lui, ce qu'il fit volontiers ; et il le heurta si rudement avec son cheval, qu'il le coucha par terre ; et à l'instant il fut mis en cent pièces. Ainsi cette troupe des galères mise en déroute, s'enfuit après avoir perdu bien du monde, et se rendit à Gênes avec le marquis, et les troupes de l'empereur se rendirent à Constantinople. Ils s'en allèrent tous bien maltraités, et nous gais et satisfaits.

Le lendemain, notre Compagnie ayant su que nous étions assiégés, ceux qui étaient à cheval se hâtèrent de venir, de sorte qu'en une nuit et un jour ils firent trois journées; aussi le lendemain au soir il nous arriva plus de quatre-vingts hommes de cheval; et au bout de deux jours toute la Compagnie arriva, et nous trouva moulus et blessés ; et ils eurent grand regret de ne s'être pas trouvés là. Cependant nous nous réjouîmes tous ensemble,

et nous décidâmes de rendre grâces à Dieu des victoires qu'il nous avait fait obtenir ; et nos compagnons nous firent part largement de ce qu'ils avaient gagné ; de sorte que, grâce à Dieu, nous fumes tous plus que riches.

CHAPITRE CCXXVIII.

Comment le Turc Xi-Mélich voulut se joindre à notre Compagnie avec quatre-vingts hommes à cheval ; et comment notredite Compagnie fut grossie de dix-huit cents Turcs à cheval.

Et comme tout ceci se passait, les Turcs que nous avions chassés de la Natolie, furent informés de la mort du césar et la prise d'En Béranger d'Entença. Ils apprirent les victoires que Dieu nous avait accordées et surent que nous étions peu nombreux ; ils retournèrent donc en Natolie et soumirent toutes les cités, villes et châteaux des Grecs, et les pressurèrent plus que nous n'avions fait quand nous y étions allés. Voyez le bien qui résulta des males-œuvres de l'empereur, et de la trahison qu'on nous avait fait éprouver ! On perdit la Natolie que nous avions délivrée, et les Turcs et nous, nous épuisâmes toute la Romanie. Car, sauf Constantinople, Andrinople, Christopol et Salonique, il n'y eut cité, ni ville, qui ne fût saccagée et brûlée par nous, ainsi que tout autre lieu, si ce n'est les forts placés dans les montagnes.

Or, devant Gallipoli, un capitaine turc, ayant nom Xi-Mélich, vint parlementer et dit : Que si cela nous faisait plaisir, il se rendrait à Gallipoli pour nous parler. Je lui envoyai un bateau armé, et il vint avec dix cavaliers qui étaient ses parents. Il déclara devant En Rocafort, En Ferrand Ximénès et moi, qu'il était prêt à se rendre auprès de nous avec sa compagnie, et sa femme et ses enfants ; qu'il nous ferait serment et hommage d'être avec nous comme frère, lui et toute sa compagnie ; qu'ils nous seconderaient contre qui que ce fut ; qu'ils mettraient en nos mains leurs femmes et leurs enfants ; qu'ils voulaient être en tout et partout sous notre commandement ; qu'ils seraient toujours de bonne volonté, et qu'ils nous remettraient la cinquième partie de ce qu'ils gagneraient. Sur cela nous nous réunîmes et consultâmes toute notre Compagnie, et on fut unanimement d'avis de les recevoir. Ainsi nous reçumes ledit Xi-Mélich, qui se réunit à nous avec huit cents hommes à cheval et deux mille hommes de pied ; et si jamais gens furent soumis à leurs chefs, ce fut bien ces hommes là. Et si jamais hommes furent loyaux et sincères, ceux-ci le furent en tout temps envers nous ; et ils furent aussi fort bons hommes d'armes et prêts à tout exécuter. Et ainsi ils restèrent auprès de nous comme des frères, et toujours réunis en corps avec nous de bonne volonté.

Après qu'ils se furent réunis à nous, il ne resta à l'empereur que mille hommes à cheval de troupes

turques, qui étaient soldés par lui; ils étaient ordinairement au nombre de quatre milles à cheval; mais à la première bataille nous en tuâmes bien trois milles, et ainsi il n'en resta plus que mille qui vinrent se mettre en notre pouvoir avec leurs femmes et leurs enfants, comme avaient fait les autres Turcs; et ceux-ci furent en tous temps comme les autres, bons, loyaux et dociles. De manière que nous accrûmes notre nombre de dix-huit cents Turcs à cheval, et que nous tuâmes ou enlevâmes à l'empereur tous les soldats qu'il avait. Ainsi nous fûmes maîtres de tout le pays; nous parcourions l'empire à notre guise; et quand les Turcs et Turcopules allaient en course, ceux des nôtres qui le souhaitaient allaient avec eux; et les nôtres leurs faisaient honneur, car souvent ils revenaient avec deux fois autant de butin qu'ils faisaient d'ordinaire eux-mêmes, quand ils étaient seuls; enfin il n'advint jamais aucune altercation entre eux et nous.

CHAPITRE CCXXIX.

Comment le seigneur roi, Nanfos (En Alphonse) d'Aragon, traita de la délivrance d'En Béranger d'Entença; comment celui-ci alla vers le pape et vers le roi de France, pour les prier de le seconder; et comment, sur leur refus, il passa à Gallipoli; et du différent qui s'éleva entre lui et En Rocafort.

Je vais à présent cesser quelques instants de vous parler de nous, et vais vous entretenir d'En Béranger d'Entença que les Génois avaient emmené à Gênes.

A la fin, le seigneur roi d'Arragon le fit délivrer de prison; et quand ce brave homme fut en liberté, il alla trouver le pape et le roi de France, afin de les engager à donner du secours à notre Compagnie. Il fit de vains efforts; et il peut bien se faire que le pape et le roi de France ne voulussent pas que tous les infidèles du monde fussent conquis par les bras des hommes du seigneur roi d'Arragon. Ainsi l'un et l'autre refusèrent de lui donner du secours. Et comme le pape fît savoir sa réponse négative au roi d'Arragon, lorsqu'il était à Alcoyll, vous pouvez voir comment ils voulaient que la maison d'Arragon allât bien en avant par leur secours. Ce Riche-homme, ne pouvant obtenir de secours du pape ni du roi de France, s'en revint en Catalogne, et engagea et vendit une grande partie de ses terres. Il nolisa un navire d'En P. Saolivela de Barcelonne; il y mit dessus, entre gens du pays et autres, bien cinq cents soldats, et il alla en Romanie. Quand il fut arrivé à Gallipoli, je le reçus fort honorablement, comme celui que je devais regarder comme chef supérieur; mais En Rocafort ne voulut point le reconnaître pour chef supérieur; il prétendit que c'était lui qui était chef et devait être chef. Le débat fut grand entre eux. Et moi, ainsi que tous ceux de l'armée, nous arrangeâmes leur différent, tellement qu'ils furent comme des frères, et que si En Béranger d'Entença voulait faire une incursion, le suivait qui voulait, et de même En Rocafort et En Ferrand Ximenès. Comme En Rocafort était un homme habile, tous les

almogavares s'attachèrent à lui, ainsi que les Turcs et Turcopules, par la raison que ceux-ci étaient venus au temps où En Rocafort était le plus grand et le plus considéré de l'armée; de sorte que, de là en avant, ils ne connurent que lui pour chef. Pour traiter de cette paix et concorde entre eux, j'essuyai beaucoup de peine, de soucis et de périls, parce qu'il me fallait aller des uns aux autres; et, pour cela, il me fallait passer devant des châteaux ennemis dont nous étions voisins. Que vous dirai-je? En Rocafort, avec les Turcs et et une grande partie de l'almogavarerie, alla mettre le siége devant la cité de Nona, qui était à soixante milles de Gallipoli, et En Béranger d'Entença alla assiéger un château nommé le Magarix, qui était à la moitié du chemin de Gallipoli et du lieu dont En Rocafort avait formé le siège; et En Ferrand Ximenès était avec En Béranger d'Entença, ainsi que tous les Arragonais qui se trouvaient à l'armée et une partie des marins catalans; et chacun d'eux surveillait son siége, et chacun avait des machines pour battre les lieux qu'il tenait assiégés.

CHAPITRE CCXXX.

Comme le très haut seigneur infant En Ferran de Majorque vint en Romanie, à Gallipoli, où était la Compagnie, avec certains accords au nom du seigneur roi Frédéric, roi de Sicile; comment il fut reçu et comment on lui prêta serment comme chef et seigneur, excepté En Rocafort et ceux de sa compagnie, qui voulaient être commandés par En Rocafort et non par le seigneur roi de Sicile.

Les choses étant ainsi, il vint en Romanie le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, avec quatre galères, de la part du seigneur roi Frédéric, roi de Sicile, qui l'envoyait, avec cette condition convenue entre eux, que le seigneur infant ne pourrait prendre le commandement de la troupe, ni possession d'aucunes cités, villes, ni châteaux ou autres lieux, qu'au nom du seigneur roi de Sicile, ni se marier en Romanie sans l'aveu du seigneur roi de Sicile; et ces conditions avaient été expliquées dans des lettres adressées, les unes à En Rocafort et d'autres à moi. Dans toute l'armée nul autre ne le savait. Ainsi le seigneur infant vint à Gallipoli, et aporta un ordre écrit adressé à En Béranger d'Entença, à En Ferrand Ximenès, à En Rocafort et à moi, de la part du seigneur roi de Sicile, pour que nous reçussions le seigneur infant Ferrand, pour chef et maître, comme si c'était lui-même. Un tel ordre fut également transmis, par écrit, au corps entier de la Compagnie;

de sorte que je reconnus et fis reconnaître, par tous ceux qui étaient à Gallipoli, ledit seigneur infant comme chef supérieur au nom dudit seigneur roi de Sicile, et je lui livrai mon logement en entier, et j'achetai pour lui cinquante chevaux et des attelages autant qu'il en eut besoin, et des mules et mulets pour aller en course; je lui remis aussi tout ce qui était nécessaire pour le voyage, tentes et effets en tous genres, et tout ce qui est indispensable en voyage à un tel seigneur. J'envoyai aussitôt deux hommes à cheval à En Béranger d'Entença qui faisait le siége de Magarix, à trente milles de Gallipoli; deux autres à En Rocafort, à la cité de Nona qu'il tenait assiégée, et qui était située à soixante milles de Gallipoli; et deux autres à En Ferrand Ximenès, qui était à son château de Médito, à vingt-trois milles de Gallipoli. Et aussitôt En Béranger d'Entença vint à Gallipoli, et laissa le siége; et il reconnut, lui et toute sa compagnie, le seigneur infant pour chef et pour seigneur au nom du seigneur roi de Sicile. Et de même vint En Ferrand Ximenès d'Arenos avec toute sa Compagnie, et il reconnut le seigneur infant pour chef et seigneur au nom du seigneur roi de Sicile. Et ainsi nous obéîmes tous à l'ordre du seigneur roi de Sicile, et reconnûmes ledit infant pour chef, commandant et seigneur. Nous fumes très contents et satisfaits de cela, et nous regardâmes notre cause comme gagnée, puisque Dieu nous avait envoyé ledit seigneur infant, qui était

de la ligne directe de la maison d'Arragon, et fils du roi de Majorque, et l'un des quatre chevaliers du monde les mieux faits, les plus habiles et les plus justes; et par maintes raisons un tel seigneur nous arrivait fort à propos. Et quand nous eûmes prêté serment audit seigneur infant, En Rocafort nous envoya dire qu'il ne pouvait abandonner le siége auquel il était occupé; mais qu'il suppliait ledit seigneur de vouloir bien se rendre en ce lieu, car toute sa Compagnie était très charmée de son arrivée. Le seigneur infant prit conseil là-dessus, et tous nous lui dîmes d'y aller, et que nous l'y suivrions; mais qu'En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximenès n'iraient point, parce que l'un et l'autre étaient mal avec En Rocafort; et que lorsque le seigneur infant serait arrivé auprès d'En Rocafort, ils iraient le joindre. Ainsi ledit seigneur infant, avec moi et toute la troupe qui était à Gallipoli, excepté quelques hommes qui restèrent avec ces deux braves chefs, nous allâmes là où était En Rocafort, c'est-à-dire où il tenait le siége. Et quand ils surent que le seigneur infant venait, ils le reçurent avec de grands honneurs, et avec grande joie et satisfaction.

Lorsqu'il eût demeuré deux jours avec eux, au milieu de ces fêtes, il remit à la Compagnie les ordres dont il était porteur. En Rocafort, qui seul savait l'accord qui existait entre le seigneur roi de Sicile et le seigneur infant, pensa bien que ce seigneur, issu de si haut lignage, et étant si bon

et si franc, il ne voudrait pour rien au monde manquer à l'accord qu'il avoit fait avec le roi de Sicile. Il songea donc à son avantage et non à celui de la Compagnie en général; il se dit à lui-même : « Si ce seigneur reste ici pour chef et seigneur, » tu es perdu; car En Béranger d'Entença et En » Ferrand Ximénès qui l'ont reçu avant toi, sont » l'un et l'autre nobles, et l'infant les comblera » d'honneurs, et dans ses conseils et en toute af- » faire les traitera mieux que toi; et ils te veulent » mal de mort; et ils t'attireront de la part de l'in- » fant, tout le dommage qu'ils pourront. Et ce- » pendant tu es comme chef et seigneur de cette » armée, puisque tu as sous toi la majeure partie » des Francs, soit à cheval, soit à pied, qui se » trouvent en Romanie; d'un autre côté tu as les » Turcs et Turcopules, qui ne reconnaissent que » toi pour maître. Ainsi te trouvant le maître, » comment pourras-tu te réduire à n'être plus » rien. Il est donc nécessaire que tu prennes les » moyens d'empêcher que ce seigneur ne de- » meure ici; mais il te faudra faire cela avec beau- » coup d'adresse; car tous les gens sont très sa- » tisfaits de son arrivée, et tous le veulent pour » chef et commandant. Or donc, que feras-tu? » Tu n'as qu'à prendre un moyen, c'est de faire » ensorte, sous l'apparence du bien, qu'il ne de- » meure point ici. »

Et vous saurez comment il s'y prit; et je n'aurais jamais cru que nul homme pût aussi secrètement prendre le parti qu'il prit. Le seigneur infant, qui

avait grande confiance en lui, lui fit part de ses intentions, et lui dit de faire assembler le conseil-général, parce qu'il voulait remettre à la troupe les ordres écrits qu'il apportait de la part du seigneur roi de Sicile. Il avait déjà remis à En Rocafort ceux qui lui étaient adressés; et En Rocafort lui dit qu'il ferait assembler le lendemain le conseil-général. Dans l'intervalle, En Rocafort réunit de lui-même tous les chefs des compagnies, tant de pied que de cheval, et leur dit : « Prud'hommes, le seigneur » infant veut que demain nous assemblions le con- » seil, parce qu'il désire vous remettre les ordres » qu'il apporte de la part du seigneur roi de » Sicile, et je veux vous dire verbalement pour- » quoi il est venu ici. Je vais donc vous instruire, » et intruisez vos compagnons, et qu'ils soient très » attentifs à ceci : quand l'infant aura parlé, aucun » de vous ne répondra ; je répondrai moi-même » que vous avez entendu ses ordres et ses bonnes » paroles, qu'il peut se retirer ; et que nous pren- » drons notre conseil sur ce qu'il nous a dit. » Ainsi le seigneur infant alla au conseil, présenta et remit ses ordres écrits, et ajouta pour la Compagnie des paroles bonnes et sages. Ils répondirent ce qu'En Rocafort leur avait ordonné, c'est-à-dire, qu'ils allaient délibérer. Le seigneur infant se retira, et le conseil resta en place. Que vous dirai-je? En Rocafort leur dit : « Barons, cette affaire mérite des » ménagements; faisons choix de cinquante hom- » mes qui conviendront de la réponse à faire, après » quoi ils vous la présenteront pour savoir si elle

» vous paraît bonne ; si vous la trouvez telle ils la
» feront : et s'il faut la modifier on le fera. » Tous approuvèrent ce qu'En Rocafort avait dit ; et avant de se séparer ils élurent les cinquante, et quand ils furent élus, ils se jurèrent le secret. Après quoi En Rocafort leur dit : « Barons, Dieu nous a témoigné un grand
» amour en nous envoyant un tel seigneur. Rien
» au monde ne peut nous être plus avantageux, car
» il est de la ligne directe de la maison d'Arragon,
» et c'est un des meilleurs chevaliers qui soient au
» monde, et qui aiment le plus justice et vérité ; je suis
» donc d'avis que nous le reconnaissions en tout et
» partout pour seigneur. On nous a dit de le recevoir
» au nom du seigneur roi de Sicile ; gardons-nous de
» cela ; il vaut bien mieux que nous le recevions
» comme seigneur que le seigneur roi de Sicile, puisque le seigneur infant n'ayant ni terre,
» ni royaume, sera toujours avec nous, et nous avec
» lui. Vous savez bien quel gré nous a su le roi de
» Sicile des services que nous lui avons rendus,
» nous ainsi que nos pères ; lorsqu'il eût obtenu la
» paix, il nous jeta hors de Sicile avec un quintal
» de pain par homme. Et cette chose, dont il
» nous souvient bien, doit nous décider à répondre nettement au seigneur infant, que
» pour rien au monde nous ne le recevrons au
» nom du roi Frédéric ; mais que nous sommes
» prêts à le recevoir pour lui-même, parce qu'il
» est notre seigneur légitime, que nous nous en
» tenons pour très honorés, et que nous sommes

» disposés à lui faire foi et hommage. Il nous saura » gré de ceci, et nous lui aurons rendu ce que nous » lui devons. Nous donnerons ainsi à connaître au » roi de Sicile, que nous n'avons point oublié ce qu'il » nous fit quand il eût obtnu la paix. » Finalement tous lui dirent qu'il parlait bien, mais nul d'entre eux, excepté En Rocafort, ne savait les conventions qui existaient entre le seigneur roi Frédéric et le seigneur infant. Pour lui, il n'ignorait pas qu'elles étaient si fortes, que l'infant dans son voyage ne pouvait recevoir en seigneurie, ni cité, ni ville, ni château, ni rien du tout; et si la Compagnie l'eût su, elle ne l'eut nullement laissé partir, mais l'eut volontiers reçu au nom du seigneur roi de Sicile. Mais En Rocafort leur dit : « Barons, s'il vous » refuse et vous déclare qu'il n'acceptera pour » rien au monde, n'en soyez point en peine, car » il finira par accepter. » Que vous dirai-je? Ainsi qu'ils en étaient convenus ils parlèrent au conseil-général, et ils dirent au long tout ce que nous avons déjà rapporté. Cela ne fut point dit par En Rocafort ; mais deux individus furent choisis parmi les cinquante, pour parler au nom de tous; et toute la Compagnie s'écria : « Bien dit ! » bien dit ! » La réponse fut ainsi faite au seigneur infant, et le seigneur infant ayant reçu la réponse, feignit de croire que c'était pour lui faire honneur qu'elle était telle. Que vous dirai-je ? Ils firent durer ce pour-parler quinze jours ; et le seigneur infant voyant qu'ils persistaient en cela, leur répondit

que très certainement s'ils ne voulaient pas le recevoir au nom du seigneur roi de Sicile, il s'en retournerait en Sicile. Et quand il eût fait cette réponse, il voulut prendre congé ; mais En Rocafort et toute sa troupe le prièrent de ne point se séparer d'eux, jusqu'à ce qu'ils fussent au royaume de Salonique, et que jusqu'alors ils le regarderaient comme leur seigneur, qu'il mettrait l'accord entre eux et les autres, et que, sous le bon plaisir de Dieu, il ferait renaître la concorde. Et alors ils lui firent part de la désunion qui existait entre En Rocafort, En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximénès, et le prièrent de vouloir bien y porter remède; et il répondit qu'il le ferait avec plaisir.

CHAPITRE CCXXXI.

Comment ledit seigneur infant et sa troupe partirent du royaume de Macédoine, abandonnèrent Gallipoli et le château de Medito, les brûlèrent, et s'en allèrent au royaume de Salonique, pour guerroyer.

Il est vrai que nous avions séjourné au cap de Gallipoli et dans cette contrée pendant sept ans, depuis la mort du césar. Nous y avions vécu pendant cinq ans dans l'abondance; et en même temps nous avions dévasté toute la contrée, à dix journées à la ronde, et nous avions détruit tous les habitants. Rien ne s'y recueillait plus, de sorte qu'il fallait forcément abandonner ce pays-là; et cela était convenu entre En Rocafort et ceux qui étaient avec lui, tant

chrétiens, que Turcs et Turcopules. Telles n'étaient pas les intentions d'En Béranger d'Entença, d'En Ferrand Ximénès et de leurs Compagnies, non plus que les miennes et celles de mon monde de Gallipoli; mais nous n'osions bouger, dans la crainte que nous avions qu'il ne s'élevât des démêlés entre nous. Le seigneur infant parla à chacun, et on fut d'accord que nous devions tous ensemble abandonner cette contrée, et que moi avec vingt-quatre vaisseaux ou barques armées, avec les hommes de mer, et toutes les femmes et les enfans, je m'embarquerais et me rendrais par mer à la cité de Christopol, qui est à l'entrée du royaume de Salonique; et que je détruirais et brûlerais le château de Gallipoli, le château de Médito, et tous les lieux dont nous étions les maîtres. Ainsi je pris congé d'eux et m'envins à Gallipoli; j'exécutai les ordres que j'avais reçus, et avec vingt-six voiles, soit galères, vaisseaux ou barques armés, et barques de rivière, je sortis de la Bouche d'Avie, et pris la route de Christopol.

CHAPITRE CCXXXII.

Comment la Compagnie se mit en marche pour aller au royaume de Salonique, et comment étant à deux journées de Christopol, une querelle s'éleva parmi ceux de la troupe, où Bérenger d'Entença fut tué par les gens de la compagnie d'En Rocafort.

Lorsque l'infant et toute la troupe surent que j'avais brûlé et détruit toutes les places et châteaux, et que j'étais sorti sans accident de la Bouche d'Avie, ils donnèrent l'ordre de leur départ. Et l'ordre du seigneur infant fut tel : En Rocafort et ceux qui étaient avec lui, ainsi que les Turcs et Turcopules, devaient nous devancer d'un jour; de sorte que là où ils coucheraient une nuit, le lendemain le seignenr infant et En Béranger d'Entença, et En Ferrand Ximenès et leurs compagnies y coucheraient, afin qu'ils allassent sans cesse à une journée les uns des autres; et ainsi ils marchèrent en bon ordre à petites journées. Et lorsqu'ils furent à deux journées de Christopol, le diable, qui ne fait jamais que du mal, voulut que la troupe d'En Béranger d'Entença se levât de très grand matin, à cause de la grande chaleur qu'il faisait. Et les gens d'En Rocafort s'étaient levés tard, par la raison qu'ils avaient reposé dans une plaine couverte de jardins, où se trouvaient toutes sortes de bons fruits, auxquels le temps était fa-

vorable. Il y avaient trouvé de bonnes eaux, ainsi qu'une grande abondance de vins chez les habitans. Or donc, ce lieu si favorable où ils s'étaient arrêtés fut ce qui retarda leur départ, tandis que les autres s'étaient levés de grand matin par la raison contraire; de sorte que l'avant-garde de la troupe de l'infant atteignit l'arrière-garde de la troupe d'En Rocafort; et dès que ceux de Rocafort les apperçurent, une voix du diable s'éleva parmi eux, criant: « aux armes! aux armes! Voilà la troupe d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Ximenès qui viennent nous tuer. » Ce cri passa de l'un à l'autre dans l'avant-garde. En Rocafort fit armer ses cavaliers et tous se préparèrent au combat, Turcs et Turcopules. Que vous dirai-je? Le bruit en vint au seigneur infant, à En Béranger d'Entença, et à En Ferrand Ximenès. Aussitôt En Béranger d'Entença monta à cheval, n'ayant pour toute armure qu'une cotte d'armes, ceint de son épée, et un court javelot à la main, et pensant arrêter et retenir les siens et les ramener. Il allait en avant comme il pouvait, et ignorait la cause du tumulte; il agissait ainsi en homme sage et prudent et en bon chevalier, lorsqu'En Gilbert de Rocafort, frère cadet d'En Béranger de Rocafort, et En Delmas Saint-Martin, leur oncle, montés l'un et l'autre sur leur chevaux tout armés, vinrent fondre sur En Béranger d'Entença qui arrêtait ses troupes, pensant qu'il excitait les siens. Ils arrivèrent sur lui la lance en arrêt; et En Béranger d'Entença s'écria: « Qu'est-ce que cela? » Et tous les deux le

frappèrent, et le trouvant desarmé, lui passèrent leur lance de part en part au travers du corps. Et les blessures furent telles qu'ils le tuèrent, dont ce fut grand dommage. Et l'ayant tué, ils coururent sur les autres, et principalement sur En Ferrand Ximenès. En Ferrand Ximenès, comme bon et sage chevalier, apprenant la querelle, sortit désarmé, et monté à cheval il alla au devant des troupes; mais voyant que ceux d'En Rocafort avaient tué En Béranger d'Ençença, que les Turcs et Turcopules les accompagnaient et obéissaient à leurs ordres, et que tous ses soldats succombaient, il se retira avec trente hommes à cheval, en un château appartenant à l'empereur. Jugez à quel péril il s'exposa, puisqu'il se mit au pouvoir de ses ennemis. Ceux-ci qui voyaient la querelle le reçurent volontiers. Que vous dirai-je? ils allèrent ainsi tuant, jusqu'au lieu où se trouvaient la bannière et la troupe du seigneur infant. Et le seigneur infant vint à cheval et armé, avec le bâton de commandement à la main, et alla en avant comme il put. Et dès qu'En Rocafort et sa Compagnie le virent, ils l'entourèrent, afin que nul ne pût lui faire aucun mal, ni Turcs, ni Turcopules. Que vous dirai-je! Du moment où le seigneur infant fut avec eux, on cessa de combattre, mais ils n'en continuèrent pas moins tout le jour à tuer de nos gens, c'est-à-dire de la Compagnie d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Ximenès, plus de cent cinquante hommes de cheval et cinquante de pied. Voyez si ce

ne fut pas belle œuvre du diable, car si la terre eût été pleine de gens armés pour les combattre, ils les auraient tués et eux-mêmes encore.

Lorsque le seigneur infant fût arrivé au lieu où En Béranger d'Entença gisait mort, il descendit de cheval, s'abandonna à la douleur, et l'embrassa plus de dix fois, et tous ceux de l'armée en firent autant. En Rocafort lui-même en parut très affligé, et versa des larmes, ainsi que son frère et son oncle, qui l'avaient tué. Et lorsque le seigneur infant le leur reprocha, ils s'excusèrent, disant qu'ils ne l'avaient point reconnu. Ils eurent grand tort, et le meurtre de ce Riche-homme, et celui de tant d'autres fut un grand péché. Le seigneur infant fit séjourner l'armée en ce lieu pendant trois jours, et le corps dudit En Béranger d'Entença fut enseveli dans une église d'un hermitage de St.-Nicolas. On lui fit chanter des messes, et il fut placé dans un beau monument auprès de l'autel. Dieu veuille avoir son âme; car il fut véritablement martyr, en tâchant de nous garantir de mal et de destruction. L'infant apprenant qu'En Ferrand Ximenès et ceux qui l'avaient suivi étaient en ce château, qu'après lui soixante-dix autres s'y étaient rendus, en qu'enfin il y avait bien dans ce château cent hommes de notre armée, lui envoya dire de revenir auprès de lui; mais En Ferrand Ximenès lui fit dire qu'il le priait de l'excuser et qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire; car une fois venu dans le château, il était forcé de paraître devant l'empereur, avec toute sa Compa-

gnie; et le seigneur infant le tint pour excusé, lui et tous ceux qui étaient avec lui. Les choses étant ainsi, les quatre galères du seigneur infant, commandées par le chevalier En Delmas Serran, et par En Jacques Dés-Palau de Barcelonne, vinrent là où était l'armée. Le seigneur infant les avait envoyées vers moi, avec ordre de me suivre, mais elles ne voulurent pas se hasarder à pénétrer dans la Bouche d'Avie, moi, craignant les galères des Génois; et ainsi, sans elles se rendirent au lieu où elles savaient que se trouvait l'armée.

CHAPITRE CCXXXIII.

Comment En Rocafort fit persister sa Compagnie dans la résolution de ne reconnaître nullement le seigneur infant, au nom du seigneur roi de Sicile Frédéric, mais seulement pour lui seul; sur quoi le seigneur infant se sépara de la Compagnie, et s'en retourna en Sicile, et avec lui, moi, En Ramon Muntaner.

Quand le seigneur infant vit les galères, il fut très satisfait; il fit assembler le conseil-général, et leur demanda leur avis à savoir s'ils le recevraient comme chef au nom du seigneur roi de Sicile; que dans ce cas il demeurerait parmi eux, mais que, dans le cas contraire, il ne resterait point. En Rocafort, que mort d'En Béranger d'Entença, et l'absence d'En Ferrant Ximénès rendaient plus hautain, fit persister la Compagnie dans la résolution de recevoir l'infant pour lui-même, et nullement pour le roi de Sicile.

Alors le seigneur infant prit congé d'eux, se retira dans ses galères, et s'en vint dans une île qui a pour nom le Taix (Tasso) voisine de six milles de ce lieu. Le hasard fit que je vins en cette île ce même jour, avec toute ma Compagnie, n'ayant aucune nouvelle de l'armée. J'y trouvai le seigneur infant, qui fut bien aise de me voir. Il me raconta tout ce qui s'était passé, dont je fus très affligé et très mécontent, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi; et le seigneur infant me requit, au nom du roi de Sicile et en son nom, de ne point me séparer de lui. Je lui répondis que j'étais prêt à lui obéir entièrement, comme à celui que je regardais comme mon seigneur; mais je le priai de m'attendre dans l'île de Taix, et moi avec tout le monde que j'emmenais avec moi, je me rendrais à l'armée. Il me répondit que cela lui plaisait; et aussitôt, avec les trente-six voiles, nous allâmes vers l'armée, que je trouvai à une journée de Christopol. Et lorsque je fus arrivé, avant de descendre, je fis donner des sauf-conduits à tous les hommes, femmes, enfants et à tout ce qui appartenait à En Béranger d'Entença et à sa Compagnie ainsi qu'à En Ferrand Ximénès. Ensuite je fis le débarquement; et tous ceux qui voulurent aller là où était En Ferrand Ximenès y allèrent. Je les fis accompagner par cent hommes à cheval de Turcs et autant de Turcopules, et cinquante cavaliers chrétiens. Je leur fis prêter des charriots pour porter leurs effets. Ceux qui voulurent rester à l'armée y restèrent; et je fis donner à ceux qui ne vou-

lurent pas y demeurer, des barques pour les porter en sûreté à Négrepont. Ayant donné mes soins à tout cela, et retenu en ce lieu l'armée pendant deux jours, je fis réunir le conseil-général. Je leur rappelai tout ce qui s'était passé, et tout ce à quoi ils étaient obligés envers le Riche-Homme qu'ils avaient tué. Je leur parlai aussi d'En Ferrand Ximènes, qui avait, par amour pour eux, quitté le duc d'Athènes, qui en faisait un très grand cas ; et en présence de toute l'armée, je déposai le sceau de la communauté dont j'étais le gardien, ainsi que tous les registres. Je laissai aussi tous les écrivains, et je pris congé d'eux tous. Alors ils me prièrent de ne pas les quitter, et surtout les Turcs et Turcopules qui vinrent à moi en pleurant et me conjuraient de ne pas les abandonner, car ils me regardaient comme un père. La vérité est qu'ils ne m'appelaient que le *Cata*, qui en langue turque signifie père. Ils m'avaient pris en plus grande affection que qui que ce fût, parce c'était à mon pouvoir qu'ils s'étaient soumis, et ils avaient toujours eu plus de confiance en moi qu'en tout autre de l'armée des chrétiens. Je leur répondis que je ne pouvais absolument point demeurer là, ne pouvant manquer de foi au seigneur infant, qui était mon seigneur.

Enfin, je pris congé de chacun, et avec une barque armée de soixante-dix rames, laquelle m'appartenait, et deux autres barques armées, je les quittai et me rendis à Taix, où je trouvai le seigneur infant qui m'attendait. Et quand je me fus éloigné de l'armée, elle passa, non sans beau-

coup de peine, le pas de Christopol, et puis par leurs journées ils allèrent à un cap nommé Sacer-Andria (Cassandria), qui est un cap de mer à cinq cents vingt milles de Salonique. Ils campèrent à l'entrée de ce cap, et de là ils faisaient des incursions vers la cité de Salonique, et partout le pays, car c'était une contrée neuve à exploiter. Ils résolurent donc de ravager cette terre, comme ils avaient fait de celles de Gallipoli, de Constantinople et d'Andrinople. Je cesse de vous parler ici de la Compagnie, et veux vous narrer une belle aventure qui m'advint à Gallipoli, voici le lieu de la raconter.

CHAPITRE CCXXXIV.

Comment Ser Tici Zacharie vint à Gallipoli me prier, moi, Ramon Muntaner, de le seconder, pour aller de compagnie ravager le château et la ville de Fuylla, où se trouvaient trois reliques que monseigneur saint Jean laissa sur l'autel, quand il se renferma dans le tombeau à Éphèse.

Il est de fait, qu'avant que le seigneur infant arrivât à Gallipoli, il y vint un brave homme génois, nommé Ser Tici Zacharie, qui était neveu de micer Benoît Zacharie. Il vint avec un vaisseau de quatre-vingts rames, armé au complet. Quand il fut à Gallipoli, il demanda sauf-conduit, et dit qu'il voulait me parler. Je lui donnai un sauf-conduit, et il me dit : « il est certain capitaine que j'ai eu en mon pou-

» voir pendant cinq ans, le château de Fuylla, au nom
» de mon oncle Messire Benoît Zacharie; à présent
» Messire Benoît est mort, et son frère, qui est aussi
» mon oncle et à qui reste le château, est venu ac-
» compagné de quatre galères, et m'a dit de lui ren-
» dre compte. Je lui ai rendu compte, mais sur ce
» compte nous ne fûmes point d'accord. A présent
» il entend revenir avec quatre autres galères, pour
» s'emparer de ma personne, et placer un autre
» commandant à Fuylla ; et j'ai reçu une lettre de
» son fils, qui me dit de ne pas l'attendre, pour rien
» au monde, car certainement, s'il peut me pren-
» dre, il me conduira à Gênes. Voilà pourquoi je
» suis venu auprès de vous, prêt, ainsi que tous
» ceux qui sont avec moi, à vous faire foi et hom-
» mage, pour être admis dans votre Compagnie. »

Et moi, qui savais que c'était un homme d'honneur, et qui le reconnus pour sage et bon, je le reçus et lui donnai un logement bon et convenable, et le fis inscrire pour dix chevaux armés sur le registre de l'armée et de notre Compagnie. Il n'y avait dans toute la Compagnie que moi qui eûs ce pouvoir, à l'exclusion de tout autre. Et quand il fut dans notre Compagnie, il m'engagea à faire armer une galère qui était dans le port, ainsi que deux vaisseaux, et à lui donner des compagnons, et me dit qu'il ferait ensorte de s'emparer du château de Fuylla, et que nous y gagnerions de grandes richesses. Alors je fis armer la galère, son vaisseau, les deux autres vaisseaux armés et une barque armée. Ainsi

ils eurent cinq vaisseaux. Il y fit monter toute sa troupe, qui consistait en cinquante hommes bons et adroits ; et j'y mis pour capitaine un mien cousin-germain, nommé Jean Muntaner, auquel je donnai pouvoir de tout faire comme je pourrais faire moi-même. Il devait toujours prendre conseil dudit Tici Zacharie et de quatre autres bons Catalans que je lui assignai pour conseillers, et ils partirent de Gallipoli le lendemain de la fête des Rameaux. Que vous dirai-je ! Ledit Tici Zacharie fit ainsi : Il leur ordonna de le suivre au château de Fuylla la nuit de la fête de Pâques, et qu'à l'heure des matines, ils dressassent contre le mur les échelles qu'ils portaient toutes préparées, sachant bien quelle hauteur avaient les murailles. Que vous dirai-je? Avant d'être entendu du château, il fit escalader son monde, et trente hommes de sa troupe et cinquante de la nôtre furent bientôt au-dessus du mur, armés et prêts à combattre. Quand ils furent là, le jour parut ; et lui, avec des machines et le reste de la compagnie s'avança pour attaquer les portes. Et quand ceux qui étaient dedans les eurent entendus, ils prirent les armes ; les nôtres brisèrent les portes, firent main basse sur ceux qui gardaient les murailles et sur ceux qu'ils trouvèrent dans les tours. Que vous dirai-je? Ils tuèrent bien cent cinquante hommes, et firent prisonniers tous les autres, qui étaient au nombre de cinq cents combattants. Quand ils se furent emparés du château, ils passèrent dans la

ville, occupée par les Grecs, qui étaient au nombre de trois mille personnes, et s'occupaient à fabriquer l'alun, qui était fabriqué dans ce lieu là. Ils parcoururent toute la ville, et pillèrent et ravagèrent tout ce qu'ils voulurent. Que vous dirai-je? ce qu'ils gagnèrent fut infini. Et là ils gagnèrent les trois reliques du bienheureux saint Jean l'évangéliste, qu'il avait laissées sous l'autel d'Éphèse, en se renfermant dans le tombeau. Et comme ce furent les Turcs qui prirent ce lieu là, ils les échangèrent à Fuylla contre du blé. Et les trois reliques étaient celles-ci : la première un morceau de la vraie croix, que monseigneur saint Jean évangéliste enleva, de sa propre main. de la vraie croix, et de la place même où Jésus-Christ avait reposé sa précieuse tête. Et ce morceau de la vraie croix était richement enchâssé dans de l'or, avec des pierres précieuses d'une valeur immense. Vous auriez peine à me croire, si je vous racontais toutes les richesses qui l'entouraient, avec une chaine en or qui y était attachée, et au moyen de laquelle monseigneur saint Jean la portait toujours suspendue à son col. L'autre relique était une chemise bien précieuse et sans aucune couture, que la sainte vierge Marie fit de ses saintes mains, et lui donna; et depuis ce temps le bienheureux monseigneur saint Jean l'avait toujours portée. La troisième relique était un livre qui s'appelle l'*Apocalypse*, qui était écrit en lettres d'or de la propre main du bienheureux monseigneur saint Jean; et sur les couvertures il y avait une grande

quantité de pierres précieuses. Et ainsi entre autres choses, ils gagnèrent ces trois reliques, qu'ils découvrirent parce que Ser Tici Zacharie savait où elles étaient; et avec un grand butin ils retournèrent à Gallipoli, où ils partagèrent tout ce qu'ils avaient gagné. On tira au sort les reliques: la vraie croix m'échut par le sort, et à Ser Tici la chemise et le livre. Et le reste fut partagé comme il devait l'être. Et vous voyez comment nous réunîmes à nous la Compagnie de Ser Tici Zacharie. Depuis, Ser Tici, au moyen de ce qu'il avait gagné, arma son vaisseau, où il mit de ses gens et des nôtres, et s'en vint à l'île de Taix, où était un bon château. Il prit ce château et la ville et s'y plaça.

Je vins à ce château, et trouvai le seigneur infant avec quatre galères; il m'avait attendu là quand j'étais allé prendre congé de l'armée; et là je revins et trouvai le seigneur infant. Et si vous vîtes jamais un homme bon accueillir son ami, ainsi me fit Ser Tici Zacharie, qui me livra aussitôt le château et tout ce qu'il renfermait, et nous traita magnifiquement, le seigneur infant et nous tous, pendant les trois jours que nous y demeurâmes. Puis il m'offrit et sa personne et le château, et tout ce qu'il y avait. Je lui donnai toutes sortes d'objets, et lui laissai une barque armée de vingt-quatre rames, avec bien quarante hommes, qui consentirent à rester avec lui, à sa solde; enfin, je le laissai bien fourni et bien muni. Le proverbe catalan

est bien vrai, qui dit : *Obliges sans regarder qui tu obliges* ; car en ce lieu, où je ne pensais jamais me trouver, j'éprouvai un grand plaisir, et le seigneur infant par moi, ainsi que toute notre Compagnie; et, s'il en eût été besoin, nous pouvions, au moyen de ce château, nous mettre tous en sureté, et même pousser en avant nos conquêtes.

CHAPITRE CCXXXV.

Comment le seigneur infant En Ferrand se rendit au port d'Almiro, et brûla et rasa tout ce qu'il y avait, d'où il alla à l'île de Spoll, dans laquelle il attaqua le château et ravagea la ville; et comment il alla au cap de l'île de Négrepont où il fut pris par les Vénitiens, contre la foi jurée.

Ainsi nous prîmes congé de Ser Tici Zacharie, et nous partîmes de l'île de Taix avec le seigneur infant; et le seigneur infant me fit livrer la meilleure galère après la sienne, laquelle avait nom l'Espagnole, et avec ces quatre galères, mon vaisseau armé, et une barque à moi, nous partîmes pour le port d'Almiro, qui est dans le duché d'Athènes, et où le seigneur infant, avant d'entrer en Romanie, avait laissé quatre hommes pour faire du biscuit. Mais nous n'y trouvâmes ni hommes, ni biscuit, car les gens du pays avaient tout détruit ; et s'ils avaient tout détruit, nous nous en vengeâmes bien, car nous mîmes tout ce qui s'y trouva à feu et à flamme. Après quoi nous partîmes d'Almiro et nous allâmes à l'île

de Spoll; là nous nous battîmes contre les gens du château; et ravageâmes toute l'île. Ensuite nous nous rendîmes à l'île de Négrepont. Le seigneur infant dit qu'il voulait passer par la cité de Négrepont; et nous tous lui dîmes qu'il n'en fît absolument rien. Il est vrai qu'il y avait passé à son entrée en Romanie, et qu'il y avait été bien traité et accompagné; et il pensait qu'il en serait de même; et il persista, malgré tout le monde, à passer par là; et à la male-heure nous prîmes cette route, et nous nous mîmes la corde au col, au péril de notre vie; car c'est un grand danger de suivre de jeunes fils de rois, issus de si haut rang, qui pensent que nul ne peut songer à leur nuire. Et assurément cela devrait être ainsi, si le monde connaissait ses devoirs; mais il en est si peu instruit, que rarement il fait ce qu'il devrait faire; et il est des maîtres que nul n'ose contredire quoi qu'ils veuillent entreprendre; c'est ce qui nous advint. Nous consentîmes tous à notre destruction: nous nous rendîmes à la cité de Négrepont, et là, nous trouvâmes qu'il était arrivé dix galères et un vaisseau de vénitiens, armés, ayant pour chefs Jean Téri et En Marc Miyot. Ils allaient au nom de messire Charles de France, à qui se destinait l'empire de Constantinople. Il se trouvait là, pour messire Charles, un Riche-Homme français, nommé messire Thibaut de Sipoys. Le seigneur infant demanda sauf-conduit pour lui et toute sa troupe, et les seigneurs de Nègrepont nous le donnèrent. Les

capitaines des galères en firent autant, et invitèrent le seigneur infant; et lorsqu'il fut à terre, les galères des Vénitiens coururent sur les nôtres, et principalement sur la mienne, parce qu'on savait que j'emmenais de Romanie, tous les trésors du monde. Et dès la première attaque, ils tuèrent plus de quarante hommes; et ils m'auraient aussi tué, si je me fusse trouvé là; mais je ne quittai point d'un pas le seigneur infant; et ils pillèrent ma galère et tout ce qui s'y trouvait, ce qui était fort considérable. Ensuite ils arrêtèrent le seigneur infant, et dix des plus considérables personnes qui étaient avec lui. Et ayant fait cette trahison, messire Thibaut de Sipoys livra le seigneur infant à messire Jean de Misi (Nixia), seigneur de la troisième partie de Nègrepont, pour qu'il le conduisît au duc d'Athènes, afin que celui-ci le gardât aux ordres de messire Charles, et en fit ce qu'il lui manderait. Ainsi ils l'envoyèrent avec huit cavaliers et quatre écuyers, à la cité d'Estines (Athènes); il le fit mettre et bien garder au château nommé Saint-Omer.

Les gens de Négrepont donnèrent à entendre à messire Thibaut de Sipoys, que si l'on voulait en finir avec la troupe, on devait m'y renvoyer, parce que j'emportais beaucoup de choses qui lui appartenaient; qu'ainsi ils feraient deux bonnes choses, premièrement ils feraient plaisir à la Compagnie, et, d'un autre côté, ils savaient très bien qu'on me mettrait à mort aussitôt, et qu'alors personne ne réclamerait ce qu'ils m'avaient pris; qu'ils y renvoyassent aussi Garcia

Gomes Palacin, à qui En Rocafort voulait plus de mal qu'à personne au monde, et qu'on ferait grand plaisir à En Rocafort. Et ainsi qu'on le leur conseilla, ils le firent, car ils renvoyèrent à la Compagnie Garcia Gomes et moi. Aussitôt qu'ils furent arrivés ils présentèrent Garcia Gomes à En Rocafort, qui en eut beaucoup de joie. Et lorsqu'il fut débarqué, En Rocafort, sans autre sentence, lui fit trancher la tête en présence de tous. Ce fut un grand malheur et un grand dommage, car c'était en vérité un des meilleurs chevaliers du monde sous tous les rapports.

CHAPITRE CCXXXVI.

Comment la Compagnie fut charmée de me voir de retour, moi Ramon Muntaner; et comment En Rocafort résolut de se soumettre à messire Charles de France, et fit élire pour capitaine de la compagnie (malheureusement pour lui) Thibaut de Sipoys, du nom de messire Charles de France.

Quand cela fut arrivé, ils me débarquèrent; et toute la Compagnie, et En Rocafort, et tous les autres, dès qu'ils me virent, vinrent me baiser et m'embrasser; et ils pleurèrent tous sur les pertes que j'avais faites. Et les Turcs et Turcopules accoururent tous, et voulurent me baiser les mains et pleurèrent de joie, pensant que je venais demeurer avec eux. Et aussitôt, avec En Rocafort, tous m'accompagnèrent et me conduisirent dans le meilleur logement, et me le firent livrer. Quand je fus logé, les Turcs m'envoyèrent vingt cavaliers et mille per-

pres d'or, et les Turcopules autant. En Rocafort m'envoya un bon cheval, une mule, cent mesures de farine, de la viande salée, cent quintaux d'avoine, et des bestiaux de toutes sortes. Enfin, il n'y eut ni adalil, ni almugate, ni le moindre des individus, qui ne me fit des présents; et l'on peut bien estimer que ce qu'on me donna, dans l'espace de trois jours, valait quatre mille perpres d'or. Si bien que Thibaut de Sipoys et les Vénitiens se trouvèrent bien déçus de m'avoir ramené là.

Ceci s'étant passé, Thibaut de Sipoys et les chefs des galères entrèrent en pourparler sur leurs affaires avec la Compagnie. La première chose que firent les nôtres, fut d'exiger que les Vénitiens me fissent satisfaction du dommage qu'ils m'avaient causé, et qu'ils promissent cela par serment. La Compagnie leur déclara que j'avais été leur père et leur gouverneur depuis qu'ils étaient partis de Sicile, et que jamais mal n'avait pu s'élever entre eux tant que j'y avais été; et que si j'avais été avec eux le malheur d'En Béranger d'Entença et des autres ne serait point arrivé. Ce fut là le premier article qu'ils leur firent promettre et jurer. Et ils tinrent mal leur promesse; car Dieu leur inspira peu de loyauté dans leur conduite, ainsi que vous l'apprendrez ci-après.

Que vous dirai-je? En Rocafort, considérant qu'il avait perdu toute confiance auprès des maisons de Sicile, d'Arragon et de Majorque, ainsi qu'à l'égard de toute la Catalogne, résolut de se mettre sous les ordres de messire Charles; et il

prêta et (par malheur pour les uns et les autres) fit prêter serment à toute la Compagnie, à messire Charles de France comme seigneur. Et lorsqu'ils eurent fait serment et hommage à Thibaut de Sipoys, pour messire Charles, ils prêtèrent serment à messire Thibaut de Sipoys comme leur capitaine. Il voulut conduire et commander la Compagnie, quoiqu'il vît bien qu'il ne pouvait le faire. Que vous dirai-je? Quand ils eurent prêté serment à Thibaut, il crut que nul autre que lui n'oserait commander; mais En Rocafort n'en faisait pas plus de cas que d'un chien, et il fit faire un sceau portant un cavalier et une couronne d'or, pensant se couronner roi de Salonique. Que vous dirai-je? Quand ceci eût été fait, Thibaut fut capitaine du vent. Ainsi que son maître, fut roi du vent, quand il accepta la donation du royaume d'Arragon, de même Thibaut fut capitaine du vent.

Lorsque les capitaines des galères eurent vu ces arrangements, ils pensèrent qu'ils avaient terminé l'objet pour lequel ils étaient venus, puisqu'ils avaient placé Thibaut à la tête de la Compagnie; ils prirent donc congé et voulurent s'en retourner. Toute la Compagnie, ainsi que les Turcs et les Turcopules, et Thibaut lui-même, me prièrent de demeurer. Je leur dis que je ne le ferais pour rien au monde. Voyant qu'ils ne pouvaient me retenir, ils firent venir les chefs des galères, et me recommandèrent beaucoup à eux. Ensuite ils me donnèrent une galère où pût aller toute ma compagnie;

et messire Tari, principal capitaine, voulut que j'allasse sur sa galère. Et messire Thibaut écrivit à Négrepont que, sous peine de punition corporelle et pécuniaire, chacun rendît ce qui m'appartenait. Je donnai tous les chevaux, attelages et charriots à ceux qui avaient été de ma compagnie. Je pris alors congé d'eux tous, et me plaçai dans la galère de messire Jean Tari; et si jamais homme reçut des marques d'honneur de la part d'un gentilhomme, c'est bien moi qui les reçus de lui; car il voulut que nous couchassions dans le même lit, et que nous mangeassions ensemble à la même table.

CHAPITRE CCXXXVII.

Comment les galères des Vénitiens se séparèrent de la Compagnie, et moi Ramon Muntaner avec eux, pour recouvrer ce qu'on m'avait pris; et comment j'allai à la cité d'Athènes pour prendre congé du seigneur infant En Ferrand, et afin qu'on le traitât avec égards.

Alors nous vînmes à la cité de Négrepont, et quand nous fûmes à la cité, les chefs firent publier que tout homme qui avait quelque chose appartenant à moi n'eût qu'à me le rendre, sous peine de punition corporelle et pécuniaire; et messire Jean d'Amici (de Nixia) et messire Boniface de Véronne, ayant vu la lettre de Thibaut de Sipoys, en firent autant. Que vous dirai-je? Ils furent très désireux que je fusse satisfait avec du vent, mais de mes biens je ne pus rien recouvrer. Je priai messire

Jean Tari, de me permettre d'aller à la cité d'Estines (Athènes), voir le seigneur infant. Il me répondit que par amitié pour moi il m'attendrait quatre jours, dont je lui sus bon gré. Je pris alors cinq montures et me rendis à la cité d'Athènes, qui était à vingt-quatre milles delà. Je trouvai le duc d'Athènes malade ; et tout malade qu'il était il m'accueillit très bien, et me dit qu'il était bien fâché du mal qui m'était arrivé, et qu'il m'assurait qu'en tout ce qu'il pourrait m'obliger, il m'obligerait. Je lui rendis grâces, et lui dis que le plus grand plaisir qu'il put me faire, c'était de traiter avec égards le seigneur infant. Il me dit qu'il était bien fâché d'être obligé par les circonstances de le retenir ainsi. Je le priai de me permettre de le voir. Il me répondit que je pourrais le voir, et même rester quelque temps auprès de lui ; et qu'en ma faveur, tant que je serais avec lui, chacun pouvait y entrer et manger ; et que même, s'il voulait monter à cheval, il le pouvait. Il fit aussitôt ouvrir les portes du château de Saint-Omer [1], où était détenu le seigneur infant, et j'allai le voir. Ne me demandez pas si ma douleur fut vive quand je le vis au pouvoir d'autrui ; mon cœur en fut navré ; mais lui, par sa grande bonté, me consola. Que dirai-je ? Je demeurai deux jours auprès de lui. Je le priai de me dire s'il désirait que je parlasse au duc d'Athènes pour lui demander la permission de rester auprès de lui ; il me dit qu'il n'était pas néces-

1. *Voyez* la chronique de Morée, t. 3 de cette collection.

saire que je restasse, mais qu'il fallait au contraire me rendre en Sicile, qu'il me remettrait des lettres de créance pour le seigneur roi de Sicile, et qu'il ne voulait écrire à nul autre. Il fit aussitôt faire la lettre; il me dit tout ce que je devais dire et faire; il ajouta qu'il savait que nul autre au monde n'était instruit aussi-bien que moi de ce qui lui était arrivé en Romanie; et assurément il disait la vérité.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je pris congé du seigneur infant En Ferrand, pour venir en Sicile; et comme les galères des Vénitiens se rencontrèrent avec celles d'En Rimbaud Desfar, et envoyèrent le seigneur infant au roi Robert, et comment l'infant fut libre

Après que j'eus demeuré là deux jours, je pris congé de lui avec grande douleur; car mon cœur était brisé. Je lui laissai une partie du peu d'argent que j'avais. Je me dépouillai d'une partie des habits qui me couvraient, et je les donnai au cuisinier que le duc lui avait fourni.

Ensuite je pris à part ledit cuisinier, et lui dis qu'il fît bien attention et empêchât qu'on ne mît dans ses mets rien qui pût lui nuire; que s'il y faisait bien attention, il en recevrait de bonnes récompenses de moi et d'autres. Je lui fis mettre les mains sur l'évangile et jurer en ma présence qu'il se laisserait plutôt couper la tête que de souffrir qu'il arrivât malheur à l'infant, en mangeant ce qu'il lui préparait. Je le quittai, et après avoir

pris congé du seigneur infant et de sa compagnie, j'allai prendre congé du duc, qui me donna avec bonté des choses précieuses et utiles; nous partîmes satisfaits de lui, et retournâmes à Négrepont, où nous trouvâmes les galères qui n'attendaient que moi. Nous nous embarquâmes aussitôt et partîmes de Négrepont, et allâmes rafraîchir à l'île de Sete-Pace, puis à la Cidia, à Malvésie, à Malée, à Saint-Annel, au port des Guatlès, et puis à Coron; et de Coron nous allâmes à l'île de Sapiencia. Cette nuit nous couchâmes dans l'île; et quand le jour parut nous regardâmes et vîmes venir quatre galères et un vaisseau du côté par lequel nous étions venus. Nous démarâmes et allâmes à eux. Voyant cela ils prirent aussi les armes; je regardai et vis reluire leurs casques de fer, et nous pensâmes alors que c'étaient les galères d'En Rimbaud Desfar, dont j'avais déjà eu connaissance. Je le dis à notre capitaine, et les Vénitiens résolurent de s'armer. Après quelques instants, le vaisseau armé d'En Rimbaud Desfar, vint avec En P. Ribalta qui était à la poupe. Je le reconnus, et il s'approcha. En me voyant il eût une grande joie; il monta sur la galère et me dit que les galères étaient celles d'En Rimbaud Desfar. Les capitaines Vénitiens me tirèrent à part, et me dirent de les éclairer sur le compte de ce chevalier; et me demandèrent si c'était un mauvais homme, et s'il avait fait du mal aux Vénitiens. Je leur répondis que c'était un homme loyal, et qui pour rien au

monde, il ne ferait du mal à qui que fût des amis du roi d'Arragon, et je les engageai à l'aimer et à l'honorer tant qu'il serait avec eux. Alors ils firent désarmer les galères et me prièrent de lui dire qu'il serait en sûreté avec eux, et qu'ils pouvaient venir à la bonne heure.

Ainsi je montai sur le vaisseau avec En P. Rivalta, et nous allâmes trouver En Rimbaud Desfar, qui fit aussitôt poser les armes à tout son monde. Nous vînmes aux galères; nous nous saluâmes les uns les autres, et nous nous rendîmes ensemble à l'île de la Sapience. Nous mîmes toutes nos échelles à terre; et nos capitaines invitèrent En Rimbaud Desfar et tous les capitaines. Nous restâmes là toute la journée jusqu'au soir, et le soir nous partîmes tous ensemble et allâmes à Moto, où nous raffraichîmes toutes les galères et prîmes de l'eau. Le lendemain nous allâmes à la plage de Matagriffo, où nous prîmes aussi de l'eau, et nous nous rendîmes à Clarence. A Clarence, les Vénitiens s'étaient arrêtés pour réparer quatre galères, et les avaient laissées en garde. Là je fis un échange avec En Rimbaud Desfar, qui me fit livrer une galère avec ma Compagnie, et messire Jean Tari, capitaine des Vénitiens, me donna deux tonneaux de vin, assez de biscuit et de viande salée, et de tout ce qu'il avait pour sa Compagnie; et moi je fis acheter à Clarence tout ce dont j'avais besoin.

Ensuite je pris congé d'eux et d'En Rimbaud Desfar, et nous décidames d'aller à Corfou; et puis nous

passâmes à Corfou et allames prendre terre au golfe de Tarente, c'est-à-dire à la sortie du cap des Langues, et puis nous côtoyames la Calabre, et vimmes à Messine. Là En Raimbaud Desfar désarma, et lui et moi nous allâmes vers le seigneur roi, que nous trouvames à Castre-Nou. Le seigneur roi accueillit bien En Raimbaud et lui fit des présens. En Raimbaud s'en alla, et je demeurai auprès du seigneur roi; je lui remis la lettre du seigneur infant et lui rendis compte de tout. Le seigneur roi fut très fâché de la prise du seigneur infant; il en instruisit par un message le seigneur roi de Majorque, et le seigneur roi d'Aragon.

Dans l'intervalle il parvint au duc d'Athènes, un ordre de messire Charles, qui lui disait d'envoyer le seigneur infant au roi Robert. Aussitôt il l'envoya à Brindes, et de Brindes ils allèrent par terre à Naples, et à Naples le seigneur infant fut mis en prison courtoise. Il était gardé et chevauchait avec le roi Robert; il mangeait avec lui et avec la reine, épouse du roi Robert, laquelle était sœur de l'infant. Que vous dirai-je? Le seigneur infant resta prisonnier pendant plus d'un an. Après quoi, le seigneur roi son père traita avec le roi de France pour qu'on le lui renvoyât. Et le roi de France et messire Charles, envoyèrent dire au roi Charles qui vivait encore, ainsi qu'au roi Robert, de le renvoyer à son père. En effet, il fut envoyé au seigneur roi son père; il prit terre à Colioure; et son père et sa mère, et tout ce qui

était dans les états du roi de Majorque, firent de grandes réjouissances; car tous l'aimaient plus qu'aucun autre enfant du roi. Laissons le seigneur infant se réjouir, sain et sauf auprès de son père, car j'ai à vous parler de la Compagnie avec laquelle je vous ai menés au duché d'Athènes où elle est en ce moment.

CHAPITRE CCXXXIX.

Comment En Rocafort fut arrêté par la Compagnie et livré à Thibaut de Sipoys, lequel, à l'insu de la troupe, l'emmena et le livra au roi Robert qui le fit mettre en un cachot à Versa (Averse), où il mourut de faim.

Quand En Rocafort eut fait faire le sceau, il disposa de l'armée de telle sorte que l'on ne regardait pas plus Thibaut de Sipoys qu'un sergent; si bien qu'il en fut très affligé, et se regarda comme baffoué. Et En Rocafort se méconnut tellement que quand il mourait un homme de l'armée il s'emparait de tout ce qu'il avait laissé. D'un autre côté, si quelqu'un avait une belle femme, une belle fille ou une belle maîtresse, il fallait qu'il s'en emparât; de sorte qu'on ne savait que faire. Enfin, tous les chefs des Compagnies allèrent secrètement trouver Thibaut de Sipoys, et lui demandèrent ce qu'il leur conseillait relativement à En Rocafort, car ils ne pouvaient plus le souffrir. Il leur répondit qu'il ne pouvait leur donner conseil parce que c'était leur seigneur; que pour bien faire ils

devaient réfléchir d'un côté, et lui d'un autre, sur ce qu'ils auraient à faire. Thibaut leur disait cela parce qu'il craignait qu'ils ne voulussent le décevoir et le trahir. Or Thibaut alla vers En Rocafort, et lui fit en particulier des remontrances; mais lui ne les prit point en bonne part.

Thibaut avait envoyé son fils à Venise, pour qu'on lui armât six galères; et il les attendait. Bientôt elles arrivèrent avec son fils qui les commandait: et quand les galères furent là, il se sentit fort. Il fit demander en secret aux chefs des compagnies ce qu'ils avaient décidé au sujet d'En Rocafort. Ils répondirent qu'ils étaient d'avis qu'il fit convoquer le conseil général, et qu'en plein conseil on lui reprocherait tout ce qu'il avait fait; qu'ils s'empareraient ensuite de sa personne et le lui livreraient. Ainsi fut fait, pour leur malheur; car le lendemain, étant au conseil, ils lui firent des reproches, et après ces reproches, ils l'arrêtèrent et le livrèrent à Thibaut, en quoi ils firent la plus grande faute que jamais on ait pu faire, en le livrant à qui que ce fut. Ils eussent mieux fait de s'en venger eux-mêmes, s'ils étaient dans l'intention de se venger. Que vous dirai-je? Thibaut tenant En Béranger de Rocafort et En Esbert son frère (leur oncle ainsi qu'En Dalmau de Saint-Martin, étant morts depuis peu de temps de maladie), les chefs des Compagnies coururent au logement et aux caisses d'En Rocafort, et trouvèrent

tant de perpres d'or, qu'ils eurent treize perpres d'or pour chaque homme de la troupe. Et enfin ils pillèrent tout ce qu'il avait. Mais Thibaut ayant en son pouvoir En Rocafort et son frère, se jeta une nuit dans les galères avec toute sa compagnie, ainsi qu'En Rocafort et son frère. Il fit force de rames et laissa la compagnie sans prendre congé de personne. Et lorsque le matin la compagnie ne vit pas messire Thibaut, et apprit qu'il était parti emmenant avec lui En Rocafort, elle fut désolée. Ils se repentirent tous de ce qu'ils avaient fait, et ils prirent entre eux le parti de saisir leurs armes et de faire périr à coups de lances quatorze capitaines de leurs compagnies qui avaient consenti à ce qu'ils fissent cela. Ensuite ils élurent deux cavaliers, un adalil et un almugate pour les gouverner jusqu'à ce qu'ils eussent un chef. Et ils restèrent ainsi, les quatre élus régissant le conseil des douze de la troupe. Et Thibaut de Sipoys s'en alla à Naples et livra En Rocafort et son frère au roi Robert, qui leur voulait le plus grand mal, à cause des châteaux de Calabre qu'il n'avait pas voulu rendre comme les autres. Et quand le roi Robert les eut en son pouvoir il les envoya au château d'Aversa, et les fit mettre l'un et l'autre dans un souterrain, où il les laissa mourir de faim; car dès le moment qu'ils y furent, nul ne leur donna à boire ni à manger. Vous pouvez voir par là que celui qui fait du mal s'attire du mal, et que plus un homme est élevé, plus il doit être patient et droiturier. Mais ne parlons plus d'En

Rocafort, son temps est fini, et parlons de nouveau de notre Compagnie.

CHAPITRE CCXL.

Comment le duc d'Athènes laissa le duché au comte de Brenda (Brienne); et comment ledit comte, étant défié par le despote d'Arta et par le seigneur de la Blaquie, et par l'empereur, appela la Compagnie à son secours, et recouvra toute sa terre, et voulut faire périr ladite Compagnie; mais il périt lui et les siens.

Or en ce temps il se trouva que le duc d'Athènes mourut de maladie; il n'avait ni fils ni fille. Il laissa le duché au comte de Brenda (Brienne), qui était son cousin germain. Le comte de Brenda, étant enfant, fut placé par son père au château de Gosta, en Sicile, où il vécut long-temps; il en fut enlevé, puis racheté. De là vient qu'il était fort aimé des Catalans dont il parlait la langue. Lorsqu'il fut parvenu au duché, le despote d'Arta le défia, ainsi que Langlo, seigneur de la Blaquie, et l'empereur; de manière que chacun d'eux lui donnait assez à faire [1]. Il fit dire à la Compagnie que si elle voulait venir le secourir, il leur payerait la solde de six mois; et il leur proposa de leur donner toujours pareille solde, c'est-à-dire quatre onces par mois à chaque homme de cheval équipé, deux par cheval non-équipé, une once par homme de pied; et là-des-

1. *Voyez* Nicéphore, Grégoras, l. VII, Ducange, t. 2, p. 146 et suiv. de cette collection et la chronique de Morée, t. III.

sus ils firent leur traité qui fut juré de part et d'autre. Après quoi la troupe partit de Saserandrie (Cassandrie), et se rendit en Morée, ayant bien souffert en passant par la Blaquie, qui est le plus redoutable pays du monde.

Lorsqu'ils furent au duché d'Athènes, le comte de Brenda (Brienne) les accueillit fort bien et leur donna aussitôt la solde de deux mois; et ils commencèrent à combattre les ennemis du comte. Si bien qu'en peu de temps ils en eurent nettoyé toute la frontière. Que vous dirai-je! Chacun désira faire la paix avec le comte, et le comte recouvra plus de trente châteaux qu'on lui avait enlevés, et il traita honorablement avec l'empereur, avec Langlo, et avec le despote. Ceci fut fait en six mois, et il n'avait compté que la solde de deux mois. Voyant qu'il avait la paix avec tous ses voisins, il conçut un mauvais dessein, celui de faire périr la Compagnie. Il choisit deux cents hommes à cheval, des meilleurs de l'armée, et environ trois cents hommes de pied. Il les logea, les paya, leur donna des terres et possessions, et quand il les eut ainsi mis à l'abri du besoin, il fit dire aux autres de s'éloigner de son duché; ceux-ci lui répondirent qu'il eut à leur payer le temps pendant lequel ils l'avaient servi. Il leur dit qu'il leur montrerait sa force. Et en attendant il avait fait venir. soit de la terre du roi Robert, soit de la principauté de Morée, soit des pays environnans, sept cents cavaliers français. Quand ils furent réunis, il réunit aussi vingt-quatre mille hommes de pied de son

duché ; et lorsqu'il eut formé son armée il vint fondre sur la Compagnie. Mais ceux-ci, qui le surent, sortirent avec leurs femmes et leurs enfans en une plaine près d'Athènes. Il se trouvait là un marais dont la troupe se fit un rempart. Mais lorsque les deux cents hommes à cheval et les trois cents hommes de pied virent ce qu'on se disposait à faire, ils allèrent tous ensemble vers le comte, et lui dirent : « Seigneur, nos frères sont là ; nous » voyons que vous voulez les détruire ; c'est une » injustice ; c'est un crime ; et nous vous décla- » rons que nous voulons aller mourir avec eux. » Or donc, nous vous défions et nous nous déga- » geons envers vous. » Et le comte leur dit qu'ils s'en allassent à la male-heure, qu'ils devaient périr avec les autres. Et tous ensemble ils allèrent se réunir à la Compagnie, et ils se disposèrent tous au combat. Les Turcs et les Turcopules allèrent se réunir en un lieu voisin, ne voulant point se mêler avec notre troupe, s'imaginant que nous faisions tout cela d'accord les uns avec les autres et pour les détruire ; et ils voulurent se tenir ainsi réunis devant nous. Que vous dirai-je? Le comte ayant rangé son armée, vint au-devant de la Compagnie avec deux cents chevaliers français, ayant tous des éperons d'or, et avec beaucoup d'autres cavaliers du pays, et avec les gens de pied. Il se plaça à l'avant-garde avec sa bannière et commença l'attaque ; il fondit sur la Compagnie, et la Compagnie fondit sur lui. Que vous dirai-je? Les chevaux du comte, au bruit que firent les almogavares, s'enfuirent du

côté du marais, dans lequel s'enfonça le comte, ainsi que sa bannière et tous ceux qui formaient l'avant-garde; alors les Turcs et Turcopules voyant ce qu'ils avaient à faire, s'avancèrent et fondirent sur eux, et la bataille fut terrible. Mais Dieu, qui défend toujours le bon droit, seconda la Compagnie, de sorte que de tous les sept cents cavaliers il n'en échappa que deux. Tous les autres périrent, ainsi que le comte et tous les barons de la principauté de la Morée, qui étaient accourus pour anéantir la Compagnie. Les deux que l'on sauva furent, l'un messire Boniface de Verone, seigneur de la tierce partie de Négrepont; c'était un homme loyal et bon, et il avait toujours aimé la Compagnie, de sorte que dès que les nôtres l'apperçurent ils le sauvèrent. L'autre fut messire Roger Deslaur, qui était un chevalier de Roussillon, lequel était venu plusieurs fois chargé de messages auprès de la Compagnie. Et là périrent tous les hommes à cheval du pays; et de gens à pied il en mourut bien vingt milles. La Compagnie s'empara du camp, et gagna avec cette bataille tout le duché d'Athènes. Après la prise du camp, ils prièrent messire Boniface d'être leur chef, mais il refusa absolument; ils nommèrent alors pour leur chef messire Roger Deslaur, et ils lui donnèrent pour épouse la veuve du seigneur de La Sola, avec le château de La Sola. Alors ils répartirent entre eux la cité d'Estines (Athènes), ainsi que toutes les villes et châteaux du duché, et donnèrent les femmes pour épouses à ceux de la

Compagnie ; et à chacun selon qu'il était un homme distingué, ils donnaient telle ou telle femme de haute naissance et digne de lui. De cette manière, ils assurèrent leur sort et leur existence, tellement qu'ils pourront à jamais s'y maintenir avec honneur, s'ils se conduisent avec sagesse.

CHAPITRE CCLXI.

Comment les Turcs se séparèrent de la Compagnie, et furent indignement trahis par les Génois à la Bouche d'Avie, et comment ceux qui étaient restés près de Gallipoli furent tués par ordre de l'empereur de Constantinople.

Les Turcs et Turcopules voyant que dorénavant la Compagnie ne s'éloignerait plus du duché d'Athènes, ayant obtenu tout ce qu'elle pouvait désirer, dirent qu'ils voulaient s'en aller. Les Catalans leur répondirent qu'on leur donnerait trois ou quatre endroits du duché, là où il leur serait le plus agréable, pour s'y établir, et les prièrent de rester. Mais ceux-ci dirent qu'absolument ils ne resteraient point, et que puisque Dieu les avait favorisés et qu'ils étaient tous riches, ils voulaient aller rejoindre leurs amis au royaume de Natolie. Ainsi ils se séparèrent en paix et amitié, se promettant de se secourir les uns les autres, s'ils en avaient jamais besoin. Ils s'en retournèrent sûrement à petites journées à Gallipoli, ravageant et brûlant tout ce qui se présentait à eux, et ne craignant plus

que personne s'opposât à eux, tel était l'état où les Catalans avaient mis l'empire. Et lorsqu'ils furent à la Bouche d'Avie, dix galères génoises vinrent à eux, par ordre de l'empereur, et leur offrirent de leur faire passer le détroit de la Bouche d'Avie, qui n'a pas dans cet endroit plus de quatre milles. Alors ils convinrent entre eux, et les Génois jurèrent sur les saints Évangiles, qu'ils les transporteraient sains et saufs au-delà du détroit de la Bouche d'Avie, qui n'a pas là plus de quatre milles de large. Ils firent un premier embarquement dans lequel ils prirent tous les individus les moins importans. Et quand les plus vaillants eurent vu qu'on avait porté leur monde, ils se placèrent dans les galères. Et lorsqu'ils furent dans les galères, on leur ôta les armes, car il était convenu que les Turcs livreraient leurs armes aux Génois; et les Génois les mirent toutes en une galère. Et lorsque les Turcs furent placés dans les galères et sans armes, les gens de mer se jetèrent sur eux, en tuèrent bien la moitié, et les autres se soumirent à eux. Ainsi ils eurent la plus grande partie des plus braves, et les conduisirent à Gênes. Et ils allaient et venaient à Pola, en Calabre, à Naples, enfin partout. Et de ceux qui étaient demeurés dans les environs de Gallipoli il n'en échappa pas un; car l'empereur y avait envoyé beaucoup de troupes de Constantinople qui les tuèrent tous. Voyez avec quelle fourberie, avec quelle déloyauté les Turcs furent exterminés par les Génois,

puisqu'il n'en échappa que ceux qui avaient été transportés la première fois. Cela affligea beaucoup ceux de notre troupe, quand ils en furent instruits. Et voilà quelle fut la fin de ces malheureux Turcs qui, pour leur malheur, s'étaient séparés de ladite troupe.

CHAPITRE CCXLII.

Comment la Compagnie élut pour chef l'infant Mainfroi, second fils du roi de Sicile, et lui prêta serment comme à son chef et seigneur : et comment, suivant leur accord, le seigneur roi leur envoya, au nom de l'infant, En Béranger Estanyol, qui les gouverna long-temps et avec sagesse.

Les Catalans se voyant ainsi établis dans le duché d'Athènes et maîtres du pays, ils décidèrent tous d'adresser un message au seigneur roi de Sicile, lui disant que s'il voulait leur envoyer l'un de ses enfants, ils lui prêteraient serment comme à leur maître, et qu'ils lui livreraient toutes les forces qu'ils possédaient, voyant qu'ils avaient besoin d'un chef. Le roi de Sicile résolut de leur donner pour gouverneur son second fils; c'est-à-dire, l'infant Mainfroi; ils en furent satisfaits; mais le roi leur fit dire que son fils était si jeune qu'il ne pouvait encore le leur envoyer; mais qu'ils prêtassent serment entre les mains d'un chevalier, pour l'infant, au nom duquel il les gouvernerait. Ils tombèrent d'accord, et toute la troupe fit serment de reconnaître l'infant pour maître.

Le seigneur roi ordonna à un chevalier nommé En Béranger Estanyol, qui était du Lampourdan, de se rendre auprès d'eux pour commander l'armée, et de recevoir de tous foi et hommage. Le seigneur roi le leur envoya avec cinq galères. Et lorsque les envoyés furent de retour, on fut très satisfait de leur message, et de voir qu'En Béranger Estanyol était venu pour les gouverner et commander au nom de l'infant Mainfroi. Or, ledit En Béranger Estanyol gouverna l'armée très long-temps et très sagement, comme un brave chevalier; il fit de hauts faits d'armes à la tête de la Compagnie, car il avait à combattre des marquisats et châteaux, et autres lieux de l'empereur; et le marquis de Lange, seigneur de la Blaquie, et d'autre part, le marquis du despotat de l'Arta, et encore d'un autre côté, le prince de la Morée. En Béranger Estanyol s'arrangeait de manière à être en guerre avec l'un d'eux, et en trève avec les autres; et lorsqu'il avait dévasté la contrée où il avait la guerre, il la quittait et allait guerroyer contre les autres. Et c'est encore la vie qu'ils mènent, car sans la guerre ils ne pourraient subsister.

CHAPITRE CCXLIII.

Comment En Béranger Estanyol étant mort, le seigneur roi de Sicile envoya à la Compagnie, au nom de l'infant Nanfos (En Alphonse), En Alphonse-Frédéric son fils; et comme l'infant Nanfos étant mort, ils reconnurent pour chef et Seigneur En Alphonse-Frédéric, et il lui fut donné en mariage la fille de messire Boniface de Véronne, et il lui prêtèrent serment.

A quelque temps de là, En Béranger Estanyol, mourut de maladie; on en instruisit le seigneur roi de Sicile, qui leur envoya un *régidor* (régent); et le seigneur roi fit venir de Catalogne son fils En Alphonse-Frédéric, qu'il faisait élever auprès du seigneur roi d'Arragon et de Catalogne; et En Alphonse-Frédéric emmena avec lui une compagnie de chevaliers, des fils de chevaliers et autres gens. Il vint de Barcelonne en Sicile, et son père fut bien joyeux de le voir si grand et si bien fait. Il le munit fort bien, et avec dix galères il l'envoya, comme chef et commandant de la Compagnie, au nom du seigneur infant Mainfroi.

Quand il fut auprès de la Compagnie, tous furent très contents, et le reçurent avec de grandes marques d'honneur. Il les régit et gouverna bien, et très sagement.

Peu de temps après, l'infant Mainfroi mourut, et le seigneur roi leur fit dire que, puisque l'infant Mainfroi était mort, ils reconnussent dorénavant pour chef et commandant En Alphonse-Frédéric. Et ceux-ci en furent très satisfaits. Bientôt ils cherchèrent à le marier, et lui donnèrent pour

femme la fille de messire Boniface de Véronne, qui avait hérité de tout ce qui appartenait à messire Boniface ; c'est-à-dire de la troisième partie de la cité, de la ville et de l'île de Négrepont, et bien de treize châteaux sur la Terre-ferme, au duché d'Athènes. Il eut ainsi pour femme cette damoiselle, fille de ce noble homme, qui fut le Riche-Homme le plus sage, le plus courtois et le plus loyal qui véau jamais. Je vous raconterai quels honneurs lui rendit le bon duc d'Athènes, à cause de son mérite. Ainsi En Alphonse-Frédéric eut pour femme cette gentille damoiselle, qui, par son père et sa mère, est du plus noble sang qui soit en Lombardie. La mère, qui fut femme de messire Boniface, était issue des plus nobles hommes de la Morée ; et, en l'épousant, messire Boniface devint possesseur de la troisième partie de Négrepont. Et de cette dame, En Alphonse-Frédéric eut beaucoup d'enfants, et il en provint la plus belle personne et la plus sage qui fut jamais en ce pays. C'est assurément une des plus belles chrétiennes du monde ; je la vis dans la maison de son père, à l'âge à peu près de huit ans ; car nous fûmes logés dans la maison de messire Boniface, le seigneur infant et moi, lorsque nous fûmes arrêtés.

D'ores-en-avant, je vais cesser de vous parler d'En Alphonse-Frédéric et de la Compagnie ; et je ne vous en parlerai plus, parce que, étant venu en Catalogne, ils sont si loin de moi que je serais fort embarrassé de vous raconter ce qu'ils font, et je ne veux déposer en ce livre que ce qui

est la pure vérité. Dieu veuille leur accorder de bien faire et de bien dire ; quant à moi, je ne me mêlerai plus à l'avenir de leurs faits. Toutes fois, je veux vous raconter les honneurs que le bon duc d'Athènes, qui laissa sa terre au comte de Brenda (Brienne), fit un jour à messire Boniface de Véronne; et je veux vous le raconter, afin que les rois, fils de rois et les grands en reçoivent un bon exemple.

CHAPITRE CCXLIV.

Il raconte ce qu'avait été messire Boniface de Véronne et son origine ; et comment le duc d'Athènes reçut l'ordre de chevalerie dudit messire Boniface de Véronne, et lui fit de grands dons et honneurs le jour qu'il fut armé chevalier.

Il est de toute vérité que le duc d'Athènes était un des plus nobles hommes qui soient dans l'empire de Romanie, et des plus grands après le roi. Il y eut anciennement deux frères, fils du duc de Braymon, qui firent le voyage d'outremer, pour la sainte Église romaine, avec une nombreuse cavalerie et grand nombre d'autres personnes et de navires. Ils s'étaient réunis à Brindes et à Venise; et l'hiver suivant, ils arrivèrent au port de Clarence. Alors les gens de ce pays étaient rebelles à l'Église ; et ces deux seigneurs envoyèrent dire au pape que s'il voulait leur donner la principauté de la Morée, ils en feraient la conquête cet hiver, et que sans cela ils ne pouvaient aller plus en avant. Et le pape le leur octroya avec grand plaisir. De

sorte que ces deux frères conquirent toute la principauté et le duché d'Athènes ; l'aîné fut prince de Morée, et le plus jeune duc d'Athènes, et chacun d'eux eut sa terre franche et quitte. Et ils donnèrent à leurs chevaliers, châteaux, maisons et terres, de sorte qu'il s'y établit aussitôt mille chevaliers français, qui firent tous venir de France leurs femmes et leurs enfants. Ensuite ceux qui y vinrent après eux prirent des femmes des plus hauts barons de France; et ainsi ils sont en droite ligne nobles hommes et de noble sang. Il se trouva que le bon duc d'Athènes, qui, ainsi que je vous l'ai déjà dit, laissa la terre au comte de Brienne, voulut être reçu chevalier, et fit convoquer une cour plénière [1] par toute sa terre, et fit dire que le jour de la Saint-Jean de juin, tout homme de marque de son duché fût rendu à la cité d'Athènes, parce qu'il voulait prendre l'ordre de chevalerie; il manda la même chose aux prélats et à tous autres gens notables. Ensuite il fit publier que tous ceux, quels qu'ils fussent, qui s'y rendraient, recevraient de lui des dons et des grâces. La cour plénière fut convoquée bien six mois avant d'avoir lieu.

Il est certain que le seigneur de Véronne, bonne cité de Lombardie, eut trois fils : l'aîné fut héritier de Véronne; il donna au second trente chevaliers et trente fils de chevaliers, et l'envoya en Morée au duché d'Athènes. Et celui qui était duc d'Athènes, père de ce duc dont je vous parle, en

1. Corts.

ce moment, le reçut de bon cœur, lui donna beaucoup de ses biens, le fit un puissant Riche-Homme, lui donna une femme avec de grandes richesses, et le fit chevalier. Il eut de sa femme deux fils et deux filles. Et quand ses frères surent qu'il lui advenait si bien, messire Boniface dit à son frère, qui était le plus jeune, qu'il voulait aller joindre son frère en Morée, désirant plaire à son frère, et l'aider du mieux qu'il pourrait. Or messire Boniface n'avait qu'un château, que son père lui avait laissé, et il le vendit afin de mieux s'équiper. Il se disposa donc à partir avec dix chevaliers et dix fils de chevaliers, et se fit recevoir chevalier par son frère aîné, parce qu'ils valait mieux qu'il partît comme chevalier que comme écuyer; car dans ces pays, aucun fils de Riche-Homme n'est considéré s'il n'est chevalier; voilà pourquoi il se fit armer chevalier par les mains de son frère.

Ainsi il partit de Lombardie, se rendit à Venise, et de là au duché d'Athènes. Quand il fut arrivé auprès du duc, qui le reçut fort bien, il trouva que son frère était mort, il n'y avait pas trois mois, et qu'il avait laissé deux fils et une fille. Ainsi ce Riche-Homme se regarda comme dénué, puisque le bien de ses neveux ne pouvait lui servir en rien, et que les tuteurs ne lui pouvaient rien donner. Vous comprenez par là comment il se regarda comme entièrement dépouillé. Et le bon duc, qui le vit ainsi déconcerté, l'encouragea, et lui dit de ne point s'affliger, qu'il le recevrait dans sa maison et dans son conseil, et qu'il aurait également soin de tous ceux qui

étaient venus avec lui. Ainsi ce Riche-Homme fut entièrement remis sur pied, et le duc lui fit assigner les revenus nécessaires pour lui et sa compagnie. Que vous dirai-je? Il vécut ainsi pendant sept ans, si bien que jamais en la cour du duc nul ne fut plus élégamment et plus richement vêtu et équipé que lui et sa compagnie. De sorte qu'il donnait du brillant à cette cour par sa présence. Le bon duc remarquait son bon sens et son intelligence. Toutefois il n'en témoignait rien; d'un autre côté, il le trouvait fort sage dans le conseil. A l'époque donc où le duc convoqua sa cour plenière, chacun fit tous ses efforts pour se bien équiper soi et ses gens, et amener des jongleurs, de manière à paraître avec honneur à la cour. Que vous dirai-je? Le jour où la cour plenière eut lieu, personne ne fut ni si élégamment ni si richement vêtu que messire Boniface et sa compagnie. Il eut bien cent guidons avec sa bannière, et il prit tout cela sur les fonds qu'il avait à recevoir par la suite. Que vous dirai-je? La fête commença avec éclat; et lorsqu'on fut à la cathédrale, où le duc devait recevoir l'ordre de chevalerie, l'archevêque d'Athènes ayant dit la messe, et les armes du duc étant sur l'autel, tout le monde attendait le moment où le duc serait reçu chevalier, pensant que le roi de France et l'empereur seraient charmés que le duc voulût bien recevoir l'ordre de leurs mains. Et comme l'on était dans l'attente, il fit appeler messire Boniface de Véronne; celui-ci s'approcha, et le duc lui dit: « Messire Boniface,
» prenez place à côté de l'archevêque, car je veux

» que vous m'armiez chevalier. » Messire Boniface lui dit : « Ah! mon seigneur, que dites-vous? Vous » moquez-vous de moi?» — « Non, certes, dit le duc, » je veux que cela soit ainsi. » Et messire Boniface, voyant qu'il parlait du fond du cœur, s'avança de l'autel, auprès de l'archevêque, et donna au duc l'ordre de chevalerie. Lorsque cela fut fait, le duc dit à haute voix : « Messire Boniface, l'usage est » que ceux qui reçoivent un chevalier lui fassent » un présent; eh bien! je veux faire tout le con- » traire envers vous qui m'avez fait chevalier; car » je vous donne dès à présent cinquante mille sols » tournois de revenu, à jamais, pour vous et les » vôtres, tant en châteaux qu'en bonnes terres » et en franc-aleu, pour en faire vos plaisirs et vo- » lontés. Je vous donne aussi pour femme la fille » d'un baron qui est demeurée auprès de moi, et » qui a en partage la tierce partie de l'île et de la » cité de Négrepont. » Voyez comment en un jour et en une heure, il le dota et lui fit en même temps le plus beau présent qu'ait fait jamais un grand prince. Chose nouvelle et étrange! Et messire Boniface vécut riche et bien fourni. Et le duc en mourant sembla lui laisser son ame; et le fit procureur du duché jusqu'à ce que le comte de Brienne y vînt. D'après cela, vous savez de qui était fille la femme d'En Alphonse-Frédéric. A présent, je ne vous parlerai plus de ce qui se passa en Romanie; et je vais vous parler de nouveau des seigneurs rois d'Arragón, de Majorque et de Sicile.

FIN DE L'EXPÉDITION DE ROMANIE.

CONTINUATION

DES

CHRONIQUES D'ARRAGON.

CHAPITRE CCXLV.

Comment la paix fut traitée entre le seigneur roi d'Arragon et le roi de Castille, à condition que le fils du roi En Jacques d'Arragon épouserait la fille du roi Ferdinand de Castille.

Quand le seigneur roi d'Arragon se fut emparé du royaume de Murcie, appartenant au roi de Castille, et eut fait courir de grands risques à tout son pays, le seigneur infant En P. de Castille, et autres grands personnages de Castille, et spécialement don Henri, qui était vieux et sage, virent que la guerre contre l'Arragon n'avait rien que de funeste. Ils firent donc la paix avec le seigneur roi d'Arragon; et voici comment se fit cette paix. Le fils aîné du roi d'Arragon, nommé l'infant En Jacques, devait épouser la fille du roi Ferrand, lorsqu'elle serait en âge; et de suite elle fut remise au roi d'Arragon,

qui la fit élever dans l'Arragon ; et le seigneur roi d'Arragon rendit le royaume de Murcie au roi don Ferrand, sauf ce qu'il avait conquis, et que le seigneur roi En Jacques, son aïeul, avait donné en dot, avec une de ses filles, à don Manuel, frère du roi don Alphonse de Castille. Cette dame mourut sans enfants ; la terre devait donc retourner au seigneur roi d'Arragon; et, vu la grande amitié qui régnait entre le seigneur roi En Jacques et le roi don Alphonse, son gendre, et l'infant don Manuel, le roi voulut alors la recouvrer, et il eut raison, car c'était son droit. Ainsi dans cette paix il reprit: Alicante, Elx, Asp, Petrer, Le val d'Ella, Novella, la Mola, Crivillen, Favanella, Callosa, Oriola et Guardamar.

CHAPITRE CCXLVI.

Comment il fut convenu entre le seigneur roi d'Arragon et le roi de Castille d'aller avec toutes leurs forces contre le roi de Grenade, qui avait violé les trèves ; et comment le roi de Castille alla assiéger Algésiras et le roi d'Arragon Almérie.

La paix étant faite, le seigneur roi d'Arragon pensa que, puisqu'il avait la paix avec tout le monde, il devait aller combattre les Sarrasins, c'est-à-dire aller contre le roi de Grenade, qui avait rompu les trèves. Le roi de Castille s'était aussi éloigné de lui parce qu'il voulait absolument s'en venger.

Il convint donc avec le roi de Castille qu'ils attaqueraient à la fois le roi de Grenade ; que le roi de Castille attaquerait avec toutes ses forces Algésiras d'Alhrade, et le roi d'Arragon la cité d'Almérie. Il fut arrangé et promis par chacun de ces rois, que cela aurait lieu à jour fixe, et que nul ne pourrait renoncer à la guerre ni abandonner le siége sans l'aveu de l'autre. Cela fut sagement combiné, afin que le roi de Grenade fût obligé de diviser ses forces. Ainsi fut il décidé ; et le roi de Castille alla assiéger Algésiras et le seigneur roi d'Arragon Almérie, qui est une très belle cité. Le siége dura neuf mois, pendant lesquels le roi d'Arragon employa les grandes et petites balistes, et toutes les autres machines propres aux siéges. Le roi d'Arragon s'y rendit avec beaucoup de pompe, avec de grands personnages et des barons de Catalogne et d'Arragon. Parmi eux vint le seigneur infant En Ferrand, fils du roi de Majorque, richement armé, avec cent chevaux armés, un grand nombre de gens de pied, et avec des galères et des vaisseaux qui transportaient chevaux, vivres, soldats et machines de guerre, parce que le roi de Majorque voulut qu'il vînt au secours du roi d'Arragon bien fourni en tous points, comme celui qui était un des meilleurs chevaliers du monde. Et il y parut bien dans toutes les occasions qui se présentèrent à lui durant le siége, surtout lorsqu'il manœuvra trois fois contre les Maures, si bien qu'il surpassa tous les autres dans la chevalerie.

CHAPITRE CCXLVII.

Comment le roi de Castille leva le siége d'Algésiras à l'insu du roi d'Arragon, et le roi d'Arragon se battit à Almérie contre tous les Sarrazins; et l'infant Ferrand tua le fils du roi de Gadix, sarrazin; et comment le roi de Grenade demanda une trève au roi d'Arragon.

Il se trouva qu'un jour, veille de la Saint-Barthélemy, tous les Maures qui se trouvaient dans le royaume de Grenade furent réunis pour attaquer le roi d'Arragon, par la faute du roi de Castille, qui leva le siége dont il s'était chargé, sans en prévenir le seigneur roi d'Arragon. Ce fut une grande faute du roi de Castille de ne pas faire savoir au roi d'Arragon qu'il levait le siége, car il mit en grand danger le seigneur roi d'Arragon, qui fut pressé par un grand nombre de troupes qui vinrent sur lui, sans qu'il pût s'en douter; et toute la puissance de Grenade se présenta au roi d'Arragon la veille de la Saint-Barthélemy. A la vue de cette armée formidable, le roi d'Arragon fut très surpris, mais ne s'alarma pas. Il ordonna que le seigneur infant Ferrand se tînt avec toute sa compagnie dans la cité, en un lieu nommé *L'Espero d'Almérie*, afin que pendant qu'il combattrait les Sarazins, le seigneur infant s'opposât à ceux qui pourraient sortir de la cité pour attaquer les assiégeants. Il faut que vous sachiez que c'était le lieu le plus dangereux, sans quoi le seigneur infant, qui se chargea de

le garder ne serait point resté là. Que vous dirai-je? Comme le roi était prêt, ainsi que son armée, à en venir aux mains avec les Sarrazins, un fils du roi de Gadix, suivi de quatre cents hommes à cheval et grand nombre de gens de pied, sortit d'Almérie par l'Espero par mer, plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture; et l'avant-garde se porta vers les tentes du seigneur infant. Réuni avec sa compagnie, il s'avança avec toute sa cavalerie en bon ordre; et quand les Maures eurent franchi l'Espero, ce fils du roi maure, qui était un bel homme et un excellent cavalier, s'avança le premier la sagaie en main, en s'écriant: « Bonheur au » sultan! » et il ne disait point autre chose. Et le seigneur infant demanda: « Que dit-il? » Et les truchements qui l'entouraient lui répondirent: « Sei- » gneur, il dit qu'il est fils de roi. » — « Eh bien! » répliqua l'infant, s'il est fils de roi, et moi » aussi je suis fils de roi. » Et le seigneur infant courut sur lui; mais avant de pouvoir l'aborder, il tua de sa main plus de six cavaliers. Quand sa lance fut rompue, il mit l'épée à la main, et se fit jour avec son épée jusqu'à celui qui criait: « Je » suis fils de roi! » Celui-ci le voyant venir, et sachant que c'était l'infant, courut sur lui et lui porta un tel coup d'épée qu'il lui abattit une partie de son bouclier. Le coup fut terrible, et il s'écria: « Bonheur au sultan! » Mais le seigneur infant lui porta un coup si violent à la tête, qu'il le pourfendit jusques aux dents et l'étendit mort. Aussitôt tous les Sarrazins furent en déroute; ceux

qui purent s'enfuir par l'Espero furent sauvés ; tous les autres périrent, et le seigneur infant courut vers ceux de la cité.

Or, tandis que ce combat avait lieu à l'Espero, l'armée des Maures se disposait à attaquer. Le seigneur roi voulut fondre sur eux, mais Guillaume d'Anglesola et Nesber de Mediona mirent pied à terre, et prenant la bride de son cheval, lui dirent : « Que faites-vous, seigneur? » arrêtez-vous et souffrez que l'avant-garde fasse » l'attaque, et elle fera son devoir. » Mais le seigneur roi était si impatient de s'élancer au milieu des ennemis, que son cœur en était déchiré; et je puis vous dire que s'il n'avait été retenu par ces nobles chevaliers et autres, il l'aurait fait ; mais cela lui fut impossible ; et l'avant-garde fondit si rudement sur les Maures, qu'elle les mit en déroute. Et il est certain que ce jour-là les Maures eussent perdu toute leur cavalerie ; mais dans la crainte qu'on arrivât d'un autre côté au secours des assiégés, on cessa de la poursuivre. Cela n'empêcha pas toutefois qu'il ne pérît un nombre infini de gens de pied et de cheval. Enfin ce fut le plus beau fait d'armes et la plus grande déroute ; tellement que de là en avant les Maures redoutèrent si fort les chrétiens, qu'ils n'osaient plus tenir devant eux[1]. Que vous dirai-je? Le seigneur roi

---

1. Il est question ici de la bataille de Fortuna contre la cavalerie d'Ismail, au commencement de l'année 1313. Voyez Conde, Historia de la Dominacion de los Arabes en España, tome 3, page 107.

s'en vint avec toute sa troupe vers le camp, où il trouva le seigneur infant, qui avait fait d'aussi brillantes actions qu'aurait pu faire Rolland lui-même, s'il s'était trouvé là. Le lendemain ils célébrèrent de bon cœur la fête de saint Barthélemy l'apôtre.

Quand le roi de Grenade eut vu les exploits du seigneur roi d'Arragon et de ses troupes, il se regarda comme perdu, car il n'aurait jamais cru qu'ils fussent hommes de tant de courage et de tant de valeur. Il envoya un messager au roi d'Arragon, et lui fit dire qu'il le priait de renoncer au siége; que l'hiver approchait; qu'il voyait bien que ce qu'il faisait était pour plaire à certaines gens chez lesquelles il ne trouverait nulle loyauté; que les Catalans avaient abandonné le siége d'Algésiras afin qu'il périt lui et ses gens, et que cette conquête ne le touchait nullement; qu'ainsi il le priait de vouloir faire une trève avec lui, l'assurant qu'il le seconderait dans toutes les guerres qu'il aurait avec qui que ce fût au monde, et que par bonne amitié pour lui il mettrait en liberté tous les captifs chrétiens qui étaient en son pouvoir, dont le nombre était considérable.

Le seigneur roi ayant entendu ces propositions, fit assembler son conseil, et lui mit sous les yeux ce que le roi de Grenade lui avait fait dire. L'avis fut qu'il devait rentrer chez lui, par trois raisons : la première parce que l'hiver s'approchait; la seconde, à cause de la conduite déloyale des Catalans; et la troisième, parce que les esclaves chrétiens qu'on

lui rendait étaient préférables à la prise de deux cités comme Almérie. Cela fut ainsi décidé, et la trève fut conclue.

Alors le seigneur roi fit réunir toutes ses troupes et ce qui appartenait à chacun; et quand cela fut fait, le seigneur roi, avec toute son armée et son bagage, s'en retourna au royaume de Valence, les uns par terre et les autres par mer. Vous pouvez juger si le roi d'Arragon est désireux de faire croître et multiplier la sainte foi catholique, puisque, dans cette conquête, qui n'était point pour lui, il alla tenir ce siége. Et soyez certains que si la conquête du royaume de Grenade le regardait, il y a longtemps que ce pays serait aux chrétiens.

Lorsque ceci fut terminé, et que le roi d'Arragon fut de retour à Valence, le seigneur infant En Ferrand, avec ses galères et ses troupes, retourna en Roussillon, auprès du seigneur roi son père, qui eut grand plaisir à le voir, et surtout à apprendre ses hauts faits. Je vais cesser en ce moment de vous parler du seigneur roi d'Arragon, et je vais vous entretenir de nouveau du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CCXLVIII.

Comment En Roger de Luria, fils de l'amiral En Roger de Luria, avec le secours du seigneur roi de Sicile, alla faire lever le siége de Gerbes, qui était assiégée par le roi de Tunis; et comment, en passant à Naples, il mourut, et la terre passa à son frère, En Charlet.

Il est certain que dans le temps que le seigneur roi d'Arragon alla à Almérie, le seigneur roi de Sicile ne demeura point en paix ; car il lui arriva ce qu'on dit en Catalogne : *Que souvent nous ne savons pas d'où nous vient mal et travail.* Ainsi advint-il au seigneur roi de Sicile, qui était en pleine paix ; et il lui survint assez d'affaires et de soucis. Toutefois il prit tout ce qui lui arriva en l'honneur de Dieu et de la sainte foi catholique. Je vais vous dire le fait.

Il est vrai que l'amiral En Roger de Luria occupait l'île de Gerbes, ainsi que je vous l'ai déjà dit ; et quand l'amiral fut mort, En Roger son fils resta maître de l'île ; mais par la faute de ses officiers, l'île se révolta contre En Roger; si bien que En Roger, aidé du roi de Sicile, qui lui avait promis une sienne fille qu'il avait eue de madame Sibilia de Solmela, avant de se marier, alla à Gerbes avec six galères et beaucoup de vaisseaux armés. Le château de Gerbes était assiégé, car le roi de Tunis y avait envoyé le Lahieni, un grand Moab de Tunis, avec une armée de chrétiens et de Sarrazins, qui tenaient le château assiégé,

et il l'attaquait sans cesse avec quatre balistes, de sorte qu'il en fit le siége pendant huit mois. Et quand En Roger fut arrivé à Gerbes avec les galères, le Labieni craignit qu'il n'occupât le passage qui est entre l'île et la terre ferme, voyant bien que s'il le faisait, ce passage lui serait fermé, et qu'ils étaient tous perdus. Ainsi il abandonna le siége, sortit de l'île et s'en revint à Tunis. En Roger, le voyant parti, envoya des messages aux habitants du pays, se les réconcilia, et châtia les coupables.

Il est sûr que Gerbes est une île peuplée de bons soldats; elle est divisée en deux partis dont l'un s'appelle *Miscona*, et l'autre *Moabia*, qui sont ici ce que sont les Guelfes et les Gibelins en Toscane et en Lombardie. Et les partis de Miscona et Moabia sont si nombreux, qu'ils sont répandus sur tout le continent de l'Afrique, chez les Alarps, Moabs et Barbares; et je suis persuadé qu'il a péri de part ou d'autre plus de cent mille personnes. Le noyau de chacun de ces partis est à Gerbes, où ils existent depuis l'origine de Gerbes; et c'est là qu'ils se maintiennent encore, et de là aussi qu'ils aident et favorisent chacun tous ceux qui sont de leur parti. La maison de Ben Simomen est à la tête de la Moabie à Gerbes : ce sont tous des gens loyaux et amis des chrétiens.

Lorsqu'En Roger eut pacifié l'île, il s'en retourna en Sicile pour y terminer son mariage. Le roi Robert l'engagea à venir le trouver à Naples, parce qu'En Roger avait bien vingt-trois châteaux dans

la Calabre. Il partit donc pour Naples, où il tomba malade et mourut. Ce fut un grand malheur; car s'il eût vécu, il aurait égalé l'amiral son père. Sa terre échut en partage à son frère Charlet, enfant de douze à quatorze ans, sage et bon relativement à son âge.

CHAPITRE CCXLIX.

Comment les gens du parti de *Miscona* et quelques-uns de ceux du parti de *Moabie* assiégèrent le château de Gerbes; et comment En Charlet, avec les secours du seigneur roi de Sicile, allant à Gerbes, chassa toute la cavalerie, et mourut peu de temps après; et comment s'étant encore révoltés, le seigneur roi envoya En Jacques de Castellar, qui y mourut aussi.

Quand les Sarrazins de Gerbes connurent la mort d'En Roger, les méchants du parti de Miscona et quelques méchants de celui de Moabie, ainsi que la garnison de Duyques, se révoltèrent contre les chrétiens et contre la maison de Ben Simomen. Ils introduisirent la cavalerie de Tunis dans l'île, et assiégèrent encore une fois le château. En Charlet, avec les secours du seigneur roi de Sicile et du roi Robert, se rendit à Gerbes avec cinq galères et plusieurs vaisseaux, de façon qu'il chassa de l'île toute la cavalerie de Tunis. Il réconcilia ceux de Miscona avec les chefs de la maison de Ben Simomen, et leur pardonna. Ayant mis l'ordre dans l'île, il s'en retourna dans la Calabre, où il avait laissé madame N'Angarina d'Entença, sa mère; et à peu de temps

de là il mourut aussi, et la terre resta depuis peu de temps à un fils qu'il y avait laissé, et qui n'avait pas encore cinq ans; il se nommait En Roger de Luria, ainsi que son frère aîné. Son nom était d'abord François au baptême; mais quand son frère fut mort, on changea son nom à l'époque de la confirmation, et il reçut alors celui d'En Roger de Luria. Et quand les méchants de Miscona apprirent ceci, ils se révoltèrent contre les chrétiens et contre ceux de Moabie, de sorte que la guerre se renouvela entre eux; mais sans cavalerie de part ni d'autre. Néanmoins Simon de Montoliu, qui était gouverneur pour En Roger, ainsi que ceux du château, secondaient ceux de Moabie, en faveur de la maison de Ben Simomen. La guerre étant dans cet état, messire Coral Llança de Château-Ménart, qui était tuteur d'En Roger en cette contrée, pria le seigneur roi de Sicile de permettre qu'En Jacques de Castellar, bon marin et très expérimenté, qui avait armé trois galères pour aller faire des captures en Romanie, vînt par son ordre du côté de Gerbes, qu'il se rendît au château de Gerbes et qu'il le secourût de tout son pouvoir ainsi que la maison de Ben Simomen. Le seigneur roi, par amitié pour messire Coral Llança, et afin que le château fût renforcé, y consentit, et il fit revenir En Jacques de Castellar, et lui commanda de se rendre à Gerbes, de renforcer et seconder ceux du château; qu'ensuite il irait faire des prises, et que les galères seraient

armées aux frais du seigneur roi. En Jacques de Castellar prit congé du seigneur roi, et s'en alla à Gerbes. Arrivé qu'il fut au château, on le désigna pour chef; et ayant déployé la bannière, il alla, avec ceux du château, et une partie des chrétiens, et ceux de la Moabie, contre le parti de Miscona; mais ceux de Moabie furent vaincus. En Jacques de Castellar y périt, ainsi que plus de cinq cents chrétiens. Ce fut un grand malheur et grand dommage, car quand ces méchants de Miscona eurent gagné cette bataille, ils furent plus enragés que jamais; et un traître de Miscona, qui était leur chef, nommé Alef, était le plus fou. De sorte qu'après cette déconfiture, ceux de Miscona attaquaient chaque jour le château; et ce traître voulait s'emparer de l'île entière.

CHAPITRE CCL.

Comment En Simon de Montolin requit les tuteurs d'En Roger, madame Saurine, le pape et le roi Robert de lui prêter aide et secours, et comment, sur leur refus, il s'adressa au seigneur roi de Sicile, qui envoya, avec dix-huit galères, messire Pélegrin de Piti, lequel fut vaincu et pris.

Quand le seigneur roi de Sicile apprit la mort d'En Jacques de Castellar et autres, il en fut bien fâché; toutefois il ne se découragea pas, car ils avaient fait plus qu'il ne leur avait été ordonné, puisque le

seigneur roi ne leur avait pas dit de quitter les galères pour aller se battre dans l'intérieur de l'île.

A peu de temps de là, Simon de Montoliu, qui vit que les affaires allaient mal dans l'île, et principalement au château, que les troupes du château demandaient à être payées, ce qu'il ne pouvait faire, puisqu'il ne retirait rien de l'île, laissa à sa place le bâtard En de Montoliu, son cousin-germain, et vint dans la Calabre. Il s'adressa à madame Saurine et lui dit quel était l'état de l'île, du château et du royaume, et la pria de les secourir elle-même en hommes et en argent, ainsi que messire Coral Llança, qui était tuteur de Roger. Mais madame Saurine n'était alors point en état, à cause de l'armée que Charlet avait levée pour aller à Gerbes, ce qui la mettait à la gêne. Elle ne recevait rien de la Calabre, parce que tous les revenus étaient destinés à payer les fautes et les dettes de l'amiral et d'En Roger. Il pria le pape de l'aider; celui-ci refusa. Il fit la même demande au roi Robert, qui refusa également. En définitive, il passa de ceux-ci au seigneur roi de Sicile, et lui demanda des secours. Enfin le seigneur roi, pour la gloire de Dieu et afin de soutenir ceux du château, qui étaient tous Catalans, s'empara de l'île de Gerbes. De sorte que madame Saurine, messire Coral Llança et Amigutxo de Luria, qui étaient les tuteurs de Roger, déclarèrent au seigneur roi de Sicile, qu'ils lui abandonnaient le château et toute l'île, et que de tout ce qu'il avancerait il se remboursât

sur l'île de Gerbes et les Querquens, et qu'il les retînt comme sa propriété, jusqu'à ce qu'il fût payé de ce qu'il aurait avancé; et qu'en attendant il en fût seigneur et maître. Ils firent des écrits conformes, et mandèrent à En Simon de Montoliu de lui livrer le château de Gerbes et les tours de Querquens, qui étaient en ses mains; lequel Simon était alors dans ces lieux-là. Et ledit Simon fit serment et hommage au seigneur roi, de les lui remettre dès le moment où il les demanderait, savoir l'île et le château de Gerbes, et la tour de Querquens. Cela étant ainsi réglé, le seigneur roi fit armer dix-huit galères, y mit cent hommes à cheval de braves Catalans, et bien quinze cents hommes de pied de notre nation, qui partirent avec grand appareil; et il plaça à la tête de cette troupe messire Pélegrin de Piti, chevalier de Sicile et de Messine. Il lui fit livrer autant d'argent qu'il était nécessaire pour payer aux gens du château et de la tour ce qui leur était dû. Ils prirent congé du seigneur roi, et abordèrent à l'île de Gerbes, en un lieu qu'on nomme l'île de l'amiral, qui est à cinq milles du château. Et après être venus au château pour rafraîchir les hommes et les chevaux pendant deux ou trois jours, ils parcoururent l'île, sans conserver aucun ordre; car, n'apercevant personne, ils crurent que les Barbaresques n'osaient se présenter à eux. En effet, s'ils eussent marché en avant, il n'y aurait pas eu, sur tous les habitants de l'île, cinq hommes en état de leur

faire face. Mais, vu la mauvaise discipline qui régnait parmi eux, ils allèrent sans chefs et sans ordre; et les Sarrazins, tant de Miscona que de Moabie, se retirèrent, excepté les anciens de la maison de Ben Simomen, qui furent mis au château. Mais les Sarrazins voyant avancer les chrétiens, sans conserver aucun ordre, fondirent sur les premiers. Que vous dirai-je? Ils les mirent aussitôt en déroute au moment où ils étaient éloignés du château d'environ vingt-cinq milles. Que vous dirai-je encore? Messire Pélegrin fut pris, et les gens à cheval furent tous tués, excepté vingt-huit; et il y périt plus de deux mille cinq cents hommes de pied, soit Latins soit Catalans; enfin ils furent tous mis en déroute. Et alors les méchants de Miscona s'établirent de telle manière dans l'île, que cet Alef se rendit maître de tout. Il envoya un message à Tunis, et le roi de Tunis lui fit passer trois cents cavaliers Sarrazins. Alors ils assiégèrent le château, de manière qu'un chat ne pouvait en sortir sans être pris. Messire Pélegrin se racheta moyennant l'argent qu'il avait apporté pour la troupe du château. Et ainsi les galères s'en retournèrent toutes dépouillées en Sicile, où la nouvelle de cette défaite causa un grand deuil et une grande douleur, surtout au seigneur roi. Messire Pélegrin et les vingt-huit autres cavaliers qui avaient échappé à la mort en cette bataille, restèrent dans le château. Et si vous vîtes jamais des gens acharnés contre d'autres, ce furent bien ceux du château entre eux;

car ils étaient tous les jours sur le point de s'entr'égorger, et cela à cause des femmes et des maîtresses de ceux du château.

CHAPITRE CCLI.

Comment En Simon de Montoliu cria merci au seigneur Frédéric, roi de Sicile, le suppliant de faire remettre à qui bon lui semblerait le château de Gerbes et la tour des Querquens; et comment le seigneur roi offrit à moi, Ramon Muntaner, la conquête de Gerbes, que je me disposai à opérer.

Simon de Montoliu s'en revint en Sicile, crier merci au seigneur roi, le priant de faire occuper le château et la tour des Querquens par qui bon lui semblerait, et de faire payer la troupe. Et le seigneur ne trouva personne qui voulût en prendre possession; je vous dirai même que le seigneur roi ne trouva personne qui voulût monter sur galère ou vaisseau allant à Gerbes. Voyez quelle était sa position. Il est certain qu'à cette même époque, moi, Ramon Muntaner, je vins de Romanie en Sicile, et demandai au seigneur roi de Sicile la permission de me rendre en Catalogne, pour prendre ma femme, que j'avais fiancée encore enfant, il y avait dix ans, dans la cité de Valence; et le seigneur roi me dit qu'il y consentait. Alors je fis armer une galère à cent rames qui était à moi; et le seigneur roi me fit dire que quand j'aurais armé la galiote, j'allasse le joindre à Montalba, qui est

une place sur la montagne, à treize lieues de Messine, où il passait l'été. C'était au mois de juillet; il voulait faire des présents à madame la reine d'Arragon et aux infants, et il désirait que j'en fusse le porteur. Je lui dis que j'étais prêt à faire tout ce qu'il m'ordonnerait; et le roi et la reine étaient alors à Almérie. Je fis armer mon vaisseau pour me rendre en Catalogne; j'achetai tout ce qui m'était nécessaire pour mes noces; et ayant tout préparé à Messine, je me rendis auprès du seigneur roi pour prendre congé de lui. Mais lorsque je fus arrivé à Montalba, le seigneur roi fit venir En Simon de Montoliu; et le lendemain de son arrivée, le seigneur roi me fit paraître devant lui au palais. Là se trouvèrent le comte Mainfroi de Clermont, messire Damien de Palasi et messire Horigo Roco et bien d'autres personnages de distinction de l'île, et des chevaliers Catalans et Arragonais et autres honorables personnes; de sorte qu'il y avait au palais cent hommes de marque et beaucoup d'autres.

Enfin lorsque je parus devant le seigneur roi, il me dit: « En Muntaner, vous savez le grand mal, » dommage et déshonneur que nous avons éprouvés » dans l'île de Gerbes; notre cœur est blessé de ne » pouvoir en tirer vengeance; nous avons pensé en » notre ame que personne, dans tout le royaume, » ne pouvait, avec l'aide de Dieu, nous mieux con» seiller que vous, et cela par bien des raisons: d'a» bord, parce que nul autre parmi nous n'a autant

» vu et entendu, en fait de guerres, que vous. D'un
» autre côté, vous avez gouverné long-temps des
» armées et vous savez comment il faut les conduire.
» Ensuite vous connaissez le langage sarrazin, et
» vous pouvez ainsi, sans interprètes, traiter de vos
» intérêts, soit avec les espions, soit avec tout autre,
» dans l'île de Gerbes. Vous possédez aussi bien d'au-
» tres qualités. Voilà pourquoi nous désirons et nous
» vous prions instamment que vous consentiez à être
» gouverneur de l'île de Gerbes et des Querquens;
» et que vous acceptiez ceci de bon cœur et de bonne
» volonté. Et nous vous promettons que, si Dieu vous
» accorde succès et honneur en cette guerre, nous
» vous ferons aller en Catalogne accomplir votre
» mariage bien plus honorablement que vous ne
» pourriez le faire en ce moment. Nous vous conju-
» rons donc de ne pas vous refuser à notre prière. »

Voyant que le seigneur roi avait si grande confiance en moi dans ces circonstances, je me signai, me mis à genoux devant lui, et lui rendis des actions de grâce de tout le bien qu'il avait dit de moi, et de l'opinion où il était que je pourrais accomplir d'aussi grands desseins. J'étais orgueilleux de tout ce qu'il me demandait en cette occasion, comme en bien d'autres; je lui baisai la main, et bien des Riches-Hommes et des chevaliers lui baisèrent la main pour moi. Et lorsque j'eus consenti à ce qu'il désirait, il appela En Simon de Montoliu, et lui ordonna, en présence de tout le monde, de me remettre pour le compte

du roi, le château de Gerbes et la tour des Querquens; et de m'en faire aussitôt serment et hommage, attendu qu'il le tiendrait de moi; et il lui dit de se rendre avec moi à Gerbes et à Querquens et de me les remettre. Alors il promit, jura et me fit hommage. Et le seigneur roi fit écrire les ordres et me donna des pouvoirs comme à lui-même. Il n'y mit aucune restriction : il m'investit de la puissance de faire des donations perpétuelles, de solder telles troupes que je jugerais à propos, de faire la guerre ou la paix avec qui je le trouverais bon. Que vous dirai-je? Il m'envoya revêtu de tout pouvoir. Je lui dis : « Seigneur, il vous reste encore » à ordonner au trésorier, au maître des ports, à » tous les officiers, ainsi qu'à tous vos autres officiers » qui sont dans les contrées voisines, de m'envoyer » tout ce que je demanderai par lettres, soit argent, » soit vivres et tous autres objets dont je puis avoir » besoin. Veuillez ordonner qu'on me charge actuellement un navire de farine et de froment, un » autre de légumes, d'avoine et de fromage, et un » autre de vin, et qu'ils viennent aussitôt. » Le seigneur roi ordonna que cela fût fait sans délai. Et je lui dis: « Seigneur, je sais qu'en l'île de Gerbes il y a » grand faim et peu de vivres, et qu'il en est de même » dans toute la contrée et sur la terre ferme. Ainsi, » avec les vivres, je les ferai combattre les uns contre » les autres. « Le seigneur roi sentit que j'avais raison; aussi me fit-il pourvoir de mille et mille choses, de sorte que jamais vassal ne fut mieux pourvu par

son seigneur, et je ne manquai jamais de rien. Je pris congé de lui et me rendis à Messine. Quand je fus à Messine, je crus partir aussitôt; mais tous les Latins qui devaient me suivre me vinrent rendre l'argent qu'ils avaient reçu, me disant qu'ils ne voulaient pas aller mourir à Gerbes. Leurs mères et leurs femmes venaient en pleurant me conjurer au nom de Dieu de reprendre mon argent, chacune se lamentant d'y avoir perdu son père, son frère ou son mari. Il me fallut donc reprendre mes fonds, et enrôler encore des Catalans.

CHAPITRE CCLII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je me rendis à Gerbes, en qualité de gouverneur, et pris possession du château, et reçus hommage de tous ceux qui y étaient; comment pendant trois fois je citai tous ceux de Miscona, et Alef leur chef, et les défiai, et les poussai dans un coin de l'île, où ils éprouvèrent une telle faim, qu'ils faisaient du pain avec la sciure des palmiers.

Dès que j'eus armé, je partis de Messine, et En Simon de Montoliu, monté sur son vaisseau armé, partit en même temps que moi. Nous fûmes bientôt rendus à l'île de Gerbes. Quand nous fûmes au château, nous trouvâmes qu'il y avait devant ledit château quatre cents hommes à cheval, des Maures du roi de Tunis; tous les Maures de l'île étaient là aussi; et nous trouvâmes que la porte était fermée. Aussitôt nous abordâmes au château

et nous y entrâmes. Je puis vous assurer que je trouvai la guerre dedans aussi bien que dehors. entre les cavaliers et écuyers qui avaient échappé à la défaite et les gens du château. Avant de rien entreprendre, je reçus le château et l'hommage de tous ceux qui y étaient. Je remis ensuite une lettre du seigneur roi à messire Pélegrin de Piti et aux autres chevaliers et écuyers. Le seigneur roi leur mandait qu'ils me fissent tous hommage de bouche et de mains, et qu'ils gardassent ma personne comme ils feraient la sienne. Et aussitôt ils remplirent les ordres du seigneur roi.

Quand tout ceci fut fait, je mis de gré ou de force la paix parmi eux tous; et je fis en sorte qu'à l'avenir nul ne portât envie à l'autre, soit pour femme, soit pour autre chose. Après quoi je distribuai à chacun sa paie et des provisions. En même temps le seigneur roi m'avait envoyé les trois navires chargés, ainsi que je l'avais demandé. Lorsque je les eus reçus, j'envoyai mon vaisseau armé à Capis, où étaient tous les anciens de la maison de Ben Simomen dans le château d'un Alarps, leur ami, grand seigneur de ce pays, et qui se nomme Jacob Ben Atia. Et dès qu'ils eurent entendu la lecture des lettres que le seigneur roi leur adressait, ainsi que ma lettre, ils montèrent sur mon vaisseau et vinrent à moi. Tandis que le vaisseau allait les trouver, je fis placer des piquets à la distance d'un trait d'arbalète autour du château, et je défendis à qui que ce fût de dépasser

ces piquets sans mon ordre, sous peine d'être puni comme traître. J'ordonnai aussi que deux fois chaque jour une escouade avec un arbalestrier sortissent pour combattre. Nous étions dedans trente cavaliers pesamment armés et quinze chevaux légers; et dès lors nous commençâmes à nous défendre très bien et avec ordre. De sorte que nous nous trouvions toujours quelques-uns dehors. Cependant je fis dire aux anciens de l'île de Gerbes, de la part du seigneur roi de Sicile, de venir me joindre; j'écrivis à chacun d'eux que le seigneur roi leur ordonnait de m'obéir en tout comme à lui-même; et tous les anciens de Moabie vinrent à moi, ceux qui étaient hors de l'île comme ceux qui étaient dedans. Je pardonnai à chacun d'eux tout ce qu'il avait fait. Aussitôt je fis faire un fossé avec un mur en pierre et en terre en dehors du château; et entre ce fossé et ce mur, je fis construire des cases avec des planches, des nates et du feuillage; et tous ceux de Moabie se rendaient la nuit auprès de moi avec leurs femmes et leurs enfants. Je distribuai alors des rations de farine, de légume et de fromage qui m'arrivaient avec abondance. Je fis dire ensuite au traître, c'est-à-dire à Alef, chef des Misconas, qu'il vînt à moi; il n'en voulut jamais rien faire. Il me vint deux anciens des Misconas; mais leurs gens ne voulurent point se séparer des autres; et ces deux etaient, l'un Amar Ben Buceyt et Barquet. Que vous dirai-je? Il ne s'écoula pas un mois

depuis mon arrivée à Gerbes, que je n'eusse en mon pouvoir trois cents hommes de Moabie, avec leurs femmes et leurs enfants.

Lorsque tout ceci fut fait, je sommai trois fois ledit Alef et ceux de Miscona, avant de leur faire aucun mal; mais ils ne voulurent point venir à merci. Et les ayant sommés trois fois, et eux ne voulant pas venir à merci, je les défiai, et envoyai dans l'île deux cents cavaliers des Alarps, tous bons cavaliers, amis de la maison de Ben Simomen, et qui étaient du parti de Moabie; je leur donnai à chacun un besant par jour, qui vaut trois sous quatre deniers barcelonnais; de l'avoine, et une ration de farine, de légumes et de fromage. Quand j'eus les deux cents cavaliers dans l'île avec ceux de Moabie, je m'occupai à faire courir sur les ennemis. Pendant la nuit, nous les poursuivions en tout lieu. Que vous dirai-je? Cette guerre dura quatorze mois, et chaque jour nous nous rencontrions au moins une fois; et, grâces à Dieu! pendant ces quatorze mois, nous leur prîmes ou tuâmes plus de sept cents combattants; et nous les mîmes en déroute deux ou trois fois. Cependant ils avaient bien quatre cents hommes à cheval. Que vous dirai-je? Enfin nous les forçâmes à se retirer dans un coin de l'île, où ils furent tellement pressés par la faim, qu'ils faisaient du pain avec la sciure des palmiers.

CHAPITRE CCLIII.

Comment Alef sortit de l'île et revint avec huit mille hommes à cheval et quatorze barques, avec quoi il déconfit les chrétiens du passage; et comment moi, Ramon Muntaner, je les attaquai, les vainquis, leur enlevai dix-sept barques, et me rendis maître du passage.

Un jour ledit Alef dit aux gens de Miscona qu'il irait chercher des secours. Il sortit de l'île; il alla à Sélim Ben Margan, à Jacob Ben Atia et autres Alarps, et leur fit entendre que s'ils venaient dans l'île, ils s'empareraient de nous tous; de sorte qu'ils vinrent au passage huit mille hommes de cheval; là, j'avais deux vaisseaux armés et quatre barques, dont étaient capitaine En Raimond Goda et En Béranger d'Esgingals, auxquels j'avais donné le passage à garder. Lorsque les Alarps furent là, ils demandèrent à Alef comment il leur serait possible d'entrer. Il répondit qu'il aurait bientôt déconfit ceux qui gardaient le passage, et qu'alors ils pourraient entrer. Que vous dirai-je? Avec quatorze barques, cette nuit même, il attaqua les chrétiens; et à l'aube du jour les chrétiens furent si bien débusqués qu'ils prirent la fuite, et abandonnèrent le passage. Alef dit alors à Sélim Ben Margan et aux autres de venir et d'entrer dans l'île; mais ils répondirent qu'ils voulaient voir auparavant ce que je ferais; parce que lorsque j'aurais vu qu'ils seraient dedans, si je leur

fermais le passage, ils seraient perdus, vu le peu de vivres qu'ils avaient; en conséquence ils ne voulurent point entrer ce jour là. Alors les nôtres arrivèrent au château à la débandade, et je fus si irrité, que peu s'en fallut que je ne fisse pendre leurs chefs. Je remis aussitôt le château à messire Simon de Vayl-Guarnera; je le laissai en mon lieu et place; je montai sur un vaisseau de quatre-vingt rames; j'emmenai les autres, ainsi que deux barques armées, et me rendis ce jour là même au passage. Le lendemain Sélim Ben Margan et les autres dirent à Alef: « Que serions-nous devenus si » nous fussions entrés dans l'île? Nous aurions tous » été pris ». Et Alefleur répondit: « Si je chasse » ceux-ci du passage, entrerez-vous? » Ils répondirent: « Oui. »

Alors il arma vingt-une barques et courut sur nous. Je fis placer tous les vaisseaux derrière le mien, et dès qu'ils furent assez approchés de moi, je fondis au milieu d'eux, de telle manière que sept de leurs barques furent coulées à fond. Je les poursuivis en attaquant çà et là les autres barques et vaisseaux qui fuyaient vers le rivage.

Que vous dirai-je? De leurs vingt-une barques il n'en échappa que quatre, et ledit Alef fuit sur la terre, c'est-à-dire dans l'île; car là se trouvait sa troupe, tandis que les Alarps étaient sur la terre ferme. Il n'avait osé fuir du côté des Alarps qui l'auraient mis en pièces. Ce jour là nous tuâmes plus de deux cents Maures, et nous nous

emparâmes de dix-sept barques. Dès ce moment la terre fut à nous, car tous se tinrent pour morts; et nous fûmes maîtres du passage; car dès lors personne ne put entrer ni sortir sans mon ordre. Sélim Ben Margan, Jacob Ben Atia et les autres, levèrent les mains au ciel, se félicitant de n'être point entrés dans l'île. Ils m'envoyèrent un homme à la nage pour me dire que je voulusse bien me rendre à terre sur leur foi, et qu'ils monteraient sur mon vaisseau. J'y allai, je descendis à terre; ils me rendirent beaucoup d'honneurs et me firent des présents. Ensuite ils me prièrent de laisser sortir de l'île cent hommes à cheval qui étaient auprès d'Alef, et qui setrouvaient parents et vassaux de Sélim Ben Margan, et autant de ceux deJacob Ben Atia. Je me fis beaucoup prier, quoi que j'eusse donné cinq mille onces pour qu'ils fussent déjà dehors. A la fin je leur accordai leur demande, comme s'ils eussent dû m'en savoir bon gré; et ils m'en furent très obligés. Je leur dis que je conduirais moi-même leurs gens avec mes barques; qu'ils me donnassent, lui deux chevaliers, et Jacob Ben Atia deux autres qui les reconnussent et fissent en sorte qu'il n'en partît pas d'autres que les leurs. Ils me firent mille remercîments. Quand j'eus octroyé cela, il vint d'autres chefs les uns après les autres qui me demandaient l'un dix, l'autre vingt hommes; et moi je ne voulais rien accorder; et tous se jetaient à mes pieds; et j'avais plus d'occupation à donner ma main à baiser, que si j'eusse été un roi entrant

pour la première fois en son royaume. Enfin j'accédai à toutes leurs demandes. Que vous dirai-je? Tous les chefs me firent la promesse que jamais ni eux, ni les leurs, pour quelque raison que ce fût, ne viendraient pour me nuire. Ils le promirent de vive voix et par écrit, et par serment, à valoir sur toute leur puissance, contre qui que ce fût dans le monde. Sélim Ben Margan, Jacob Ben Atia, Abdala Ben Bebet et Ben Marquen et les autres chefs, m'en firent serment et hommage. Que vous dirai-je? Quand ceci fut conclu et affirmé, les quatre cents hommes à cheval du parti de Miscona, qui étaient avec Alef, sortirent de l'île en ma présence.

CHAPITRE CCLIV.

Comment tous ceux de Miscona, ainsi qu'Alef, voulurent se rendre à moi; comment le seigneur roi de Sicile envoya messire Coral Llança avec vingt galères, pour prendre vengeance de tout ce qui avait été fait, et comment la conduite de l'avant-garde fut confiée à moi, En Ramon Muntaner.

Cela étant fait, je me séparai d'eux en bon accord et bonne amitié ; je laissai le passage bien gardé, et retournai au château, regardant mon affaire comme gagnée ; ce qni était vrai. Arrivé au château, je reçus un message de ceux de Miscona, et de leur chef Alef, qui offraient de se rendre à moi. Je ne voulus point leur pardonner, sans connaître les intentions du seigneur roi. J'en-

voyai une barque au seigneur roi Frédéric, pour savoir ce qu'il voulait que je fisse, lui disant que tous seraient pris ou tués s'il le voulait, et que, s'il voulait s'en venger, c'était le moment. Le conseil du roi fut d'avis qu'il ne devait point les prendre à merci; que ce serait un grand déshonneur pour lui s'il ne se vengeait de tout le mal qu'ils lui avaient fait. En conséquence il arma vingt galères, et envoya messire Coral Llança de Château-Menart, avec deux cents bons hommes de cheval armés, à Gerbes, et deux mille hommes de pied, sans compter ceux des galères. Il me fit dire par la barque que je lui avais envoyée, « de ne les prendre absolument pas à merci; mais » s'ils mouraient de faim, et que je vinsse à » le savoir, de leur faire donner des vivres par les » Sarrazins qui étaient avec moi. » Il me fit dire ceci, pour qu'il n'y en eût aucun qui se sauvât à la nage pendant la nuit, excité par la faim. Je remplis les ordres du seigneur roi. Nous autres du château, qui savions bien que le seigneur roi nous envoyait messire Coral Llança avec ces troupes, nous envoyâmes au roi une barque armée, pour le prier de nous permettre de faire l'avant-garde, car nous le méritions par la famine que nous avions souffert pendant un an et demi, et d'ailleurs les Maures savaient qui nous étions. Le seigneur roi nous accorda notre demande. Or, comme je savais que messire Coral Llança était prêt à venir nous joindre avec toutes ces braves troupes, je payai tout ce qui était

dû aux deux cents hommes de cheval des Alarps, qui avaient été avec moi pendant la guerre, et qui m'avaient servi très loyalement, et aussi loyalement que cavaliers servirent jamais leur seigneur. Je leur donnai de plus, comme gratification, des vivres pour quinze jours, ainsi que des provisions pour leurs chevaux, et à chacun une casaque de drap de laine et une de toile; et à chacun des officiers, une casaque de moleton rouge et une de camelot. Je les fis débarquer en terre ferme; et ils s'en allèrent si satisfaits de moi, qu'ils me préférèrent moi, le Valençais, à qui que ce fût au monde. Par ce moyen, je fis savoir aux Alarps, que les gens de Miscona devaient être en sécurité et que j'avais ordonné qu'on ne leur fît aucun mal. Peu de jours après, messire En Coral Llança vint à Gerbes avec toute sa bonne troupe, et prit terre au château. Ils débarquèrent leurs chevaux; et leurs chevaux avaient tellement peur des chameaux qu'ils prenaient la fuite dès qu'ils les voyaient. Nous convînmes alors de mettre un cheval entre deux chameaux tout près, lorsqu'ils mangeraient. Ce fut un grand travail. Toutefois ils finirent par s'accoutumer les uns aux autres, et mangeaient ensemble? Que vous dirai-je? Nous laissâmes reposer hommes et chevaux pendant treize jours; et, durant ces treize jours, le traitre Alef vint se mettre au pouvoir de messire En Coral, qui lui promit de ne pas le faire mourir. Il le reçut d'une manière trop honorable pour un

traître et un chef tel qu'Alef. Il se regardait comme perdu, et préféra se rendre comme prisonnier du seigneur roi, sachant bien que s'il était tombé en nos mains, il n'aurait pu se sauver.

CHAPITRE CCLV.

Comment nous livrâmes bataille aux Maures de Misoona, fûmes vainqueurs, et prîmes douze mille personnes, femmes et enfants; et comment le seigneur roi de Sicile, Frederic, m'accorda, pour faveur spéciale, et l'île et les Querquens, pour l'espace de trois ans.

Le soir du jour de l'Ascension, nous sortîmes du château et allâmes camper à demi-lieue des ennemis. Le lendemain matin nous allâmes à leur rencontre, et les vîmes bien rangés en ordre de bataille. Ils avaient bien dix mille hommes de pied, de bonnes troupes, mais pas plus de vingt-deux hommes à cheval. Ils avaient placé tous les vieillards, femmes et enfants, dans une maison qui se trouvait là; et tous les hommes d'armes formaient un quarré et étaient à genou et couverts de leurs boucliers. Nous n'avions pas voulu qu'il y eût aucun Maure dans nos rangs. Nous étions environ deux cents vingt hommes de cheval, pesamment armés, trente armés à la légère, et environ mille hommes de pied, Catalans; les autres troupes étaient sur les galères à garder le passage. L'ordre était donné parmi nous que, lorsque nous serions

devant l'ennemi, au premier son de la trompette, chacun prendrait les armes; qu'à la seconde fois, l'on fût prêt à attaquer; et que, lorsque les trompettes et les cors se feraient entendre, toutes les troupes de pied et de cheval devaient commencer l'attaque. Nous avions placé tous nos piétons à l'aîle droite et toute la cavalerie à gauche. Que vous dirai-je? Lorsque les deux premiers signaux furent donnés, les Maures, comprenant que nous devions commencer l'attaque au troisième, se hâtèrent. Ils se levèrent en masse et allèrent attaquer notre infanterie, de manière qu'ils la mirent en déroute. Nous qui étions à l'avant-garde, nous fondîmes au milieu d'eux, ne pouvant attendre le troisième signal, et voyant bien que notre infanterie était perdue si nous n'attaquions; ce que nous fîmes avec tant d'impétuosité que nous nous trouvâmes au milieu d'eux. Ensuite, messire Coral et les autres attaquèrent de leur côté, ce qu'ils n'avaient pu faire avant le troisième signal. Nous fûmes tous mêlés et confondus. Non, l'on ne vit jamais hommes semblables à ceux-là. Que vous dirai-je? On n'eût pas trouvé parmi eux un seul individu qui ne fût disposé à mourir. Ils s'élançaient parmi nous, comme un sanglier au milieu des chasseurs, quand il se voit près de mourir. Que dirai-je? La bataille dura depuis la demi-tierce jusqu'à l'heure de none; enfin, ils périrent tous, car il n'en réchappa pas un de ceux qui étaient dans ce camp. Ils nous tuèrent bien soixante

chevaux et en blessèrent à mort soixante, et nous eûmes parmi les chrétiens trois cents hommes blessés ; mais, grâces à Dieu, il n'en mourut pas plus de dix-sept. Lorsque les Maures eurent tous péri, nous allâmes à leur habitation fortifiée ; nous l'attaquâmes ; enfin, nous nous rendîmes maîtres des individus, et fîmes périr tout homme de l'âge de douze ans et au-dessus, et fîmes prisonniers douze mille femmes ou enfants ; après quoi nous levâmes le camp ; et chacun gagna beaucoup et beaucoup. Nous revînmes au château, très contents et joyeux. Messire Coral, avec toutes les troupes venues en sa compagnie, et avec tous les chevaliers et fils de chevaliers qui se trouvaient à Gerbes, et qui avaient échappé à la bataille de messire Pelégrin, s'en retournèrent en Sicile, sains et joyeux, emmenant avec eux les captifs et les captives.

Pour moi, gouverneur de l'île comme auparavant, je restai seulement avec ceux qui devaient garder le château. Je m'occupai à peupler l'île, avec les individus de la Moabie; cela me réussit, de manière qu'au bout d'une année elle fut aussi peuplée que jamais. Nous fûmes en pleine paix, de sorte que le roi en retirait des revenus plus forts qu'en aucun autre temps. Voyez la faveur que Dieu accorda au seigneur roi, parce qu'il avait tiré vengeance de ce qu'on lui avait fait ; car jamais les chrétiens ne seront plus redoutés et chéris dans cette contrée, et n'y auront de meilleurs revenus.

Enfin je fus cause qu'à Gerbes, et cela dure encore, un seul et faible chrétien peut mener trente ou quarante Sarrazins liés avec une corde, sans que qui que ce soit lui dise que c'est mal fait.

Le seigneur roi ayant appris par messire Coral et les autres, ce que j'avais fait à Gerbes, me donna, par grâce spéciale, et pour trois ans, l'île de Gerbes et les Querquens, avec tous droits et revenus, et le pouvoir d'en jouir pendant ces trois années, comme de ma propriété. Il me fit dire aussi que je devais pourvoir à la garde du château et de l'île, et aller chercher ma femme; car en bon seigneur, il se rappela bien la promesse qu'il m'avait faite. Là dessus je laissai à ma place, à Gerbes, En Jean Muntaner, mon cousin, et aux Querquens, un autre cousin nommé En Gesfabreques. Je vins en Sicile, où j'armai une galère; et de Sicile, avec la grâce que le seigneur roi m'avait faite, et le privilége qu'il me fit délivrer par sadite grâce, nous allâmes au royaume de Valence. J'abordai à la cité de Majorque, où je trouvai le roi En Jacques de Majorque, et le seigneur infant En Ferrand. Et si jamais quelqu'un reçut de quelque seigneur des témoignages d'honneur, c'est bien moi en cette circonstance; et ce fut l'effet de leur grâce et de leur bonté. Mais surtout le seigneur infant me fit le meilleur accueil possible, ne sachant que faire pour moi, tant il avait de plaisir à me voir. Et le seigneur roi son père disait souvent qu'en effet j'étais la personne au monde que l'infant aimait le mieux après lui.

Enfin le seigneur roi me combla de grâces et de bienfaits; ensuite nous nous rendîmes à Valence, où j'allai prendre ma femme, et n'y restai pas plus de vingt-trois jours. Après quoi je la pris sur ma galère et nous allâmes à Majorque, où nous trouvâmes le roi de Majorque mort. Le lendemain de mon départ il tomba malade, et mourut bientôt après. Dieu veuille avoir son ame en sa miséricorde, et lui pardonner comme à un bon seigneur et un honnête homme qu'il était!

Je trouvai là le seigneur roi En Sanche, à qui son père avait laissé le royaume, en faisant la substitution au seigneur infant En Ferrand, au cas où ledit roi En Sanche mourrait sans enfans. Si le seigneur roi leur père m'avait accueilli honorablement, le seigneur roi En Sanche me fit encore plus d'honneurs à moi et à ma femme; et le seigneur infant la combla de présents. Le seigneur roi de Majorque envoya sur ma galère soixante setiers de pain, force vin, des fromages, trois béliers, vingt moutons et un grand nombre de poules. Si bien que jamais un pauvre individu tel que moi n'eut autant à se louer que moi de si hauts seigneurs. Et le seigneur infant en son particulier envoya sur ma galère tout ce qu'il possédait d'armes lui appartenant, ainsi que bien d'autres objets.

Nous partîmes sous leur bon plaisir, et le seigneur infant En Ferrand nous remit deux faucons de montagne, qui avaient appartenu au roi son père, et qu'il envoyait par moi au sei-

gneur roi de Sicile. Nous allâmes à Minorque, et lorsque nous fûmes arrivés à Mahon, je reçus un message du seigneur roi de Majorque, qui ordonnait qu'on me fournît d'amples rafraîchissemens; et ses ordres furent parfaitement remplis par ses officiers. Nous partîmes ensuite de Mahon; j'allai en Sicile, j'abordai à Trapana, où je laissai ma femme, et avec la galère je me rendis à Messine. Le roi se trouvait à Montalban, en un lieu où il passait volontiers l'été; nous étions au mois de juillet; je me rendis auprès du seigneur roi et lui remis les deux faucons que le seigneur infant En Ferrand lui envoyait. Je lui rendis compte des nouvelles du ponent que j'avais apprises par ces seigneurs. Je pris ensuite congé de lui. Il me fit des présents et me traita très honorablement, et sous son bon plaisir, je partis sur la galère Atrape, emmenant avec moi deux barques que j'avais achetées à Messine. Je pris ma femme et nous allâmes à Gerbes, où l'on nous fit de grandes fêtes à moi et à ma femme. On donna à elle et à moi deux mille besans, et ceux des Querquens m'envoyèrent aussi des présents selon leurs moyens. Enfin, par la grâce de Dieu, nous passâmes joyeux et satisfaits et en bonne paix les trois ans pendant lesquels le seigneur roi m'avait accordé le château de Gerbes. Mais je dois vous conter en quels soucis et quelles peines se retrouvèrent l'île de Sicile et tous les sujets du seigneur roi.

Je vais cesser de parler de l'île de Gerbes, et vous entretiendrai de nouveau des affaires qui

accumulèrent sur le seigneur roi de Sicile, car je ne prétends pas vous raconter les grandes choses qui m'arrivèrent en Barbarie, nul ne devant parler de soi, à moins que ce ne soit des faits relatifs à son seigneur. Ainsi je ne veux faire mention de rien de ce qui m'arriva, excepté de ce qui touchait à mon seigneur.

CHAPITRE CCLVI.

Comment la guerre du seigneur roi de Sicile et du roi Robert recommença, et comment le seigneur roi de Sicile passa dans la Calabre, et prit villes et châteaux.

Ces choses s'étant ainsi passées, la paix et les trèves qui existaient entre le roi Frédéric et le roi Robert ne tardèrent pas à se rompre, par la grande faute du roi Robert. Ce roi Robert se disposa à passer en Sicile, et le roi Frédéric, qui en fut informé, et qui vit que les galéres du roi Robert lui avaient pris des vaisseaux de Sicile, passa dans la Calabre et prit de vive force la cité de Régol, le château de Sainte-Agathe, celui de Colana, et La Motte, et Silo, et Labaynare et autres lieux; et le roi Robert se disposa à passer en Sicile.

CHAPITRE CCXVI.

Comment l'infant En Ferrand de Majorque passa en Sicile pour la seconde fois, et des honneurs qu'on lui rendit; comment En Béranger de Sarria alla avec la Compagnie à Palerme, et En Dalmau de Castellnou passa en Calabre en qualité de commandant, et se disposa à faire la guerre.

Le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, sachant que son beau-frère le roi Robert se disposait à passer en Sicile, se rendit avec une bonne troupe en Sicile. Le roi Frédéric eut un grand plaisir à le voir, car il ne l'avait pas vu depuis qu'il était allé pour lui dans la Romanie. Il lui fit un accueil tel qu'un père peut faire à son fils : il lui donna la cité de Catane avec toutes justices, civiles et criminelles, sa vie durant. Outre la donation de la cité de Catane, il lui fit deux mille onces de rente sur ses coffres. Ils vecurent ensemble avec grande joie et satisfaction.

Le roi Robert passa en Sicile avec de grandes forces; il avait plus de quatre mille hommes de cheval en bonnes troupes, et des gens de pied sans nombre, et cent vingt galères, beaucoup de navires et un nombre infini de vaisseaux. Il est vrai qu'en ce temps là le noble En Béranger de Sarria était passé de Catalogne en Sicile avec mille hommes de pied, Catalans, et trois cents chevaux, et le noble En Dalmau de Castellnou, avec cent hommes à cheval, deux cents à pieds et d'autres cavaliers. Et le roi de Sicile peut bien

dire que nul homme ne fut plus dévoué à son seigneur que ledit noble En Béranger de Sarria le fut envers lui; car, pour passer en Sicile, il abandonna la place d'amiral du seigneur roi d'Arragon, et engagea toute sa terre. Lorsque ces deux hommes précieux furent en Sicile, le seigneur roi voulut qu'En Béranger de Sarria allât avec sa compagnie à Palerme, et qu'En Dalmau de Castellnou commandât en Calabre. Ils allèrent à Régol. Il se disposa à faire la guerre en Calabre. comme étant un des meilleurs chevaliers qui fut au monde.

CHAPITRE CCLVIII.

Comment le roi Robert passa en Sicile, aborda à Palerme, s'empara de Castallamar, et assiégea Trapana; et comment le seigneur roi envoya l'infant En Ferrand au Mont Saint-Julien, d'où il fit de grands dommages audit roi Robert.

Le seigneur roi Robert étant venu en Sicile, prit terre à Palerme, et crut s'en emparer; mais En Béranger de Sarria était dedans avec sa troupe, en état de défense, de telle manière qu'il comprit bien qu'il ne pouvait réussir. Il partit de Palerme et s'en alla par terre et par mer à un château qui se trouve entre Palerme et Trapana, au bord de la mer, et qu'on nomme Castellamar. Il y avait environ vingt hommes, qui se retirèrent. Quand il eut pris ce château, il se crut maître de toute la Sicile. Il le mit eu état, et alla ensuite assiéger Trapana

par mer et par terre. Il y avait dans Trapana, En Simon de Vall-Guarnera chevalier de Péralade, brave, expert, au fait des armes, actif et habile à la guerre. Il y avait aussi le noble En Béranger de Vilaragut, et en outre mille Catalans de bonnes troupes, tant à pied qu'à cheval, prêts à défendre vaillamment la cité. Le roi Robert y mit le siége. Le seigneur roi Frédéric envoya au Mont Saint-Julien, à un mille du siége, le seigneur infant En Ferrand, avec de bonne cavalerie et almogavarerie. D'un autre côté, il y vint En Béranger de Sarria avec toute sa troupe; et delà ils inquiétaient beaucoup l'armée; car ils les attaquaient, les harcelaient dix ou douze fois le jour, et leur enlevaient les convois et les hommes qui allaient au fourrage ou aux provisions de bois. De sorte qu'ils n'étaient jamais tranquilles; et ceux de la cité leur faisaient passer de mauvais jours et de mauvaises nuits; et on se lançait mutuellement des flèches avec les trébuchets.

CHAPITRE CCLIX.

Comment moi, Ramon Muntaner, étant à Gerbes, le noble En Béranger Carros vint l'assiéger avec un grand nombre de troupes, pour le roi Robert; et comment, lorsque je me disposais à la défense, il reçut à Pantanella un message du roi Robert, qui lui faisait dire de retourner à Trapana.

Etant occupé à ce siège, le roi Robert résolut d'envoyer contre moi au château de Gerbes, le noble En Béranger Carros, avec soixante galères, quatre cents hommes à cheval, et quatre balistes. Le seigneur roi qui en fut instruit, m'envoya une barque armée, et me fit dire de faire sortir du château les femmes et les enfants; que le roi Robert envoyait ces troupes contre moi, et que je songeasse à me bien défendre. Quand j'appris cela, je nolisai un navire d'En Lambert de Valence, qui était à la cité de Capis-Ventura-Bona, cité qui m'appartenait. Je lui donnai trois cents doublons d'or, et je plaçai sur le navire ma femme et deux tout jeunes enfants que j'avais, l'un de deux ans et l'autre de huit mois; elle était bien accompagnée, et bon nombre de femmes du château allèrent avec elle. Elle était enceinte de cinq mois, et avec le navire armé je l'envoyai à Valence, côtoyant la Barbarie; ils furent trente jours en mer, de Gerbes à Valence, où, grâces à Dieu, ils parvinrent sains et saufs. Lorsque j'eus envoyé ma femme et débarrassé le château de tous les gens inutiles, je

mis le château en ordre, je fis dresser les balistes et autres machines de guerre; je fis remplir d'eau les citernes, ainsi qu'un grand nombre de jarres; enfin je fis toutes les dispositions nécessaires. D'un autre côté, j'eus des entrevues avec Sélim-Ben-Margan, Jacob Ben Atia, Abdalah-Ben-Bebet et autres chefs des Alarps, qui étaient de connivence avec moi. Je leur dis que le moment était venu pour eux de se rendre riches, et qu'en me servant ils auraient gloire et profit. Je leur dis les forces qu'on envoyait contre moi. Et si jamais de braves gens prirent de bon cœur mes intérêts, ce furent bien ces hommes, qui le firent avec beaucoup de joie et de plaisir. Alors ils me firent le serment, en me baisant à la bouche, que dans huit jours ils seraient à mes ordres, au passage, avec huit mille hommes à cheval; et que dès que j'aurais vu ou appris que mes ennemis seraient dans ces mers, je n'avais qu'à le leur faire dire, et qu'ils passeraient tous dans l'île, de sorte que, lorsque lesdits ennemis auraient mis pied à terre, ils fondraient sur eux; et que s'il en échappait un seul, je ne me fiasse plus à eux. Ils me promirent encore que les galères et tout ce qu'ils prendraient serait à moi, me disant qu'ils ne voulaient avoir pour eux que l'honneur et le plaisir de satifaire le seigneur roi de Sicile et moi; et cela fut convenu entre nous. Que vous dirai-je? Le jour même où ils me firent cette promesse, ils se trouvèrent au passage avec cinq mille hommes à cheval, bien armés; et l'on peut

dire qu'ils y venaient de bon cœur, ainsi que ceux de l'île. De mon côté je plaçai quatre barques armées, à l'échelle du Bey, près de Gerbes, avec ordre à chacune de venir me joindre dès qu'elles apercevraient cette flotte; ainsi je fus prêt à tout évènement.

Le roi Robert prépara ses galères, ainsi que je vous l'ai déjà dit; et En Béranger Carros, et les autres qui devaient venir, prirent congé du roi Robert et de la reine qui était là. Ils partirent du siége et arrivèrent à l'île de la Pantanella; et le commandant de cette île m'envoya une barque pour me faire savoir que les galères étaient à l'île de la Pantanella. Je l'appris avec joie et plaisir; j'en instruisis tous les Maures qui s'en réjouirent beaucoup. J'en fis part aussi aux Alarps, leur disant de se tenir prêts à partir, au second message qu'ils auraient de moi; et ce jour leur parut une année.

Quand En Béranger Carros fut parti de la Pantanella, il lui arriva deux vaisseaux armés de la part du roi Robert, qui lui ordonnait expressément de revenir vers lui avec toutes les galères, parce que le roi de Sicile avait armé soixante galères pour venir attaquer sa flotte; et En Béranger Carros s'en retourna à Trapana. Voyez quel fut mon désapointement; car s'ils fussent venus à Gerbes, nul plus que moi ne fût arrivé à son but et à son dessein. Comme je l'ignorais, et que j'étais fort étonné de leur retard, j'envoyai une barque armée à la Pantanella; et le commandant me fit

savoir ce qui en était, et qu'ils s'étaient retirés. Ayant appris cela, j'envoyai de bonnes provisions de casaques et de vivres aux Alarps; de sorte qu'ils s'en retournèrent chacun chez eux, très satisfaits et prêts à venir à mon secours avec toutes leurs forces, toutes les fois que j'en aurais besoin.

CHAPITRE CCLX.

Comment le seigneur roi de Sicile Frédéric fit armer soixante galères pour détruire toute la flotte du roi Robert; et comment la reine, mère du roi Robert, et belle-mère du seigneur roi d'Aragon et du seigneur roi de Sicile, l'ayant appris, fit faire une trève d'un an entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert.

Il est de fait que le seigneur roi de Sicile fut instruit que la plus grande partie des meilleures troupes du roi Robert, soit à pied soit à cheval, avaient péri; que le plus grand nombre des chevaux et des gens de la flotte étaient en mauvais état, soit par mort, soit par maladies. Alors il fit armer soixante galères à Messine, Palerme, Sarragosse (Syracuse) et autres ports de la Sicile. Quand les galères furent à Palerme, il y fit monter le noble En Béranger de Sarria, le noble En Dalmau de Castellnou, En Pons de Castellar et autres nobles et chevaliers. Le seigneur roi vint au Mont Saint-Julien avec toutes ses forces, et ordonna aux galères d'attaquer toute l'armée ennemie; et le seigneur roi et le seigneur infant En Ferrand, avec toutes leurs

troupes, devaient tomber sur les assiégeants; par ce moyen tous les gens du roi Robert ne pouvaient éviter d'être pris ou tués. Il était aussi aisé de faire cela qu'il est possible à un lion de dévorer trois ou quatre brebis; c'en était fait, ils étaient tous perdus; mais madame la reine, mère du roi Robert et belle-mère du seigneur roi d'Arragon et du seigneur roi de Sicile, se trouvant au siége avec le roi Robert et le prince, ainsi que la reine femme du roi Robert, sœur du seigneur infant En Ferrand, et cousine-germaine du seigneur roi d'Arragon et de Sicile, elles surent ce qui avait été ordonné. Elles envoyèrent un de leurs messagers au seigneur roi de Sicile et au seigneur infant En Ferrand, qui n'étaient qu'à deux milles de là, les conjurant pour l'amour de Dieu et par amour pour elles, de ne pas faire tomber ce mal sur le roi Robert, de consentir à une trève d'un an, et de s'engager dans le cours de cette année à s'en tenir chacun au traité de paix qui serait réglé par le seigneur roi d'Arragon. Elles se chargèrent de leur côté de faire approuver le tout par le roi Robert et par le prince, de manière que nul ne pût revenir là-dessus.

Le seigneur roi et le seigneur infant ayant ouï le message, le seigneur roi fit réunir son conseil avec le seigneur infant et les Riches-hommes qui étaient là, et fit dire à En Béranger de Sarria et à En Dalmau de Castellnou, qui étaient avec les galères au pied du Mont, de venir le trouver; ce qu'ils firent. Quand on fut en conseil, le seigneur roi fit con-

naître les messages qu'il avait reçus des deux reines.

Quand les membres du conseil eurent tout entendu, ils engagèrent le roi à ne pas faire de trève, disant qu'il fallait attaquer, que la chose serait décidée pour toujours, et qu'en ce moment il serait maître de toute la principauté, et de la Calabre, et de tout le royaume; que puisque Dieu avait porté les choses à ce point là, c'était le moment d'en finir. Tout le conseil fut de cet avis. Le roi ayant vu quel était leur désir, prit par la main le seigneur infant En Ferrand, le conduisit dans une chambre et lui dit: « Infant, cette affaire nous » intéresse vous et moi plus que tout autre: » je pense que l'on doit faire la tréve, et cela » par quatre raisons. La première est que nous » devons la faire par reconnaissance envers Dieu, » qui nous a fait la grâce de se faire connaître à » nous, et d'empêcher que son peuple chrétien ne » mourut pour nous. La seconde, c'est que voilà » deux reines auxquelles vous et moi sommes fort » attachés, madame la reine ma belle-mère, » mère du roi Robert, et belle-mère de notre frère, » le roi d'Arragon, que je dois honorer comme ma » mère, et la reine femme du roi Robert, votre sœur, » que nous devons aimer comme une sœur, et » honorer. Il est bon que nous fassions ceci par » amour et par honneur pour elles. La troisième » raison est que, bien que le roi Robert et le » prince ne fassent pas envers nous ce qu'ils de» vraient faire, nous devons songer qu'ils sont

» oncles des fils du seigneur roi d'Arragon, qui est
» notre frère et notre fils aîné, lesquels sont nos
» neveux, que nous aimons comme nos enfants; ils
» sont aussi les oncles de nos enfants et les frères de
» la reine ma femme; de plus, le roi Robert est
» notre beau-frère; son fils est mon neveu et le
» vôtre. Par cette considération, nous ne devons
» point désirer qu'il soit tué, ou pris et exposé à tant
» de déshonneur; et ce déshonneur retomberait sur
» nous, qui leur sommes si obligés. Enfin, la qua-
» trième raison est que s'ils sont ce qu'ils doivent
» être, ils n'auront jamais l'envie de nous causer
» le moindre dommage. Par ces quatre raisons,
» j'approuverai la trève, si tel est votre avis. »

Le seigneur infant fut du sentiment du seigneur roi. Alors le seigneur roi envoya un message aux reines, et accorda la tréve, de manière pourtant, qu'il ne se désaissirait de rien de ce qu'il avait dans la Calabre, jusqu'à ce que le roi d'Arragon eut approuvé leur traité. Cela fut ainsi convenu. Que vous dirai-je? La trève fut faite, par l'entremise des reines, ainsi qu'il avait été projeté. Tous ceux du parti du seigneur roi de Sicile en furent très fâchés, et ceux du roi Robert très satisfaits; car ils voyaient bien qu'ils ne pouvaient éviter d'être tous pris ou tués. Le roi Robert et les reines se rendirent ensemble à Naples; plusieurs allèrent par terre à Messine, et passèrent ensuite dans la Calabre. Le seigneur roi envoya le noble En Béranger de Sarria à Castellamar,

que le roi Robert avait mise en état de défense; et le château lui fut livré. Ainsi, le roi Robert a travaillé et beaucoup dépensé vainement; car tant que Dieu conservera le seigneur roi de Sicile et ses enfants, les Siciliens sont si pénétrés d'amour pour la maison d'Arragon, pour le seigneur roi Frédéric et ses enfants, qu'ils aimeraient mieux se laisser écarteler que de changer de seigneur. Et l'on ne trouvera jamais un roi qui enlève un royaume à un autre roi, à moins que ce ne soient les peuples eux-mêmes qui dépossèdent leur propre roi. Voilà pourquoi le roi Robert travailla et travaillera toujours vainement. Il se fût conduit plus sensément en s'occupant à faire vivre en bonne intelligence son fils avec ses oncles et ses cousins-germains; car s'il est en discors avec eux, il pourrait arriver que l'empereur d'Allemagne vînt pour s'emparer de son royaume, ce qu'il ne pourrait faire s'il le trouvait vivant en bonne intelligence avec la maison d'Arragon et de Sicile.

CHAPITRE CCLXI.

Où il est fait mention comment le seigneur de la Morée descend du duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, dont madame Isabelle, femme du seigneur infant En Ferrand de Majorque, descend en ligne directe.

Je cesse de vous parler de cette guerre, qui est suspendue par une trève, et reviens à vous parler de ce qui advint au seigneur infant En Ferrand de Majorque. Il est de fait qu'il y a bien deux cents ans que des barons de France firent, pour obtenir des indulgences, le voyage d'outre-mer. Leur chef était le duc de Bourgogne, et son frère le comte de la Marche [1]. Ils étaient petits-fils du roi de France. Le duc était le plus âgé; ils étaient suivis de mille cavaliers français et d'un grand nombre d'hommes de pied. Ils allèrent à Brindes, où ils se réunirent et tardèrent tant que l'hiver les surprit. On leur conseilla d'attendre le printemps; mais ils ne voulurent prendre conseil de personne, et partirent de Brindes avec une grande quantité de vaisseaux et de navires, et se mirent en route. La fortune les seconda, et ils arrivèrent à Clarence en Morée.

Il est vrai de dire qu'en ce temps-là, le Grec qui était prince de la Morée, duc d'Athènes, seigneur de la Sola, seigneur de la baronnie de Matagrifo, seigneur de la baronnie de Damala, seigneur de la baronnie de Mandissa, et de la Bandi-

1. R. Muntaner confond ici les dates et les noms. *V.* pour l'expédition de Morée en 1204, le 4e vol. de cette collection.

niça, (Bodonitza) et de Négrepont, était un fils bâtard de l'empereur de Constantinople, qui s'était révolté, avec toute sa terre, contre son père l'empereur et contre le saint-père apostolique; et c'était un homme de mauvaise vie.

Quand ces barons de France se virent en si mauvaise saison, et encore loin de leur passage, ils envoyèrent un message au pape, lui disant: que, si tel était son bon plaisir, ils enleveraient ce pays à ce bâtard de l'empereur de Constantinople; qu'il leur accordât les indulgences qu'ils devaient obtenir outre-mer, et qu'ils feraient part des terres aux prélats, évêques et archevêques de la foi catholique. Que vous dirai-je? Le pape leur accorda tout ce qu'ils demandaient.

Tandis qu'ils avaient envoyé leurs messages au pape, l'empereur se trouvait au royaume de Salonique, et venait pour attaquer son fils; mais il ne pouvait traverser la Blaquie du despote d'Arta, qui était allié de son fils, et il ne savait quel parti prendre. Il apprit que ces deux grands personnages, qui étainte frères et de plus petits-fils du roi de France, étaient dans ce pays avec de grandes forces. Il leur envoya dire que, s'ils voulaient détruire son traître de fils, il leur donnait franche et nette cette terre qui lui appartenait. Lesdits grands personnages furent très contents de cela, et envoyèrent à l'empereur deux de leurs chevaliers, afin qu'il leur livrât le privilége de ce qu'il leur avait promis. Ces envoyés allèrent trouver l'empereur et rapportèrent, en une bulle d'or, une

bonne déclaration, bien scellée de ladite donation. De plus, l'empereur leur envoya des secours d'argent. Que vous dirai-je ? Ces deux magnifiques seigneurs élevèrent une cité qu'on appelle encore Patras ; ils y placèrent un archevêque, et défièrent ce fils de l'empereur, qui se nommait Andronich, lequel ayant réuni toutes ses forces et une partie de celles du despote d'Arta, vint les attaquer. Ceux-ci vinrent en plein champ, et Dieu voulut qu'Andronich fût vaincu et pérît dans la bataille, ainsi que toute la cavalerie qui était en sa puissance, et une grande partie des troupes à pied qui étaient avec lui. Ainsi ces deux seigneurs furent maîtres de ce pays qu'il gouvernait, mais où le peuple le détestait. Ils s'emparèrent donc de tout, cités, villes, châteaux. Ces deux seigneurs se partagèrent les terres; le duc fut prince de la Morée, et le comte fut duc d'Athènes, et chacun d'eux eut sa terre franche et quitte. Ensuite ils firent le partage de toutes les baronnies, châteaux et autres lieux qu'ils distribuèrent à leurs chevaliers, ainsi qu'à ceux qui étaient en Morée, et à d'autres qui vinrent de France.

Or, de ces seigneurs sont descendus les princes de la Morée, et de tous temps ils ont épousé des femmes des meilleures maisons de France; de même, les autres Riches-hommes et chevaliers ne prenaient pour femmes que celles qui descendaient de chevaliers français ; aussi disait-on que la plus noble chevalerie du monde était celle de la Morée, et on y

parlait aussi bon français qu'à Paris. Et cette noble chevalerie dura jusqu'au moment où les Catalans l'exterminèrent en un seul jour, lorsque le comte de Brienne vint les attaquer, ainsi que je vous l'ai déjà raconté. Soyez assurés qu'ils périrent tous, et qu'il n'en échappa pas un seul.

CHAPITRE CCLXII.

Comment les barons de la principauté de la Morée résolurent de faire le mariage de la jeune princesse de la Morée avec Philippe, second fils du roi Charles, ce qui fut adopté, pourvu que le fils du comte d'Aria épousât la sœur de ladite princesse, qui était seigneuresse de Matagrifo.

Il est certain que de ce seigneur duc de Bourgogne, petit fils du roi de France, ainsi que je vous l'ai déjà dit, descendirent les princes de la Morée, savoir, jusqu'au prince Louis, qui fut le cinquième prince de ces seigneurs de Bourgogne et petit-fils du roi de France. Ce prince Louis mourut sans laisser de successeur mâle; mais il laissa deux filles, dont l'une avait quatorze ans lorsqu'il mourut, et l'autre en avait douze. Le prince transmit la principauté à l'aînée, et laissa à la plus jeune la baronnie de Matagrifo, avec la clause que si l'aînée mourait sans enfants légitimes, la principauté retournerait à la plus jeune, et la baronnie de Matagrifo était substituée à l'aînée sous les mêmes conditions. Quand les barons de la principauté

eurent perdu le prince Louis, qui était pour eux un très bon seigneur, ils cherchèrent à qui ils pourraient donner la fille aînée, désirant que ce fût à un seigneur puissant qui pût les défendre contre le despote d'Arta, et contre l'empereur et le seigneur de la Blaquie; car la principauté et le duché d'Athènes allaient ensemble. La principauté comprenait jadis le duché, mais ensuite les deux frères en firent la conquête et le partage, et le duché échut en partage au comte de la Marche. Que vous dirai-je? En ce temps-là le roi Charles fit la conquête du royaume de Sicile, ainsi que vous l'avez vu, et fut le plus grand et le plus puissant seigneur qui fût alors dans le Levant. Le seigneur roi Charles avait un fils qui se nommait Philippe, qui venait après l'aîné, et les barons de la Marche pensèrent qu'il ne pourraient donner la jeune princesse à qui que ce fût qui valût monseigneur Philippe, fils du roi Charles, qui était sage et bon. Ils choisirent alors un archevêque, un évêque, deux gentilshommes, deux chevaliers et deux citoyens, et les envoyèrent vers le roi Charles à Naples, où ils le trouvèrent. Ces envoyés parlèrent du mariage, ce qui plut beaucoup au roi Charles, d'abord parce qu'il savait que cette enfant était issue de son lignage à lui, et que, d'un autre côté, la principauté de la Morée est, après le titre de roi, un des titres les plus honorables du monde. Il consentit donc au mariage de madame la princesse avec le seigneur Philippe; et avant que les envoyés partissent, il le fit venir, et lui dit comment

il avait conclu ce mariage, et lui demanda s'il l'avait pour bon. Et monseigneur En Philippe lui répondit qu'il lui plaisait infiniment, pourvu qu'il voulût bien lui faire un don. Le roi Charles lui dit de demander ce qu'il désirait, et que cela lui serait accordé. Alors il baisa la main à son père, en lui disant : « Voici, » monseigneur, la demande que j'ai à vous faire : » vous savez bien que dans mon enfance vous me » donnâtes pour compagnon le fils du comte d'A- » ria, qui est de mon âge; et si jamais quelqu'un » fut satisfait d'un serviteur et compagnon, c'est » bien moi qui le suis de lui. Voilà pourquoi, » mon père et seigneur, je vous supplie de lui » faire donner pour femme la sœur de la prin- » cesse, avec la baronnie de Matagrifo; que les » deux sœurs soient épousées à la même messe; » et que le même jour vous nous fassiez chevaliers » l'un et l'autre, de votre propre main. » Le roi Charles lui octroya sa demande, fit appeler les envoyés et conclut au moment même cet autre mariage. Il donna ordre aussitôt d'armer dix galères à Brindes, pour aller prendre les deux demoiselles et les amener à Brindes, où le roi Charles et son fils iraient les attendre, et là se feraient les noces. De Brindes à la principauté il n'y a pas deux cents milles; le lieu était convenable. Que vous dirai-je? Les demoiselles furent amenées à Brindes. Le roi Charles, son fils et son ami s'y rendirent. Monseigneur En Philippe arma ce jour là cent chevaliers de sa main, et son ami vingt; et les deux princesses furent mariées en même temps.

La fête fut brillante et toutes les octaves furent célébrées en ce même lieu ; ensuite avec les dix galères on se rendit à la principauté ; et monseigneur En Philippe fut prince de la Morée, et son compagnon fut seigneur de la baronnie de Matagrifo. Que vous dirai-je ? Monseigneur En Philippe ne vécut pas long-temps, et mourut sans enfants. La princesse eut pour second mari un grand baron du lignage du comte Livérus, dont elle eut une fille.[1] Le prince mourut, et la princesse maria sa fille, âgée de douze ans, au bon duc d'Athènes, celui qui laissa le duché au comte de Brienne, lequel était son cousin-germain ; il n'eut pas d'enfant de la fille de la princesse. Cette princesse ayant marié sa fille, s'en vint en France, prit pour troisième mari monseigneur Philippe de Savoie, et retourna avec lui dans la principauté.

Peu de temps après, la princesse mourut de maladie, et voulut par son testament que son mari fût prince sa vie durant, et qu'à sa mort il laissât la principauté à sa fille, ce qu'elle n'avait pas le droit de faire ; car cette principauté devait auparavant retourner à sa sœur qui était encore vivante, ainsi que son père l'avait arrêté. Et lorsque cette princesse mourut, le prince se trouvait en France ; et dans ce temps le prince de Tarente, frère du roi Robert, était passé en Morée pour attaquer son beau-frère le

---

1. Voyez dans la Chronique de Morée T. III, le règne d'Isabelle de Ville-Hardoin.

despote d'Arta ; et voyant la principauté sans maître ni maîtresse, il s'en empara, personne ne s'y opposant. Monseigneur En Philippe de Savoie, prince de Morée, fut très mécontent en apprenant cette nouvelle. Il s'écoula peu de temps jusqu'à ce que le prince de Tarente fût en France. Et le prince de Morée réclama auprès du roi de France contre le prince de Tarente, qui s'était emparé de sa principauté, sans déclaration de guerre. Enfin une sentence fut rendue, par laquelle il lui était ordonné de ne plus la retenir. Il fut réglé que le prince de la Morée enverrait ses procureurs, qui reçurent pour lui la principauté.

En ce temps là mourut le duc d'Athènes, sans enfants, et il laissa le duché au comte de Brienne, son cousin-germain, ainsi que je vous l'ai déjà dit; et il laissa veuve la duchesse, fille de la princesse. Je vais cesser de vous parler de la princesse, et reviens à vous parler de sa sœur.

CHAPITRE CCLXIII.

Comment le seigneur infant Ferrand prit pour femme madame Isabelle, fille du comte d'Aria et petite-fille du prince de Morée; et comment la dame de Matagrifo laissa en héritage à sa fille la baronie de Matagrifo, et tous les droits qu'elle avait sur la principauté de la Morée.

Quand le fils du comte d'Aria eut fait les noces, il entra en possession de la baronnie de Matagrifo. Et si jamais seigneur donna de bonnes preuves de son mérite, ce fut bien lui ; car il fut bon et

sage en tous points. Il eut de sa femme une fille, qui eut nom madame Isabelle. Peu de temps après la naissance de sa fille, il mourut, ce dont tous les barons et vassaux de la Morée furent bien fâchés. Ce comte d'Aria est du lignage de ceux de Tous, qui est la maison la plus ancienne et la plus respectée de la Provence; elle est de la parenté du seigneur roi d'Arragon.

Quand sa femme l'eut perdu elle fut très affligée, et ne voulut pas se remarier. A la mort de la princesse sa sœur, elle réclama la principauté; mais ceux qui la tenaient ne firent aucun cas de sa réclamation. Elle apprit que le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, était en Sicile, et qu'il n'avait ni femme ni terre; elle pensa que sa fille ne pouvait être en de meilleures mains, parce que, de gré ou de force, il ferait valoir ses droits sur la principauté. Elle adressa donc un message au seigneur roi de Sicile, et un au seigneur infant, si bien qu'on tomba d'accord que sa fille viendrait à Messine, et que si elle était telle qu'on le disait, le mariage serait agréé. Ainsi, la dame et sa fille, accompagnées de dix demoiselles, autant de dames, vingt chevaliers, et vingt fils de chevaliers, et autres personnes, vinrent à Messine, où elles furent reçues très honorablement. Le seigneur roi et le seigneur infant arrivèrent à Messine; et quand ils eurent vu la demoiselle, l'infant n'eût pas voulu l'échanger contre quelque personne du monde que ce fût; et il était si ravi et si impatient

de voir son mariage accompli, qu'un jour lui paraissait une année; et il dit aussitôt à son père, qu'il désirait que cette demoiselle fût sa femme, et nulle autre au monde. Il ne faut pas s'émerveiller s'il fut amoureux, car c'était bien la plus belle créature de quatorze ans que l'on pût jamais voir, la plus blanche, la plus rose et la mieux faite. Elle était, pour son âge, la plus aimable fille qui fût au monde. Que vous dirai-je? La dame de Matagrifo fit à sa fille une donation entre vifs, et lui céda, après sa mort, la baronnie de Matagrifo et tous les droits qu'elle avait sur la principauté, pour en faire et ordonner toutes ses volontés, et dégagée de tout autre lien.

Ceci étant fait, et les présents des épousailles aussi, on fit, par la grâce de Dieu, et avec grande solennité, une grande fête, où assistèrent le seigneur roi, madame la reine, tous les barons de Sicile, les chevaliers catalans, arragonais et latins, et tous ceux de Messine; et le seigneur infant épousa madame Isabelle. L'archevêque de Messine dit la messe; la fête dura quinze jours, et fut telle qu'on était charmé de voir combien tout le monde était satisfait.

Quand la fête fut terminée, le seigneur infant emmena sa femme et sa belle-mère à Catane, avec tous ceux qui l'avaient accompagné, et donna à sa femme des dames catalanes, des demoiselles catalanes, et des femmes et des filles de chevaliers. Lorsqu'ils furent à Catane, le seigneur infant fit de grands présents à tous ceux qui étaient

venus avec elle. Ils restèrent quatre mois à Catane, et la dame, belle-mère du seigneur, s'en retourna avec sa suite en Morée, contente et satisfaite; et le seigneur infant, content et satisfait, demeura avec l'infante; et, grâces à Dieu, il la rendit bientôt enceinte, ce dont on se réjouit beaucoup quand on l'apprit. Pendant la grossesse de l'infante, le seigneur infant se disposa à se rendre en Morée, avec cinq cents hommes à cheval et beaucoup de gens de pied.

CHAPITRE CCLXIV.

Comment moi, Ramon Muntaner, j'envoyai au seigneur roi de Sicile, pour le prier de me permettre de me rendre à Catane, où était le seigneur infant En Ferrand avec l'infante sa femme, qui accoucha d'un fils, lequel fut nommé Jacques; et comment ledit infant se disposa à passer en Morée.

Pendant qu'il se préparait à partir, j'en fus instruit à Gerbes. Quoi qu'on m'eût offert, rien n'aurait pu m'empêcher d'aller le trouver et de le suivre partout où il voudrait aller; de sorte que j'envoyai un message au seigneur roi, lui demandant la permission de me rendre en Sicile. Il me l'accorda; et avec une galère et un vaisseau, et accompagné des anciens de l'île, venus avec moi, je me rendis en Sicile, et laissai le château et l'île en bon état. Le premier lieu où je pris terre, ce fut à Catane. Je trouvai là le seigneur infant, bien por-

tant et satisfait; madame l'infante était enceinte, de manière qu'il ne se passa pas huit jours qu'elle n'accouchât d'un beau garçon; on fit grande fête. Quand je fus descendu de la galère, je fis débarquer deux balles de tapis de Tripoli, et une grande quantité de joyaux[1].

Tous ces objets furent étalés en présence de madame l'infante et du seigneur infant. Je les leur offris, et le seigneur infant fut très satisfait; après quoi nous les quittâmes, et nous nous rendîmes à Messine, où le seigneur infant me dit qu'il serait avant quinze jours, et qu'il avait à m'entretenir longuement à Mesisne.

J'etais à peine arrivé depuis quinze jours que je reçus un message qui m'apprenait que madame l'infante avaiteu un beau garçon, né le premier samedi du moisd'avril de l'an mil trois cent quinze. Dieu donne à chacun la joie que j'en eus. Et ne me demandez pas si le seigneur infant en fut joyeux, ainsi que tous les habitants de Catane; car la fête qui se célébra à Catane dura huit jours et plus. Le seigneur infant fit baptiser son fils à la cathédrale, et lui donna le nom de Jacques. Si jamais en fant fut donné de bonne grâce en naissant, ce fut bien ce petit En Jacques. Que vous dirai-je? Le seigneur infant En Jacques étant baptisé, et la dame hors de danger, le seigneur infant vint à Messine; et quand

1. Il donne à ces présents les noms d'Anibles, Ardiens, Almaxies, Alquinals et Mactans.

il fut à Messine, je lui fis offre de mes biens et de ma personne, ce dont il me sut très bon gré. Il me dit : « Il faut que vous vous rendiez auprès du sei-
» gneur roi, qui est à Plasa, où vous le trouverez ;
» vous lui remettrez le château et les îles de
» Gerbes et des Querquens, après quoi vous re-
» viendrez à nous, et nous arrangerons tout ce
» que nous avons à faire. » Je pris alors congé de lui ; et ayant pris congé de lui, il lui arriva un message qui l'invitait à se rendre en toute hâte à Catane, car madame l'infante était malade, et elle était prise de la fièvre et de maux de reins. Il alla si rapidement à cheval, qu'il entra cette nuit-là à Catane. En le voyant, madame l'infante se trouva mieux. Toutefois, elle avait fait un testament, de peur que le pire ne lui arrivât. Ensuite elle le confirma, laissant la baronnie de Matagrifo, et de plus, tous les droits qu'elle avait sur la principauté, à son fils, l'infant En Jacques ; et si son fils mourait, elle les laissait à l'infant En Ferrand son mari. Il est certain que sa mère était morte de maladie depuis deux mois, à Matagrifo ; mais elle n'en savait rien, et le seigneur infant ne voulait pas qu'on le lui dît, tant qu'elle serait enceinte, et même après ses couches, jusqu'à ce qu'elle pût se rendre à la messe. Le seigneur infant désirait de partir, et il n'attendait que le moment où l'infante serait délivrée, et en état de se rendre à la messe, et alors il devait partir avec elle, car tout était préparé pour leur voyage.

CHAPITRE CCLXV.

Comment madame l'infante Isabelle, femme du seigneur infant En Ferrand de Majorque, passa de cette vie; et comment moi, Ramon Muntaner, je rendis au seigneur roi de Sicile les îles de Garbes et des Querquens, et allai là où était le seigneur infant Ferdinand.

Que vous dirai-je? L'infante, telle fut la volonté de Dieu, mourut trente-deux jours après que l'infant En Jacques fût né; et elle mourut dans les bras du seigneur infant En Ferrand. Et si jamais une douleur fut grande, ce fut celle du seigneur infant En Ferrand, et de toute la cité. Et comme elle était pure, bien confessée, absoute et bien communiée, elle fut, avec grande solennité, placée en un beau monument, près du corps de la bienheureuse vierge madame sainte Agathe, dans la sainte église de Catane. Quand ce malheur fut arrivé, le seigneur infant vint à Messine pour réunir son monde et aller en Morée, et moi je me rendis auprès du seigneur roi, que je trouvai à Plasa; nous allâmes à Palerme, et devant le noble En Béranger de Sarria, et beaucoup d'autres Riches-hommes de Sicile, et chevaliers et citoyens, je lui rendis les châteaux et les îles de Gerbes et des Querquens. Et plaise à Dieu que tous ceux qui nous veulent du bien puissent rendre aussi bon compte de ce qui leur a été confié, que je le fis audit seigneur roi de Sicile desdites îles que

j'avais gardées pendant sept ans ; savoir : pendant la guerre, deux ans ; ensuite trois ans, durant lesquels le roi m'avait fait la grâce de me les donner ; et enfin pendant les deux ans de la guerre du roi Robert.

Et dès que j'eus fait la remise des villes et en eus le récépissé, je pris congé du seigneur roi, et m'en retournai vers le seigneur infant que je trouvai à Messine, faisant ses préparatifs de départ. Je lui dis que j'étais venu pour le servir, monter sur ses galères, et lui confier tout ce que je possédais. Le jour où je lui dis cela, il me dit qu'il me ferait réponse le lendemain. Et le lendemain, après avoir entendu la messe, il fit venir auprès de lui un grand nombre de chevaliers et autres personnes de distinction, et me dit en leur présence : « En Ramon Muntaner, il est certain que » vous êtes l'homme du monde à qui j'ai le plus » d'obligation ; » et il en donna plusieurs raisons. Il raconta comment, pour son service, j'avais perdu tout ce que j'avais gagné dans la Romanie, comment j'avais été arrêté avec lui, comment le roi Robert m'avait fait beaucoup de mal à cause de lui, et comment je lui avais prêté de mon avoir en Romanie et abandonné tout ce que je possédais ; comment, par amour pour lui, j'avais quitté tous mes emplois dans la Compagnie, et enfin bien d'autres secours qu'il disait que je lui avais rendus et dont j'ai perdu la mémoire. Il citait surtout le gouvernement de Gerbes, que j'avais dirigé pendant sept ans, et que j'avais

abandonné à cause de lui ; et comment je lui avais prêté en ce moment l'argent que je possédais. « Enfin, dit-il, vous m'avez rendu tant de ser-» vices, que je ne saurais jamais assez vous en » récompenser. Et nous sommes en ce moment, » dit-il, en telle position que le service que j'ai à » vous demander sera encore plus grand que » tous ceux que vous m'avez rendus. Je vous prie, » devant ces chevaliers, de faire ce que je désire. » Je me levai, j'allai lui baiser la main, et lui rendis grâces du bien qu'il avait dit de moi, et des obligations qu'il croyait m'avoir; et je lui dis. « Sei-» gneur, demandez ce qu'il faut que je fasse, et » tant que je vivrai, et jusqu'au tombeau, je ne » faudrai en rien de ce que vous m'ordonnerez.— » Sachez, dit-il, ce que je désire de vous ; je vais » vous le dire. Il est bien vrai qu'il serait bien » utile que vous vinssiez avec nous en ce voyage, » qu'on aurait grand besoin de vous, et que » vous y ferez faute ; mais le service que je vous » demande nous tient tant à cœur, qu'il faut que « toute autre chose cède à celle-là. »

CHAPITRE CCLXVI.

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque me confia, à moi, Ramon Muntaner, le seigneur infant En Jacques, son cher fils, pour le porter et livrer à la reine sa mère, et me donna une procuration par laquelle j'étais autorisé à faire tout ce que je jugerais à propos.

« Vous savez comment Dieu nous a donné ce fils » En Jacques, enfant de notre dame et épouse; or, » nous vous prions de le recevoir de nous, de le » porter à la reine notre mère, et de le déposer » entre ses bras. Ayez soin de noliser des navires, » ou d'armer des galères et tout ce que vous croi- » rez nésessaire pour faire ce voyage sans danger. » Nous adresserons une lettre à En Béranger Deš- » Puig, chevalier, et notre procureur, pour » qu'il vous livre tout ce dont vous aurez besoin, » et qu'il ajoute foi à tout ce que vous lui direz » de notre part. Nous écrirons de même à madame » la reine notre mère, et au seigneur roi de Ma- » jorque notre frère, et nous vous donnerons par » écrit une procuration générale pour les quatre » parties du monde : savoir, du ponent au levant » et du nord au midi. Et tout ce que vous pro- » mettrez, ferez, ou devrez pour nous, à cavaliers » ou gens de pied, ou à tous autres, nous le te- » nons pour bien et le confirmons, et nous ne » vous dédirons en rien, et nous engagerons, pour en » répondre, toutes les terres, châteaux et autres

» lieux que nous avons, et espérons d'acquérir, avec
» l'aide de Dieu. Ainsi vous partirez avec nos pou-
» voirs les plus amples. Lorsque vous aurez livré
» notre fils à madame la reine notre mère, vous
» irez chez vous, vous méditerez, et ferez tous
» vos apprêts ; et lorsque vous les aurez faits vous
» viendrez nous joindre, avec toutes les troupes
» de pied et de cheval que vous pourrez. Le sei-
» gneur roi de Majorque, notre frère, vous comp-
» tera tout l'argent que vous lui demanderez pour
» payer les troupes que vous nous amènerez. Voilà
» ce que nous désirons que vous fassiez pour
» nous. »

Quant à moi, ayant entendu toutes ces choses, je fus étourdi du grand poids dont il me chargeait, savoir, la conduite de son fils. Je lui demandai en grâce de me donner un collègue. Il me répondit qu'il n'en avait pas à me désigner; mais que je n'avais qu'à disposer et à voir ce qui était utile pour la garde de son fils. J'allai aussitôt lui baiser la main. Je fis le signe de la croix, et acceptai son ordre bienveillant. Le seigneur infant manda à En Notz de Monells, chevalier, qui tenait son fils en garde dans le château de Catane, de me le livrer; et que de là en avant il le tînt à mes ordres et non à ceux d'aucun autre. Et que toutes et quantes fois que je le jugerais à propos, il me le remît. Il me fit serment et hommage de cela, et je fis ainsi; et depuis ce jour l'infant En Ferrand fut en mon pouvoir. Il y avait quarante jours qu'il était né, et pas

davantage. Je me fis faire la procuration par écrit, ainsi que je l'ai déjà dit, et y fis joindre le sceau pendant et tous les autres écrits.

CHAPITRE CCLXVII.

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque passa en Morée, et prit Clarence de vive force, et fut maître de toute la contrée; et comment tous ceux de Clarence et de la Morée le reconnurent pour maître et seigneur, et lui prêtèrent serment.

Ceci étant terminé, il se rendit heureusement à Messine, et partit pour Clarence; il débarqua à deux milles de la cité. L'armée sortit de Clarence avec deux cents hommes, pour lui en disputer l'entrée. Que vous dirai-je? Les almogavares qui étaient ave le seigneur infant prirent terre, et, réunis aux gens de trait, ils attaquèrent ces troupes, les dissipèrent et ouvrirent la route.

Dans cet intervalle, on fit débarquer les chevaux; et quand il y eut sur terre une cinquantaine d'hommes à cheval, et que le seigneur infant fut armé, préparé et monté à cheval, il fit déployer la bannière, ne voulant point attendre son autre cavalerie, et fit son attaque avec ces cinquante cavaliers et les almogavares. Il fondit sur les ennemis et les mit en déroute. Ils prirent la fuite vers la cité, le seigneur infant les battant et les poursuivant. Que vous dirai-je? Ils entrèrent avec eux dans la cité, et tuèrent tout ce qu'ils voulurent. Ces

gens auraient tous péri; mais quand on fut dans la cité les habitants s'écrièrent : « Seigneur, merci ! » seigneur, merci ! » Il arrêta ses troupes et veilla à ce que désormais il ne pérît plus personne.

Alors les galères, ainsi que toute la flotte, se rendirent à la cité, et tous les hommes y entrèrent. Les habitants se soumirent, et prêtèrent foi et hommage au seigneur infant En Ferrand; car ils n'ignoraient pas que la principauté lui appartenait, par madame sa femme. Quand il eut reçu leur serment, il alla assiéger le château de Bellver, qui est un des plus beaux châteaux du monde, et voisin de Clarence. Il attaqua le fort, dressa ses balistes, et il resserra si bien ceux du château, qu'en peu de jours ils se rendirent à lui. Ensuite il parcourut le pays à cheval, et chaque place se rendit volontiers à lui, parce qu'il avait fait lire en public le testament du prince Louis, qui transmettait sa principauté à la belle-mère du seigneur infant. Ainsi donc la principauté lui appartenait, et à cause de la donation, et parce qu'elle avait survécu long-temps à la princesse sa sœur; et tous savaient bien que c'était à elle que devait retourner la principauté. Ensuite il produisit la donation entre vifs qu'elle en avait faite à l'infante. Il montra aussi qu'en mourant elle avait fait un testament, par lequel elle avait fait héritière madame l'infante, sa fille, et puis comment madame l'infante, par son testament, l'avait laissé à l'infant En Jacques, son fils, et substitué au seigneur infant En Ferrand, si

son fils venait à mourir. Ayant produit ceci en public, dans la cité de Clarence, le seigneur infant envoya des lettres de tous côtés, afin que chacun se tînt pour dit que la principauté appartenait à son fils, et que si son fils mourait, elle devait revenir à l'infant En Ferrand. Ainsi, tout le monde lui obéit, comme étant seigneur de nature et de droit, et le seigneur infant les tint en vérité et en justice. Je vais cesser de vous parler du seigneur infant, et revenir à l'infant En Jacques.

CHAPITRE CCLXVIII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je me disposai à passer en Catalogne avec le seigneur infant En Jacques, pour le remettre à son aïeule; comment j'appris que ceux de Clarence avaient armé quatre galères, pour enlever ledit infant; et comment, le jour de la Toussaints, je débarquai à Salon.

Il est de fait que lorsque le seigneur infant partit de Messine, je nolisai un navire de Barcelonne, qui était au port de Palerme, appartenant à En P. Desmunt, pour venir à Messine, et de Messine à Catane. En même temps je mandai une dame de haut parage, très bonne dame, qui était du Lampourdan, nommée madame Agnès d'Adri. Elle était venue en Sicile en la compagnie de la noble madame Isabelle de Cabrera, femme du noble En Béranger de Sarria. Elle avait eu vingt-deux enfants, et c'était une dame très bonne et très pieuse. Je priai ladite madame Isabelle et son noble époux, de

me la laisser, et que je lui confierais le seigneur infant Jacques, fils du seigneur infant Ferdinand; et pleins de courtoisie, ils me l'accordèrent. Je lui confiai le seigneur infant, pensant qu'elle devait connaître la manière d'élever les enfants, et connaissant d'ailleurs sa bonté. Elle était d'une famille distinguée. D'autre part, il y avait une bonne dame, laquelle avait été nourrice du seigneur infant EnFerrand, et que madame la reine de Majorque lui avait envoyée, dès qu'elle avait su que sa femme était enceinte.. J'eus aussi d'autres dames. L'enfant était bien constitué et bien portant; celle qui le nourrissait était de Catane,. et le nourrissait bien. Outre celle-ci, j'en avais fait embarquer deux autres avec leurs enfants, afin que si l'une venait à manquer, les autres pussent la remplacer. Je les pris avec leurs enfants, afin que leur lait ne vînt pas à se gâter; et qu'elles donnassent à têter chaque jour à leurs enfants, jusqu'à ce que nous en eussions besoin. Ainsi je disposai mon passage, et j'armai bien mon navire; j'y plaçai cent vingt hommes d'armes et de service et autres; je pris enfin tout ce qui était nécessaire pour la nourriture et pour la défense. Lorsque j'eus disposé le navire, il arriva de Clarence une barque armée, que le seigneur infant envoyait au seigneur roi de Sicile, pour lui faire savoir la grâce que Dieu lui avait faite. Il m'en fit part aussi avec de grands détails, afin que je pusse le communiquer au seigneur roi de Majorque, à madame la reine et à

ses amis. Il m'adressa des lettres que je devais remettre à madame la reine sa mère, et au seigneur roi de Majorque, et il me fit dire qu'il me priait de partir bientôt de Sicile. Je m'étais disposé promptement; mais je le fis avec bien plus de joie quand j'eus appris ces nouvelles. Je me rendis par terre à Catane, et, sur mon ordre, le navire fit voile de Messine; je lui fis dire de venir à Catane, où peu de jours après mon arrivée, le vaisseau se rendit. Je fis réunir tout mon monde.

Lorsque je voulus prendre le seigneur infant avec moi, voici ce que fit En Not de Monells. Il réunit tous les chevaliers catalans, arragonais et latins qui se trouvaient là, ainsi que tous les notables citoyens, et leur dit: « Seigneurs, reconnaissez-vous que cet » enfant soit l'infant En Jacques, fils du seigneur » infant En Ferrand, et de feu madame Isabelle sa » femme? » Ils répondirent tous qu'oui; qu'ils avaient tous assisté à son baptême, qu'ensuite ils l'avaient vu et connu, et qu'ils étaient bien certains que c'était lui. Sur cela ledit En Not en fit faire un acte public. Ensuite il leur répéta les mêmes paroles, auxquelles ils firent même réponse; il en fit dresser un nouvel acte. Enfin il leur fit la même demande une troisième fois; ils répondirent de même, et il fit dresser un troisième acte. Ensuite il me le remit en mains et dans mes bras, et voulut avoir de moi une déclaration écrite, que je lui donnai pour l'acquitter du serment et hommage qu'il m'avait fait, déclarant que j'avais reçu ledit

enfant. Tout ceci étant terminé, je pris le seigneur infant dans mes bras et je le portai de la cité dans le navire; j'étais suivi de plus de deux milles personnes, et tous le signèrent et le bénirent.

Ce jour là, il arriva à Catane un messager du seigneur roi Frédéric, qui apportait de sa part deux paires d'habits de draps d'or, avec divers présents pour le seigneur infant En Jacques.

Nous fîmes voile de Catane le premier jour d'août de l'an mille trois cent quinze. Lorsque je fus arrivé à Trapana, je reçus des lettres par lesquelles on m'avertissait de me tenir sur mes gardes, au sujet de quatre galères qu'on avait armées contre moi, pour m'enlever cet infant, espérant que si on pouvait s'en emparer, on pourrait ravoir la cité de Clarence.

Quand je sus cela, je renforçai mon navire, en y mettant plus d'objets de défense et plus de monde; et je puis vous assurer que pendant quatre-vingt-onze jours, ni moi, ni aucune des femmes qui étaient sur le navire, ne mîmes le pied à terre. Nous restâmes vingt-deux jours à l'île Saint-Pierre, et il se réunit à nous vingt-quatre navires catalans ou génois, qui devaient se rendre dans le ponent, et nous partîmes ensemble de cette île. Nous éprouvâmes une telle tempête, que sept de ces navires périrent, et que nous, et tous les autres, nous fûmes en grand danger. Toutesfois, il plut à Dieu que le jour de la Toussaints, nous prissions terre à Salon. La mer ne fit aucun mal au seigneur infant, non plus qu'à moi; et tant que la tempête dura il ne sortit de

mes bras, ni de nuit, ne de jour. Il fallait bien que je le gardasse, puisque la nourrice ne le pouvait faire, à cause du grand-mal qu'elle souffrait de la mer, ainsi que les autres femmes, qui ne pouvaient agir ni se soutenir.

CHAPITRE CCLXIX.

Comment moi, Ramon Muntaner, je remis le seigneur infant En Jacques à madame la reine, son aïeule, qui était à Perpignan, et le lui remis avec toute la solennité qu'exige la remise d'un infant et fils de roi.

Quand nous fûmes à Salon, l'archevêque de Tarragonne, nommé monseigneur En Pierre de Rocaberti, nous envoya des bestiaux autant que nous en avions besoin; et on nous donna pour asile l'hôtel d'En Guanesch; ensuite nous nous rendîmes à Barcelonne à petites journées. Là nous trouvâmes le seigneur roi d'Arragon, qui fit un bon accueil au seigneur infant, et voulut le voir, le baiser et le bénir. Nous partîmes avec la pluie, le vent et un bien mauvais temps. J'avais fait faire un brancard sur lequel étaient placés l'enfant et la nourrice; il était couvert d'un drap ciré, et au dessus était une étoffe de laine rouge [1]; et vingt homme le portaient tour à tour sur les épaules. Nous

1. Moleton.

mîmes vingt-quatre jours pour aller de Tarragonne à Perpignan; et avant d'y arriver, nous trouvâmes frère Raimond Saguardia, avec dix chevaucheurs que madame la reine de Majorque nous avait envoyés pour accompagner le seigneur infant, dont nous ne nous séparâmes jamais, ainsi que quatre porteurs du seigneur roi de Majorque, qu'on nous envoya dès que nous fûmes à Perpignan. Et quand nous fûmes au Vélo, pour passer l'eau du ruisseau, tous les gens du Vélo en sortirent, et les plus forts prirent le brancard sur les épaules, et firent passer ainsi le ruisseau au seigneur infant. Et cette nuit les consuls et un grand nombre de prud'hommes de Perpignan, et autant de chevaliers qui s'y trouvaient vinrent à nous. Il y en aurait eu bien davantage; mais le seigneur roi de Majorque était allé en France. Nous entrâmes dans la ville de Perpignan, où l'on nous fit de grands honneurs. Nous allâmes au château; là se trouvait madame la reine, mère du seigneur infant En Ferrand, et madame la reine, mère du seigneur roi de Majorque; et quand elles virent que nous montions au château, elles se rendirent l'une et l'autre à la chapelle du château. Quand nous fûmes à la porte du château, je pris entre mes bras le seigneur Infant, et plein de satisfaction, je le portai devant les reines qui étaient assises ensemble. Que Dieu nous accorde autant de joie qu'en éprouva madame la sage reine, quand elle le vit si bon et si gentil, d'une figure riante et belle, vêtu

d'un manteau à la catalane, en drap d'or, et sa tête couverte d'un joli chaperon du même drap! Lorsque je fus auprès des reines, je me mis à genoux et leur baisai les mains, et je fis baiser la main de la sage reine par le seigneur infant. Et quand il lui eut baisé la main, elle voulut le prendre dans ses bras, mais je lui dis : « Madame, sous votre bonne grâce et merci, ne me » sachez pas mauvais gré, mais vous ne pouvez » avoir cet enfant en vos mains, que lorsque je » me serai acquitté du message dont je suis chargé. » La reine sourit et me dit qu'elle m'approuvait. Je lui dis : « Madame, le lieutenant du » seigneur roi est-il ici? » Elle me dit : « Oui, sei» gneur ; » et elle le fit avancer. Ce lieutenant était alors N'Uguet de Totzo. Ensuite je demandai si le bailli, le viguier et les consuls de Perpignan étaient aussi présents. Je demandai un notaire public; il s'y trouva. Il y avait, de plus, un grand nombre de chevaliers, et tout ce qu'il y avait d'hommes de distinction à Perpignan. Quand tout le monde fut là, je fis venir les dames, les nourrices, les chevaliers, les fils de chevaliers et la nourrice de monseigneur En Ferrand, et en présence des dames reines, je leur demandai trois fois s'ils reconnaissaient l'enfant que je portais à mon bras pour l'infant En Jacques, premier né du seigneur infant En Ferrand de Majorque et fils de madame Isabelle, sa femme. Et tous répondirent qu'oui. Je répétai cela trois fois, et trois fois ils

CHAPITRE CCLXX.

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque envoya chercher des cavaliers et hommes de pied; et comment avant leur arrivée en Morée, ledit infant quitta cette vie, et monseigneur En Jean, frère du roi Robert, s'empara de tout le pays.

Peu après, le seigneur infant envoya demander au seigneur roi de Majorque, des cavaliers et des hommes de pied ; et madame la reine, sa mère, et le seigneur roi de Majorque me firent dire de préparer et disposer un bonne troupe, tant à pied qu'à cheval, et de la lui mener, et qu'on me ferait compter vingt mille livres à Valence pour les troupes. Je formai alors des compagnies, ce à quoi je pourvus avec mes propres fonds. Mais avant quinze jours, il m'arriva un contre-ordre, par un courrier, pour que je ne m'occupasse plus de cet objet, parce qu'Arnaud de Caza, était arrivé de la Morée, sur le grand navire du seigneur infant, et qu'avec ce même navire et des troupes qu'il avait à Majorque, il y retournerait. Ainsi ils révoquèrent à la male-heure l'ordre que j'avais reçu d'y aller. En Arnaud de Caza ramassa à Majorque des gens de toute espèce. Il resta tellement, retarda tellement, qu'à son arrivée en Morée, le seigneur infant était mort. La maison d'Arragon fit en lui la plus grande perte que puisse faire une famille royale; et l'on peut dire que ce malheur fut le plus grand du monde, puisque c'était le chevalier le plus

brave, le plus vaillant le plus loyal et le plus sage qui fût jamais parmi les fils de roi. Son corps fut porté à Perpignan. Il fut très heureux pour sa mère de n'avoir pas connu cet événement; car Dieu l'avait déjà retirée à lui, et on peut bien dire qu'elle est dans son saint paradis, car il n'y avait pas au monde une femme aussi pieuse, aussi humble et meilleure chrétienne. Elle était en paradis avant d'avoir connu la perte de son fils, et le corps du seigneur infant fut placé dans l'église des frères prêcheurs à Perpignan. Dieu veuille recevoir son ame et la placer au milieu des saints en paradis!

Il ne s'écoula pas deux mois depuis sa mort jusqu'à celle de l'autre prince. Monseigneur En Jean, frère du roi Robert prit alors possession de ce pays et le tient encore aujourd'hui. Fasse le bon Dieu que ce pays retourne avec le temps au seigneur infant En Jacques auquel il appartient de droit, et que Dieu me fasse la grâce de le voir, et me permette d'employer, dans ma vieillesse, tout ce qu'il m'a accordé de pouvoir et de savoir, en faveur dudit seigneur infant! Je cesse de vous parler de ces seigneurs de la maison de Majorque, pour vous entretenir de nouveau du seigneur roi d'Arragon, et de ses enfants.

CHAPITRE CCLXXI.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Arragon résolut d'envoyer l'infant N'Anfos (En Alphonse), son fils, à la conquête du royaume de Sardaigne, avec l'aide du roi de Majorque, qui lui fournit vingt galères.

Il est certain que le seigneur roi d'Arragon, voyant que ses fils étaient grands, fiers et valeureux, convoqua une cour-plénière (cortès) dans la cité de Gironne, où se trouvaient le seigneur roi de Majorque et tous les barons de la Catalogne; et là, il fit publier qu'il chargeait entièrement son fils, le seigneur infant N'Anfos de la conquête du royaume de Sardaigne et de Corse, dont il devrait être le possesseur, car il lui paraissait, à lui et à tous ses sujets, que c'était une honte pour lui de ne point le conquérir, puisqu'il y avait long-temps qu'il en prenait le titre de roi.

Chacun l'approuva, et surtout le seigneur roi de Majorque, qui promit de lui faire armer vingt galères à ses frais et dépens, et de lui envoyer deux cents hommes à cheval et des gens de pied.

Cette offre ayant eu lieu, tous les Riches-hommes, les cités, les évêques, archevêques, abbés, prieurs, lui firent aussi des offres. Enfin les secours que le seigneur roi trouva en Catalogne, furent si considérables, que c'est merveille. Il vint dans l'Arragon, où on lui fit de pareilles offres, ainsi que dans le royaume de Valence. Que vous dirai-je?

Chacun fit de tels efforts, que l'on peut bien dire, que jamais seigneur ne reçut des ses sujets d'aussi grands secours, que ceux qu'il reçut des siens. Il vint à la bonne-heure à Barcelonne ; il fit préparer soixante galères et beaucoup de vaisseaux armés ; il nolisa un grand nombre de vaisseaux et de barques, et il ordonna que de l'Arragon, de la Catalogne, du royaume de Valence et du royaume de Murcie, on se rendit auprès du seigneur infant. Le seigneur roi de Majorque fit construire les vingt galères neuves ; il mit ensuite sur pied les cavaliers et les autres troupes ; il s'en alla avec la cavalerie, et se tint prêt de cette manière. Quand les galères furent faites et que les hommes furent tous en état, le seigneur roi d'Arragon et le seigneur infant N'Anfos(En Alphonse), et le seigneur infant Pierre allèrent de côté et d'autre pour disposer le départ ; et chacun faisait de son mieux.

Il est vrai que chacun, soit grand, soit petit, est tenu de conseiller son seigneur en tout ce qu'il peut de bien. Et si, par hasard, ce n'est pas un homme qui puisse dire personnellement au roi ce qu'il sait ou connaît de bien, il doit le dire à un autre qui le fasse savoir au seigneur roi, ou bien il doit le lui faire dire par écrit. Et puis le seigneur roi, s'il est assez sage pour savoir que le conseil est bon, doit le faire, s'il ne le fait pas, au moins celui qui l'a donné aura l'excuse de bonne intention, et aura lavé sa conscience et se sera acquitté de son devoir.

Voilà pourquoi, dès que le voyage fut publié,

je composai, pour la bonne ordonnance de ce voyage, un sermon que j'envoyai par un secrétaire au seigneur roi et au seigneur infant; et vous allez ouïr ledit sermon. Et je le fis porter à Barcelonne, parce que je n'étais pas disposé à monter à cheval et à y aller en personne.

CHAPITRE CCLXXII.

Il contient le sermon en vers que moi, Ramon Muntaner, envoyai au roi, relativement au passage de Sardaigne et de Corse, pour donner quelques conseils au seigneur infant N'Anfos (En Alphonse), ou du moins pour le faire souvenir de tout ce qu'il avait à faire [1].

En nom d'aycell Ver Deus qui feu lo cel e'l thro,
En so de genentul, faray un bell sermo
A honor e a llaus del casal d'Arago:
E per tal que axi sia la salutacio
Diga cascu, s'il platz, que la Verge nos predo
Seny e enteniment quen façam nostre pro
Per est mon e per l'altre, e que a salvacio
Vengan trestuyt li compte, vescompte e baro
Qui en est bo passatge de Serdenya habando
Metre si, e sa terra, e sa provesio.
E se gran laut enfant N'Anfos qu'es guanfano
E de tota Espanya creximent e crezo,
De llevant a poonent, mig-jorn, septentrio
Temlara tota gent, qui en sa gepcio

1. Comme cette pièce sert surtout à faire connaître le talent de Muntaner, comme troubadour, j'ai cru plus convenable de donner ici le texte original.

De sos payres valents reys En Jaymes, janozò.
E vull sapiats cascu, que aquest es lo lleo
Que Sibella nos dits, que, ab senyal de basto
Abatria l'argull de mant alta mayzo;
Que jes hor non diray que be m'entendon pro.

E aras vull que sapiats lo meu entendiment,
Que trestuyt li presich estant tant solament
En tres causes, que eu vos diray verament:
La primera es la persona qui presicha la gent;
La secunda del poble qui l'au be e l'entent;
La tercera es la rayso qui del sermo dexent.
Adonchs de la primera vos dich que follament
Puje altre en trebuna que sap certanament
Dire pro e encontra a tot son moviment,
E que sapia salvar lo seu proposament.
La secunda del poble que, sens marmurament;
Lo devon escoltar cascuns molt bellament
Qu'eu sapia retre a son milorament;
Que en estes pauch valria tot son presicament;
Que la vangeli dits: qu'es pert la sement
Quis gita entre peyres, e espines, e xament.
A la terça vos dich que deu fer fundament
Al proposit que parla, s'es tot veyarament;
Perqu'eu fundaray mon presich, e breument,
En aquest bo viatge quens es a tuyt plazent.

Adonchs, senyor infant, com a vostre vasayll
E entendrets ma rayso, que assats de trebayll
Hay vist en aquest mon, pus que nul de mon tayll,
E perço en la mar vullats pendre mirayll,
De li vostre secor qui feron mant assayll,
Que trezol no metats en leus col, e satayll.
Vos vendran vostres feyts, que es berch, ne capmayll
Nous estaran davant, s'al xx que l'almyrayll

Galees faça fer lleugeres com aventayll,
En axils ballesters yran com a fibayll:
Nols falra de llurs armes, ans forts com a batayll
Los trobarets als ops, quasi com presta prayll
Que tot quant les davant tira, que res non fayll,
Fos en la vostra gent, senyor, no hi ha mescayll,
Que trestuyt son de un cor, e nul non s'en barayll;
E axi es la veritats quel valent d'un christayll,
No pren l'als del mon mag del fi corayll
Qu'en Serdenya se pesca; es apres del matayll
Vos puscon far, senyor; si que, ab un sogayll
Vos ameno davant tuyt selvazent e guayll.

Perço ay comensat en lo feyt de la mar
Cor la mar vol tenir cel qui vol aqui estar
Lo regne de Serdenya, e si ho fay trembrar,
E ara trestuyt lo mon e sens ço nos pot far:
Sens menar la gent fresca, per ferir e per dar:
E jamay ab tresols freschs no pot hom anar,
Notxer, ne ballester, quels fayts san aparar,
Ne proher, ne remer ayço no cal provar,
Que'l ballester en taula juguen a tot llevar;
Que per mar, ne per terra nols pot res contrastar:
E sobre aquest partit yo poria alegrar.
Perque, senyor infant, si Jesu Christ vos guar,
Tota la vostra gent tenets en alt encar,
E honor e poder al almirayll donar
Vullats, e que nul altre no hi haja comandar,
Mas ell apres de vos; e en axi honrrrar
Vos fara de tots feyts que vullats començar.
Cent galees, o pus say que porets menar,
Lenys armats, sageties com no pot albirar.

Sinquanta naus, senyor, say que vos menarets,
Lenys, terides de bandes, e mas d'altres lenyets,

Que tots lla Deus marce de vostra gent havets.
    Adonchs lo recullir sia plazent p nets;
E que a port Fangos sien tresytut alets,
    Que vengon a jorn cert, e les grans naus farets,
Senyor, metre en escala, e apres los panquets,
    Perço que nengun dan l'enamich questa guets
Nous poguessen donar dany, ço us prech qu'eus guardets:
    Que ab gent falsa mestre say que contrastarets;
Perque dayço es ops, senyor, que us adonets
    Que en les llurs paraules ne en ells nous fiets.
E totes les galees pres de terra tindrets.
    En axi per escala los appareyllarets,
Que sion ordonats : e en guarda metrets
    Uns quatre lenys armats, a cuy senyal darets.
Que feson aytant lleu e pays ya no duptets.
    Que dan vos pusca dar home que no amets:
Ans en guarda de Deus gint vos recullirets
    Qui us do honor, e gaug, e tot ço que volrets.

Es encarus sopley la reyal magestat,
    Qu'en cascuna galea que sion hordonat
Dos notxer e prohers qui sens tot barat
    Penson de li cavayll, que sol un oblidat
No sia, que sos ops nols sia be donat:
    Car la gent tarasana tro que sion usat
De si han pro afar; ans sion be pensat
    Cascuns en son daver, axils sia mandat.
En axi yran tuyt freschs e repausat.
    E tuyt li cavayller sion acostumat,
Que llay hon son cavayll yrat, sia mudat
    Ab tota sa companya, per tal ques aviat
Fosson en llur cavayll tuyt molt guint arreat.
    E si als s'en fazia seria vanitat.
Quel passatje es breus, don alegre pagat;

Yra ab tot li seu, e sin era lunyat,
    Yria li lo cor que tot fos mal menat
E no estia mut qui vol esser lanzat:
    Qui son cavayll se lluna pot se tenir per fat,
Qu'en lloch pora fallir don sera menyspreat.

E per vostra alteza hordonarets, senyor,
    Que li Almugaten, et l'altre cap major
De l'Almugaveria, qui son del mon la flor,
    Vajen en les galees, e dets companyes ab llor
De cascu : e li autre yran ab gran bandor,
    Examen en les naus hon lo fasson honor.
La vianda s'ordone que segons sa valor
    N'ajon assats trestuyt, axil gran col menor :
E s'en cascun vexell haja ordonador
    De totes estes causes que donen a salbor.
E s'en cascuna nau feyts metre par teror
    Tres ballesters de torn, e qui'us vol mal simplor;
E trebuchs, manganells, ayço prech, non demor.
    Exades, palafangues, ab mil bon llavrador,
Vos, senyor, menarets, e cent tapiador,
    Carpenter e ferrer, qui no temon calor :
E puys, Diu mijanzant, no us cal haver pahor
    Que viles, ne castells, ciutats, casals, ne tor,
Que nos renda a vos, si donchs ab gran dolor
    No volion morir e perdre llur honor.

E quant ayço, senyor, sera feyt e complet,
    En nom del Payre, el Fill, e el Sant-Esperit
E de sa dolça Mayre que prech no us oblit,
    E de trestuyt li Sant ab joy e ab delit
Vos tengon en sa guarda e sa ma, com'es dit.
    Quel bon rey de Mallorques vos fara tal combit,
Que trestuyt vos diran, que res no hi ha fallit.
    E s'en apres, senyor, qual Sebylla n'escrit,

A la illa Sent Pere ab fe, el larch, e trit
Refrescats li cavayll, si eron afeblit;
E se entretant l'escol sera a manuit
De passar en Serdenya trestuyt, gran e petit.
Ay qui cell jorn veyra de joy sera complit,
Que tans coms, e vescoms, e vervasor exit,
Axi gent arreat, qui de cor son plavit
Servir laut senyor infant, qui es molt benesit,
De tota res qu'il ve, el pus examit
Qui hanch fos, ni hanch mays, nul hom vac marit,
E d'armes say quel mon non es tan sa delit.

Trestuyt li cavayller qui ab vos anaran
Son vostre natural, e valen, e presan
Cascu d'onrrat paratge, que no hi nul suan:
E son sat II miller que nul rey no s'en van,
Qu'en ja n'aja tan bons; e exament seran
Dets miles de Almugaves qui tos temps vos segran,
E man d'altre servent qui no us demandaran
Quels donets re del vostre, car en llur cor no han
Mas que us pugan servir com cel qui s'ens engan;
Son vostre natural, e faran ho semblan;
Si negu vos contrasta a lo vostre deman.
Adonchs, senyor, quant tuyt en Serdenya seran,
En nom del Payre, el Fill, e del Esperit-San
Pensats d'anar per terra en Caller, affegan
Viles, castells e borgues que nos obeyran.
Exament l'escol al dit castell se van;
E s'en la palisada qu'en el port trobaran
Metense per escala, si com ay dit davan:
E vayrets ballester qu'el murets combatran,
Que del ayre abatrion un auselet volan.

E cal sera aycel qui dins Caller sera
Qui en son cor sepans quant en terra xira?

Lo valent En Carros, almirayll, que hi metra,
Tant valent Cathala qui de mar hi avra,
Que nous dira gens Caller qu'es el mon tremblara.
Pus lo mon fo formats negu nom mostrara
Que nul fes tal passatge ab lo seu que tengra.
No hi ha mes negu altre ne ab si nomenara,
Sino gent de sa terra; adonch qual rey pora
Si mateix avansar que hi so contra fara.
Ay quant veyran en Caller l'estandart qui parra
Sus alt, en la mutanya, qui tant flamejara,
E tras tota lo host ab manta senyera
De mant hom honrrat qui l'acompanyera;
E se apres descampayr say que se atendara
Lo prous senyor l'infant, qui be s'alegrara
Quant per grat, o per força, dins Caller entrara.
E puys daqui avant mon conseyll cessara
Car no havria lloch que nul tans hi sabra
Cascu de son conseyll, e Deus qu'il guiara.

D'una causa, senyor, vos remembra, sius play,
Qu'en oblit no metats ayço que vos diray:
Que nul hom de comuna no llexets say ne llay
En castell, ne en vila, e no m'en callaray
Car no saum bo qu'es fes, perque llur cor veray
No seria jamays; perque ne esclariray
Mas de llurs malvestats, qu'en mon temps vist hay;
C'al sant rey vostre payre han fayt man foll assay;
El sant rey Fraderich meteron en esmay;
Cabcuberta de lladre fan tota res, ço say,
E recobraron monech, de que foren tuyt gay.
A tuyt vostre sessor ne feron don, se tray,
Que ser Deus los carvendra, que d'als en mon esglay,
Mas de llur fals presich, de que no ix; amay;
Mas no fes abaya, e als noy trobaray

Mas li Sart son estrayt de vostra gent desay.
Perque farets marces quels siats lum e ray,
Car lleyal gent seran en quer dir vos sabray
Qu'en Corsega metats de la gen vas Monçay,
E de la sarrania cusquechs abeu retray.

Er as lo meu presich vull que sia finats;
E prech a Deus, qui es llum, e vera clardats,
Que laut senyor infant li sia comandats,
Coms, e vescoms, barons e trestuyt li prelats
Qui ab lluy anaran, e trestuyt li bernats,
E ques en breu ne sia ab gran gaug enviats
Bon novella sos payres, lo sant rey, que assats
Avra de pensaments tro sapia vertats.
Adónchs, senyors e dones qui es sermo escoltats,
Fayt preguera a Deus que vengal bon mandats
De cascu a sa casa, e amichs, e privats.
E perço que ab Deus ayço sia acabats,
Cascu se lleu en peus, e trestuyt que diats,
De Pater Noster tres per Santa Trinitats,
A honor a sa Mayre qui for sens tots peccats,
Qu'en prech lo seu char Fill qu'en sia atorgats
E quel nom d'Arago ne sia exalsats,
E que Pisans, ne altres nols puscha falsedats
Bastir, ne hordonar, e Sent Jordi alats
Del alt senyor infant li sia accompanyats.

J'envoyai ce sermon au roi d'Arragon et au seigneur infant N'Anfos (En Alphonse), pour qu'ils se souvinssent de ce qu'ils avaient à faire; et si mon conseil ne suffisait pas pour tout ce qui pouvait se présenter, au moins il rappelait beaucoup de choses, et un bon conseil mène à un meilleur; car on doit dire le pour et le contre. Et, grâces à Dieu, tout ce que j'avais conseillé dans ce sermon s'accomplit,

excepté deux choses ; ce dont je fus très fâché, et le suis encore, et le serai toujours. La première est qu'on ne construisit pas les vingt galères légères, et l'amiral et l'armée souffrirent un très grand nombre d'ennuis et d'humiliations par les galères des Pisans et des Génois, qu'ils n'auraient pas soufferts si on eût eu les vingt galères légères. La seconde est que, quand le seigneur infant eût pris terre avec toute sa cavalerie et ses hommes de pied, il n'alla pas tout droit à Caller (Cagliari), lui par terre et la flotte par mer ; mais la flotte ne vint pas. Et si tous ensemble fussent allés à la fois par mer et par terre à Caller, ils auraient sur-le-champ conquis cette ville, avant de se rendre maîtres de Villa Des Gleyes. Et ainsi ceux qui auraient été sains et frais auraient eu toutes leurs aises, vivres, vins, linges, et les choses délicates que chacun avait sur les galères, tandis qu'ils ne purent se servir de rien à Villa Des Gleyes (Iglésia). Ainsi ils omirent l'exécution de ces deux choses seulement ; mais cependant, grâces à Dieu, tout leur vint à bien ; mais il y a du bien et du mieux.

CHAPITRE CCLXXIII.

Comment le seigneur infant N'Anfos partit du port de Fangos, et prit terre à Palma de Sols, où le juge d'Arborée et une grande partie des habitants de la Sardaigne le reconnurent pour seigneur ; et comment il envoya l'amiral assiéger Cagliari.

Il est vrai que lorsque le seigneur roi et les seigneurs infants eurent recueilli dans leurs royau-

mès et comtés tout ce qui était nécessaire pour cette expédition, ils ordonnèrent, d'un commun accord, que chacun fût rendu au jour fixé, au port de Fangos, tant les troupes de terre que celles de mer; et tout le monde fut là au jour désigné, et même avant. Et les gens que le seigneur roi et les seigneurs infants avaient désignés, s'y rendirent tous sans délai; car on était porté de si bonne volonté, qu'il n'était pas besoin d'aller chercher les hommes dans le pays, et tous venaient d'eux-mêmes, aussi bien ceux mandés par le seigneur roi que ceux mandés par le le seigneur infant. Je vous dirai que, sur tous ceux qui avaient été commandés, il n'y en eut que trois qui ne se trouvèrent pas au rendez-vous, et cela parut bien au dénombrement qu'on en fit, puisque plus de vingt mille hommes d'armes furent obligés de rester, attendu que les navires, galères, vaisseaux et barques, ne purent les contenir. Ainsi, par la grâce de Dieu, ils furent tous exacts à se réunir; et le seigneur roi, madame la reine et tous les infants se trouvèrent au port de Fangos. Le seigneur infant prit congé du seigneur roi son père, autant en fit madame l'infante; ils prirent aussi congé de madame la reine et des infants. Le seigneur roi et madame la reine les accompagnèrent jusqu'à la barque armée, où ils se rendirent et s'embarquèrent. Ainsi à la bonne heure le seigneur infant et madame l'infante se rendirent, à Fangos et chacun en fit autant. Ce jour là ils eurent

bon vent et firent voile ; et lorsqu'ils furent dans les eaux de Mahon, les vingt galères de Majorque, vaisseaux, navires et barques, se joignirent à eux.

Le seigneur roi et madame la reine demeurèrent tout ce jour là sur le rivage, à les regarder, jusqu'à ce qu'ils les perdirent de vue ; après quoi ils allèrent à la cité de Tortose, et tous les autres se retirèrent chez eux. Le seigneur infant eut bon temps, et se porta sur l'île Saint-Pierre, avec la flotte. Quand ils furent tous bien en ordre, ils se rendirent à Palma de Sols. Là toute la cavalerie et l'almogavarerie furent débarquées. Aussitôt le juge d'Arborée[1] se présenta avec toutes ses forces, et le reconnut pour seigneur, ainsi qu'une très grande partie des habitants de l'île de Sardaigne. Les habitants de Sacer (Sassari) se soumirent aussi à lui, et ils furent d'avis, avec le conseil du juge, que le seigneur infant devait aller assiéger Villa Des Gleyes. Le juge fit ceci parce qu'il venait beaucoup plus de mal sur ses terres par Villa Des Gleyes, que par Cagliari ou tout autre endroit. Ainsi le seigneur infant alla mettre le siége devant Villa Des Gleyes, et il envoya l'amiral avec toute sa flotte pour assiéger le château de Cagliari, de concert avec le vicomte de Rocaberti, qui déjà le tenait assiégé avec deux cents hommes de cheval armés, et deux mille hommes de pied, que le seigneur infant avait auparavant envoyés de Barcelonne, sur

1. Voyez le tome 25 de cette Collection.

des navires. Ils prirent position devant Cagliari, et la tinrent si resserrée, que chaque jour ils enlevaient quelques hommes, et ils leur avaient déjà pris une grande partie de leurs jardins. Lorsque l'amiral fut arrivé, vous pouvez compter qu'avec le vicomte, ils leur donnèrent une assez mauvaise étrenne ; et toutefois il y avait dedans plus de trois cents hommes à cheval et dix mille hommes de pied. Actuellement je cesse de vous parler du vicomte et de l'amiral, qui s'entendaient très bien ensemble pour toutes choses, comme bons cousins-germains, et je reviens au seigneur infant.

CHAPITRE CLXXIV.

Comment le seigneur infant N'Anfos, ayant pris Villa Des Gleyes, vint assiéger le château de Cagliari, et fit élever devant ledit château de Cagliari un autre château et une autre ville, qui fut nommé le château de Bon-air.

Le seigneur infant ayant mis le siege devant Villa Des Gleyes, il leur livrait chaque jour des combats et leur lançait des traits avec les balistes. Il les tint si étroitement cernés, qu'ils avaient assez à souffrir, et qu'ils ne savaient plus que faire ; mais, d'un autre côté, l'armée du seigneur infant essuya tant de maladies qu'elles enlevèrent une grande partie de ses troupes, et qu'il fut lui-même très malade. Et il serait mort, bien certainement, sans les soins extrêmes qu'en prit madame l'infante ;

de sorte qu'il eut à rendre grâce à Dieu et à elle d'avoir conservé la vie.

Quelque malade que fût le seigneur infant, il ne voulut, sous aucun prétexte, ou par aucun conseil, abandonner le siége; mais souventes fois, ayant la fièvre, il prenait les armes et faisait combattre; de sorte que, par ses heureux efforts et ceux de sa brave cavalerie, il força la ville à se rendre. Ainsi, le seigneur infant, madame l'infante et toute l'armée entrèrent dans la cité de Villa Des Gleyes. Ils y placèrent un bon corps de nos gens, y laissant ceux qu'il parut au seigneur infant convenable d'y laisser. Il y mit un commandant, et un autre dans la cité de Sassari. Il revint ensuite à Cagliari, et fit élever devant le château de Cagliari, un château et une ville, auquel il donna le nom de château de Bon-air, et assiégea si étroitement Cagliari que pas un homme n'osait en sortir; et l'on pouvait bien voir que, s'il y fût venu en débarquant, il se serait emparé bien plus tôt de Cagliari que de Villa Des Gleyes. Que vous dirai-je? Ceux de Cagliari souffrirent de grands maux; ils attendaient des secours qui devaient leur venir de Pise, lesquels secours y arrivèrent peu de jours après que le seigneur infant fût entré à Cagliari.

CHAPITRE CCLXXV.

Comment le comte Ner vint secourir Cagliari avec huit cents cavaliers allemands, quarante Pisans, six mille hommes de pied et trente galères; et se battit avec le seigneur infant N'Anfos; comment le comte prit la fuite, et tous les Allemands et Pisans furent tués, et le comte, à quelque temps de là, mourut de ses blessures.

Le secours fut tel, que le comte Ner y vint à la tête de douze cents hommes à cheval, dont huit cents Allemands, qui sont la meilleure cavalerie du monde; les autres étaient Pisans. Il amena aussi mille hommes de pied, et de mauvais Sardes qui se mêlèrent avec eux. Ils étaient devers Caboterra, il avait aussi de ces sergents toscans et mantouans, avec de longues lances, et qui prennent chacun un cavalier; de plus, trente-six galères des Pisans et Génois, et beaucoup de barques et de vaisseaux qui portaient des chevaux et des cavaliers. Ils vinrent à Caboterra; là ils débarquèrent la cavalerie et tous les piétons, et trois cents arbalêtriers qu'ils avaient. Quand ils les eurent mis à terre, tous les navires s'en allèrent à Bosa, où il se trouve un bon port. Les navires étaient tous fortifiés, et se mirent en ordre pour la défense. Cela étant ainsi arrangé, les galères vinrent contre le château de Cagliari, et le seigneur infant fit armer trente galères seulement, et, de sa personne, il monta sur les galères et sortit pour combattre les Pisans, les Génois, et beaucoup de barques et de vaisseaux

qui s'y trouvaient. Ceux-ci furent si courtois, qu'ils ne voulurent nullement les attendre, mais s'en allèrent comme un bon cheval s'en va devant des piétons qui le poursuivent ; de sorte que, durant tout ce jour là, à mesure que le seigneur infant faisait voguer ils fuyaient, et puis revenaient à leur gré. Le seigneur infant voyant qu'il ne pouvait les atteindre, sortit des galères, et donna ses ordres pour que tous les postes des assiégeans se gardassent. Dans le château se trouvaient cinq cents hommes de cheval avec deux cents autres qui étaient venus de Villa Des Gleyes. La force était donc grande dans l'intérieur ; c'est pourquoi le seigneur infant pensa qu'il fallait empêcher que ceux du dehors se réunissent à ceux du dedans. Il établit donc le siége, de manière que si les troupes de l'intérieur sortaient pour secourir celles de l'extérieur, les assiégeants pussent s'y opposer. Tandis que le seigneur infant mettait ordre à ceci, les galères des Pisans et des Génois venaient vers les galères du seigneur infant. L'amiral En Carros, pensant qu'ils le défiaient au combat, désarma toutes ses galères, excepté vingt sur lesquelles il monta ; mais ils refusèrent de se battre ; si bien que l'amiral leur envoyà dire, que, s'ils voulaient accepter la bataille, il sortirait avec quinze galères seulement ; ils refusèrent encore. Ce fut alors que le seigneur infant et l'amiral reconnurent que les vingt galères légères, que j'avais conseillé dans mon sermon de faire construire, leur faisaient faute ; et, s'ils les eussent

eues, quarante galères de Pisans ni de Génois n'auraient osé se présenter; car, à mesure que ces vingt les auraient occupées, les autres leur seraient venues à dos. Jugez par là quelle faute fut celle-là. Je cesse de vous parler des galères, pour vous entretenir du seigneur infant et de ses ennemis.

Quand le seigneur infant eut mis ordre, d'accord avec l'amiral, à tout ce qui regardait et le siége et la flotte, et ordonné que l'amiral commandât le tout, il désigna ceux qui devaient l'accompagner, ne voulant avoir que quatre cents hommes de cheval armés, cinquante chevau-légers, et environ deux mille hommes de pied, almogavares et sergent.

Il sortit du siége pendant la nuit, et se plaça là où le comte devait passer pour aller au château; et toute la nuit ils se tinrent prêts à combattre. A l'aube du jour, ils virent le comte s'avançant en ordre, et sa troupe rangée, on ne peut mieux, pour livrer bataille. Le seigneur infant, qui les aperçut, fit ranger son armée, et confia l'avant-garde à un gentilhomme de Catalogne nommé En G. d'Anglesola; et lui, avec sa bannière, et toute la cavalerie, vint en masse avec tous les hommes de pied, du côté où il vit qu'était la bataille des ennemis. Que vous dirai-je? Les armées s'abordèrent; et le comte Ner, d'après l'avis d'un brave chevalier allemand nommé Horigo, qui était sorti de la ville Des Gleyes, et qui connaissait le seigneur infant, ordonna que douze cavaliers, avec ledit Horigo l'Allemand, fussent

désignés pour n'avoir d'autre soin que d'attaquer la personne du seigneur infant. Il fut aussi ordonné que dix hommes de pied ne s'éloignassent pas de l'étrier du seigneur infant, et on choisit des cavaliers expérimentés pour garder sa personne et sa bannière; car le seigneur infant ne s'éloignait point de sa bannière. Que vous dirai-je? Quand les armées se furent disposées, elles fondirent l'une sur l'autre avec vigueur, et l'on ne vit jamais plus terrible bataille, ni des troupes s'attaquer avec plus d'ardeur que le firent celles-ci. Les Allemands se confondirent si bien avec notre cavalerie, que les douze cavaliers conduits par cet Herigo l'Allemand, vinrent là où se trouvait le seigneur infant. Mais le seigneur infant, qui connut bien qu'ils venaient pour l'attaquer personnellement, frappa le premier d'un tel coup de lance, qu'il le perça de part en part, et le renversa mort. Il prit sa masse d'armes, fondit sur un autre et lui porta un tel coup sur le casque, que la cervelle lui sortit par les oreilles. Que vous dirai-je? Avec sa masse d'armes, il en tua quatre sur la place. Sa masse étant rompue, il mit l'épée à la main, et se fit faire jour de telle manière que rien ne pouvait lui résister.

Quand les sept chevaliers qui restaient des douze virent que le seigneur infant avait tué leurs cinq compagnons, et les merveilles qu'il faisait, ils résolurent d'attaquer tous le cheval, afin de le mettre lui-même à terre. Ils le firent ainsi; ils attaquèrent tous ensemble le cheval du seigneur infant, et le tuèrent. Il tomba avec son maître. En même-

temps ils tuèrent le cheval du porte-enseigne, et la bannière fut aussi renversée. Le seigneur infant dans sa chute laissa échapper de sa main son épée, qui n'était plus qu'un tronçon, l'autre moitié ayant été déjà rompue. Il n'oublia pas qui il était, et se dégagea du cheval qui était tombé sur lui, comme un homme fort et agile qu'il était, et capable des plus hauts faits d'armes, plus que nul autre qui soit au monde. Voyant sa bannière renversée, il saisit la dague qu'il avait à la ceinture; et, la dague à la main, il prit, releva sa bannière et la tint embrassée. Alors un de ses cavaliers, nommé En Boxa-d'or, mit pied à terre, alla prendre la bannière, et donna son cheval au seigneur infant. Celui-ci monta à cheval et remit la bannière à deux cavaliers. Ayant relevé la bannière et étant remonté à cheval, il vit devant lui les sept cavaliers, et reconnut Horigo l'Allemand; et avec son poignard, il fondit sur lui, et le frappa si rudement au milieu de la poitrine, qu'il le perça de part en part. Il tomba mort, de sorte qu'il ne retourna jamais en Allemagne apporter des nouvelles de cette bataille. Que vous dirai-je! Lorsque les compagnons d'Horigo le virent mort, ils voulurent fuir; mais le seigneur infant et ceux qui se trouvaient auprès de lui manœuvrèrent si bien, que les douze restèrent sur la place; et sur les douze, sept moururent de la main du seigneur infant. Quand ceux-ci furent morts, le seigneur infant, avec sa bannière, se précipita en avant, et l'on vit alors de tels faits d'armes qu'on ne vit jamais

un aussi petit nombre d'hommes faire une aussi belle journée. Dans ce choc, le seigneur infant se trouva en présence du comte Ner, et l'atteignit d'une lance qu'il avait prise d'un de ses gens; il le frappa si bien au milieu de l'écu, qu'il le renversa par terre. Il se fit là de beaux exploits. Les Allemands et les Pisans, après bien des efforts, replacèrent à cheval le comte, qui reçut plus de dix blessures. Se voyant remonté à cheval, tandis que la mêlée était grande, il sortit de la bataille suivi de dix cavaliers, et s'enfuit au château de Cagliari. Il trouva la cavalerie du château qui était bien de cinquante hommes, qui étaient au dehors attendant l'événement, et n'osaient pas se rendre sur le champ de bataille, dans la crainte que l'amiral ne les attaquât sur les derrières. L'amiral ne pouvait non plus quitter son poste du siége. Ils avaient ainsi chacun assez à faire. Et quand ceux de Cagliari virent le comte Ner, ils comprirent que leur cause était perdue. Que vous dirai-je? La bataille fut si chaude que tout à coup les Allemands et les Pisans qui restaient se réunirent. Ils marchèrent pour s'emparer d'une hauteur, et le seigneur infant en fit autant avec ses troupes. On eût dit que c'était un tournois pour passe-temps; et ils s'observèrent les uns les autres. Je vais vous parler des hommes de pied.

Quand les almogavares et les autres troupes virent commencer la bataille entre les cavaliers, deux cents d'entre eux rompirent leurs lances par le milieu, et se mêlèrent avec les ca-

valiers pour éventrer les chevaux, et les autres fondirent sur leur infanterie d'une manière si terrible, qu'avec leurs dards chacun d'eux abattait un ennemi. Ensuite ils se laissèrent aller contre eux avec une telle violence, qu'en peu d'heures ils les eurent dispersés et tués. Il s'en noya plus de deux milles dans l'étang, et tout les autres périrent. Ceux qui s'étaient enfuis ou cachés dans les buissons en entrant dans l'île, quand on les trouva, ils ne se relevèrent pas, car ils moururent tous.

Quand le le seigneur infant et sa troupe se furent reposés un moment, ils fondirent en corps serré sur leurs ennemis, qui en firent autant de leur côté, à l'exception de quatre-vingts hommes à cheval du comte Ner, qui, ne le voyant pas, profitèrent du moment où la bataille était forte et dure pour s'enfuir à Cagliari; et les autres se battirent. Et si la bataille avait été vive au premier choc, elle le fut bien davantage au second, quoique les troupes fussent peu nombreuses; tellement que le seigneur infant fut blessé d'un coup de cimeterre au visage. Lorsqu'il vit son sang couler sur sa figure, il s'enflamma d'une telle fureur, il faut le dire, qu'on ne vit jamais un lion s'élancer sur ceux qui l'ont blessé, comme lui s'élança sur les ennemis. Que vous dirai-je? Avec son cimeterre il frappait de tels coups que malheur était à ceux sur lesquels il tombait; car ils en avaient assez d'un seul coup. Que vous dirai-je? Il allait par le champ de bataille, tantôt de çà, tantôt de là, de

telle manière que rien ne pouvait lui résister. Enfin ils en firent tant en peu d'heures, lui et les siens, car tous se conduisirent merveilleusement bien, tant chefs et chevaliers que citoyens, que tous les ennemis furent vaincus et tués. Il n'en échappa que deux cents, soit de ceux qui s'étaient rendus au château, soit de ceux qui avaient fui vers la flotte. Ceux-là mêmes ne se fussent pas échappés, si ce n'eût été la crainte qu'avait du siége le seigneur infant. Ensuite le seigneur infant et sa troupe levèrent le camp, et s'en retournèrent gaiement à l'armée, chargés de butin. Les Pisans et leur flotte s'en retournèrent pleins de tristesse; ils vinrent à Pise, portant eux-mêmes la fatale nouvelle.

Le seigneur infant envoya au seigneur roi son père, en Catalogne, un vaisseau armé, pour lui apprendre ce qui s'était passé. Il le pria de lui envoyer vingt galères légères, pour parer au grand dommage que lui causaient les galères des Pisans. Le seigneur infant, de retour au siége, resserra tellement Cagliari, il faut le dire, que tous les Sardes qui étaient dans l'île et qui ne s'étaient pas encore rendus, se rendirent à lui. Le juge d'Arborée fut là avec toutes ses forces, le second jour après la bataille, et fut bien joyeux et content de la victoire que Dieu avait donnée au seigneur infant, mais bien faché toutefois que ni lui ni aucun des siens ne s'y fussent trouvés; et assurément il n'y avait pas de sa faute, car depuis que le seigneur infant était entré dans Villa Des Gleyes, il avait toujours assisté au siége en personne, de même que toutes ses

troupes. Quand le seigneur infant se fût emparé de Villa Des Gleyes, il s'était retiré, avec la permission du seigneur infant, pour aller visiter ses places; et quand il eut terminé sa visite il avait réuni ses troupes et s'était rendu à Cagliari. Vous avez déjà vu qu'il ne s'en fallut que de deux jours qu'il ne fut présent à la bataille. Et lorsqu'il fut à l'armée du seigneur infant, lui, le seigneur infant, l'amiral et les autres chefs serrèrent si bien Cagliari, que les habitants étaient aux dernières extrémités. Enfin un jour les assiéges virent mourir le comte Ner, ainsi que la plupart de ceux qui avaient échappé du combat; car il y en avait bien peu qui ne portassent sur leur corps des signes royaux, c'est-à-dire de bons coups de lance ou de bons coups d'épée, dont les troupes du seigneur infant les avaient marqués. C'est avec de tels signes qu'avait fui le comte Ner, et qu'avaient fui les autres qui s'étaient échappés de la bataille.

CHAPITRE CCLXXVI.

Comment ceux de Cagliari crurent entrer au château de Bon-Air; comment le seigneur infant N'Anfos les déconfit; des méchancetés que firent ceux de Cagliari à En Gilabert de Sentelles et autres chevaliers; et comment les Pisans résolurent de faire la paix avec le seigneur infant N'Anfos.

Quand ceux de Cagliari virent le comte mort, et se virent eux-mêmes en si piteux état, un jour, à l'heure de midi, qu'il faisait une excessive chaleur et que tous les gens de l'armée et du châ-

teau de Bon-air dormaient ou mangeaient, ainsi que le seigneur infant et autres, ils garnirent leurs chevaux et sortirent, troupes à pied ou à cheval, sans que ceux des assiégeans qui étaient à Bon-air en sussent rien. Les premiers qui les virent furent des pêcheurs Catalans qui les aperçurent descendants du château de Cagliari. Ils commencèrent à crier : « Alerte ! aux armes ! aux armes ! » Le seigneur infant qui les entendit et qui dormait en épaulières, prit son casque de fer et s'arma de son écu ; et comme il avait toujours deux de ses chevaux sellés, il en monta un, et se trouva le premier à l'entrée du poste des assiégeans. En peu d'instans il eut auprès de lui plus de deux mille soldats, soit Almogavares ou autres, gens de pied ou de marine. Il s'y trouva aussi des cavaliers armés et non armés; car les Catalans et Arragonnais ont cet avantage sur les autres cavaliers que, tant qu'ils sont en guerre, ils vont toujours couverts de leurs épaulières, et la salade en tête, et que leurs chevaux sont toujours sellés. Quand ils entendent du bruit, il n'ont d'autre soin que de prendre l'écu et le casque de fer, et de monter à cheval, et ils pensent être aussi bien armés que les autres cavaliers couverts de hauberts et de cuirasses. Et les hommes de pied ont toujours leurs lances à la porte de leur logement ou à l'entrée de leur tente ; et au moindre bruit, ils prennent leurs lances ou leurs dards, et ils sont entièrement armés.

Or, dès qu'ils entendirent ce bruit, ils furent aussitôt en présence des ennemis, car dire et faire

fut pour eux une même chose. Ceux de Cagliari s'imaginaient que nos soldats étaient aussi long-temps qu'eux à s'armer et à se disposer au combat ; mais ils se trouvèrent déçus, car le seigneur infant alla à leur rencontre avec la cavalerie. Et malheureusement pour les Pisans, ils étaient venus si avant, qu'ils croyaient pénétrer par la grande porte du château de Bon-Air ; ainsi le seigneur infant fondit sur eux avec une telle violence, que ceux du château de Cagliari furent contraints de tourner le dos. Pourquoi vous ferai-je de plus longs récits? Le seigneur infant, avec l'amiral, qui est un des meilleurs cavaliers, et avec ceux qui les suivaient, lancèrent leurs chevaux, et frappèrent de leurs lances. Et quand les lances furent rompues, vous les auriez vus avec les masses d'armes en main porter les plus terribles coups. Il faut vous dire aussi que les gens de pied ne faisaient que frapper de leurs lances les gens de pied et les gens de cheval. Et ils manœuvrèrent si bien, que de cinq cents hommes à cheval qui étaient sortis, et de trois mille hommes de pied, il ne resta que deux cents hommes à cheval, tous les autres ayant été tués; et des gens de pied il n'en réchappa que cent tout au plus : et il n'en fût pas échappé un seul s'ils n'eussent été à portée de gagner le château de Cagliari.

Cette journée fut si terrible, que ce fut la bataille d'extermination de ceux du château de Cagliari. Imaginez avec quelle ardeur combat-

taient les troupes du seigneur infant, puisque En Gilabert de Senteylles, et plusieurs autres, entrèrent pêle-mêle, avec ceux de Cagliari, frappant et tuant, et ne songeant à autre chose qu'à frapper les fuyards. Mais les Pisans commirent une grande méchanceté, car, après les avoir arrêtés, ils les firent mourir. Ils sont toujours prêts à commettre de pareils méfaits, ainsi que tout homme des communes; aussi ceux qui ont pitié d'eux sont sûrs de déplaire à Dieu.

Le seigneur infant les ayant poussés jusques aux portes du château de Cagliari, s'en retourna au siége, content et satisfait. Ceux du dedans furent fort affligés, et envoyèrent un message à Pise, pour faire part de ce qui s'était passé, et les engager à les secourir, attendu qu'ils n'espéraient plus pouvoir se défendre contre les forces du seigneur infant. Les Pisans ayant eu connaissance de ces nouvelles, se atinrent pour défaits, et pensèrent qu'ils étaient perdus entièrement si, de manière ou d'autre, ils ne faisaient la paix avec le seigneur roi d'Arragon et le seigneur infant. Ils tinrent conseil et furent tous d'avis de désigner des envoyés, chargés de tout pouvoir pour faire la paix. Je cesse de vous parler d'eux, et vais vous entretenir du seigneur roi d'Arragon.

CHAPITRE CCLXXVII.

Comment le seigneur roi d'Arragon envoya vingt galères légères au seigneur infant N'Anfos; et comment l'envoyé des Pisans traita de la paix avec messire Barnabo Doria, qui s'entremit pour traiter de la paix entre la commune de Pise et le seigneur infant.

Quand le seigneur roi d'Arragon eut appris les nouvelles de la bataille qu'avait gagnée le seigneur infant, il fit construire vingt galères légères entre Barcelonne et Valence; incontinent il fit mettre la main aux vingt galères, et fit placer sur le chantier, à Barcelonne, huit galères, deux à Tarragone, deux à Tortose et huit à Valence; et ce fut l'honorable En Jacques Escriva et moi, Ramon Muntaner, qui fûmes chargés d'amener lesdites galères de Valence; et nous remplîmes notre commission, de sorte que, dans peu de jours, lesdites huit galères de Valence furent toutes armées, et partirent pour Barcelonne. Lorsqu'elles allaient à Barcelonne, les autres se préparaient, et le seigneur roi nomma, pour les commander, l'honorable En Pierre de Belloch, chevalier brave et expérimenté, établi dans le royaume de Valence. Lesdites vingt galères partirent de Barcelonne, et furent en peu de jours à Cagliari. Le seigneur infant fut bien aise et satisfait en les voyant; et ceux de Cagliari se regardèrent comme perdus, voyant bien qu'ils n'avaient plus d'espoir de secours, ni des galères des Pisans,

ni des Génois, mais que ceux-ci les chasseraient de partout; et là-dessus était arrivé l'envoyé de Pise, pour traiter avec messire Barnabò Doria, qui s'entremit pour traiter de la paix entre la commune de Pise et le seigneur infant N'Anfos.

CHAPITRE CCLXXVIII.

Comment se fit la paix entre le seigneur infant et les Pisans; et comment ceux de Bonifacio et d'autres endroits firent hommage au seigneur infant N'Anfos.

On traita longuement de la paix, et le seigneur infant ne voulut jamais consentir à la faire avec eux, s'ils ne lui remettaient le château de Cagliari; enfin la paix fut faite, et il fut convenu que les Pisans tiendraient le château de Cagliari, au nom du seigneur roi d'Arragon, et que la commune de Pise serait sa vassale et lui fournirait pouvoir, héritage, impôt, toutes et quantes fois que le seigneur ainsi que ses successeurs l'exigeraient, personnellement ou des délégués; et, de plus, que la commune de Pise renonçait à tous droits qu'elle pouvait avoir dans l'île de Sardaigne, et en tous lieux de ladite île, et qu'il ne resterait plus de bornes dans le château de Cagliari; mais que la partie des jardins qui était au pied du château, serait divisée, de manière que la moitié serait pour ledit château, et l'autre moitié pour le château de Bon-Air; que même, dans le château de Cagliari, il ne se ferait aucun commerce, sinon de Pisans à Pisans; qu'au-

cun vaisseau, excepté ceux des Pisans, n'entrerait dans le port; qu'aucun Sarde ne pourrait y venir acheter ou vendre quoi que ce fût; que ceux du château de Cagliari viendraient se pourvoir au château de Bon-Air de tout ce qu'ils voudraient acheter. Les Pisans devaient servir le seigneur roi, et les siens, contre tous ceux qui, dans l'île de Sardaigne, voudraient leur causer quelque dommage; et le seigneur infant leur permit, comme aux autres marchands, de commercer, ainsi que feraient des étrangers, dans toute l'île de Sardaigne, et autres lieux et terres du seigneur roi d'Arragon, pourvu qu'ils payassent les mêmes droits que les Catalans payaient à Pise.

Quand ceci fut arrêté et juré des deux parts, la bannière du seigneur roi d'Arragon, avec cent hommes à cheval, entra dans le château de Cagliari, et fut placée sur la plus haute tour dudit château. Ainsi la paix fut faite et jurée; les portes du château de Cagliari furent ouvertes, et il fut permis à chacun d'y entrer; et les Pisans, et les habitants de Cagliari firent de même dans le camp et le château de Bon-Air.

Quand ceci fut fait, le seigneur infant envoya l'honorable En Boxa-d'or à Pise, avec l'envoyé de Pise, afin que la commune approuvât et confirmât tout ce qui s'était fait. Elle approuva et confirma.

Lorsque ceux de Corse apprirent cela, ceux de Bonifacio et autres lieux de Corse vinrent trouver le seigneur infant et lui firent hommage. Ainsi le

seigneur infant fût maître de toute la Sardaigne et de la Corse. Si on considère bien cette affaire, il eut bien plus d'honneur à ce que la commune de Pise tînt la terre de lui, et que les Pisans fussent ses vassaux, que s'il eût eu le château de Cagliari. D'autre part, le château de Bon-Air se peupla de manière qu'avant qu'il s'écoulât cinq mois, il fut muré et bâti, et il y eut, seulement de Catalans, plus de six mille hommes d'armes; et de là, en avant, le château de Bon-Air sera destiné à contenir le château de Cagliari, si les Pisans voulaient se mal conduire.

CHAPITRE CCLXXIX.

Comment le seigneur infant retourna en Catalogne, et laissa, pour son lieutenant-général le noble En Philippe de Saluces, pour commandant du château de Bon-Air le noble En Béranger Carros, et pour trésoriers de l'île P. de Lesbia et Augustin de Costa.

Quand cela fut ainsi terminé, le seigneur infant, sur l'avis du juge d'Arborée, laissa le commandement général des lieux et villes au noble En Philippe de Saluces, qui devait diriger les affaires sous les conseils du juge d'Arborée. Il laissa le commandement du château de Bon-Air et de toute cette contrée au noble En Béranger Carros, fils de l'amiral. Il plaça, pour commandant à Sacer (Sassari) le nommé En Semenat, et ainsi dans toutes les autres places. Il nomma pour trésoriers de l'île En Pierre de Lesia, et A. de Costa, citoyen de Majorque. Et quand il eut mis en état et organisé toutes les terres et

places, autant en Sardaigne qu'en Corse, il laissa le noble En Philippe de Saluces, avec trois cents hommes à cheval de nos troupes soldées, et environ mille hommes de pied à la solde du seigneur roi; après quoi il prit congé du juge et du noble En Philippe de Saluces, et du noble En Béranger Carros et des autres, et se réunit avec madame l'infante, et toute l'armée et toute la flotte, et il s'en retourna en Catalogne, satisfait, bien content et comblé de gloire.

Il prit terre à Barcelonne, où il trouva le seigneur roi et madame la reine, et le seigneur infant En Jean, son frère, archevêque de Tolède, le seigneur infant En Pierre, le seigneur infant En R. Béranger, le seigneur infant En Philippe, fils du seigneur roi de Majorque, et tous les captals de Catalogne, qui s'étaient concertés pour envoyer des secours au seigneur infant, quand il était en Sardaigne. Le seigneur infant et madame l'infante ayant débarqué sur le rivage où se trouvaient le seigneur roi, et tous les infants et madame la reine, ils en furent reçus avec de grands honneurs. Que vous dirai-je? A Barcelone, en Arragon, au royaume de Valence, au royaume de Murcie, à Majorque, à Roses, tout le monde fit de grandes fêtes pour célébrer le retour du seigneur infant et de madame l'infante, et là le roi fit de grands dons et accorda bien des grâces à tous ceux qui étaient venus avec le seigneur infant; et chacun s'en alla joyeux et satisfait retrouver ses amis.

CHAPITRE CCLXXX.

Comment le seigneur roi En Sanche de Majorque mourut, et fit héritier son neveu, l'infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand; et comment il fut inhumé à Perpignan, en l'église de Saint-Jean.

A PEU de temps de là, le seigneur roi de Majorque fut malade. Il était allé pendant les chaleurs en Sardaigne, en un lieu nommé Formiguières, où il se plaisait beaucoup; et là il mourut. Ce fut un grand malheur, car il ne naquit jamais un seigneur aussi juste et aussi sincère que lui; et l'on peut dire de lui avec vérité, qu'il n'eut jamais haine ni rancune contre son prochain. Par son testament, il laissa le royaume, et toute sa terre, et son trésor, à son neveu le seigneur infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand; et au cas où ledit seigneur infant mourrait sans enfant mâle, de légitime mariage, l'héritage devait revenir au seigneur infant, qu'il avait eu de sa seconde femme, laquelle il avait épousée quand il s'était emparé de Clarence, ayant fait venir pour en faire sa femme, la nièce du roi de Chypre, qui était et est encore une des plus belles, et des meilleures, et des plus sages femmes du monde. Il l'avait prise, comme l'autre, et jeune et vierge, n'ayant pas plus de quinze ans. Il ne vécut pas plus d'un an avec elle; et dans cette année naquit ce fils qu'elle a en Chypre.

Lorsque le seigneur infant fut mort, elle retourna en Chypre avec deux galères armées. Ainsi le seigneur roi de Majorque substitua le royaume à cet infant, si l'autre infant venait à mourir; ce qu'à Dieu ne plaise! mais puisse-t-il lui accorder vie, et honneurs, pendant le temps qu'il aura à vivre, autant qu'à celui qui lui donna le jour, et qui fut bien la meilleure créature qui fût née depuis cinq cents ans.

Le seigneur roi de Majorque stipula que si ces deux enfants venaient à mourir sans enfants mâles, de légitime mariage, toute la terre reviendrait au seigneur roi d'Arragon.

Après sa mort il fut transporté de Formiguières à Perpignan, où il fut déposé dans l'église principale nommée Saint-Jean. On lui fit des obsèques très honorables, ainsi qu'il appartenait à un tel seigneur. Après qu'on l'eut enseveli, on plaça sur le siége royal le seigneur infant En Jacques. Dès lors il prit le titre de roi de Majorque, comte de Roses et de Confluent, et seigneur de Montpellier. Par la suite, quand nous parlerons de lui, nous le nommerons roi de Majorque. Que Dieu lui donne vie et salut, ainsi qu'à son serviteur et à ses peuples. *Amen.*

Je cesse en ce moment de vous entretenir de lui, pour vous parler de nouveau du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CCLXXXI.

Comment le seigneur roi d'Arragon remit au Saint-Père, Regol et les autres châteaux que le seigneur roi de Sicile possédait dans la Calabre, pour les garder en dépôt; et comment, peu après, le pape les livra au roi Robert, ce dont le seigneur roi de Sicile fut très mécontent.

Il est vrai que le seigneur roi de Sicile avait en mains, dans la Calabre, la cité de Regol, le château de Sainte-Agathe, le château de Gaylano, et le château de la Motte et autres lieux. Il fut convenu dans le traité de paix que le seigneur roi d'Arragon négocia entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert, qu'on ferait desdits châteaux et cités ce que le roi d'Arragon jugerait à propos; de sorte que lesdits châteaux et la cité de Regol furent mises au pouvoir du seigneur roi d'Arragon, qui y fit passer de ses troupes à cheval, qui les gardaient à sa disposition. Peu de temps après, il voulut les rendre, et désira que cette cité et les châteaux et lieux que le seigneur roi de Sicile avait dans la Calabre, fussent livrés au saint-père, et par le saint-père à qui celui-ci voudrait; et que le saint-père les tînt en séquestre, de telle manière que si jamais le roi Robert attaquait le roi de Sicile, il fût tenu de remettre les châteaux et la cité au seigneur roi de Sicile, pour s'en servir. Il y eut encore d'autres conventions qu'il ne m'appartient pas

de raconter. Quand ceci fut fait, et que les châteaux furent aux mains du pape, il ne s'écoula pas beaucoup de temps jusqu'à ce que le saint-père, comme un seigneur plein de sainteté et de bonne foi, n'imaginant pas que mal pût en provenir d'un ou d'autre côté, fit livrer la cité de Régol et autres lieux au roi Robert. Quand le roi Robert en fut maître, il s'en réjouit fort; mais le seigneur roi de Sicile, en apprenant cela, fut très mécontent. Il fut obligé de souffrir cela et pendant la paix qui exista entre eux, il furent peu en paix depuis que le roi Robert fut possesseur desdits lieux et biens.

CHAPITRE CCLXXXII.

Comment les galères du roi Robert détruisirent les tartanes de Sicile, ce qui fit renaître la guerre entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert; et comment ledit roi Robert envoya le duc son fils avec de grandes forces en Sicile, lequel fut obligé de retourner en Calabre, sans avoir rien fait d'avantageux.

Après cela, comme le diable est toujours prêt à mal faire, il fit renaître la guerre entre ces deux seigneurs. Je ne saurais dire à qui en fut la faute: je n'en inculpe aucun, car on ne doit jamais parler de tels seigneurs, si ce n'est en tout bien, comme chacun sait; ainsi je ne veux dire ni contredire de quel côté furent les torts. Mais enfin la guerre recommença lorsque les galères du roi Robert vinrent à détruire les tartanes de Sicile,

et prirent vaisseaux et barques chargées de marchandises appartenant à la Sicile. Ceux de Sicile en firent ensuite autant à ceux du roi Robert. Et le seigneur roi de Sicile envoya en Calabre En Blasco d'Arragon et En Béranger Senestera, et autres Riches-Hommes et chevaliers. Ils parcoururent une grande partie de la Calabre, ils prirent de vive force Terre-Neuve et la ravagèrent, ainsi que d'autres lieux. Après quoi ils retournèrent en Sicile, joyeux et satisfaits, avec un grand butin; et voilà la guerre bien établie. Ceci ayant eu lieu, le roi Robert fit de grands préparatifs pour passer en Sicile, et le seigneur roi Frédéric se prépara aussi très bien pour se mettre en état de défense. Il fit mettre en bon état les cités de Messine, de Palerme et de Trapana, et toutes les places de la marine. Il fit entrer tous les habitants des campagnes dans les villes et châteaux fortifiés et bien défendus. L'île de Sicile fut ainsi en état de défense, et le seigneur roi ordonna que la cavalerie des Catalans et Arragonais ne s'éloignât pas des chefs et chevaliers désignés; et il ordonna en même temps qu'ils ne se séparassent pas du roi En Pierre, son fils, et que chacun d'eux fût prêt à se transporter et à donner du secours où besoin serait. Il ordonna aussi à messire Simon de Valguarnera chevalier de Peralade, qui l'avait servi longtemps, de parcourir toute l'île avec cent hommes à cheval et deux cents almogavares, pour se porter dans out lieu où le roi Robert viendrait

avec ses forces. A peine cela fut-il fait et réglé, que le roi Robert envoya le duc son fils avec toutes ses forces; comme chef et commandant en Sicile. Ils prirent terre devant Palerme, au pont de l'amiral, avec cent vingt-quatre galères armées, six gros navires, et beaucoup de vaisseaux, navires et barques, trois mille chevaux armés, et des gens à pied sans fin. Quand ils eurent débarqué et furent restés tranquilles pendant trois jours, ils s'approchèrent de la cité. C'était au mois de juin de l'an treize cent vingt-cinq. Dans la cité se trouvaient le comte de Clermont, don Blasco d'Arragon, et autres gentilshommes et chevaliers, et Simon de Valguarnera, qui, dès le moment où les ennemis avaient pris terre à Palerme, s'était jeté dedans avec les cent hommes à cheval, et les deux cents almogavares qui étaient avec lui. Et si jamais cité fut en bon état de défense, ce fut Palerme. Dans l'intérieur, il était défendu à qui que ce fût de paraître sur les murailles quand les assiégeants placeraient les échelles, les grues et autres machines qu'ils avaient faites pour l'attaque. Mais dès que les échelles seraient dressées, les autres machines disposées, et que les troupes auraient commencé l'escalade, les cors et les trompettes devaient se faire entendre; et chacun avec des pierres, des balistes de tour et de levier, de la poix, du goudron fondu et du feu, devait les repousser. La chose eut lieu ainsi; de sorte que le troisième jour après leur débarquement, ils s'ap-

prochèrent des murailles et dressèrent leurs échelles et leurs machines. Quand ils furent dessus, ceux de la ville coururent à eux, tellement qu'en cette journée l'amiral des vingt-cinq galères armées des Génois périt ; il y périt aussi plus de mille Génois et plus de deux mille autres personnes. Enfin ils y furent si bien traités, qu'il leur en souviendra longtemps. Ayant essuyé une aussi mauvaise journée, ils restèrent pendant trois jours à ne pas s'approcher des murailles. Le quatrième jour, ils s'avancèrent tout prêts à livrer bataille. Et si la première journée avait été mauvaise pour eux, celle-ci fut encore pire, car ils y perdirent aussi beaucoup de monde. Le duc vit qu'il n'y gagnait rien; il partit donc bien mécontent, et s'en alla par mer et par terre à Matzara; mais avant qu'il y fût rendu, messire Simon de Valguarnera y était entré avec sa troupe, et en sortit bientôt pour le combattre. Que vous dirai-je? Ils attaquèrent également Matzara et y éprouvèrent aussi un grand dommage. Ils s'éloignèrent de Matzara et allèrent à Xaca; là messire Simon de Valguarnera se trouva aussi, et ils y essuyèrent également une grande perte. Que vous dirai-je? Ils allèrent de Xaca à Calatabelot, à la Crestia, à Sargent, ensuite à Licate, à Noro, à Travarona, au Carselat, à Xicla, à Modica, à Sarragosse (Syracuse), à Noch, à Bechsi, à la Ferla, à Pelasol, à la Xoma, à Nola, à Ragoça, à Gosti, à Lemi, à Catane; et en chacun de ces lieux messire Simon de Valguarnera se trouvait en face d'eux,

et leur faisait bien du mal. Il aidait aussi à la défense des places. Il les suivit de si près que nul d'entre eux ne pouvait s'écarter de l'armée pour fourrager ou faire autre chose, sans être tué ou pris. Il leur causait ainsi un grand dommage ; de sorte qu'il s'éloigna de Catane et s'alla réunir à sa flotte, sur la gauche. Quelques jours après, ils partirent, et n'osèrent jamais s'approcher de Messine.

Le duc fit la revue de ses troupes, et il trouva que les maladies ou les combats lui avaient enlevé la moitié de son monde. Là il apprit que le seigneur roi de Sicile, son oncle, était dans la plaine de Millas, et se disposait à venir l'attaquer. Il pensa que le seigneur roi Frédéric viendrait avec de grandes forces, et des troupes fraîches pour l'attaquer aussi ; qu'ils étaient tous de bon cœur et de bon accord, tandis qu'il avait des gens fatigués, et qui avaient beaucoup souffert, de diverses nations et de diverses volontés, et qu'ainsi il ne pouvait se promettre un heureux succès. Il s'embarqua donc et se rendit à la cité de Régol dans la Calabre, très mécontent ; et il devait l'être, puisqu'en Sicile il n'avait pu s'emparer d'une seule terre, d'une maison, d'une ville ; et il réfléchit sur les grandes pertes qu'il avait éprouvées. O vous, seigneurs, qui entendrez la lecture de ce livre, songez combien les trésors et les hommes qui furent perdus en cette expédition auraient été bien plus utiles aux chrétiens, s'ils eussent été employés en faveur de la sainte foi catholique, contre Gre-

nade, si Dieu et les chefs de la sainte foi catholique l'eussent permis. Et croyez qu'autant il en arrivera à tous ceux qui voudront y passer, pour enlever l'île au seigneur roi de Sicile et aux siens, qui savent reconnaître à la sainte église romaine tout ce qu'ils doivent lui reconnaître.

Je cesse de vous parler de ces affaires de Sicile, pour vous entretenir des grandes tromperies et méchancetés des communes, dont je vous ai déjà parlé; mais celui qui voudrait mettre par écrit toutes leurs perfidies, ne pourrait y suffire en employant tout le papier qui se fabrique dans la ville de Xativa. Toutefois, quoique les méchancetés des communes soient manifestes par tout le monde, je veux vous raconter ce que les Génois ont fait au seigneur roi Frédéric; et ce qu'ils ont fait aussi au seigneur roi d'Arragon, de même que la commune de Pise; et d'après cela tous les rois du monde feront sagement de ne jamais se fier aux communes; car s'ils ne s'en gardent, ils se trouveront toujours trompés.

CHAPITRE CCLXXXIII.

Des grandes méchancetés que les communes de Gènes ont faites au seigneur roi de Sicile, et qu'ils firent de tous temps à la maison d'Arragon.

La vérité est que le seigneur roi de Sicile, qui était tout entier du parti des Gibelins, aidait la maison de Doria et de Spinola, et les autres grandes maisons, qui étaient sorties de Gênes, et étaient allées à Savonne. Il leur fournissait de l'argent, de la cavalerie, des galères et des vivres. Ainsi, au moyen des secours de Dieu et des siens, ils se maintinrent dans la cité de Savonne, contre le parti de Guelfes, qui était demeuré à Gènes. Il est très certain que c'est Dieu et le seigneur roi de Sicile qui les ont soutenus par leur assistance. Lorsque le duc, fils du roi Robert, passa en Sicile, ces gens qui étaient à Savonne promirent au roi de Sicile de l'aider avec des galères, et ledit seigneur roi y compta fermement. S'il se fût rappelé les nombreux manques de foi dont ils s'étaient rendus coupables envers le seigneur roi En Jacques, son frère, lorsqu'il était en Sicile, et envers lui-même, il n'aurait eu aucune confiance en eux. Mais les seigneurs rois, lorsque Dieu leur fait la grâce de les faire vivre long-temps, changent souvent les membres de leurs conseils, soit par cause de mort, soit par d'autres raisons ; et les jeunes conseillers sont

bien dangereux pour tout seigneur. On sait bien qu'ils ne sont pas plus sages que ceux qui les ont précédés : ils ne peuvent connaître les affaires aussi-bien que les hommes âgés, qui ont beaucoup vu et entendu ; avec la moitié moins de science, un vieillard donnera de meilleurs avis, en fait de guerres, que le jeune homme, par la raison que le vieux aura vu et entendu plus de choses que le jeune ; et par l'exemple des événements passés, il sait bien mieux pourvoir aux faits présents, et les prévoir d'avance. Aussi je puis bien vous assurer que si le bon comte En Galceran, don Blasco d'Alago, En Nuget d'Ampuries, comte d'Esquillache, et autres Catalans et Arragonnais, ou bien messire Matthieu de Thermens et messire Vixiguera de Palozi, eussent encore vécu, le seigneur roi de Sicile n'aurait pas perdu, à secourir les Génois, tout ce qu'il a perdu ; car tous ces vieillards lui auraient rappelé ce qui s'était passé jadis. Et de même qu'il a été trompé à présent, ainsi le seront, dans tous les temps, trompés, et lui et tous les rois qui auront de la confiance dans les communes. Et il est bon que je leur rappelle la tromperie que les Génois firent au seigneur roi de Sicile, lors du passage du duc dans la Sicile.

Il est certain que le seigneur roi de Sicile envoya à Savonne des secours en galères et en argent ; ils lui promirent qu'ils le seconderaient avec vingt-cinq galères, et il compta là-dessus. Lesdits Génois firent si bien, que l'été s'écoula, et le duc fut hors de Sicile, et arriva près de

Messine, en Calabre, ainsi que je vous l'ai dit, avant qu'il eussent fait leur armement. Lorsqu'ils surent que le duc avait quitté la Sicile et était passé dans la Calabre, ils partirent de Savonne et vinrent près de Trapana, qui était à deux cents milles du lieu où se trouvait le duc. Voyez comment ils pouvaient se trouver avec lui, et quels furent les secours que le seigneur roi de Sicile reçut des Génois, et l'usage qu'ils firent des fonds qu'il leur avait fait passer pour armer. Il ne leur suffit pas de ce manque de foi et de cette tromperie; mais ils examinèrent s'ils ne pouvaient point, au moyen de ces vingt-cinq galères, nuire au roi de Sicile, au lieu de le servir, comme ils auraient dû le faire. Et ils s'arrangèrent avec la commune de Pise, pour pouvoir, avec les vingt-deux galères qu'ils avaient tirées de Savone, secourir la commune de Pise contre le seigneur roi d'Arragon; et la commune de Pise leur donnait mille florins par mois, pour venir avec l'armée de Pise apporter au château de Cagliari des vivres et des troupes; et il fut convenu entre eux, que Gaspard Doria, qui était l'amiral des vingt-cinq galères, serait amiral de Pise, et que tous seraient dotés en Sardaigne. Telles furent les conventions entre eux et la commune de Pise. N'est-il pas certain qu'ils rendirent service au seigneur roi de Sicile, en faisant un traité avec les Pisans, contre le roi d'Arragon, qui est son frère aîné. Et ils furent si déhontés devant Dieu et devant les hom-

mes, qu'il ne me paraît pas qu'ils doivent profiter de ce qu'ils font ; car Notre Seigneur, vrai Dieu, qui est vérité et justice, juge chacun selon ses intentions. Or la maison d'Arragon et ses descendants, sont toujours allés, et vont et iront toujours en avant, en suivant la bonne foi et la vérité ; aussi Dieu les élève et fait croître, et leur accorde des victoires en toute occasion. Mais ceux qui vont par ruses et faussetés, il les confond et les abat. Je vais vous conter la fin de cette déloyale association, qui eut lieu entre la commune de Pise et les Génois de Savone quel en fut le chef et comment la justice du vrai Dieu tomba sur eux, ainsi qu'elle fera en tout temps sur ceux qui vont par malice et fausseté.

CHAPITRE CCLXXXIV.

Comment deux galères légères, chargées de vivres, entrèrent dans la palissade au château de Cagliari; et comment l'amiral En François Carros les prit avec tout l'équipage ; ce que les Pisans ayant appris, ils résolurent de venir au secours du château de Cagliari.

Il est certain que l'association étant formée entre eux, comme la société du rat et de la grenouille, où l'un voulait tromper l'autre, ainsi que vous le verrez dans les fables d'Esope, et où chacun d'eux allant dans de mauvaises intentions, survint le milan qui emporta l'un et l'autre, [1] il en advint de

1. C'est la 3e fable du premier livre de la traduction catalane des fables d'Ésope.

même à ceux-ci, qui dans leur association étaient dans de mauvaises intentions pour se décevoir et se tromper mutuellement; et la puissance de la maison d'Arragon leur est venue àla traverse, et les a tous dévorés et détruits, et fera toujours, ainsi s'il plaît à Dieu.

Vous savez que quand l'armée fut commandée à Pise pour venir au secours du château de Cagliari, il y eut ving-trois galères des Génois, vingt-cinq des Pisans, six vaisseaux, un navire et beaucoup de barques réunis à Pise; de sorte qu'il partit bien de Pise soixante voiles. Quand le noble En François Carros, amiral du seigneur roi d'Arragon, sut que cette flotte venait contre lui, dans l'intention de sécourir le château de Cagliari que ledit amiral tenait assiégé, il résolut de faire tous ses efforts pour empêcher que ce renfort de troupes n'entrât dans le château, et il fit ses dispositions comme celui qui est un des plus braves et habiles chevaliers du monde. Il réfléchit sur les événements passés et sur ceux qui devaient arriver, ainsi que vous allez le voir. Je pense que vous savez que lorque ceci eut lieu, il y avait deux mois que deux galères légères des Pisans étaient venues de nuit à la palissade, sans que l'amiral En Carros s'en aperçût. Elles entrèrent dans la palissade; c'étaient des galères légères de rames; elles apportaient des vivres, et les déposèrent au château de Cagliari; et le matin, quand l'amiral vit ces galères dans la palissade, il fut très mé-

content; mais avec l'aide de Dieu et son habileté, la chose tourna à bien, à profit, et à contentement pour lui. Il fit entourer lesdites galères de manière qu'elles ne pussent sortir sans passer sous sa main; et il les garda si bien, que les équipages desdites galères eurent le temps de manger plus de provisions qu'elles n'en avaient apporté. Les voyant en cet état, une nuit, il s'approcha d'elles par mer et par terre, et les surprit si bien, qu'il s'empara des deux galères et de leurs équipages; et ils furent si bien accommodés par les Catalans, qu'ils périrent tous, excepté trente qui, au jour, ayant été trouvés vivants ne furent point tués; mais on leur mit les fers aux pieds, et on les fit travailler à la la muraille et au fossé que l'amiral faisait faire audit lieu de Bon air, qui fut bientôt une des plus belles cités que l'on put jamais voir édifier en dix fois plus de temps.

Il faut que vous sachiez qu'en ce temps là, il s'y trouvait plus de six mille Catalans avec leurs femmes, et il n'y avait pas trois ans que l'amiral avait commencé à la faire bâtir, tandis qu'il tenait assiégé le château de Cagliari, et que le seigneur infant assiégeait Villa Des Gleyes; et les Pisans n'ignoraient pas que la seule cité de Bon-air pourrait tenir assiégé le château de Cagliari. Et pour que vous sachiez quelle est la place de Bon-air pour le commerce, je vous dirai que, lorsque l'amiral sut que la flotte était partie de Pise, composée au moins de soixante voiles, comme vous l'avez vu ci-devant, il fit le

récensement des forces de la cité de Bon-air ; et il trouva quatorze grands navires, dont douze étaient Catalans, un appartenait au roi de France et, qui était venu de Chipre, et l'autre était Génois, appartenant jadis à la ville de Gênes, et dont l'amiral s'était emparé. Il y avait ensuite trente-six vaisseaux à un pont, appartenant aux Catalans. L'amiral avait en outre avec lui vingt-deux galères, avec cinq vaisseaux, et huit vaisseaux armés, ainsi que des canots qu'il avait fait faire pour aller sur l'étang. Et l'amiral avait fait placer tous les navires en ligne devant la palissade, quand il s'était aperçu du tour que lui avaient joué les deux galères, et si bien rangés que rien ne pouvait pénétrer dans la palissade. Je vais cesser de vous entretenir de la cité de Bon-air et de l'amiral, pour vous parler des Génois et des Pisans.

CHAPITRE CCLXXXV.

Comment le juge d'Arborée prit quatre-vingts Pisans, et les envoya à l'amiral, qui, lui-même, en avait pris cent cinquante ; comment, le jour de Noël, il arriva cinquante galères ou vaisseaux devant Cagliari, pour le secourir ; et comment l'amiral en prit sept, et les autres furent maltraités et mis en fuite.

Quand cette flotte fut partie de Pise et fut aux bouches de Bon-air, les Génois perdirent une galère, qui toucha à terre. De l'équipage de cette galère, il se sauva quatre-vingts hommes environ.

Le juge d'Arborée l'ayant appris, envoya de la troupe là où la galère s'était brisée ; on prit ces quatre-vingts hommes, et on les envoya à l'amiral, à Bon-air. Il leur fit mettre des fers aux pieds, et les envoya travailler à la muraille et au fossé de Bon-air.

Dans ce temps là, une galère de Génois de Savonne, qui venait du côté de la Flandre, avec beaucoup d'argent, fut poussée sur l'île de Saint-Pierre et s'y brisa. Il s'en échappa environ cent cinquante personnes. L'amiral le sut à Bon-air, il envoya sur les lieux, et ayant pris tous ces cent cinquante hommes, il en fit ce qu'il avait fait des autres. Que vous dirai-je ? Le jour de Noël de l'an mil trois cent vingt-cinq, les vingt-deux galères génoises et les vingt-cinq de Pise, et six des vaisseaux armés vinrent devant Cagliari, ayant laissé les autres navires à Bonifacio. Ils étaient venus pleins d'espoir, croyant pouvoir y introduire les vivres qu'ils apportaient, en pénétrant dans la palissade; mais l'amiral avait si bien disposé les choses, que rien ne pouvait y entrer sans passer sous sa main. Or, le jour de Noël, ils vinrent devant l'échelle des navires et de l'autre flotte des Catalans, et firent leurs manœuvres tout ce jour là, et le jour de saint Estève, ils essayèrent d'attaquer un côté de la flotte ; mais ils furent très maltraités et ne purent réussir en rien. Le lendemain, jour de Saint-Jean, ils attaquèrent un autre côté de la flotte ; ils ne réussirent pas davantage et furent également bien maltraités.

Le jour des Innocents, ils allèrent à Cabotera; ils firent de l'eau, et ensuite ils vinrent attaquer un autre côté de la flotte. Ils formèrent toutes ces tentatives avec dix galères légères, et cela, pour que le général sortît de l'échelle avec ses galères, et que lorsqu'il en serait sorti et courrait sur lesdites dix galères, pour lesquelles ils craignaient peu de chose, puisqu'il leur était facile de fuir au moyen de leurs rames, alors les autres galères, faisant force de rames, pussent pénétrer dans la palissade avec les provisions. Ils comptaient ainsi secourir Cagliari; mais l'amiral, connaissant leurs intentions, se gardait bien de quitter son poste.

Le jour de Noël, qui était un mercredi, et le jeudi, et le vendredi et samedi, ils furent occupés à ces opérations. Le dimanche, l'amiral fit dîner tout son monde de bonne heure, et donna ordre à chacun de s'armer sur ses galères, qui étaient huit de moins que les vaisseaux; et si le combat avait lieu, il voulait que la bataille fût royale, cest-à-dire, que tout ce que chacun pourrait prendre serait à lui, excepté les hommes et les galères, qui seraient au seigneur roi; et il ajouta que s'il les voyait bien disposés, il les ferait combattre ce jour même. Ainsi tout fut préparé pour la bataille.

Ceci étant fait et disposé, les galères des Génois et des Pisans s'avancèrent en ordre de bataille, ayant placé en tête sept galères, dont cinq des Génois et deux des Pisans, toutes attachées ensemble et commandées par Gaspard Doria, leur amiral; et toutes les

autres venaient en poupe. Les sept s'approchèrent des galères de l'amiral En Carros, les proues devant, à la portée du trait. L'amiral, voyant ces sept galères si proche, fit dire de bouche en bouche, parmi ses galères, que, sans bruit et en cachette, chacune laissât aller le cable de l'ancre; parce que, s'ils la levaient tout-à-coup, les ennemis s'en iraient, et qu'ils marcheraient plus vîte avec vingt rames que les galères de l'amiral avec cent cinquante. Ils laissèrent donc aller les cables en mer, si adroitement que les Génois ni les Pisans ne s'en aperçurent nullement. Tout-à-coup ils se mirent à ramer, de manière qu'avant que les sept galères eussent pu tourner, l'amiral fut sur elles. Et nos gens fondirent sur elles avec tant de force, qu'ils tuèrent plus de quinze cents hommes qui étaient sur les ponts. Il se cacha dans les vaisseaux bien quatre cents Génois et deux cents Pisans. Ainsi l'amiral prit les sept galères, et tous les hommes furent morts ou prisonniers. Les autres galères des Génois et des Pisans firent volte-face, et prirent la fuite; et Gaspard Doria, en vrai brave Génois, au moment le plus vif du combat, prit la fuite avec une barque qu'il avait en poupe, et monta sur une galère qui était devant lui, appartenant à un sien frère.

Quand les sept galères furent prises, l'amiral poursuivit les autres, mais en vain; car il ne put les atteindre. Alors il s'en revint content et satisfait parmi les siens; et tous gagnèrent tellement,

qu'ils furent tous riches; car nul ne fut privé de ce qu'il avait gagné.

Lorsque les Génois furent éloignés, ils envoyèrent une galère en message à l'amiral, pour le prier de permettre à leur envoyé de venir voir les prisonniers, afin de pouvoir connaître ceux qui étaient morts et ceux qui étaient vivants. L'amiral le permit; ils les virent tous. Il s'en trouva de ceux qui avaient échappé à la mort, quatre cent onze Génois et deux cents Pisans, qui s'étaient cachés dans les galères, ainsi que je l'ai déjà dit. En ayant pris note, ils offrirent à l'amiral de racheter les Génois, au moyen de tous les vivres, toutes les armes et autres objets qu'ils avaient sur les barques qui s'étaient échappées. L'amiral leur répondit qu'il ne leur céderait pas le moindre de tous les prisonniers; mais qu'ils aideraient à construire les murs et à creuser les fossés autour de Bon-air. Ils s'en retournèrent fort affligés.

Vous voyez quel fut le fruit qu'ils retirèrent de leur mechanceté et de l'armement qu'ils avaient fait, et de la perfide association qu'ils avaient formée avec les Pisans, là où chacun cherchait à tromper l'autre; et l'amiral du seigneur roi vint à la traverse, et les dévora et les dissipa entièrement.

CHAPITRE CCLXXXVI.

Comment les galères des Génois et des Pisans qui s'étaient échappées des mains de l'amiral En Carros, attaquèrent le navire du noble En R. de Péralta, de manière qu'après avoir perdu trois cents Génois, ils furent contraints d'abandonner ledit navire, assez mécontents; et comment les Pisans résolurent de rompre tous les engagements qu'ils avaient avec le seigneur infant.

Quatre jours après que ceci fût arrivé, les galères des Génois et des Pisans s'en retournant fort tristement, rencontrèrent un navire catalan, où se trouvait le noble En R. de Péralta avec soixante cavaliers que le seigneur roi d'Arragon envoyait en Sardaigne, et un autre navire sur lequel étaient quarante-huit cavaliers, également de la compagnie d'En R. de Péralta, et qui le précédait d'environ dix milles. Ces chevaliers tombèrent par aventure au milieu des Génois qui leur livrèrent seize combats, sans pouvoir leur causer aucun dommage; et les galères perdirent plus de trois cents hommes que leur tuèrent les Catalans, outre un grand nombre de blessés. Ils s'éloignèrent enfin du navire, mais si maltraités qu'ils n'en auront jamais parlé sans douleur. Chacun de vous peut bien connaître que c'est Dieu qui a permis qu'en toutes ces actions l'amiral En Carros ne perdît que trois hommes et En R. de Péralta sur son navire, un seul chevalier; voilà pourquoi chacun de nous doit faire en sorte de se conduire en toute loyauté,

car celui qui agira loyalement aura Dieu avec lui, et celui qui agira autrement sera par Dieu confondu et détruit. Tout homme peut bien voir chaque jour le miracle que fait Dieu en exerçant ainsi sa vengeance. Et vous pouvez vous en convaincre d'une manière manifeste par ce qui arriva aux Pisans; car le seigneur infant fit la paix avec eux de la même manière qu'il avait auparavant resolu, le seigneur infant et les siens n'auraient voulu pour rien au monde être infidèles à leurs promesses. Le seigneur infant fit la paix avec cette Compagnie et avec ce parti de Sardaigne, et s'en retourna avec ceux-ci en Catalogne, pensant que de là en avant, puis qu'il avait fait la paix avec les Pisans, il pouvait sans danger retirer ses troupes. Mais les Pisans déloyaux en firent la paix qu'en mauvaise intention, afin que le seigneur infant retournât en Catalogne, et que lorsqu'il serait parti, ils pussent exterminer en peu d'instants les Catalans qui étaient restés. Ils commencèrent bientôt à prouver que c'était là leur intention, car ils firent aussitôt mettre des approvisionnements dans le château de Cagliari; ils firent venir grand nombre de troupes à pied et à cheval, et mirent en bon état ledit château. Ayant fait cela, ils résolurent de rompre tous les traités et toutes les conventions qu'ils avaient faits avec le seigneur infant. Que vous dirai-je? ils ne trouvaient jamais un Catalan en un lieu écarté sans l'égorger; de sorte qu'en peu de temps, et avant que les Catalans s'en avisassent, ils en avaient

tué et jeté dans un puits soixante-dix, que l'on y trouva lorsque les Catalans se furent aperçus de cette perfidie. Ils armèrent aussi des barques avec lesquelles ils prenaient et coulaient à fond les barques qui sortaient du château de Bon-air. Voyez par là quelle confiance on peut avoir en eux! Ils sont sans sincérité, sans bonne foi; aussi voyez comment le Dieu de vérité va les détruire à cause de leurs mauvaises œuvres; si bien qu'on peut dire qu'ils coupèrent les verges dont ils furent battus, et renouvelèrent la guerre pour leur malheur. Vous avez déjà vu ce qui leur est arrivé, et vous verrez encore ce qui leur en adviendra; car lorsque ce Riche-homme En Raimond de Péralta eut été attaqué par eux, ils se retirèrent mal satisfaits; et le dit Riche-homme En Raimond s'en alla content et joyeux avec les deux navires, au château de Bon-air.

Il fit débarquer la cavalerie et l'infanterie qu'il avait avec lui. Ils furent très bien reçus par l'amiral et tous ceux de Bon-air; on leur fit fête et honneur. Peu de temps après, l'amiral et En Raimond de Peralta, convinrent entre eux d'envoyer la cavalerie et l'infanterie par terre, et la flotte par mer, pour cerner Escampaig, qui est la ville forte de Cagliari, et qui est pourvue de si bonnes murailles, et si bien fortifiée, que tous les bourgeois [1] s'y étaient refugiés avec leurs femmes et leurs enfants et il n'était resté dans le château de Cagliari que des soldats.

1. Le texte dit *Polins*; je ne puis trouver ce mot dans aucun glossaire.

CHAPITRE CCLXXXVII.

Comment les troupes de l'amiral En Carros et du noble En Raimond de Péralta entrèrent dans Escampaig, l'emportèrent de vive force, et mirent à mort tous les habitans d'Escampaig, hommes, femmes et enfants; et comment ladite ville fut punie de tous ses méfaits.

Et comme ils avoient résolu, ils le firent. A l'aube du jour, ils furent tous autour des murailles d'Escampaig, et les attaquèrent si vigoureusement qu'ils ne regardaient point aux périls auxquels ils s'exposaient. Lorsque ceux de la marine furent parvenus vers les faubourgs, le combat fut violent, car les assiégés se défendirent avec vigueur, ayant tout préparé pour la défense. Que vous en dirai-je, et qu'irai-je vous conter plus longuement? Les gens de la marine envahirent le mur et voulurent pénétrer dans la ville, mais ceux d'Escampaig se voyant envahis vinrent vers la cavalerie; et la cavalerie s'approcha des murailles et les envahit aussi. Que vous dirai-je? Les bandes de l'amiral En Carros et celles du noble En Raimond Péralta entrèrent dans Escampaig et alors la bataille fut terrible. Toutefois les habitans d'Escampaig et une grande partie des gens du château, qui en étaient descendus pour secourir leurs femmes et leurs enfants qu'ils voyaient périr, firent de grands efforts; mais le Dieu de vérité qui voulut les punir de leur méchanceté, fit tomber sur eux sa ven-

geance, d'une telle manière qu'il ne resta pas en vie une seule de leurs femmes, ni un seul de leurs enfants. Il y périt le commandant, le châtelain du château, et une très grande partie des soldats. Les Catalans comptaient pénétrer par ce côté là dans le château ; mais ceux de l'intérieur, voyant le massacre de leurs gens et leur entière destruction, songèrent à fermer les portes et à se barricader au moyen de pierres et de barres de fer.

Quand les Catalans eurent mis à mort tous les habitans, ils coururent par la ville pour s'emparer des marchandises qui s'y trouvaient en très grande quantité, ainsi que de tous autres objets ; et ils gagnèrent tellement, que tous ceux qui se trouvaient là seront riches à tout jamais. Après quoi, ils s'occupèrent le lendemain à renverser les murs et les maisons, et à raser entièrement la ville. Les chefs permirent à chacun d'emporter les pierres et les pièces de bois à la cité et au château de Bon-air, de sorte que chacun s'occupa de suite à transporter ces objets, soit sur des barques, soit sur des charriots ; et ils en formèrent des bâtiments et de bonnes maisons à Bon-air. Il fut ordonné que l'église des frères mineurs, qui était très riche, fût démolie, et qu'en l'honneur de monseigneur saint François, elle fût transportée à Bon-air, et que là fût le couvent des frères mineurs, mais que dorénavant il n'y eût plus de frères mineurs, mais des Catalans ; que ce fût là une province pour eux, et que tous les

ordres de religieux qui existaient en Catalogne et en Sardaigne fussent composés de Catalans. O vous seigneurs qui entendrez ce que raconte ce livre, ayez confiance au pouvoir de Dieu; car vous voyez clairement la vengeance que notre seigneur vrai Dieu exerça, dans l'espace d'un an, contre ces méchants, qui, avec perfidie et déloyauté tournèrent contre le seigneur roi d'Arragon la guerre qu'il avait entreprise par bonté et par pitié pour eux. Et Dieu a puni cette ville d'Escampaig, qui était peuplée des plus mauvaises gens du monde et des plus grands pécheurs; car il n'y a pas de crime qu'on puisse imaginer qui n'ait été commis à Escampaig, si bien que la honte en a paru devant Dieu. Et je vous dirai, moi En Montaner, quels sont ces crimes: c'est l'orgueil, l'arrogance, et le péché de luxure de toutes manières; de sorte que Dieu a détruit cette ville comme Sodome et Gomorre par le feu et les flammes. D'autre part, l'usure s'y exerçait publiquement, et le péché de la table et de l'intempérance y régnaient plus qu'en tout autre lieu du monde. Cette ville fournissait aux Barbares fer, acier, bois et vivres, ce qui faisait grand tort à la chrétienté; enfin tout corsaire et tout voleur y était le bien venu, quelque mal qu'il eût fait à qui que ce fût. C'était le réceptacle de toute friponnerie et de tant d'autres méfaits qu'on ne saurait tous les décrire. Vous voyez aussi la vengeance que Dieu (dont le nom soit béni!) a fait tomber sur eux en un court espace de temps.

Bien fou celui qui n'a peur ni crainte de Dieu! Sans doute Dieu souffre long-temps le mal, mais aussi sa justice, qui a été suspendue, tombe enfin sur les méchants; et si ce n'était les bons, le monde ne pourrait subsister. Je cesse de vous parler du château de Cagliari qui était assiégé, et de ceux qui étaient barricadés dedans, et d'Escampaig qui git renversée, détruite et brûlée, et reviens à vous parler du seigneur roi d'Arragon et du seigneur infant N'Anfos, et du seigneur roi de Majorque.

CHAPITRE CCLXXVIII.

Comment l'on donna pour tuteur au seigneur roi En Jacques de Majorque, le très haut et pieux seigneur monseigneur En Philippe de Majorque, son oncle, lequel traita et conclut que le seigneur roi de Majorque aurait pour femme mademoiselle Constance, fille du seigneur infant N'Anfos.

Il est certain, ainsi que vous l'avez vu ci-devant, que lorsque le seigneur roi En Sanche de Majorque fût mort, le seigneur infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand fut placé sur le trône; et dès ce moment il fut appelé roi de Majorque, ainsi qu'il l'est à présent et le sera encore long-temps, s'il plaît à Dieu. Il fut décidé par les grands, les chevaliers, prélats et notables des cités et des villes, qu'on donnerait pour tuteur audit seigneur roi de Majorque, le haut et pieux seigneur mon-

seigneur Philippe de Majorque, son oncle [1]. Et cela fut fait ainsi. Monseigneur Philippe étant tuteur, négocia et mena à bonne fin le mariage dudit seigneur roi de Majorque, avec la fille du seigneur infant N'Anfos, fils du très haut seigneur le roi Jacques d'Arragon, et pour ce mariage une dispense fut accordée par le Saint-Père; et ce mariage fut traité avec grande concorde, grande amitié et grande sympathie d'amour et de parenté, entre la maison d'Arragon et celle de Majorque. Tous leurs sujets en ont eu, en ont et en auront toujours grande joie, grand plaisir et profit; Dieu veuille leur donner bonne vie et santé! Lorsque ce mariage eut lieu ledit seigneur roi de Majorque n'avait guères plus de onze ans; et madame l'infante, nommée madame Constance, n'avait guères plus de cinq ans. Dieu leur accorde la grâce d'accomplir leur mariage, et leur donne des garçons et des filles qui fassent leur gloire et le bonheur de leurs peuples! Ce mariage fut consenti des deux parties en l'an de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ mil trois cent vingt-cinq.

Je cesse, en ce moment, de vous parler du seigneur roi de Majorque et de monseigneur En Philippe, qui régit le royaume pour le seigneur roi son neveu; et vais vous entretenir de nouveau du seigneur roi d'Arragon et du seigneur infant N'Anfos.

---

1. Il était trésorier de l'église Saint-Martin de Tours.

CHAPITRE CCLXXXIX.

Comment le seigneur roi d'Arragon, et le seigneur roi de Majorque envoyèrent de tels secours à Bon-air, que tous ceux de Cagliari se jugèrent perdus, et les Pisans traitèrent de la paix avec ledit seigneur roi, et lui livrèrent le château de Cagliari.

Quand le seigneur roi d'Arragon et le seigneur infant N'Anfos, virent que méchamment et iniquement, les Pisans cherchaient de tous les côtés des secours, afin de pouvoir faire lever le siége du château, ils résolurent de faire construire des galères et vaisseaux, et d'envoyer tous les jours des cavaliers et des fantassins en Sardaigne. Et même lorsque le mariage du roi de Majorque fut fait et conclu, on arma six galères et deux navires à Majorque, qu'on envoya au secours du château de Bon-air, au nom du seigneur roi de Majorque, avec un grand nombre de troupes. Il s'y rendit aussi beaucoup de navires, vaisseaux et barques de Catalogne, tous chargés de braves gens, de sorte que, en très peu de jours, le seigneur roi d'Arragon et le seigneur infant eurent envoyé tant de cavalerie, tant de soldats, tant de vaisseaux et de galères, que ceux qui étaient dans le château se regardèrent comme perdus, et firent dire à la commune de Pise de les secourir, sans quoi ils ne pouvaient plus tenir. Les Pisans, qui savaient les grandes forces que le seigneur roi d'Arragon y avait envoyées, regardè-

rent leur cause comme perdue, et pensèrent qu'ils ne pouvaient plus retenir le château, mais qu'ils seraient bien heureux que le seigneur roi d'Arragon les laissât vivre en paix dans la cité de Pise. Ainsi ils envoyèrent des gens, avec tout pouvoir, vers le seigneur roi d'Arragon; ils vinrent à Barcelonne, où ils trouvèrent ledit seigneur roi, et le supplièrent humblement, lui et le seigneur infant, de leur pardonner ce qu'ils avaient fait contre eux, et qu'ils lui rendraient le château de Cagliari et tout ce qu'ils avaient dans la Sardaigne.

Ledit seigneur roi et ledit seigneur infant, pleins de pitié, ainsi que furent toujours leurs prédécesseurs, qui étaient remplis aussi de pitié, de charité et de miséricorde, leur accordèrent leur demande, et firent la paix avec eux, sous la condition que sur le continent, ils rendraient seulement le château de Cagliari, et en Sardaigne tout ce qu'ils y possédaient. Le roi voulut bien leur permettre de commercer dans toute la Sardaigne et dans toutes ses terres, en toute sûreté et protection, en payant toutefois les péages, leudes et droits qui étaient ou seraient imposés par le seigneur roi. Il leur fut aussi permis d'avoir des consuls et lieutenants dans les cités du seigneur roi, ainsi que les Catalans en ont et en auront dans la cité de Pise.

La paix ainsi faite, et les Pisans ayant obtenu grâce du seigneur roi et du seigneur infant, s'en allèrent tout joyeux, pour remettre le château de Cagliari au seigneur roi d'Arragon et aux cheva-

liers que le seigneur roi envoya en sa place, pour le recevoir, aussi bien que tous les lieux qu'ils possédaient en Sardaigne.

CHAPITRE CCXC.

Comment, en tout temps, Dieu punit celui qui viole la paix; comment les Pisans rendirent le château de Cagliari au seigneur roi d'Arragon, et pour lui au juge d'Arborée, et sortirent par la porte de mer; et comment l'étendard royal et les troupes à pied furent mises au château de Saint-Brancas.

Vous avez pu voir comment ils furent détruits par leur propre malice; car s'ils n'avaient pas rompu la première paix qu'ils avaient faite avec le seigneur roi, ils posséderaient encore le château de Cagliari, et autres lieux; mais, ainsi que vous l'avez vu, ils préparèrent eux-mêmes les verges dont ils furent battus. Or, que chacun soit convaincu que celui qui viole la paix, transgresse les commandements de Dieu qui paix donne et paix veut; et que celui qui aura promis et juré la paix, la maintienne de bonne foi et se garde bien de la rompre; car s'il le fait, il en pâtira, et Dieu lui sera contraire en toutes ses entreprises. Que vous dirai-je? Les envoyés de Pise et les autres chevaliers que le seigneur roi avait désignés, firent tant qu'ils vinrent au château de Cagliari et envoyèrent un message au juge d'Arborée, qui était procureur-général de Sardaigne pour le seigneur roi d'Arragon. Il vint aussitôt au château de Bon-

air, et là se trouva aussi Philippe Boyl, qui était commandant militaire pour le seigneur roi; et En Boxa-d'or, qui remplaçait l'amiral. Les envoyés de Pise s'abouchèrent avec ceux du château de Cagliari, et le lundi, neuvième jour de juin, de l'an de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ mil trois cent vingt-six, ils remirent ledit château de Cagliari audit seigneur roi d'Arragon, et pour lui audit juge d'Arborée et audit noble En Béranger Carros, et audit En Philippe Boyl et audit En Boxa-d'or, lesquels entrèrent dans ledit château de Cagliari avec quatre cents cavaliers armés, et douze mille soldats, tous catalans. Ils entrèrent par la porte de Saint-Brancas, et les Pisans sortirent par la porte de mer. Ils s'embarquèrent sur quatre galères et un navire que lesdits officiers du seigneur roi leur avaient fait préparer et qui les portèrent à Pise.

Quand lesdits officiers furent entrés, le noble En Béranger Carros, et la troupe du seigneur roi, élevèrent sur le château de Saint-Brancas un grand étendard royal dudit seigneur roi; et ensuite, sur chacune des tours, ils placèrent de petits pavillons royaux. Et grâce à Dieu, losque lesdits étendard et pavillons furent élevés sur lesdites tours, il ne faisait point de vent; mais dès qu'ils furent arborés, le vent du garbin [1] se leva agréablement, et fit flotter les

---

1. Sud-ouest.

bannières et étendards. Ce fut un coup d'œil ravissant pour ceux qui veulent du bien à la maison d'Arragon, mais bien triste pour leurs adversaires. On poussa des cris de joie; il y avait au dedans un très grand nombre de Catalans, et au dehors un grand nombre de Sardes, et ceux de Bon-air qui répondaient sans cesse à ces cris, tellement que le ciel et la terre paraissaient se confondre.

Lesdits officiers dudit seigneur mirent dans ledit château un si bon nombre de troupes à pied et à cheval, que de là en avant et pour toujours Dieu y sera servi et honoré, et qu'on y trouvera des gens de vérité et de justice. De sorte que la maison d'Arragon, avec l'aide de Dieu, en sera toujours honorée. Ainsi les Catalans peuvent compter qu'avec l'aide de Dieu, ils seront les maîtres de la mer, pourvu toutefois que le seigneur roi, les seigneurs infants ses fils, et tous leurs sujets reconnaissent que cela leur vient par la grâce de Dieu, ne s'en enorgueillissent pas, et ne s'imaginent pas que cette gloire, et tant d'autres que Dieu leur accordera, leur soient venues par leur valeur et leur puissance; mais bien que cela a été seulement produit par le pouvoir et la grâce de Dieu. Et si ce que je dis pénètre dans le cœur desdits seigneurs et de leurs sujets, vous pouvez compter qu'il leur adviendra toujours de mieux en mieux; car il n'y a rien au monde au-dessus du pouvoir de Dieu (béni soit-il et sa mère madame sainte Marie!), qui leur a fait cette grâce.

Tandis que cette belle fête était célébrée par les Catalans, les Pisans, piteux et marris s'embarquaient après avoir remis le château et autres lieux qu'ils possédaient en Sardaigne et ils se rendirent à Pise. Dieu veuille nous accorder plus de joie qu'on n'en eut à Pise quand on vit ces Pisans de retour; toutefois ils se reconfortèrent en apprenant qu'ils avaient obtenu la paix avec le seigneur roi d'Arragon; car ils se regardaient tous comme perdus, s'ils n'avaient obtenu la paix dudit seigneur roi; et à l'avenir ils se conduiront en hommes sages, eux et les autres communes, s'ils évitent de faire la guerre audit seigneur roi. Ainsi Pise recouvra tous les prisonniers qui avaient été faits à Bon-air, et les Génois de Savone.

Vous pouvez voir à présent quel fut, à cause de leur perfidie, le résultat de cette association qu'avaient formée ceux de Pise avec ceux de Savone. Et tous ceux qui n'agissent pas avec sincérité et justice, doivent s'attendre à être ainsi traités par Dieu; car vous voyez comment ceux-ci furent confondus et détruits, à cause de leurs mauvaises actions. Aussi Notre Seigneur Vrai Dieu, pour la loyauté et justice qu'il a trouvées dans la maison d'Arragon, lui a accordé, lui accorde et accordera par la suite autant de grâces qu'il lui a accordées jusqu'à ce jour. Et parmi toutes les grâces que Dieu a faites au seigneur roi En Jacques d'Arragon, il lui a fait la grâce d'avoir de madame la reine Blanche, qui fut fille du roi Charles (comme je vous ai dit ci-dessus), et qui fut une dame sainte et bonne, cinq fils et cinq filles, qu'elle vit de son vivant élevés et dotés.

J'ai à vous dire de quelle manière et comment : Son fils aîné, qui fut nommé l'infant En Jacques, fut procureur-général de tous les royaumes pour le seigneur roi son père ; et tout le temps qu'il exerça ladite procuration, il le fit avec force et justice envers les grands comme envers les petits. Et peu après avoir exercé ce gouvernement, il renonça à tous les royaumes et au monde ; et pour la gloire de Notre Seigneur vrai Dieu, il prit l'habit de l'ordre de la chevalerie de Muntesa, et vit et vivra, s'il plaît à Dieu, toute sa vie au service de Dieu dans ledit ordre.

Ainsi, dorénavant, nous n'avons plus à parler de lui, puisqu'il a abandonné toute puissance à laquelle il pouvait prétendre en ce monde, pour posséder le royaume de Dieu ; puisse-t-il l'obtenir ! *Amen !*

Le second, fils du seigneur roi, fut nommé l'infant N'Anfos, dont je vous ai ci-devant parlé. Après que le seigneur infant En Jacques eut renoncé à l'héritage de son père, il reçut le titre de premier né, et fut reconnu après le seigneur roi son père, pour seigneur et roi de tous les royaumes du seigneur roi son père et de tout le pays, et il fit, comme vous l'avez ouï ci-devant, la conquête de la Sardaigne, et s'est en tous temps maintenu, et se maintiendra dans la voie de la vérité et de la justice ; il est le plus gracieux seigneur du monde, le meilleur chevalier de sa personne qui fût jamais au royaume d'Arragon, quoiqu'il y ait beaucoup de bons et braves gens ; mais celui-ci est de cette bienheureuse mai-

son qui, par la grâce de Dieu, va toujours de mieux en mieux, et fera toujours de même par la suite, s'il plaît à Dieu!

CHAPITRE CCXCI.

Comment la seigneuresse infante, femme du seigneur infant N'Anfos, mourut, après qu'il en eût eu l'infant En Pierre et l'infant En Jacques, et une fille; et on dira également ici quels ont été les cinq fils du seigneur roi En Jacques d'Arragon et de madame la reine Blanche.

Ce seigneur infant N'Anfos eut pour femme une des plus charmantes personnes d'Espagne, et des plus riches, quoique n'étant pas fille de roi. C'était la fille du très noble En Gonbaud d'Entença. Elle lui apporta le comté d'Urgel, toute la baronnie de Saint-Dentillo, et toute la baronnie de son père En Gonbaud. Chacune de ce baronnies est de grande maison; il épousa ainsi une femme très noble et très riche. Ce fut une des plus sages dames du monde, et l'on pourrait faire un gros livre de traits de sa sagesse. Elle fut très bonne chrétienne, et fit beaucoup de bien en sa vie, pour la gloire de Dieu; et le seigneur infant eut de cette dame, à laquelle il survécut, deux aimables enfants, dont l'aîné fut nommé l'infant En Pierre, et le plus jeune l'infant En Jacques. Il eut aussi une fille, qui est reine de Majorque, et que l'on maria à l'âge de cinq ans, au seigneur roi En Jacques de Majorque. Elle vit toutes ces choses terminées

de son vivant ; et ensuite, telle fut la volonté de Dieu, ladite dame infante trépassa dans la ville de Sarragosse, le dernier mardi d'octobre de l'an mil trois cents vingt-sept, et fut ensevelie le lendemain, qui était le jour de la fête des bienheureux apôtres Saint-Simon et Saint-Jude, dans l'église des frères mineurs de Sarragosse ; Dieu veuille en sa bonté avoir son ame, comme il doit recevoir celle d'une bienheureuse et sainte dame ! Elle fut communiée, confessée et absoute, comme une bonne catholique qu'elle était, et agréable à Dieu et au monde ; et Dieu la voulut en son royaume, ainsi petite et jeune ; et dans la cité de Sarragosse, elle fut bien regrettée et bien pleurée. Elle finit ses jours en servant Dieu, ainsi qu'il l'avait ordonné.

L'autre fils dudit seigneur roi d'Arragon est nommé l'infant En Jean. Il est archevêque de Tolède ; c'est un des meilleurs chrétiens du monde. Sa vie est pleine de vertus, et c'est un des plus aimables prélats du monde, soit pour prêcher en toutes sciences, soit en toutes grâces que doit posséder un homme saint, bon et honnête. Que Dieu daigne le maintenir ainsi !

Le quatrième fils se nomme l'infant En Pierre ; c'est un des plus aimables et sages seigneurs, très habile, et même des plus habiles du monde, et quoique tout jeune, il est accompli en toute sagesse ; et le seigneur roi son père l'a doté, et a tant fait en sa faveur, qu'il l'a nommé comte d'Ampuries et de Roussillon ; chacun de ces comtés est

bon et noble. Il doit aussi hériter d'un très noble château, et d'une très noble terre dans le royaume de Valence. De sorte qu'on peut bien dire qu'il est aussi bien doté, que fils de roi qui n'est pas roi.

Le cinquième fils dudit seigneur En Jacques, roi d'Arragon, est nommé En Ramon Béranger, qui est, comme ses frères, sage et aimable; car le monde ne pourrait voir un homme de son âge aussi accompli en toutes grâces et bontés; et le roi son père l'a doté, en le faisant comte de Prades et seigneur de la baronnie de G. d'Entença, et en le gratifiant aussi d'une bonne terre qu'il lui a donnée dans le royaume de Murcie On peut dire qu'il est bien noblement et honorablement doté, et qu'il peut vivre aussi-bien que tout autre fils de roi, quel qu'il puisse être. Ainsi ledit seigneur roi voit de son vivant tous ses enfants bien pourvus.

Voici comment il a doté ses filles. Il a donné l'aînée à l'infant En Pierre de Castille, fils du roi En Sanche de Castille. Il a marié l'autre au noble don Juan, fils de l'infant En Manuel de Castille; et l'autre fille a été unie au duc Hostatrich (d'Autriche), un des premiers barons d'Allemagne. La quatrième est entrée dans l'ordre de Xixena, qui est l'ordre le plus révéré en Espagne. Elle est abbesse de cet ordre, comme une sainte dame qu'elle est. Il a résolu de donner sa cinquième fille au fils du prince de Tarente.

CHAPITRE CCXCII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Arragon mourut, après s'être plusieurs fois confessé et avoir reçu les sacrements de l'Église; comment il fut inhumé à Sainte-Croix; et comment le royaume d'Arragon et de Valence demeura au seigneur infant N'Anfos.

Ainsi le seigneur roi En Jacques vit, de son vivant, tous ses enfants bons, beaux, sages et pieux. Quand Dieu lui eut fait la grâce de voir tout cela, il tomba dans une telle maladie qu'il souffrit beaucoup; et en bon et gracieux seigneur, et plein de la sainte foi catholique, il se confessa, communia et fut absous, et reçut tous les sacrements de la sainte église; et les ayant reçus dans la plénitude de ses sens et de sa raison, il croisa ses mains, embrassa la croix, et déposa son ame entre les mains de Notre Seigneur Jésus-Christ, le lundi deuxième jour de novembre de l'an mil trois cent vingt-sept, à l'heure où l'on allume les lampes. Notre Seigneur vrai Dieu, et sa bienheureuse mère madame sainte Marie, et toute la cour céleste reçurent son ame et la placèrent dans le séjour glorieux des esprits saints. Ainsi, ledit seigneur roi En Jacques d'Arragon mourut à Barcelonne le jour dessus dit, et laissa son corps au monastère de Sainte-Croix, où repose le corps du bienheureux roi En Pierre, son père; et son corps fut porté, avec grande solennité, et parmi les

pleurs, les cris et les douleurs de tous ses sujets, audit monastère de Sainte-Croix, où il fut enterré ; et là se trouvèrent ses fils, une partie de ses filles et des prélats, et un grand nombre de personnes de distinction de son royaume. Que Notre Seigneur Dieu plein de bonté daigne tenir en sa garde et sous sa protection, et à jamais, ses fils, et ses peuples ! Quant à lui, il est en bon lieu, et il était né pour le bonheur de son ame et celui de ses peuples. Il eut un bon commencement, une bonne suite, et une fin encore meilleure, par la foi, la bonté et la vérité dont il était plein ; aussi voyez la grâce que Dieu lui a faite ; c'est pourquoi chacun doit s'efforcer de faire le bien ; car Dieu le veut ainsi.

Il est bon que, dorénavant son fils le seigneur N'Anfos, roi d'Arragon, de Valence, de Sardaigne, comte de Barcelonne et d'Urgel, s'efforce de faire beaucoup de bien, d'après l'exemple qu'il a reçu du seigneur roi, son père ; et il a eu un tel commencement, que ses sujets le voient et le verront aller et faire de mieux en mieux, s'il plaît à Dieu. Qu'il soit, ainsi qu'il doit l'être, le père et gouverneur de ses frères ; qu'il se rappelle qu'il n'y a pas au monde de fils de rois, ni de reines qui soient nés de meilleur père et de meilleure mère qu'ils ne le sont, et qu'ils ont été tous conçus dans le même sein. Fasse aussi le Seigneur Dieu, qu'il ait en son cœur la volonté de soutenir le seigneur roi En Frédéric, son

oncle, et ses fils, qui sont ses cousins-germains des deux côtés, et qu'il ne prive jamais la Sicile de celui qui la gouverne; car, tant qu'il plaira à Dieu et à lui, cette maison se soutiendra ferme et inébranlable, pour la gloire de Dieu et celle de tous ses descendants, et pour le plus grand bien de ses sujets. Il doit savoir qu'il est roi d'Arragon, de Valence, de Sardaigne, de Corse, de Majorque et de Sicile; qu'il en est entièrement le chef et le maître, et qu'à lui en est confiée la direction que le royaume de Majorque aussi-bien que celui d'Arragon et celui de Sicile sont à ses ordres. Tant qu'il possédera ces royaumes et les regardera comme de sa maison, et tant que le seigneur roi de Majorque et le seigneur roi de Sicile auront une même volonté et une même intention, comme ils le doivent, ils peuvent compter qu'ils seront supérieurs à tous les rois et princes du monde, soit chrétiens, soit sarrazins, et à toutes les communes.

Si le contraire arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise! et qu'ils fussent divisés entre eux, on peut croire qu'ils seraient bientôt renversés l'un par l'autre. Il est bon que le seigneur infant N'Anfos mette bien dans son cœur, que toute force et toute vérité est en Dieu, qui est maître et seigneur en toutes choses; et Dieu veuille qu'il n'oublie pas le proverbe catalan, qui dit : *Que tous ceux qui nous sourient ne sont pas nos amis;* et qu'il dirige et soutienne, envers et contre tous, les maisons de Majorque et de Sicile, qui portent sa

bannière, et avec lesquelles il doit vivre et mourir ; que des méchants ne versent pas d'autres pensées en son cœur ; qu'il se rappelle l'exemple du faisceau de joncs, qui s'applique particulièrement à lui ; que Dieu, par sa diviné bonté, dirige leurs cœurs et leurs intentions, et les comble tous de ses grâces ! *Amen !* Si quelqu'un me disait : Muntaner, quel est l'exemple du faisceau de joncs ? Le voici : c'est, que tant que les joncs sont bien unis et liés entre eux, par un corde, dix hommes et plus encore feraient en vain tous leurs efforts pour rompre ces faisceaux ; mais je vons dis que si vous coupez la corde, et que vous preniez les joncs un à un, un enfant de huit ans parviendra à les rompre, de sorte qu'il n'en restera pas un seul. C'est ce qui adviendrait de ces trois rois ; car s'il naissait entr'eux division et discorde, ce qu'à Dieu ne plaise ! vous pouvez croire qu'ils ont des voisins qui les perdraient l'un après l'autre. Il est donc nécessaire qu'ils se tiennent en garde contre ce danger ; car tant qu'ils seront tous d'une même intention et d'une même volonté ils n'auront à redouter nulle autre puissance. Et, comme je vous l'ai déjà dit, ils seront au contraire supérieurs à leurs ennemis.

CHAPITRE CCXCIII.

Comment le seigneur roi N'Anfos d'Arragon vint avec tous ses frères et Riches-Hommes à la ville de Mont-Blanc, et tint conseil pour savoir en quelle partie de ses possessions il irait; comment il se rendit à Barcelonne, où il jura de conserver et respecter les usages et libertés de tout Catalan, et comment les Catalans lui prêtèrent serment en qualité de chef et seigneur.

Je vous reparlerai à présent du seigneur roi N'Anfos, par la grâce de Dieu, roi d'Arragon, de Valence, de Sardaigne et de Corse, et comte de Barcelonne.

Après que ledit seigneur roi son père, à qui Dieu veuille donner sa sainte gloire! fut inhumé avec toute la solennité qui lui était due, ledit seigneur roi N'Anfos, avec tous ses frères, les prélats, les Riches-Hommes, les chevaliers et les notables, se rendit à la ville de Mont-Blanc, et là il tint conseil pour savoir où il irait: s'il se rendrait en Arragon, au royaume de Valence, ou s'il s'en retournerait à Barcelonne; car il voulait s'acquitter de son devoir envers chacune de ces provinces, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs; et là il fut finalement décidé que pour recevoir l'hommage des prélats, des Riches-Hommes, des chevaliers, des citoyens et hommes des villes, et de tout ce qui était sous sa dépendance en Catalogne, il se rendrait à Barcelonne, et que là il aurait parlement

et entretien avec tous les Catalans. Ainsi le roi s'en alla à la bonne heure à Barcelonne, accompagné de tous les prélats, Riches-Hommes, chevaliers, citoyens et hommes des villes. Il fit dire à ceux qui étaient sous sa dépendance, et qui ne se trouvaient pas là, de se rendre à Barcelonne; et pendant ce temps, il alla visiter plusieurs places; si bien qu'à la bienheureuse fête de la Noël, il se trouva à Barcelonne, où ladite fête se passa sans grande joie ni contentement, vu la mort du seigneur roi son père. Après la fête, il fit à Barcelonne tout ce qu'il avait à y faire, et il jura complètement et de bonne grâce de maintenir les usages, libertés et franchises de tous les Catalans. Et ils lui prêtèrent serment de fidélité comme à leur seigneur, et à l'héritier du très haut seigneur roi En Jacques, son père, à qui Dieu fasse part de sa sainte gloire!

CHAPITRE CCXCIV.

Comment le seigneur roi N'Anfos d'Arragon ordonna que les prélats, Riches-Hommes et chevaliers de son royaume fussent à Sarragosse, parce qu'il voulait se faire chevalier, et prendre la sainte couronne du royaume.

Ceci terminé, il pensa que, de même que les saints apôtres et disciples de Notre-Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ étaient demeurés inconsolables ainsi ses sujets étaient plongés dans la tristesse cause de la mort du seigneur roi son père; et que

comme Jésus-Christ, il devait, le jour de Pâques premier venant, dimanche trois d'avril de l'an mil trois cent vingt-huit, réconforter et lui-même, et ses frères, et ses sujets. Il ordonna donc que le jour avant Pâques, les prélats, Riches-Hommes, chevaliers, ambassadeurs, notables et citoyens de son royaume, se trouvassent à la cité de Sarragosse; et il annonça que ce saint jour il se ferait chevalier, et prendrait la sainte couronne; ce qui eut lieu avec la plus grande solennité et la plus grande pompe qu'aucun roi ait jamais déployée soit en Espagne, soit ailleurs, que je sache. Et l'on en fit les détails qui furent adressés aux prélats, aux Riches-Hommes, aux chevaliers et aux hommes des villes par tout le royaume.

CHAPITRE CCXCV.

Comment le roi N'Anfos partit de Barcelonne, vint en la cité de Lléyda, et visita une grand partie de ces contrées; comment les rois de Trémesen et de Grenade lui offrirent des présents et riches joyaux; et comment toute la noblesse se disposa pour se rendre au couronnement à Sarragosse.

Après tout cela, il partit de Barcelonne et s'en alla dans la cité de Lleyda. Il visita une grande partie de ces contrées, et chacun se disposa à se rendre à ladite et heureuse fête de son couronnement. Il faut vous dire que ce ne furent pas seulement les barons de ses royaumes qui se proposèrent d'y venir; mais il s'y rendit de la Sardaigne le fils du juge d'Arborée, l'archevêque d'Arborée et deux ne-

veux dudit juge ; il y vint aussi l'honorable En Boxa-d'or, amiral dudit seigneur roi d'Arragon et gouverneur de Sardaigne, avec trois galères armées, et aussi bien d'autres hommes considérables. Il s'y rendit aussi des envoyés du roi de Trémésen avec de riches présents et joyaux; et des envoyés du roi de Grenade; on y vit aussi de très honorables hommes de Castille ; et il en serait venu bien davantage, si ce n'eût été la guerre qui existait entre le roi de Castille et le noble don Juan Manuel, fils de l'infant En Manuel de Castille. Il y vint aussi de très honorables personnages de Navarre, Gascogne, Provence et autres pays. Enfin la réunion fut si grande à Sarragosse, ledit jour de la sainte fête de Pâques, qu'on estima qu'il y avait plus de trente mille chevaucheurs. Ainsi le seigneur roi N'Anfos fut à Sarragosse la semaine des Rameaux; et il y vint le seigneur archevêque de Tolède, son frère ; vint ensuite le seigneur infant En Pierre, son frère, comte de Ribagorça et d'Ampuries, avec plus de huit cents hommes à cheval ; et le seigneur infant En Ramon Béranger, son frère, comte de Prades, avec cinq cents hommes à cheval. Il y vint ensuite le noble don Jacques de Xirica, avec cinq cents hommes à cheval, et son frère, don Pédro de Xirica, avec deux cents hommes à cheval ; et le noble En R. Folch, vicomte de Cardona, avec beaucoup de cavalerie ; et le noble A. Roger, comte de Pallars, avec une nombreuse troupe à pied et à cheval ; et le noble En Llop de Luna, avec

beaucoup de cavalerie; et Dalmau, vicomte de Castellnou, suivi aussi d'une bonne compagnie de cavaliers et autres bonnes troupes; et le noble En Not de Moncada, avec une bonne suite de bons cavaliers; et le noble En G. d'Anglesola, avec une nombreuse suite; et le noble En Béranger d'Anglesola; et En R. de Cardona; et le noble En G. de Servello; et les nobles En Ximen Corneyll, En Pierre Corneyll, En R. Corneyll; les nobles En Pedro de Luna, En Jean Ximénès d'Arocha, En Philippe de Castre, En Amoros de Ribelles, En G. d'Arill, le vicomte de Villamur, En Pons de Caramany, En Gilabert de Cruylles, En Alphonse-Ferdinand d'Ixer, En Ferdinand de Vergar, En Bertrand de Castellot, En P. d'Almenara, En Gomb. de Trameset, En Artalet de Fosses, En Ximen Perez d'Arenos, En Sandorta d'Arenos, En Ferrand d'Abellya, En Jofroi, vicomte de Rocaberti, En Béranger de Cabrera, vicomte de Monsoriu. Et tous vinrent avec une brillante escorte de gens de pied et de cheval. Un messager apporta la nouvelle que la comtesse d'Ampuries, tante dudit noble En Béranger de Cabrera, était morte, et que sa maison ne pouvait se rendre à la cérémonie; mais il s'y rendit un grand nombre de ses compagnies. Il y vint aussi le noble En Pierre d'Aregaill et beaucoup d'autres nobles d'Arragon, de Catalogne, du royaume de Valence, du royaume de Murcie et des autres provinces, tous avec une nombreuse cavalerie, qu'il serait trop

long de dénombrer et de décrire. Il vint aussi, avec beaucoup de cavalerie, le maître de Calatrava, le maître de l'ordre de Montesa, le commandeur de Montalban, le noble frère Sanche d'Arragon, le châtelain d'Amposta de l'ordre de chevalerie de l'hopital Saint-Jean. Là aussi se trouva le susdit archevêque de Tolède, le seigneur archevêque de Sarragosse, le susdit archevêque d'Arborée, le seigneur évêque de Valence, l'évêque de Lleyda, l'évêque d'Osca, l'évêque de Tarasona, et beaucoup d'autres évêques, abbés et prieurs. Et nous nous y rendîmes également, six personnes, députés par la cité de Valence, accompagnés d'une troupe nombreuse. Nous donnions chaque jour l'avoine à nos propres montures, qui étaient au nombre de cinquante-deux; nous avions bien cent douze personnes. Nous emmenâmes des trompettes, des joueurs de timballes, et des joueurs de flûte de toute espèce, vêtus d'habits royaux, avec des bannières royales, et tous bien montés. Et nous six nous amenions avec nous nos fils et nos neveux en costume de tournois; et nous tînmes table ouverte, depuis notre départ de Valence jusqu'à notre retour, pour tous ceux qui voulaient manger avec nous. Nous donnâmes à chacun des jongleurs de la cour des habits de drap d'or et autres. Nous y apportâmes cent cinquante brandons de Valence, chacun de douze livres, et nous les fîmes tous colorer en vert avec l'écu royal.

Il y eut aussi six prud'hommes pour la cité de Barcelonne, bien vêtus, bien arrangés, et avec de très beaux brandons. Il y en eut aussi quatre de la cité de Tortose, et également des autres cités et villes remarquables de toutes les provinces dudit seigneur roi. Et chacun s'efforçait d'y paraître honorablement. Que vous en dirai-je? Jamais, en Espagne, il n'y eut si belle fête; et nulle part une réunion aussi brillante que celle-là.

CHAPITRE CCXCVI.

Des nobles que le seigneur roi N'Anfos arma chevaliers nouveaux à son couronnement, et de ceux que firent l'infant En P. et l'infant En R. Béren-ger, et de beaucoup d'autres chevaliers nouveaux qui furent alors créés.

Je vous ai déjà parlé d'une partie des prélats, et Riches-Hommes, et autres personnes de distinction qui se réunirent à cette fête. Il est bien juste que je vous nomme les nobles que ledit seigneur roi fit chevaliers nouveaux dans ce bienheureux jour, et ceux que le seigneur infant En Pierre, et le seigneur infant En Béranger, firent aussi chevaliers. Le noble En Folch, et chacun de ces nobles firent aussi beaucoup de chevaliers nouveaux, ce qui fut réglé comme vous allez le voir.

Premièrement le roi fit chevalier, ce jour là, le noble don Jacques De Xirica, et ledit noble fit vingt

chevaliers. Ensuite le seigneur roi fit chevalier le noble fils du juge d'Arborée, et il fut décidé que quand il serait en Sardaigne, il ferait vingt chevaliers nouveaux, dix Catalans et dix Arragonnais, lesquels il doit armer en Sardaigne, ne pouvant le faire en cette cour, attendu qu'il n'aurait pas le temps de les préparer; mais autant vaut, puisqu'après les avoir reçus en sa maison, il les fera et armera chevaliers en Sardaigne. Après cela, le seigneur roi fit chevalier le noble En Ramon Folch, vicomte de Cardona; et ledit noble fit trois nobles chevaliers, savoir : Ramon de Cardona, son frère, le noble En Amoros de Ribelles, et le noble Pierre de Regal; chacun de ces nobles fit dix chevaliers. Ensuite ledit seigneur roi fit chevalier le noble En Llop de Luna; et ledit noble fit aussitôt vingt chevaliers. Le roi fit chevalier le noble A. Roger, comte de Pallars, et ledit noble fit aussitôt vingt chevaliers. Le seigneur roi fit chevalier le noble Alphonse-Ferdinand, seigneur d'Ixer, et ledit noble en fit quinze. Le seigneur roi fit chevalier le noble En G. d'Anglesola, et ledit noble en fit dix. Le seigneur roi fit chevalier le noble En Pierre de Corneyll, qui en fit dix; et puis Guillaume de Cervello, qui en fit dix; ensuite le noble En Not de Moncada, qui en fit dix.

Quand le seigneur roi eut fait chevaliers ces Riches-Hommes, le seigneur infant En Pierre fit chevalier le noble En Dalmau, vicomte de Castellnou, qui fit dix chevaliers, et le noble En G. d'Aril, qui en fit dix; et le noble vicomte de Villamur, qui en fit

dix; et le noble Gilabert de Cruylles, qui en fit six. Après quoi l'infant En Ramon Béranger se leva, et fit nouveaux chevaliers trois Riches-Hommes, et ceux-ci en firent, qui dix, qui huit. Et les nobles que l'infant En Ramon Béranger fit chevaliers, furent les premiers qu'il ait faits. Que vous dirai-je? Lorsque ces seigneurs et Riches-Hommes eurent fait ces nouveaux chevaliers, d'autres Riches-Hommes de Catalogne et d'Arragon firent beaucoup d'autres chevaliers. Je puis vous dire que j'y comptai deux cent cinquante-six nouveaux chevaliers, sans compter les nobles. Et bien certainement, il y en eut beaucoup plus qu'un homme n'en pourrait compter, tant la presse était grande. Et tous ces nouveaux chevaliers furent habillés de drap d'or et de velours vert; lesquels vêtements ils donnèrent aux jongleurs; et puis ils se revêtirent d'habits d'étoffe rouge, et tous eurent des manteaux garnis de velours vert ou d'hermine, des cottes d'armes et jupons en étoffes rouges et de longues robes.

Il ne faut point parler des chevaux et des harnois et des freins, car on n'en vit jamais de plus beaux.

Voici l'ordre qui fut suivi : Chaque Riche-Homme sortant de l'église montait à cheval avec tous ses nouveaux chevaliers. Ils se rendaient ainsi à l'Aljaferie, qui est un palais du seigneur roi; et nul ne marchait avec eux, si ce n'est le Riche-Homme qui se mettait à la tête des nouveaux chevaliers qu'il avait fait. Tous montaient de beaux chevaux; et celui qui était jaloux de voir de beaux et

bons chevaux et richement harnachés, pouvait bien là se satisfaire. Des fils de chevaliers les précédaient à cheval, portant chacun l'épée de son seigneur, de son frère ou de son parent, nouveau chevalier. Derrière les nouveaux chevaliers, venaient à cheval d'autres fils de chevaliers leur portant leurs armes; et nul autre n'osait se mêler à leur marche, et chaque troupe marchait au son des trompettes, des timbales, flûtes, cimbales et beaucoup d'autres instruments. En vérité, vous eussiez dit qu'il y avait plus de trois cents paires de trompettes. Il y avait d'autres jongleurs, soit cavaliers sauvages, soit autres, au nombre de plus de mille; et l'on poussait de tels cris, et l'on faisait un tel bruit que la terre et le ciel semblaient se confondre. Dans cet ordre ils se rendirent tous, pleins de joye, de l'église Saint-Sauveur à l'Aljaferie. Outre cela il y avait plus de trois cents lanciers, cent chevaliers, ou fils de chevaliers, ou des notables citoyens, qui tiraient au but; et d'un autre côté, plus de cent hommes à cheval, du royaume de Valence et de Murcie, qui joutaient à cheval. Auprès de l'Aljaferie était un champ clos où l'on pouvait voir tuer les taureaux. Chaque paroisse amenait au son des trompettes et avec des signes de joie, son taureau richement orné. Elles avaient chacune leurs piqueurs, qui tuaient leurs taureaux. On voyait aussi dans les rues, des danses de femmes et de filles, et beaucoup d'autres bonnes gens. Que vous dirai-je? L'allégresse était si grande,

que chacun était avide de regarder çà et là ; et que nul ne portait atteinte à la joie d'autrui.

Cette fête dura depuis la veille de Pâques, jusqu'au vendredi après Pâques, par le plus beau temps du monde, et avec la meilleure concorde qui fût jamais entre les hommes ; et on ne peut dire qu'il y eût la moindre mauvaise parole dite de l'un à l'autre, du plus haut au plus bas, depuis le jour que nous fûmes réunis à Sarragosse jusqu'au jour que nous en partîmes. On s'y réunit avec concorde, on y séjourna avec concorde et on se sépara avec concorde et amitié. Tout le monde fut bien logé, tant les prud'hommes avaient bien ordonné la chose ! et chacun mangea avec le seigneur roi la veille de Pâques, et le jour de Pâques et le lundi ; et ensuite autant qu'il plut à chacun ; car tant que la cour plénière dura, nulle porte ne fut fermée, mais le seigneur infant En Pierre, et le seigneur infant En Ramon Béranger, quand ces trois jours furent passés, firent chacun une grande invitation, et le mardi, le seigneur infant En Pierre invita ledit seigneur roi, et tous les Riches-Hommes, prélats, chevaliers et notables citoyens, et tous ceux qui voulurent y aller manger. Ce jour là, le seigneur infant En Pierre tint une cour brillante, et fit des présents nombreux aux Riches-Hommes, chevaliers, notables, et à toutes autres personnes ; et le mercredi suivant, le seigneur archevêque de Tolède en fit autant à la maison de l'ordre des frères mineurs de Sarragosse, où il était logé ; et

le jeudi, le seigneur infant En Ramon Béranger en fit autant. Que vous dirai-je? La cour fut ainsi entièrement dans la joie jusqu'au jeudi soir, avec un très beau temps; et le vendredi au matin, il vint par la grâce de Dieu, une bonne pluie qui couvrit l'Arragon, la Catalogne, le royaume de Valence et de Murcie et dura jusqu'à la fin du jour du dimanche suivant. Ainsi la terre, qui en avait grand besoin, fut satisfaite, par la grâce de Dieu, de bon seigneur et de bonne paix, car le seigneur avait le bonheur d'être alors en paix avec toutes les nations du monde, ce qu'on ne peut dire de nul autre roi; car celui-ci est en bonne paix avec tous ses sujets, et son pays fut satisfait par une pluie salutaire. Veuille le seigneur lui accorder une vie longue et heureuse, et le conserver à ses sujets, comme le seigneur le plus gracieux, le plus sage, et le meilleur chevalier qui soit au monde, et l'un des plus catholiques et des meilleurs chrétiens.

Là furent aussi ses deux heureux fils, savoir le seigneur infant En Pierre, l'aîné, qui est juré roi d'Arragon après le seigneur roi son père, et ensuite le seigneur infant En Jacques, qui est comte d'Urgel. Et chacun de ces heureux infants ceignit l'épée à un grand nombre de Riches-Hommes qu'ils firent chevaliers. Ils leurs firent bien des présents, leur accordèrent beaucoup de grâces; et ainsi toute la cour fut bénie de Dieu, de madame sainte Marie, et de tous les bienheureux saints et saintes; *Amen*.

CHAPITRE CCXCVII.

Comment le seigneur roi N'Anfos s'arma lui-même chevalier à Sarragosse, et de quelle manière et avec quelle solennité il reçut la sainte couronne du royaume.

A PRÉSENT que je vous ai dit comment la cour prit ses déduits avec la grâce de Dieu, je veux vous raconter comment le seigneur roi prit l'ordre de chevalerie de lui-même et reçut la sainte couronne, de quelle manière il vint faire la veillée des armes à l'église de Saint-Sauveur à Sarragosse, et de quelle manière eut lieu la solennité de la bienheureuse chevalerie qu'il se donna à lui-même, ainsi que la sainte couronne; comment il sortit de l'église, et comment il retourna à son palais d'Aljaferie.

Je veux que chacun de vous sache que de l'église de Saint-Sauveur, qui est celle de Sarragosse, jusqu'à l'Aljaferie il y deux grands milles. Or, je veux vous raconter, et je veux que tous ceux qui liront ce livre sachent, de quelle manière le seigneur roi se fit lui-même chevalier, de quelle manière il se mit la couronne sur la tête avec une grande solemnité de bénédictions, de messes et de prières, et de quelle manière on le conduisit jusqu'à ce qu'il fût de retour en son palais; car ces choses son bonnes à savoir de chacun, de quelque condition qu'il soit.

La vérité est que ledit seigneur roi, le soir du

vendredi saint, fit savoir à chacun, que le samedi matin, veille de Pâques, quand on aurait chanté l'*alleluia*, tout le monde devait quitter le deuil que l'on portait pour le roi son père, se raser et se disposer à faire fête. Il invita tout le monde, ainsi que je vous l'ai déjà dit, pendant trois jours. Et le samedi matin, lorsque l'on eût chanté l'*alleluia*, les cloches sonnèrent, et chacun, ainsi que le roi l'avait ordonné, fut prêt à commencer la fête. Nous, qui étions par la cité de Valence, avec nos lanciers en avant, et les trompettes, tambours, timballes, flutes et autres instruments, nous marchions en bon ordre, deux à deux, richement vêtus, et nos chevaux bien harnachés, et nos écuyers bien parés. Nous partîmes de notre hôtel, qui était dans la cité, près de l'église de Saint-Sauveur. Nous commençâmes ainsi notre fête, allant par le milieu de la cité, jusqu'au palais de l'Aljaferie; et quand nous eûmes commencé, tout le monde commença; de sorte, que l'on entendit tout à coup un grand bruit de trompettes et de toute sorte d'instruments; et l'on continua ces cavalcades et la fête jusqu'à l'heure du repas. Et lorsque nous eûmes mangé à l'Aljaferie, nous retournâmes chez nous avec la même pompe. Et à l'heure des vêpres chacun eut soin de placer les brandons aux lieux où ils devaient être; et de l'Aljaferie à Saint-Sauveur, vous n'auriez pu dire où il y avait le plus de brandons. Les brandons ne bougeaient point du lieu où ils étaient placés, car

on avait désigné les lieux où ils devaient demeurer.

Et quand on fut hors du signe sonnant, le seigneur roi sortit de l'Aljaferie, pour se rendre à Saint-Sauveur, dans l'ordre suivant : premièrement, venaient à cheval tous les fils de chevalier, portant les épées des chevaliers nobles ; ensuite venaient les épées des nobles qui devaient être nouveaux chevaliers ; et, après les épées desdits nobles, venait l'épée du seigneur roi, que portait le noble En R. Corneyll ; et après l'épée du seigneur roi, venaient deux charettes du seigneur roi, lesquelles portaient deux cierges, ayant chacun plus de dix quintaux de cire, et qui cheminaient allumés. Toutes fois ils n'étaient pas fort nécessaire, puisque les autres lumières étaient si multipliées qu'on y voyait comme en plein jour.

Après les deux cierges, venait le seigneur roi monté sur son cheval, qui était couvert du plus beau harnois qui fut jamais fait de main de maître ; et l'épée qu'on portait devant lui, ainsi que je vous l'ai déjà dit, était la plus riche et la plus ornée qui fut jamais au pouvoir d'un empereur ou d'un roi.

Après ledit seigneur roi, venaient ses armes, que portait un noble ; et deux autres nobles étaient autour des armes ; ainsi les armes et celui qui les portait, marchaient entre deux nobles ; et le noble En Ramon Corneyll, qui portait l'épée, marchait au milieu de deux nobles.

Après les armes du seigneur roi, venaient tous les nobles que le seigneur roi devait faire chevaliers. Et

après eux, venaient les nobles que le seigneur infant En Pierre devait faire chevaliers; ensuite les nobles que En Ramon Béranger devait faire chevaliers; et puis les nobles que En Ramon Folch devait faire chevaliers; et après ces Riches-Hommes, venaient les autres qui devaient être faits chevaliers nouveaux, tous rangés deux à deux.

Après que tous ceux-ci eurent défilé, vinrent toutes les armes, deux à deux; des chevaliers portaient toutes les armes et les épées des nobles; des fils de chevaliers portaient celles des autres chevaliers, et tous marchaient ainsi rangés en calvacade, et couverts de riches draps d'or, avec de belles armes. Et, comme je vous ai déjà dit, ils allaient deux à deux à la suite dudit seigneur roi. Nul autre n'osait chevaucher à l'entour, excepté le seigneur infant En Pierre et le seigneur infant En Ramon Béranger, qui empêchaient que nul ne quittât la place qui lui était assignée. Ainsi, par la grâce de Dieu, et au bruit des tambours, des cimballes, des trompettes, des timballes et autres instruments, et des cavaliers sauvages qui criaient tous! Arragon! et des gens des grands seigneurs, on vint à l'église de Saint-Sauveur. Il fut plus de minuit quand le roi et sa suite furent arrivés à l'église. Là, ils veillèrent tous ensemble et récitèrent les uns et les autres des oraisons, se réjouissant et chantant les louanges de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils passèrent ainsi cette heureuse nuit; ils entendirent les ma-

tines bien dévotement. Là, furent tous les archevêques, évêques, abbés et prieurs, qui dirent toutes les prières avec grande dévotion ; et quand le jour fut venu, l'archevêque de Sarragosse se revêtit de ses habits de messe, et le roi, de sa propre main, plaça la couronne sur le maître-autel, ainsi que son épée ; il se revêtit ensuite d'un surplis, comme s'il allait dire la messe, et mit par-dessus le surplis le manteau royal le plus riche dont jamais empereur ou roi ait été revêtu ; et à chaque vêtement qu'il prenait, l'archevêque lui faisait sa prière, qui était ordonnée dans les livres canoniques. Ensuite il mit l'étole à son col et sur les épaules, ainsi qu'on doit le faire. Cette étole était si riche, si chargée de perles et de pierres précieuses, qu'il serait difficile de dire ce qu'elle valait, et la chasuble était tout aussi riche et brillante. Après quoi, ledit archevêque de Sarragosse dit la messe avec grande solennité; et quand la messe fut commencée et l'épître dite, ledit seigneur se fit chaussser les éperons; l'éperon droit, par son frère le seigneur infant En Pierre, le gauche, par le seigneur infant En Ramon Béranger. Cela étant fait, le seigneur roi s'approcha de l'autel, et prenant l'épée, il se prosterna et entra en oraison devant l'autel ; et ledit seigneur archevêque lui dit debout une très belle oraison. Quand elles furent finies, et que ledit seigneur roi eût fait sa prière, il baisa la garde de l'épée et se ceignit lui-même ladite épée ; et quand il l'eut ceinte, il la sortit de son fourreau

et l'agita trois fois. A la première fois qu'il l'agita, il défia tous les ennemis de la sainte foi catholique; à la seconde, il promit de secourir tous les orphelins, les pupilles et les veuves; et à la troisième, il promit de rendre justice pendant toute sa vie, aux grands comme aux petits, aux étrangers comme à ses sujets.

Il remit ensuite l'épée dans le fourreau, et l'évangile étant chanté, il offrit sa personne et son épée à Dieu, le priant de le tenir en sa garde et de lui accorder la victoire contre tous ses ennemis. Ledit seigneur archevêque l'oignit du saint chrême sur l'épaule et au bras droit, et il entendit ainsi la messe. Et quand la messe fut dite, le seigneur roi se déceignit l'épée lui-même et la remit sur l'autel auprès de la couronne.

Après avoir dit cette messe, l'archevêque de Sarragosse revêtit le seigneur infant Jean, archevêque de Tolède, frère dudit seigneur roi; et quand il fut revêtu et eut commencé la messe, ledit seigneur roi prit lui-même la couronne de dessus l'autel et la plaça sur sa tête. Cela étant fait, le seigneur archevêque de Tolède, le seigneur infant En Pierre, et le seigneur infant En Ramon Béranger la lui affermirent. Et au moment où le seigneur posa la couronne sur sa tête, ledit archevêque, les évêques, abbés, prieurs et les infants avec eux s'écrièrent à haute voix : *Te Deum laudamus;* et à mesure qu'ils entonnèrent ce chant, le seigneur roi prit le sceptre d'or en la

main droite, le plaça dans sa main gauche; il prit ensuite la pomme dans la main droite, et à chaque chose qu'il recevait, ledit seigneur archevêque disait une longue oraison.

Après tout cela, et l'évangile étant chanté, le seigneur roi, une seconde fois, et avec beaucoup de respect, offrit à Dieu et sa personne et sa couronne. Il s'agenouilla fort humblement devant l'autel, et ledit seigneur archevêque termina la messe; et quand elle fut terminée, ledit seigneur roi reçut de respectueuses félicitations; et par la grâce de Dieu et de sa chevalerie, et de la sainte seigneurie royale, il fut oint et sacré pour roi et seigneur des royaumes d'Arragon, de Sardaigne, de Valence, de Corse, et comte de Barcelone. Il alla devant l'autel de Saint-Sauveur se placer sur le siége royal; il déposa le sceptre et la pomme sur l'autel, fit venir chacun des nobles que je vous ai déjà nommés, et les fit tous chevaliers dans le même ordre que j'ai déjà désigné. Et à mesure qu'un Riche-Homme était fait chevalier, il se rendait dans la chapelle qui lui était destinée, et là il faisait de nouveaux chevaliers. Et le seigneur infant En Pierre alla aussi dans la chapelle qui lui était assignée; il fit chevaliers les quatre Riches-Hommes; et le seigneur infant En Ramon Béranger en fit autant; et le noble En Ramon Folch de même; et chacun des Riches-Hommes qu'ils faisaient chevaliers allait à la chapelle qui lui était assignée et faisait les chevaliers qu'il devait faire : et à mesure

que chaque Riche-Homme avait fait ses chevaliers, il se rendait avec eux à l'Aljaferie, comme je vous ai déjà dit. Quand tout cela fut fait, le seigneur roi prit la pomme dans la main droite et le sceptre dans la main gauche, et avec la couronne sur la tête, et dans les mains la pomme et le sceptre, il sortit de l'église et monta sur son cheval. Devant lui, on portait son épée, et derrière lui ses armes, dans le même ordre que vous avez vu qu'on l'avait fait pendant la nuit, quand on était allé veiller à l'église. Et si vous voulez savoir quelle était la couronne, je vous dis que la couronne était d'or, toute garnie de pierres précieuses, telles que rubis, rubis-balais, saphirs, turquoises, émeraudes, et des perles aussi grosses qu'un œuf de pigeon. Il y avait sur le devant seize escarboucles; et la couronne avait bien de hauteur un pan de Montpellier; elle avait quatorze fleurons, et les marchands lapidaires l'estimaient valoir cinquante mille livres de Barcelone. Le sceptre était d'or et avait bien trois pans de longueur; et au haut du sceptre, il y avait un rubis, le plus beau qu'on ait jamais vu, et qui était aussi gros qu'un œuf de poule. La pomme était d'or et était surmontée d'une fleur en or garnie de pierres précieuses, et au-dessus de la fleur était une croix richement ornée de pierres précieuses. Et le cheval était le mieux harnaché qui fut jamais.

Il monta à cheval avec la dalmatique, l'étole, le surplis, et ladite couronne sur la tête, la pomme

dans la main droite et le sceptre dans la gauche. Au frein du cheval étaient deux paires de rênes : les unes tenaient au frein attaché au cou du cheval, et le seigneur infant En Pierre tenait celles du côté droit; et le seigneur infant En Ramon Béranger, et grand nombre de nobles de Catalogne et d'Arragon étaient au côté gauche. Les autres rênes étaient de soie blanche et avaient cinquante pans de longueur chacune ; c'étaient des Riches-Hommes, des chevaliers, des notables citoyens allant à pied, qui les tenaient. Après ceux-ci venaient nous autres six, députés de Valence, et six de Barcelone, et six de Sarragosse, et quatre de Tortose, ainsi que des autres cités ; de sorte que toutes les rênes étaient tenues par de semblables personnes qui l'adextraient à pied; et nul autre n'était à cheval à l'entour, excepté celui qui portait l'épée devant tous les adextreurs; et après lui venait celui qui portait les armes; et chacun d'eux était accompagné de deux nobles, ainsi que vous l'avez déjà vu.

Derrière les armes du seigneur roi venaient les Riches-Hommes, sur des chevaux élégamment harnachés, lesquels Riches-Hommes le roi avait fait nouveaux chevaliers.

Au milieu des démonstrations de la joie la plus vive, sa royale majesté ointe, sacrée et bénie de Dieu en toutes choses, vint à l'Aljaferie, ainsi que vous l'avez vu ci-devant; et certes la neuvième heure fut passée avant qu'il y fût rendu. Et tou-

jours sur son cheval, il entra dans le palais royal; il descendit avec la couronne sur la tête, la pomme dans la main droite, le sceptre dans la main gauche, et monta ainsi à sa chambre. Après un assez long intervalle, il sortit de la chambre ayant sur la tête une couronne plus petite, l'autre étant trop pesante: toutefois elle n'était pas tellement petite qu'elle n'eut plus d'un demi pan de hauteur, et elle était si riche et si belle, qu'on l'estimait vingt-cinq mille livres.

Je veux que vous sachiez que le seigneur roi étant sur son cheval, et sortant de Saint-Sauveur, on estimait qu'il portait sur lui ou le harnais du cheval la valeur de cent cinquante mille livres de Barcelone. Et comme je vous l'ai dit, le seigneur roi, avec une couronne plus petite sur la tête, et la pomme et le sceptre, vint s'asseoir pour manger. On lui avait préparé au côté droit de la table un siége d'or sur lequel il plaça la pomme, et à gauche un autre siége d'or où il plaça le sceptre tout droit. Et à sa table, qui avait dix-huit pans de long, s'assirent, loin de lui, à droite, son frère le seigneur infant et monseigneur En Jean son frère, archevêque de Tolède. Et de l'autre côté, plus loin du siége, le seigneur archevêque de Sarragosse, et l'archevêque d'Arborée après l'archevêque de Sarragosse. A une autre table s'assirent les évêques; à une autre les abbés et prieurs, et puis de l'autre côté, à droite, s'assirent tous les Riches-Hommes qui avaient été faits

chevaliers ce jour-là. Après, s'assirent tous les chevaliers qui avaient été faits nouveaux chevaliers. Et le seigneur roi était assis au milieu, et si élevé que tout le monde pouvait le voir.

Ensuite, nous notables, nous fûmes tous rangés avec ordre, de sorte que nous étions réunis tous ceux du même lieu; et l'on assigna aux nobles, aux chevaliers, aux fils de chevaliers, des serviteurs pour les servir, ainsi qu'il appartenait à chacun, selon son rang et la solennité de la fête; et tous furent bien traités et servis; et ce fut si merveilleux, parmi une aussi grande quantité de monde, que nul ne pourrait le croire s'il ne l'avait vu.

Et vous ayant dit comment en général tous furent servis, je vais vous dire spécialement comment fut servi le seigneur roi. Il est certain que le seigneur infant En Pierre voulut être majordome ce bienheureux jour de Pâques, et c'est lui qui prescrivit l'ordre que je vous ai fait connaître. Et le seigneur infant En R. Béranger donna l'eau pour les mains dudit seigneur roi. Il fut prescrit au seigneur infant En R. Béranger de présenter la coupe au seigneur roi; ensuite, douze nobles, qui servaient avec lui à la table du seigneur roi, et le seigneur infant En Pierre, avec deux nobles, se tenant tous les trois main à main, et lui au milieu d'eux, vint premièrement en chantant un air de danse qu'il avait composé, et tous ceux qui apportaient les mets lui répondaient; et quand il fut à la table du roi, il

prit la coupe et la posa devant le seigneur roi en saluant; il fit également les fonctions d'écuyer tranchant. Et quand il eut servi le premier mets au roi, et eut terminé l'air de danse, il posa son manteau et sa cotte de drap d'or à bordure d'hermine, et ornée de beaucoup de perles, et les donna à un jongleur, et aussitôt on lui prépara d'autres riches vêtemens qu'il mit sur lui; et il fit la même cérémonie à tous les mets qu'on présenta. De sorte qu'à chaque mets qu'il offrait, il chantait un air de danse qu'il avait lui-même inventé, et il donnait les vêtements qu'il portait, et qui étaient tous fort beaux. On apporta bien dix sortes de viandes, et chaque fois qu'il avait placé quelque mets devant le seigneur roi, et fait son salut, les nobles, les chevaliers et autres serviteurs posaient sur les tables autant de viandes, et nul ne pourra rien diminuer de ce que je dis.

CHAPITRE CCXCVIII.

Comment, après que le seigneur roi N'Anfos eut reçu la couronne du royaume, on lui prépara un riche siége, où il s'assit avec ses Riches-Hommes et chevaliers, et comment En Romaset et En Comi, jongleurs, chantèrent devant lui.

Et quand le seigneur roi et tous les autres eurent pris leur repas dans le palais royal, il fut fait un siége très riche et brillant, où se placèrent le roi et les archevêques, comme ils avaient été assis à table; et le seigneur roi, la couronne sur la tête,

ainsi qu'il avait été à table, la pomme à la main droite, et le sceptre à la main gauche, se leva de table et vint s'asseoir sur ledit siége, dans ledit palais; et à ses pieds, tout à l'entour, s'assirent les nobles, les chevaliers et nous notables citoyens. Et lorsque nous fûmes tous assis, En Romaset, jongleur, chanta à haute voix devant le seigneur roi nouveau, un sirvente que le seigneur infant En Pierre avait composé en l'honneur dudit seigneur roi; et le sens dudit sirvente était tel, que le seigneur infant expliquait dans cette pièce, ce que signifiaient la couronne, la pomme et le sceptre; et, d'après ladite signification, ce que le roi devait faire. Et afin que vous le sachiez, je vais vous le dire en somme; si toutefois vous voulez le savoir plus clairement, recourez audit sirvente, et vous le comprendrez bien mieux.

La couronne étant ronde, et le rond n'ayant ni commencement ni fin, elle signifie Notre-Seigneur tout puissant, qui n'a point eu de commencement et n'aura point de fin; et comme Dieu tout puissant lui a placé la couronne sur la tête, et non au milieu du corps, ni aux pieds, mais bien sur la tête, siége de l'intelligence, pour cela il doit se souvenir de Dieu tout-puissant; et agir de telle sorte, qu'au moyen de cette couronne qu'il a reçue, il puisse gagner la couronne de la gloire céleste, dont le royaume est éternel.

Le sceptre signifie la justice qu'il doit exercer envers tous. Et comme la verge est longue et tendue, et bat et châtie, la justice châtie, afin que les

méchants ne fassent pas le mal; et que les bons deviennent encore meilleurs.

La pomme signifie que, comme il tient la pomme en sa main, il tient aussi en main ses royaumes et son pouvoir; et puisque Dieu les lui a confiés, il faut qu'il les protège et les gouverne et les régisse avec vérité, justice et clémence, et qu'il ne souffre point que qui ce soit leur cause du dommage, ni pour soi, ni pour autrui.

Le roi entendit bien ledit sirvente, et en comprit bien le sens, et s'il plaît à Dieu, il fera de manière à ce que chacun soit satisfait. Dieu lui en fasse la grâce!

Et quand ledit En Romaset eut dit ce sirvente, En Comi chanta une chanson nouvelle, qu'avait faite ledit seigneur infant En Pierre; et comme En Comi était l'homme de Catalogne qui chantait le mieux, il la lui avait donnée à chanter. Quand il l'eut chantée, il garda le silence; et En Novellet [1], jongleur, récita sept cents vers rimés, que ledit seigneur infant En Pierre avait composés tout nouvellement sur le régime que devait observer le seigneur roi, surtout en réglant l'ordre de sa cour et de tous les officiers, soit dans sadite cour, soit dans toutes ses provinces; et le roi comprit bien tout cela; car il est le seigneur le plus habile qui soit au monde, et s'il plaît à Dieu, il le mettra à exécution.

---

[1] Chaque jongleur était surnommé suivant ses occupations littéraires.

Quand tout cela fut dit ou chanté, le soir fut arrivé, et ainsi royalement, la couronne sur la tête, la pomme à la main droite, et le sceptre à la main gauche, le seigneur roi monta en sa chambre pour se reposer, ce dont il avait grand besoin, et chacun de nous se retira chez soi; toute la cité était en joie, ainsi que je vous l'ai dit; et on peut bien dire que jamais il ne fut tenu de cour aussi royale, aussi aimable, aussi joyeuse et d'une si grande pompe. Veuille Notre-Seigneur vrai Dieu le laisser régner long-temps à son service, pour le bien et bonheur de son ame et la gloire de tous ses royaumes et de la chrétienté; *Amen!*

Vous pouvez voir comment ledit seigneur roi a voulu imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en cette heureuse fête de Pâques, réconforta, par sa résurection, la vierge madame sainte Marie, ses saints et bienheureux apôtres et évangélistes et ses autres disciples, qui étaient auparavant tristes et affligés, à cause de sa passion; de même aussi les sujets du seigneur roi d'Arragon étaient affligés de la mort du bon seigneur roi En Jacques, son père, et ce saint et bienheureux jour de Pâques, il les a tous réjouis et réconfortés, de telle sorte que nous serons tous contents et satisfaits tout le temps de notre vie. AMEN!

LOUÉ SOIT DIEU!

FIN DES CHRONIQUES D'EN RAMON MUNTANER.

CONSPIRATION

DE

JEAN PROCHYTA.

PRÉFACE.

L'exact et judicieux J. Villani nous a laissé, dans ses Chroniques, un récit court mais animé de la conspiration entreprise en 1282 par J. de Procida, pour soustraire sa patrie à la domination de Charles d'Anjou et des Français. Presque contemporain de ce terrible drame, puisqu'il est mort en 1346, il a dû puiser ses renseignements et dans les attestations de quelques témoins, et dans les récits qui en ont sans doute été écrits à ce moment. Le savant Sicilien Rosario Gregorio, voulant compléter autant que possible sa *Bibliothèque historique de Sicile sous les rois d'Arragon*, et étonné de voir que ni Barthélemi de Neocastro, ni Nicolas Specialis, ni le chroniqueur anonyme publié par Martenne, ne disaient un seul mot de l'entreprise de J. Procida, et de ses négociations avec l'empereur Paléologue, le pape et le roi d'Arragon, parcourut toutes les bibliothèques de Sicile à la recherche d'un monument contemporain, et il parvint enfin à retrouver parmi les manuscrits

de P. Carrera, dans la bibliothèque publique de Palerme, une chronique en ancienne langue sicilienne, uniquement relative à ce grand événement.

La narration de ce chroniqueur anonyme est simple et vive; son dialecte sicilien est élégant et pur, et ses assertions reçoivent une nouvelle autorité de sa connaissance exacte des hommes et des lieux. La comparaison qu'on fera de son récit avec celui de Ramon Muntaner donnera une nouvelle forceau témoignage de l'un et de l'autre; et quelques lettres des papes, rapportées dans la collection de Martenne, et la fidélité avec laquelle Villani semble l'avoir suivi pas à pas, achèvent de prouver toute la valeur de cet antique monument littéraire.

L'abbé Francesco Paolo Filocamo, dans une *Histoire des Vêpres siciliennes*, publiée à Palerme en 1821, a cherché à disculper ses compatriotes du massacre général qu'ils firent alors des Français leurs oppresseurs. Il n'avait besoin, pour motiver la nécessité d'un soulèvement, que de rapporter les fragments suivants de deux lettres de Clément IV. La première est tirée du *Trésor des anecdotes* de Martenne,

« Si ton royaume, écrivait Clément à Charles » d'Anjou, est cruellement spolié par tes minis» tres, c'est à toi seul qu'on doit s'en prendre,

» puisque tu as conféré tous tes emplois à des bri-
» gands et à des assassins qui commettent dans
» tes États des actions dont Dieu ne peut suppor-
» ter la vue... Ces hommes infâmes ne craignent
» pas de se souiller par des viols, des adultères,
» d'injustes exactions et toutes sortes de brigan-
» dages.... Tu cherches à m'attendrir sur ta pau-
» vreté; mais comment puis-je y croire? Eh quoi!
» tu ne peux ou tu ne sais pas vivre avec les re-
» venus d'un royaume, dont l'abondance four-
» nissait à un souverain, tel que Frédéric, déjà
» empereur des Romains, de quoi satisfaire à des
» dépenses plus grandes que les tiennes, et de
» quoi rassasier l'avidité de la Lombardie, de la
» Toscane, des deux Marches et de l'Allemagne
» entière, et qui lui donnait en outre de quoi
» accumuler d'immenses richesses. »

L'autre lettre de Clément IV est tirée de Rainaldi, tom. 2, p. 159, datée de Viterbe, 5 mai, quatrième année de son pontificat.

« Je ne sais, lui dit il, comment et pourquoi je
» t'écris encore comme à un roi, puisque tu ne
» prends aucun soin de ton royaume, qui se trouve
» aujourd'hui sans chef, et ravagé par les Sarra-
» sins ou par de perfides ennemis. Après avoir
» été appauvri par tes brigands de ministres, le
» voilà aujourd'hui dévoré par tes ennemis.... Si

» les défenseurs manquent, les spoliateurs ne
» manquent pas. Si tu perds ce royaume par ta
» faute, ne te flatte pas que l'Église s'expose à de
» nouveaux travaux et à de nouvelles dépenses
» pour te le faire ravoir. Tu pourras alors retour-
» ner dans ton comté héréditaire, et, flatté de
» l'inutile nom de roi, y attendre les événements.
» Peut-être comptes-tu sur ton courage, et es-
» pères-tu que Dieu fera miraculeusement pour
» toi ce que tu devrais faire toi-même; ou peut-
» être te fies-tu à la prudence que tu crois possé-
» der, et dont tu préfères les suggestions aux
» conseils de tout le monde. J'étais déterminé à
» ne plus t'écrire sur ces affaires. Si je te donne
» ces derniers avis, ce n'est que sur les instances
» de notre vénérable frère Raoul, évêque
» d'Albe. »

HISTOIRE

DE LA CONSPIRATION

DE

JEAN PROCHYTA.

En l'an mil deux cent soixante et dix-neuf de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le roi Charles avait commencé une grande guerre avec l'empereur Paléologue de Romanie, et pour cette guerre, ledit roi Charles avait fait faire plusieurs grosses nefs et galères afin de passer à Constantinople avec toutes ses forces; et sur cela il avait invité beaucoup de bonnes gens de France, de Provence et d'Italie, à lui faire compagnie dans ce passage, pour pouvoir vaincre le Paléologue et tout son empire de Romanie. Messire Jean de Prochyta, qui était alors en Sicile, pensa de quelle manière il pourrait troubler l'expédition qu'avait faite le roi Charles contre le Paléologue, et comment on pourrait détruire et faire mourir le roi Charles, faire révolter la Sicile et tuer tous ses gens. Il conçut donc le dessein d'aller en Romanie, vers le Paléologue, pour s'entendre avec lui, afin que les intentions du roi Charles fussent frustrées. Et incontinent Messire Jean partit et alla

à Constantinople vers l'empereur Paléologue. Quand messire Jean fut arrivé à Constantinople, il envoya chercher deux chevaliers du royaume, qui étaient rebelles au roi Charles, et étaient à la cour de l'empereur de Constantinople, et secrètement leur parla et conta comment il était venu à Constantinople. « Puisque je suis chassé de mes » possessions et de Sicile, et que je vais cherchant » aventure, je vous prie chèrement qu'il vous » plaise me mettre dans les bonnes grâces de l'em- » pereur, et que je sois de sa maison. Mettez-moi, » je vous prie, fort en avant et dites lui quel » homme d'importance je suis, combien je suis » grand en honneur et lui suis un homme néces- » saire, et comment mes sages conseils pourront » lui profiter dans ses besoins. »

Les chevaliers entendant ces paroles furent très contents, et dirent que volontiers ils feraient son ambassade. C'est pourquoi les chevaliers se mirent en route, et allèrent vers Paléologue et dirent: « Seigneur, nous vous apportons de bonnes nou- » velles, qui nous viennent du royaume de Sicile, » et du plus habile médecin qui soit au monde: » il est venu pour rester auprès de vous dans vo- » tre cour; c'est un homme fort savant, et vous » aurez en lui un conseiller très expérimenté; » car il connaît fort bien les affaires du roi Char- » les, sa puissance et celle de ses barons. »

Quand l'empereur entendit cette ambassade, il fut très content, et ordonna qu'on l'amenât de-

vant lui, car l'empereur voulait le voir. Aussitôt les chevaliers partirent et amenèrent messire Jean devant l'empereur; et quand messire Jean fut devant lui, il lui fit les révérences qu'il convient de faire à tout empereur; et l'empereur le reçut avec grâce, et le fit son maître conseiller général; et ainsi resta messire Jean trois mois à la cour, et il recevait beaucoup de grands honneurs des Grecs et des Latins.

Messire Jean, étant dans cette situation, dit un jour à Paléologue : « Seigneur, pour Dieu, je vous » prie, ordonnez un lieu secret pour que nous puis- » sions parler librement ensemble, et que nos pa- » roles ne soient entendues de personne. » Et l'empereur lui dit : « Que voulez-vous me dire de si » secret? » Et il répondit : « La plus grande affaire » que vous ayez dans ce monde. » Et incontinent ils montèrent sur une haute tour du palais dans lequel logeaient tous les secrétaires de l'empereur.

En entrant, l'empereur dit : « Messire Jean, je » vous dis, et sachez que nous sommes en lieu » secret. » Messire Jean dit alors : « Qui que ce » soit qui te tienne pour un homme sage et pru- » dent, moi je te tiens pour le plus vil et le plus » fou des hommes, et semblable à une bête qui ne » se remue si elle n'est piquée par l'aiguillon: et je » te dis ceci parce qu'il y a trois mois que je suis à » ta cour, et que j'ai entendu parler de ton état » périlleux, c'est à dire de la mort qui te menace; » et toi tu es si fou et si insensé que tu ne penses pas à

» prendre abri et défense contre les dangers. Le
» roi Charles vient t'enlever la couronne, et te
» tuer, toi et toute ta famille, et il vient avec ce-
» lui-là même auquel appartient de droit la cou-
» ronne, c'est-à-dire l'empereur Baudouin, et il
» vient contre toi avec tous les croisés chrétiens,
» et avec cent galères armées, et avec vingt grosses
» nefs et dix mille cavaliers bien équipés, et avec
» quarante comtes, tous avec leurs troupes, pour
» conquérir tout ton royaume. »

L'empereur entendant ces paroles que lui avait dites messire Jean, commença à pleurer fortement, et dit : « O messire Jean, que voulez-vous? Je
» suis et vis comme un homme désespéré. J'ai
» déjà voulu plusieurs fois m'arranger avec le roi
» Charles, et jamais je n'ai pu trouver d'aucune
» maniére à m'accorder avec lui. Je me suis mis
» au pouvoir de la sainte Eglise de Rome et des
» cardinaux, dans les mains du roi de France, et
» du roi d'Angleterre, et du roi d'Espagne, et du
» roi d'Arragon, et chacun me répond aux let-
» tres que je lui envoie, qu'il craint de mourir,
» seulement d'en parler, en considérant la grande
» puissance du roi Charles; c'est pourquoi je
» n'attends ni conseil ni secours des hommes; j'es-
» père que Dieu m'aidera, puisque je ne trouve
» dans les chrétiens ni aide ni conseil. »

Et messire Jean lui répondit, et dit : « Alors
» celui qui te délivrerait de toutes ces fureurs, et
» de cette mort et tourment, le regarderais-tu

» comme digne de quelque chose. » Et l'empereur lui répondit : « Il mériterait tout ce que je pour-» rais faire ; mais qui serait assez hardi pour » penser à moi par sa bonne et agréable vo-» lonté, et faire la guerre pour moi, contre la » puissance du roi Charles de France. » Et messire Jean dit : « Ce sera moi, si tu veux, qui dé-» truirai le roi Charles, en joignant ton aide avec » mon conseil ; et je verrai ce qu'il te faut et ce » qui est à faire ; c'est pourquoi, qu'il te plaise » m'écouter, moi et quelques autres de ses sujets » rebelles ; et nous nous vengerons bien de notre » injure ; et tu rempliras tes intentions, et ton » ennemi ne pourra plus te nuire ni te soumet-» tre, s'il plaît à Dieu. »

Alors l'empereur lui dit : « De quelle manière » pourrez-vous faire cela. » Et messire Jean lui dit : « Je ne vous le dirai jamais, à moins que vous » ne me promettiez cent mille onces, avec les-» quelles je ferai venir quelqu'un qui prendra la » terre de Sicile au roi Charles, et lui donnera tant » à faire qu'il ne saura jamais de quelle manière » se débarrasser de lui. » L'empereur entendant ces paroles, fut très content, et dit : « Messire Jean, prenez tous mes trésors, et faites tout » ce qu'il vous plaira, et faites que ce soit aussi-» tôt que possible. Et messire Jean répondit, en » disant : Seigneur empereur, jurez-moi de me » donner créance, et signez-moi la lettre de ce » que vous m'avez promis ; je partirai ainsi, et

» chercherai à mettre à fin ce que je vous ai pro-
» mis, le plus tôt possible. » L'empereur fit serment à messire Jean, et ils sortirent de cette chambre et messire Jean dit à l'empereur : « Seigneur,
» je veux partir de chez vous de cette manière,
» c'est-à-dire que vous me fassiez bannir et que
» vous m'appeliez traître devant tout le monde,
» et surtout devant mes amis les Latins, et je leur
» dirai comme quoi je vous ai offensé, et pourquoi
» je m'enfuis à cette occasion; et je veux tenir
» cette voie et agir de cette manière, afin que
» d'autres gens ne connaissent pas notre secret. »
Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre avec grand contentement et satisfaction.

Messire Jean de Prochyta partit cette année même de Constantinople, et alla en Sicile vêtu à la manière d'un frère mineur, et parla avec messire Palméri Abbati, messire Alaimu de Lentini et autres barons de Sicile, disant à ces nobles hommes : « O
» misérables! vendus comme des chiens, mal-
» traités du sort et des hommes, votre courage
» est glacé. Ne vous soulèverez-vous donc jamais,
» mais serez vous toujours esclaves, quand vous
» pouvez être seigneurs en vengeant vos injures
» et votre honte? » Et alors tous ensemble commencèrent à pleurer, en disant : « Oh! messire
» Jean, comment pouvons-nous faire autrement,
» nous qui sommes soumis à des maîtres puissants
» comme jamais il n'y en eut au monde? Il nous
» semble que d'aucune manière nous ne pourrons

» sortir de l'esclavage. » Et messire Jean répondit: « Je puis vous délivrer, moi, aisément, pourvu » que vous vouliez tenir et faire ce que nos amis et » moi vous dirons, et que vous vouliez avoir con- » fiance en ce qui est ordonné. » Et ces seigneurs dessus nommés répondirent : « Nous sommes prêts » à vous suivre jusqu'à la mort. »

Alors messire Jean dit : « Il vous convien- » dra de faire révolter toute la terre de Sicile » au moment ordonné par le Seigneur, et Sa » Sainte Seigneurie vous récompensera. » Et messire Gualteri de Calatagiruni dit : « Com- » ment ce que vous dites peut-il être? Ne pensez- » vous pas que nous avons pour maître le plus » puissant seigneur qui aujourd'hui soit dans la » chrétienté? Ainsi vos paroles et vos conseils me » semblent vains. »

Lorsque messire Jean entendit les paroles de ces nobles hommes, il leur répondit, et leur dit : « Croyez-vous que je me fusse mis à faire une si » grande entreprise, sans avoir d'abord pensé à » ce qu'il convenait de faire, et comment cela » devrait être fait? C'est pourquoi vous n'avez pas » d'autre chose à faire qu'à attendre avec con- » fiance, car dans moins d'un an, vous verrez ce » que je vous dis mis à exécution. » Incontinent les barons furent d'accord, et jurèrent de croire en messire Jean, et firent une lettre chacun avec son cachet, laquelle lettre disait ainsi :

« Au magnifique, illustre et puissant seigneur

» roi d'Arragon et comte de Barcelone avec » tout votre pouvoir et seigneurie, nous nous » recommandons tous à votre grâce. Et d'abord » le comte de Lentini, ainsi que messire Alaimu, » messire Palmeri Abbati, et messire Gualteri » de Calatagiruni, et tous les autres barons de » l'île de Sicile, nous vous saluons avec toute révé- » rence, en vous priant d'avoir pitié de nos per- » sonnes. Comme hommes vendus et assujettis » comme des bêtes, nous nous recommandons à » votre seigneurie, et à madame votre épouse, qui » est notre maîtresse, et à laquelle nous devons » porter allégeance ; nous vous envoyons prier de » daigner nous délivrer, retirer et arracher des » mains de nos ennemis qui sont aussi les vôtres, » de même que Moïse délivra le peuple des mains » de Pharaon, de manière que nous puissions » avoir vos fils pour seigneurs, et nous venger » des loups perfides et mal nés, dévorateurs de » ce que tous les jours...[1] Nous écrirons, et quand » nous ne pourrons pas écrire par nos lettres, » croyez messire Jean, qui est dans notre secret. »

Et quand ils eurent scellé les lettres, messire Jean demanda à ces gentilshommes d'ajouter créance à ce qu'il avait ordonné de faire ; et messire Jean montra auxdits nobles les lettres que Paléologue avait faites, et comment il lui avait promis beaucoup d'argent, et comment l'empereur

1. Lacune.

Paléologue avait juré audit messire Jean créance et assistance dans cette affaire. Et ainsi partit messire Jean avec les lettres et la créance de messire Palmeri, de messire Alaimu, et de messire Gualteri.

Dans ce temps, commandait et siégeait au saint-siége le pape Nicolas III, de la maison des Ursins de Rome, qui auparavant avait pour nom messire Jean Gaëtan, cardinal. Et étant ledit pape dans un castel qui avait pour nom Suriano, messire Jean de Prochyta vint vers le pape, et lui dit ainsi : « Saint » Père, je voudrais parler avec vous en un lieu » secret, » Et le pape répondit : « Volontiers, » Le pape le connaissait, et il le reçut gracieusement.

Cependant messire Jean dit : « O saint-père, » toi qui maintiens tout ce monde, et dois le gou» verner en paix, intéresse-toi à ces malheureux » chassés du royaume de Sicile et de Pouille, qui » ne trouvent qui les gouverne ni qui les retienne, » car ils sont pires que ne le sont les brutes ; je te » prie de les rétablir chez eux, car ils sont bons » chrétiens, comme tous ceux du reste du monde. » Et le pape répondit : « Comment pourrai-je aller » contre le roi Charles, notre fils, qui maintient » le faste et l'honneur de l'Eglise de Rome. » Et messire Jean dit : « Je sais que le roi Charles » n'obéit à aucun de vos commandements en au» cun cas. » Et le pape dit : « Dans quel cas ne » m'a-t-il pas voulu obéir ? » Et messire Jean dit : « Lorsque vous voulûtes vous allier avec lui,

» et lui donner une femme de votre famille, et lui
» ne voulut pas; au contraire, il vous dédaigna, et
» déchira vos lettres; vous devez bien vous en
» souvenir. »

Le pape s'étonna beaucoup lorsqu'il entendit dire ces choses. Et messire Jean dit : « Comment!
» vous en êtes étonné! ceci est connu de toute la
» Sicile, et du royaume, qu'il ne veut pas obéir à
» vos commandements, ni s'allier à votre fa-
» mille, et il vous dédaigne. »

Le pape fut fort en colère, et dit à messire Jean : « Ce que vous dites est bien vrai, et je
» l'en ferai volontiers repentir. » Alors messire Jean dit: « Il n'est personne au monde qui le
» puisse faire comme vous. » Et le pape lui dit:
« Comment puis-je le faire ? » Et messire Jean répondit : « Si vous voulez me donner créance, je lui
» ferai perdre la Sicile et tout le royaume. » Et le pape répondit : « Comment dites-vous, puis-
» qu'ils sont de l'Eglise? » Et messire Jean dit:
« Je les ferai enlever par un seigneur qui veut être
» fidèle à l'Eglise, et qui vous rendra bien votre
» cens [1]; et c'est un seigneur qui volontiers s'alliera
» à vous et à votre famille, et nous remettra nous
» tous à notre place. » Et le pape dit : « Quel sera
» ce seigneur qui pourrait faire ainsi et aller

---

1. Redevance annuelle que le pape retirait du royaume de Naples.

» contre le roi Charles, et qui aurait tant de hardiesse, ou qui suffirait à une telle entreprise? » Et messire Jean dit: « Si vous voulez me donner » créance sur votre ame, je vous dirai et montrerai comment tout ceci peut être. » Et le pape dit: « Sur ma foi, je te promets de le tenir secret. »

Et messire Jean dit: « Saint-père, ce sera le roi » d'Arragon; et cette chose il la fera avec l'argent » de Paléologue, si vous voulez y consentir, et » avec les forces des Siciliens, lesquels ont juré » ensemble de faire cette chose, et c'est moi qui » en suis chargé. »

Et cependant le pape dit: « Faites ce qu'il vous » plaira, mais sans nos lettres. » Et messire Jean répondit: « Ceci ne peut pas être, mais vous me donnerez vos lettres, que je porterai avec les autres » que j'ai, afin que l'on croie à moi. »

Et le pape dit: « Je les ferai faire, puisque vous » le voulez. » Et ils firent les lettres, et il les lui fit sceller, non pas avec la bulle de plomb papale, comme de coutume, mais avec le cachet particulier du pape secret. Et incontinent partit messire Jean de chez le pape, en paix et bonne amitié; et le contenu des lettres disait de cette manière:

« Au très chrétien fils, notre Pierre roi d'Arra- » gon, le pape Nicolas III.

» Nous te mandons notre bénédiction, avec une » sainte recommandation, qui est que nos fidèles » de Sicile étant tyrannisés, et non bien gouvernés » par le roi Charles, nous te demandons et com-

» mandons d'aller, et seigneurier pour nous dans
» l'île de Sicile, et sur les Siciliens, en te don-
» nant tout le royaume à prendre et maintenir,
» comme fils conquérant de la sainte mère l'Eglise
» romaine. Donne créance à messire Jean de Pro-
» chyta, notre confident, et à tout ce qu'il te
» dira de parole. Tiens caché le fait, afin qu'on
» n'en sache jamais rien; et pour cela je te prie
» qu'il te plaise commencer cette entreprise,
» et ne rien craindre de qui voudra t'offenser. »

Or. messire Jean partit avec cette lettre scellée du pape, et il partit pour aller en Catalogne; et lorsqu'il y arriva, il alla devant le roi d'Arragon, et le roi lui fit beaucoup d'honneur et le reçut avec joie. Messire Jean demeura un certain temps avec le roi, mais non pas comme un homme connu; et quand il eut été un certain temps avec lui, le roi le mena à sa campagne à Majorque; et messire Jean dit au roi: « Je voudrais parler avec vous
» en lieu secret, de mes grandes créances,
» lesquelles ne doivent être connues que de Dieu
» et de nous deux. » Et le roi lui dit: « Dites avec
» assurance tout ce qu'il vous plaira, et je le tien-
» drai bien caché. » Et messire Jean répondit:
» Vous ne saurez rien de moi, tant que vous ne
» m'aurez pas donné créance avec votre foi et
» serment. » Et le roi lui jura de lui tenir créance et secret. Et messire Jean lui dit: « Roi Pierre,
» sachez à présent que si par aventure on savait
» quelque chose de ce que je vous dirai, ou par

» paroles ou par fait, vous et votre famille seriez
» détruits, tant est grand le fait que j'ai à mettre
» sous vos yeux. » Le roi eut grande peur, et dit :
« Que me dites-vous là, messire Jean. » Et messire
Jean répondit : « J'ai mis un tel ordre à tout,
» que si vous me tenez créance et foi, je pourrai
» vous faire seigneur. » Le roi répondit : « Je te pro-
» mets de te tenir foi et créance, s'il plaît à Dieu. »
Et messire Jean dit : « Voudriez-vous vous ven-
» ger des offenses qui vous ont été faites dans le
» temps passé, car vous avez reçu plus de honte
» que seigneur qui soit dans la chrétienté? Déjà,
» comme vous savez, le roi Manfred a laissé le
» royaume de Sicile à sa fille, qui est votre femme;
» et vous, comme faible et lâche, vous n'avez ja-
» mais voulu venir reprendre votre dot. Vous de-
» vriez aussi vous rappeler votre aïeul, que les
» Français tuèrent lâchement à Mozelle, en Tou-
» louse. Maintenant vous pouvez vous indemniser
» de toutes vos pertes, si vous voulez être pré-
» voyant et hardi. »
Le roi répondit : « Comment peut être cette
» chose que tu veux que je fasse, fou et insensé
» que tu es? Ne sais-tu pas que la maison de France
» et surtout le roi Charles maîtrise tout le monde?
» Comment pourrait-il être qu'un seigneur de si
» petit pouvoir que je suis pût lutter avec lui?
» Mais si tu me montres quelque manière dont
» je puisse le faire, je le ferai volontiers. » Et mes-
» sire Jean dit : « Si je vous donnais la terre toute

» conquise sans coup férir, ne la prendriez-vous
» pas? Eh bien je vous donnerai encore de plus
» cent mille onces d'or, pour fournir à toutes les
» dépenses, et à la terre. »

Et le roi Pierre d'Arragon répondit : « Comment
» ferais-tu? Je ne puis croire à cette chose, à
» moins que tu ne me montres une autre créance. »
Incontinent messire Jean tira les lettres du pape, et encore les lettres de Paléologue et celles des barons de Sicile, et les mit dans la main du roi; et le roi les regarda, et fut très content, et dit à messire Jean : « Je te rends grâces, mon bon ami,
» toi qui as cherché une si grande chose pour ton
» honneur et pour atteindre ton but. Quant à moi,
» j'en profite de la part de Dieu, puisque le saint
» pape le veut, et je me rends garant pour lui,
» que ce qu'il promet il peut le faire, et que dans
» aucune occasion ses promesses ne manqueront
» d'effet. Et je promets, moi, Pierre d'Arragon, et te
» jure foi et créance. Qu'il t'en souvienne tou-
» jours. Fais que cette entreprise vienne à fin,
» et je ferai ce qu'il te plaît, et je prendrai le
» fait et la charge sur moi. »

Et messire Jean dit : « Apprête secrètement cela
» pour mon retour, et j'irai vers le pape et Paléo-
» logue, et les Siciliens, et en revenant je rappor-
» terai beaucoup d'argent pour fournir aux dépen-
» ses de ton entreprise, et je te dévoilerai tous les
» secrets de l'affaire. Mais comme tu as accepté
» cette entreprise, ne la fais connaître à personne

» dans aucune occasion, ni pour la mort, ni pour » la vie : car le péril serait trop grand. »

Messire Jean et le roi d'Arragon ayant parlé de toutes ces choses, comme vous avez entendu, messire Jean partit avec le roi de Majorque pour aller en Catalogne, et l'un prit congé de l'autre et convient du moyen qu'il fallait employer sur cette affaire jusqu'à son retour; car il avait à s'arranger avec Paléologue, avec les Siciliens, et avec le Saint-Père, le pape Nicolas III; et ainsi ils se quittèrent l'un et l'autre, et il s'en alla par mer; et le roi d'Arragon demeura à Barcelonne. Messire Jean vint donc de là par mer jusqu'à Pise, et chevaucha secrètement jusqu'à Viterbe. Et dans ce lieu il trouva le pape; et quand le pape le vit, il lui fit de grands honneurs et fut très content, et lui dit : « O! messire Jean, comment avez-vous » arrangé toutes ces choses avec le roi d'Arra- » gon? » Et messire Jean répondit : « Saint-Père, » j'ai fait complètement toute votre intention. Le » roi d'Arragon a reçu à votre commandement la » seigneurie, et il se recommande beaucoup à » votre sainte bénédiction; et vous envoie ces lettres » afin que le fait soit bien caché, et tel qu'il ait » une bonne fin telle que nous le désirions. » Et le pape demanda à messire Jean : « Que vous » semble du roi d'Arragon? » Et messire Jean répondit : « Sachez qu'il est le plus sage homme » et le plus prudent chevalier qui soit aujourd'hui » dans la chrétienté. » Et le pape dit : « Un tel

» homme me plaît bien, car il nous est fort néces-
» saire dans cette entreprise. Les Siciliens ont
» encore besoin de lui; c'est pourquoi va-t-en en
» Sicile, et dis-leur de ma part et de celle de Paléo-
» logue, qu'ils s'empressent de sortir des mains du
» roi Charles et de sa seigneurie sur ma parole,
» et je les aiderai secrètement; et dis leur que
» bientôt ils auront un bon maître, s'il plaît à
» Dieu. »

Messire Jean partit à l'instant de chez le pape, et s'en alla incognito, et dans ce lieu il trouva un vaisseau de Pise, monta à bord et vint à Trapani, et fut avec Palmeri Abati, et manda tous les autres barons de Sicile. Ils vinrent tous à Trapani, et messire Jean leur raconta comment le pape avait concédé et donné la seigneurie de Sicile au roi Pierre d'Arragon, et comment ledit roi Pierre l'avait volontiers acceptée, et avec joie, et comment il avait juré la mort de l'ennemi.
« C'est pourquoi il vous envoie dire de tenir caché
» ce fait jusqu'à mon retour, et jusqu'à ce que
» j'aie bien disposé tout ce que j'ai à faire; car
» je veux aller jusque chez Paléologue, pour
» lui raconter ce qui a été fait et comme cela
» est fait, et pour aporter l'argent afin de com-
» mencer la guerre; et nous ferons une armée
» grande et considérable, et nous ferons tout le
» bien possible, s'il plaît à Dieu. Je vous prie,
» pour l'honneur de Dieu, que vous teniez le tout
» caché, attendu que le moment est venu où vous

» serez delivrés de l'esclavage et de vos ennemis,
» et où nous nous vengerons de toutes nos hontes et déplaisirs. » Et ensuite il prit congé de messire Palmeri Abati, et il s'embarqua à Trapani, avec une galère de Venise, et on le mit sur la terre de Romanie, dans un lieu nommé Négrepont, et puis il s'en alla à Constantinople, vêtu à la manière des frères mineurs, afin de marcher en secret et de ne pas être reconnu.

Lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, il se présenta à l'empereur Paléologue, et lui dit dans un lieu secret : « Seigneur, rejouis-toi, à présent
» que tes intentions sont remplies, puisque le pape
» a consenti à la mort et à la destruction du roi
» Charles, avec ton secours et avec celui des Siciliens
» et de nos amis, dont le roi Pierre d'Arragon s'est
» donné à moi pour seigneur et capitaine; c'est
» lui qui est à la tête de la guerre, et il a juré
» compagnie avec toi à la vie et à la mort; et tu
» auras pour amis tes amis et tes ennemis; tu vois
» donc que tout ce que je t'ai promis avec les lettres
» des barons de Sicile et du pape a été fait; voilà
» maintenant ce que nous avons arrangé : en l'an-
» née mille deux cents quatre-vingt-deux, la Si-
» cile se révoltera contre le roi Charles, tous les
» Français seront massacrés, et nous leur prendrons
» toutes leurs galères et vaisseaux et tous les autres
» bâtiments, et tous les autres appareils qui doivent
» venir contre toi; toutes leurs intentions seront frus-
» trées, parce que le roi Charles aura tant à faire

» de ce côté là, qu'il ne pourra rien faire ici. »

Lorsque Paléologue vit toutes les lettres scellées, il dit : « Je suis prêt à dire et faire tout ce qu'il te » plaît ; tu as fait une chose que jamais homme » du monde n'aurait pu faire, et il semble que » Dieu t'ait donné la volonté et le pouvoir. » Et messire Jean dit : « A présent, donnez-moi trente » mille onces d'or, pour faire apprêter une flotte, » des soldats et des cavaliers. Je vous prie aussi » que vous me donniez un de vos amis particuliers » et véritables, qui vienne avec moi en Catalogne » pour y distribuer cet argent au roi d'Arragon. » » — « Je voudrais, dit Paléologue, faire alliance » avec lui, et donner une fille à son fils, de manière » qu'il y eût plus de foi et de fermeté dans notre » fait. » Et messire Jean dit : « A moi il me semble » bien que cette chose peut se faire, et que le roi » d'Arragon la fera volontiers ; c'est pourquoi je » te prie, que tout ce que je demande soit fait de » suite, parce que je ne puis rester long-temps » dans cette contrée ; je voudrais donc quelqu'un » qui nous connût. »

Et l'empereur incontinent fit peser l'or, et le fit mettre sur une galère, où s'embarqua messire Jean, laquelle était génoise, et le fit conduire à Barcelonne avec un chevalier de l'empereur, qui était un messager secret, qui s'appelait messire Accardo, Latin, né dans la plaine de Lombardie, et qui était un chevalier prudent, sage et vaillant.

Et messire Jean venant par mer pour aller en

Sicile, il rencontra un vaisseau de Pise; il lui demanda des nouvelles d'Italie; et ceux du vaisseau répondirent que le pape Nicolas III était mort et qu'ils n'avaient pas d'autre nouvelle. Messire Jean dit: « Allez avec Dieu. » Et il feignit de ne faire aucun cas de cette nouvelle, et il fit en sorte que messire Accardo ne s'en aperçût pas; mais il se conforta en lui-même et alla en Sicile. Il arriva à Trapani, et parla avec messire Palmeri Abbati et les autres barons de Sicile, et convint de se réunir dans l'île de Malte pour conférer; et quand ils furent tous assemblés, ils firent grande fête et grands honneurs à l'ambassadeur de l'empereur Paléologue, lequel s'appelait Accardo, et messire Jean de Prochyta dit comment l'empereur de Constantinople avait juré faire compagnie avec le roi d'Arragon « et avec vous, ajouta-t-il, seigneurs » et barons de Sicile. » Il dit aussi comment il avait beaucoup d'argent pour commencer l'affaire. Ensuite se leva messire Alaimu de Lentini qui dit: » Messire Jean, nous remercions beaucoup le sei» gneur empereur de tant de fatigues que vous » avez souffertes nuit et jour pour nous retirer et » faire sortir de la servitude de nos ennemis; » mais sachez que dernièrement il est arrivé un » contre-temps, qui est très mauvais pour notre » entreprise, c'est la mort du Saint-Père le pape » Nicolas, qui était la tête de toute cette entre» prise, et sous le nom duquel on pouvait tout » faire; mais, puisqu'il est mort, il ne me plaît

« pas que l'affaire aille plus avant. Je désire au
» contraire que ce qui a été fait se tienne bien caché;
» car il ne semble pas que Dieu veuille que cela se
» fasse, à en juger par le signe qui vous a été donné
» par le pape qui est mort; et pour cela il me sem-
» ble que nous devons attendre pour voir qui se
» fera pape; et si c'était par aventure l'ami du
» seigneur qui est notre ami, alors nous ver-
» rions s'il faudrait agir. Et ceci me semble être le
» meilleur conseil. » Et à ces paroles tous les barons
de Sicile l'approuvèrent et semblaient devoir se désister de leur entreprise, effrayés qu'ils étaient de la mort du pape.

Et lorsque messire Jean entendit ces paroles, la colère se montra sur son visage, et il dit : « Sei-
» gneurs, je suis étonné de ce que vous dites : il
» est vrai que le pape est mort; mais sa mort
» est-elle une chose qui soit si contraire à notre
» affaire? On ne peut pas laisser cette entreprise
» déjà commencée, et qui est si grande, pour une
» telle raison. Si le pape qui sera fait est notre
» ami, soyons convaincus que l'église de Rome
» pardonne à tous les pécheurs, et si ce n'est pas
» celui que nous croyons, nous enlèverons la terre
» par force, malgré le pape et l'église de Rome,
» parce que les forces de l'empereur Frédéric sont
» plus grandes que celles du roi Charles, et il
» vous soutiendra si vous voulez être loyaux et
» bons; d'où je vous dis et prie d'être loyaux au
» seigneur auquel vous avez donné votre foi, et

qui procède vaillamment dans son entreprise. »
» Telles furent les paroles de messire Jean, avec ses véritables raisons, et tout fut arrangés; tous dirent qu'il fallait envoyer à la cour du roi d'Arragon, pour savoir sa volonté.

Et messire Jean dit : « Je veux y aller. » Et messire Accardo voulait voir distribuer l'argent qu'il avait eu de l'empereur, afin d'approvisionner les soldats et la flotte, et mettre tout à fin.

Or, messire Jean et messire Accardo partirent, et arrivèrent à Barcelonne, sous le costume de frères mineurs, et allèrent devant le roi d'Arragon; et quand le roi les vit, il fut très content; et il prit messire Jean par la main et le mena dans sa chambre, et il fit avec lui de grandes lamentations sur la mort du pape, et dit : « Notre projet est » bien détruit puisque notre chef, c'est-à-dire » le pape, est mort; et on ne peut plus parler » de cette affaire, ni persévérer plus long-temps » dans cette entreprise. » Et messire Jean répondit : « Ne dites rien de cette chose, car nous avons » espérance d'avoir un aussi bon pape, qui sera » notre ami; ne craignez donc rien. Occupez-vous » plus vivement de cette affaire que jamais souve- » nons-nous de nos amis de Sicile, et ne craignons » rien de la mort du pape; leur manière de voir » est telle. Et sachez que ce compagnon mien est » un chevalier qu'envoie le seigneur Paléologue, » et qui s'appelle messire Accardo, Latin, homme » sage; je vous prie, faites lui de grands honneurs,

» et écoutez ce qu'il vous dira, et sachez que nous » avons apporté trente mille onces d'or, afin d'appareiller la flotte. »

Et quand le roi eut entendu ces paroles, il fut tout encouragé, et dit : « Je vois qu'il plaît à Dieu » que cette chose soit ; maintenant que ce soit » comme tu voudras. » Et messire Jean dit : » Seigneur, ce chevalier qui est avec moi est chevalier de l'empereur de Constantinople, et est » son ambassadeur. » Alors il sortit de la chambre, et messire Accardo le salua de la part de l'empereur, en disant que l'empereur avait grande envie de le voir, et de s'allier à lui et à sa famille; et puis il lui présenta l'argent, et dit comment l'un se recommandait à l'autre; et tous les trois étant ensemble, ils parlèrent sur tout le fait, et sur l'époque à laquelle il devrait être mis à fin, et ce fut au temps de l'an mil deux cent quatre-vingt-deux. Il vint un messager de la cour de Rome, qui dit qu'on avait fait et nommé pape un cardinal, qui se nommait messire Simon Tursu, de France, [1] et puis on lui donna le nom de pape Martin III; et quand ils eurent entendu ceci, ils dirent : « Il y a beaucoup à dire et à penser ; car on a fait pape un » Français, ami du roi Charles, et cela pourrait » donner de grandes difficultés à notre entreprise. »

Alors le roi d'Arragon dit : « O messire Jean, » pour Dieu, pensons à ce qu'il faut penser sur ce

---

1. Simon de Brion, cardinal-prêtre du titre de Sainte Cécile fut élu pape à Viterbe, le 22 février 1281, et prit le nom de Martin IV.

» fait. » Et messire Jean dit : « Le meilleur ami
» qu'eut le roi Charles à la cour est ce pape ; mais
» cependant, faisons nos préparatifs, et nous ver-
» rons ce qu'il y aura à faire ; nous penserons à ce
» qu'il faudra faire là dessus ; mais ne nous laissons
» pas persuader d'abandonner cette entreprise. »
Et étant ensemble, ils s'entendirent sur le commencement de l'armement ; et au mois d'avril il arriva un ambassadeur du roi de France qui alla devant le roi d'Arragon, et lui dit : « Le roi de
» France vous envoie des salutations pour la bonne
» amitié qu'il vous porte, et il m'a envoyé vers
» vous, parce qu'il a entendu que vous faites un
» grand armement et équipement d'une flotte
» pour aller sur les Sarrazins, et pour cela il
» peut vous être fort utile et de sa personne et de
» tous ses trésors ; et il vous prie de lui dire, pour
» l'amour de lui, et de lui signifier par vos lettres
» et par votre message sur quelle partie sera votre
» passage, et sur quelle secte de Sarrazins, et si vous
» avez besoin d'argent, car peut-être de cette
» matière vous n'êtes pas très bien fourni, faites
» le lui savoir, et il vous en prêtera avec plaisir
» tant qu'il vous en faudra. »
Le roi d'Arragon répondit : « Je remercie beau-
» coup votre seigneur le roi de France de cette belle
» offre que dans sa bonté il fait à mes besoins. Je
» n'ai pas besoin de parler par lettres avec lui ;
» il sait bien qu'il a été mon beau-frère. Il suffit
» que je parle avec un chevalier comme vous,

» et il se fiera bien à vos paroles ; je vous le dirai » donc bien de bouche. Or, dites au roi de France » de ma part, que c'est une chose vraie que je fais » un armement contre les Sarrazins ; mais je ne » dirai à personne quand il partira ; je crois cependant qu'il le saura bientôt, et que tout le monde » en parlera. »

L'ambassadeur partit avec cette réponse, et retourna vers le roi de France ; et celui-ci parlant avec son messager, et ayant eu la réponse, manda incontinent à Paris, où étaient ses trésors, et ordonna qu'il fût envoyé au roi d'Arragon quarante mille livres tournois, et cela fut fait. Et incontinent le roi de France envoya un ambassadeur au roi Charles, en lui faisant dire les nouvelles qu'il avait eues du roi d'Arragon, et comment il disait qu'il irait sur les Sarrazins avec de grandes forces, et ne voulait pas dire sur quel côté il allait. « C'est » pourquoi, ajoutait-il, je vous envoie prier d'avoir » soin de votre terre, c'est-à-dire de votre royaume, et de prendre conseil du Saint-Père. »

L'ambassadeur se mit en chemin pour aller en Pouille ; et quand il fut à Viterbe, il y trouva le roi Charles et le pape ensemble, et il leur conta toute l'ambassade que lui avait confiée son seigneur le roi de France ; et lorsque le roi Charles entendit ces paroles, il alla vers le pape, et lui dit : « Saint Père, il m'est arrivé un ambassadeur » du roi de France, qui m'apporte des nouvelles » comment le roi d'Arragon fait une grande ar-

» mée de mer, et ne veut pas dire où il veut aller ;
» c'est un grand félon. Je vous prie donc de lui
» envoyer demander dans quelle partie il prétend
» aller : si c'est sur les Sarrazins, promettez-lui
» de lui donner de grands secours, et si c'est sur
» les chrétiens, ordonnez-lui, sous peine de la
» terre qu'il tient de vous, de ne pas aller sur les
» fidèles de l'église de Rome pour leur faire au-
» cun mal. »

Quand le pape entendit les paroles qu'avait dites le roi Charles, il dit : « Notre fils, soit fait » ce que vous dites. » Et incontinent il envoya chercher le frère Jacques, de l'ordre de Saint-Dominique, et lui dit : « Va de ma part vers le » roi d'Arragon, et dis-lui comment il est par- » venu à notre oreille, et il nous a été donné à en- » tendre qu'il faisait armer une grande flotte » pour aller sur les Sarrazins; et que, si ceci est » vrai, il aille avec la paix de Dieu, et que Dieu lui » laisse bien faire, et lui donne la grâce de tous » les honneurs et de la victoire; et dis-lui que, » s'il a besoin d'aide pour lui, nous en donnerons » volontiers; et prie-le, de notre part, de te dire où » il va, si c'est en terre d'Égypte ou en Barbarie, » ou simplement en Grenade. De toutes les ma- » nières, nous voulons le savoir, parce que son » expédition touche trop l'église romaine dans » son honneur. Il ne peut aller sans notre com- » mandement, et nous lui ordonnons, sous peine » de la terre qu'il tient de nous, de n'aller faire

» la guerre à aucun fidèle chrétien, et dis-
» lui qu'il t'en rende une réponse véritable et
» sûre. »

Ledit frère Jacob, de l'ordre de Saint-Dominique, prit un de ses compagnons, alla vers le roi d'Arragon, et lui dit son ambassade, comme le pape lui avait commandé de le faire. Et le roi d'Arragon appela messire Jean de Prochyta, et lui dit : « Entendez-vous ce que le pape m'envoie » dire. » Incontinent ils tinrent conseil entre eux deux, et dans ce même lieu et jour, il donna la réponse audit frère Jacques. « Dites au seigneur
» Saint-Père que nous le remercions, comme
» notre père, d'une si bonne offre, que celle qu'il
» m'a faite pour notre entreprise, et de tant d'a-
» mour qu'il me montre, et dites-lui que quand
» nous aurons besoin de son secours, nous lui en
» demanderons et nous aurons recours à lui, comme
» à notre père ; et dites-lui qu'il ne peut savoir d'au-
» cune manière où nous allons ; car si une de nos
» mains le disait, nous nous la ferions couper.
» Qu'il me pardonne donc cette fois, car il ne
» peut pas en être autrement ; mais s'il plaît à
» Dieu, j'irai sur un endroit dont le Saint-Père et
» les cardinaux seront contents et satisfaits ; ainsi,
» qu'il lui plaise prier Dieu pour nous à notre in-
» tention. »

Quand frère Jacques eût reçu la réponse du roi d'Arragon, il partit et arriva à Monte-Fiascone, et en ce lieu trouva le seigneur Saint-Père et le roi

Charles, et quand le pape l'entendit il en fut très étonné. Alors le roi Charles dit : « Saint-Père, je » vous disais bien vrai que le roi d'Arragon était » un grand félon ; vous entendez la belle réponse » qu'il a faite, mais qu'il fasse avec Dieu ce qui » lui plaira ; et s'il va sur les Sarrazins, vous devez » être content, et toute la cour de Rome aussi. » Il ne fut plus parlé sur ce point ; et confiant, le pape dit : « Ayez soin de votre terre, et gardez-là, » car j'ai entendu dire que le roi d'Arragon est un » des seigneurs les plus entreprenants qui soient » au monde. » Et le roi Charles répondit : « Saint-« Père, nous verrons ce qu'il fera. »

Dans ce temps, messire Jean de Prochyta partit avec messire Accardo de chez le roi d'Arragon, et dit : « Je veux aller en Sicile, pour faire que cette » année la Sicile se révolte contre le roi Charles. » Le roi d'Arragon lui commanda de faire secrètement tout, pour venir à bout de leurs projets.

Et messire Jean partit au mois de janvier, et envoya dire à messire Palmeri Abbati, à messire Alaimu di Lentini, et à messire Gualteri Calatagironi, et aux autres barons de Sicile, de venir parler avec lui ; et étant tous venus, messire Jean se leva et dit : « Beaux seigneurs, sachez que le » roi d'Arragon a armé la plus belle flotte qui » soit au monde, de bonnes et nombreuses troupes, » dont a été fait amiral l'homme le plus franc et » le plus courageux qui puisse être sur la mer, » qui s'appelle messire Roger de Lauria de Ca-

» labre, lequel a toujours été en Arragon avec le » roi d'Arragon, et il est le plus grand guerrier et » l'homme le plus habile dans ces faits; il est » grand ennemi des Français, parce qu'ils ont » tué son père; c'est pourquoi pensez de quelle » manière vous pourrez enlever la terre au roi » Charles, mais jamais on ne pourra le faire mieux » qu'à présent, que le roi Charles est à la cour du » pape, et le prince son fils en Provence; avant » qu'ils sachent ces choses, il se passera long- » temps, et vous pourrez d'autant mieux fortifier » vos terres par toute la Sicile. » Et tous furent d'accord sur ce point, et prirent des ordres pour soulever la terre du roi Charles.

Aussitôt que fut arrivé le mois d'avril de l'an 1282, le mardi de la Pâques de la résurrection, voici que messire Palmeri Abbati, et messire Alaimu de Lentini, et messire Gualteri de Calatagironi, et tous les autres barons de Sicile, tous de commun accord, par leur discret conseil, vinrent à Palerme pour faire la rebellion. Dans ce susdit jour on a la coutume de faire une grande fête hors de la cité de Palerme, à un lieu qui s'appelle Saint-Esprit. Là un Français prit une femme en la touchant malhonnêtement avec la main, comme ils avaient déjà l'habitude de le faire, et la femme se mit à crier; et des habitants de Palerme accoururent vers cette femme, et tous se mirent en dispute; et les susdits barons échauffèrent et augmentèrent la dispute entre les Français et les Palermitains; et les hommes criaient, avec

grand bruit de pierres et d'armes : « Meurent les » Français! » Et ils entrèrent dans la ville avec grand bruit. Le capitaine, qui était pour le roi Charles, se rencontra avec ces gens, et ne put rester devant eux; au contraire, il se mit en fuite et s'enferma dans un château dans lequel il demeurait; et cependant tous les Palermitains allaient en troupes dans la cité, et tuaient les Français tant qu'ils en trouvaient. Ensuite ils allèrent au château du capitaine, qui se rendit sous certaines conditions; et quand il fut en leur pouvoir, on ne le tint pas; au contraire, on le tua avec tous ses gens; et ils allèrent aux couvents des frères mineurs et des frères prédicateurs, et ils tuèrent dedans l'église tous ceux qu'ils trouvaient qui parlaient en langue française. Or, quand les barons de Sicile virent tout ceci fait, ils s'en allèrent tous à leurs terres, et on fit la même chose dans toute la Sicile, sauf à Messine, qui demanda un certain temps. Et il se trouva trois mille Français de morts en Palerme.

Dans ce temps, le roi Charles étant à la cour du pape, il lui vint un messager que lui envoyait l'archevêque de Mont-Réal, et qui lui conta comment les Siciliens avaient fait révolter toute la terre de Sicile, et avaient tué tous ses Français, et qu'il ne savait pas pour quel fait ils étaient morts, ni comment s'était passé ce fait. « Et sur cela, dit-il, pensez sur cette chose ce que vous avez à faire comme » homme sage. »

Lorsque le roi Charles entendit une telle nou-

velle, il fut beaucoup courroucé, et alla incontinent vers le pape, et lui dit : « Saint-Père, je » vous apporte de mauvaises nouvelles de mes » affaires ; car il m'est arrivé un messager de l'archevêque de Montréal, qui m'a conté comment » les Siciliens se sont révoltés contre moi, et ont » tué tous mes gens ; la raison pour laquelle cec » a été fait, je ne la sais pas ; c'est pourquoi je » vous prie qu'il vous plaise me donner le conseil » qui sera le meilleur, car c'est vous et l'église de » Rome qui en avez le dommage. » Et le pape répondit : « Notre fils, n'ayez pas peur ; nous » vous donnerons tous les secours et tout le conseil » dont vous aurez besoin ; allez-vous-en dans votre » royaume, faites passer votre armée en Sicile, et » faites la conquête de votre terre, en paix et bon » accord, si vous pouvez ; et menez avec vous un » légat de nous avec nos lettres, qui dira de notre » part aux Siciliens, que cette terre qu'ils tiennent » est spécialement notre chambre, et qu'ils vous la » rendent. » Et ainsi partit le roi Charles, après cette conversation avec le pape.

Dans ce même jour le roi Charles alla en conseil avec tous les cardinaux de ses amis, et les clercs de la cour de Rome, en les priant, pour Dieu, de le conseiller dans ce qu'il avait à faire, car les Siciliens s'étaient révoltés et avaient tué tous ses gens. Alors se leva messire Jacques Savelli, cardinal, et il dit : « Seigneur roi Charles, sachez qu'il plaît à » toute la cour de Rome, que vous soyez aidé et

» conseillé ; nous devons le faire par toutes sortes » de raisons, car vous avez trop fait d'honneur à » l'église de Rome et trop fait pour elle ; c'est » pourquoi, moi le premier, je veux que vous » alliez en Sicile, et que vous meniez avec vous un » légat cardinal chargé de tous les actes qu'on » puisse faire et dire, si bien qu'on regagne » la terre par la paix, s'il est possible, et sinon » qu'on en fasse la conquête par guerre. » Et de cette manière, tous furent d'accord et le pape satisfait, et incontinent il ordonna à messire Gérard de Parme, cardinal, de s'apprêter à aller en Sicile, pour le service de l'église et du roi Charles, et celui-ci obéit au commandement du pape.

Sur ces entrefaites, le roi Charles envoya dans plusieurs pays, et au roi de France, et au prince son fils, en leur faisant savoir comment les Siciliens s'étaient révoltés contre lui, et avaient tué tous les Français. « Personne n'en sait la raison, » disait-il, mais je vous prie surtout, vous, roi de » France, de me donner conseil. » Il leur disait de le secourir, de venir incontinent ou de lui envoyer des troupes pour l'amour de lui. Le roi de France entendant ces nouvelles, fut très en colère, soupira et dit : « Mes frères, j'ai grande peur que » ceci ne soit l'ouvrage du roi d'Arragon, qui n'a » pas voulu me faire savoir sa marche, ni sur quel » point il faisait voile, lorsque je lui prêtai les qua- » rante mille livres tournois ; cela me paraît trop » mal : mais s'il vient à être vrai, je ne croirai pas

» porter une couronne, si je ne le fais repentir » de cette trahison contre la maison deFrance. » Et incontinent il dit au prince : « Va-t-en en » Pouille. » Et puis il envoya vers le comte d'Artois, vers celui de Lanzola et celui de Martinu, et vers plusieurs autres barrons et chevaliers, en leur faisant savoir ce fait, et en leur disant de se préparer, parce que le roi voulait envoyer des secours au roi Charles.

Or, il arriva qu'en cette année mil deux cent quatre-vingt deux, le roi Charles partit de Brindes avec une grande armée de mer, et vint par terre à Reggio en Calabre, avec une grande force de Français, Provençaux, Lombards, Toscans, et du pays de Rome ; et il passa à Messine, et campa à Sainte-Marie de Rocca ; et il avait avec lui messire Gérard de Parme, cardinal et légat en Sicile pour l'église. Quand les Messiniens virent une telle armée et qu'ils étaient attaqués, ils eurent grand' peur, comme des gens qui avaient mérité de recevoir la mort ; et ils envoyèrent dire au roi Charles et au cardinal de recevoir la terre comme seigneurs légitimes, en les priant d'avoir pitié d'eux ; mais si le roi Charles était entré, il aurait eu la terre à son commandement. Il ne le voulut donc pas ; au contraire, il leur envoya dire en les défiant comme traîtres à sa couronne, qu'il ne voulait pas leur accorder la vie, qu'il voulait leur mort et celle de leurs enfants pour punition d'une offense comme celle qu'ils avaient faite et méditée contre l'église

de Rome, et la maison de France; qu'il n'aurait jamais pitié d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent morts, ainsi qu'ils l'avaient bien mérité, et que jamais ils ne reparussent plus devant lui. Un messager du roi Charles partit avec cette réponse, et retourna à Messine. Et alors les Messiniens eurent grand peur de mourir, et restèrent quatre jours en conseil, ou de se défendre, ou de se rendre pour être tués.

Un jour le comte de Montfort et le comte de Branda (Brienne) vinrent avec un grand nombre de cavaliers et d'hommes de pied, et allèrent contre un pays qui avait pour nom Milazzo, brûlant et dévastant tout. Et quand ceux de ce pays virent ceci, ils sortirent comptant se défendre; et quand les Français les virent, ils s'approchèrent d'eux et prirent et tuèrent beaucoup de Messiniens, et de ceux de Milazzo. Lorsque la nouvelle en vint à Messine, ils se tinrent tous pour morts, et envoyèrent chercher le légat qui devait venir à Messine, pour se mettre d'accord avec le roi Charles. Et ce fut au mois de juillet que le légat entra à Messine et présenta les lettres du pape aux communes de Messine; et l'acte que l'église avait dressé contre eux, s'ils lui donnaient la terre par voie de paix et s'ils portaient les clefs au roi Charles, comme seigneur légitime, c'était qu'il pourrait les prendre et les tuer; et la lettre disait de cette manière:

« Aux perfides juifs de l'île de Sicile : Le pape
» Martin III vous fait donner tel salut que vous le
» méritez après avoir rompu la paix, tué des
» chrétiens et versé le sang de ses fils. Nous vous

» ordonnons que nos lettres vues, incontinent » vous vous rendiez, et vous donniez la terre à » notre fils et champion Charles, roi de Jérusalem » et de Sicile par l'autorité de la sainte église de » Rome : c'est pourquoi vous devez obéir au susdit » comme votre légitime seigneur; et si vous n'o- » béissez pas, je vous déclare excommuniés et in- » terdits, selon la raison divine, en vous annonçant » la justice spirituelle. »

Quand les Messiniens entendirent cette lettre et ces commandements, ils eurent grand' peur, et élurent trente hommes du peuple, lesquels devraient chercher le moyen de pouvoir s'accorder avec le roi Charles et avec le légat du pape; et quand ces trente hommes eurent bien réfléchi, et pris conseil entre eux, ils allèrent devant le légat, et les Messiniens lui dirent : « Nous sommes « venus pour vous dire ce qui doit se faire. » Et il répondit : « Dites ce que vous voulez? » — « Nous » demandons les conditions suivantes au roi Char- » les : nous lui donnerons la terre et nous conti- » nuerons à payer de la même manière que nous » payions anciennement, du temps du roi Guil- » laume; et nous ne voulons d'autres seigneurs « que des Latins (Italiens) pour nos officiers, et » non pas des Français et des Provençaux; et » nous voulons qu'il nous pardonne l'offense que » nous et nos enfants avons faite à vos chevaliers » et à leurs gens; et si ceci est ainsi fait, nous » lui serons bons et fidèles. » Quand le légat eut

entendu ces paroles, il dit : « Envoyons au camp
» où est le roi Charles, et nous verrons ce qu'il
» veut ; s'il plaît à Dieu, nous ferons tout bien. »
Et incontinent le légat fit venir un de ses camerlingues et l'envoya au roi Charles avec toutes ces conditions écrites, en lui faisant dire aussi de sa part que cela devait lui plaire, et en le priant d'accepter ces conditions, et de leur pardonner, afin que Dieu lui pardonnât à lui même.

Or, quand le roi Charles entendit une demande semblable à celle que lui faisaient les Messiniens, il fut fort en colère, et dit : « Ceux qui méritent
» la mort font et demandent des conditions. Au
» lieu de me rendre ma seigneurie, ils m'offrent
» la seigneurie ancienne du roi Guillaume, qui
» n'avait ni terre, ni rente ; dis leur que je
» n'en veux rien faire. Puisqu'il plait au légat, je
» leur fais grâce de la mort, mais je veux qu'ils
» soient en mon pouvoir et je ferai d'eux tout ce
» que je voudrai ; je leur donnerai la forme de
» gouvernement qu'il me plaira, comme seigneur
» absolu, et ils paieront les collectes et les dona-
» nes selon l'usage actuel. Si ceci leur plaît, qu'ils
» le fassent ; et si ce n'est pas à leur plaisir, qu'ils
» se défendent, car ils en ont besoin. » Cependant le camerlingue du légat arriva à Messine avec la réponse que vous venez d'entendre, et lorsque les trente Messiniens l'eurent entendue, ils allèrent faire part au peuple de la réponse qu'avait

faire le roi Charles; et le peuple répondit tout d'une seule voix : « Nous voulons souffrir tout, » plutôt que cela soit ainsi, car chacun d'eux vou- » drait toujours se venger; nous aimons mieux » mourir dans notre pays que de venir à perdition » entre les mains de nos ennemis. » Et ceci fut dit au légat, qui fut très en colère, et dit : « Puisque » vous ne voulez pas faire cet accommodement » avec le légat et avec le roi Charles, je vous dé- » clare excommuniés et interdits, de la part du » saint père le pape et de l'église de Rome. » Et sans en dire davantage, il sortit de Messine. Et avant de partir, il ordonna à tous ceux qui avaient les ordres sacrés de sortir de la terre dans l'espace de trois jours; et encore il commanda aux communes de Messine de se présenter sous quarante jours pour entendre leur sentence, sous peine de perdre la terre qu'ils tenaient de lui, c'est-à-dire de l'église romaine.

Quand le roi vit le légat et sut leur réponse, il prit conseil de ses comtes pour savoir ce qu'il avait à faire; et les barons lui conseillèrent de presser tellement la terre par les combats, qu'on l'eût par force; et le roi Charles s'arrêta à ce conseil un jour et une nuit; et puis le matin suivant il fit venir ses barons et leur dit : « Seigneurs, je » ne suis pas d'accord avec vous sur l'avis que » nous avons adopté, parce que, si je faisais comme » vous me le conseillez, je dévasterais ma terre; » je ne veux pas tuer ces enfants, parce que ce

» n'est pas leur faute, je veux au contraire les
» assiéger si étroitement qu'ils puissent mourir
» par besoin de manger; et avant qu'ils ne meu-
» rent, nous aurons notre terre et tout ce que
» nous voulons, et nous avons nos machines et nos
» instruments de guerre pour les effrayer et venir à
» notre intention. » Et ainsi fut fait.

Un jour le roi Charles voulant donner bataille à la terre, tous les Messiniens accoururent avec leurs femmes, servantes et petits enfants, et firent un mur du côté où étaient les ennemis, et ils commencèrent à se défendre; et pendant ce temps ils nommèrent un capitaine et gouverneur. Ils se défendirent bien de cette manière pendant deux mois contre le roi Charles.

Et dans ce temps, le roi d'Arragon partit de Catalogne, et il fit voile pour Tunis; et il prit en Barbarie une terre nommée Alcoy; il donna une bataille et resta en ce lieu pendant quinze jours, et cela eut lieu dans le mois d'août. Messire Jean de Prochyta et les autres ambassadeurs de la Sicile allèrent par mer en Catalogne, vers le roi d'Arragon, pour qu'il vînt prendre possession de l'île de Sicile; et les ambassadeurs furent l'un messire Jean de Prochyta, et l'autre messire Guillaume de Messine, et deux syndics de l'île de Sicile; et ils vinrent où était le roi d'Arragon, et le roi les reçut volontiers, et leur fit de grands honneurs; et le roi d'Arragon demanda à messire Jean des nouvelles du roi Charles. « Il est déjà à Messine avec
» une grande armée, et il a beaucoup pressé la

» terre. » — « Conseillez-moi, dit le roi, que dois-je faire ? » Et messire Jean lui répondit : « Ne redoutez rien, mais venez dans l'île de Sicile, et » envoyez dire au roi Charles d'abandonner votre » terre, car le saint pape vous l'a donnée, parce » que elle était à votre femme, et alors vous entendrez la réponse. Et sachez que ce messire » Guillaume est ambassadeur de Messine ; c'est » pourquoi, vous écouterez ce qu'il vous dira, lui » et tous les autres syndics de Messine et de Sicile. » Alors les ambassadeurs de Sicile et tous les autres ensemble se levèrent et dirent. « Seigneur roi, nos fidèles de Sicile vous désirent » ardemment, et nous envoient vous prier de venir en terre de Sicile, faire lever le siége au roi » Charles et à son armée ; nous n'attendons d'autres secours que les vôtres. Nous vous prions donc » qu'il vous plaise faire cette délibération pour l'amour de Dieu. Et si vous ne voulez pas venir les » secourir et les aider, ils demanderont leur pardon et suivront les commandements du roi » Charles et de l'église romaine. »

Et quand ces paroles furent finies, tous les autres syndics et ambassadeurs dirent la même chose au roi d'Arragon, et le roi d'Arragon dit : « J'irai » volontiers dans l'île de Sicile, au secours de » mes fidèles ; c'est pourquoi allez, et dites en » chaque lieu que j'arriverai bientôt maintenant ; » et qu'ils soient contents, car je serai là à leur » secours. » Et ils quittèrent le roi d'Arragon avec cette réponse.

Le roi d'Arragon partit incontinent d'Alçoy et vint en Sicile. Messire Palmeri Abbati et tous les barons de la Sicile vinrent aussitôt au-devant de lui; et prirent conseil sur ce qu'ils avaient à faire, et messire Jean de Prochyta se leva et dit : « Seigneur roi, il nous semble que vous devez aller
» dès à présent à Palerme, et alors nous penserons
» à ce qui doit être fait; là nous saurons ce que
» fait le roi Charles, ce qu'il a fait à Messine et
» dans les terres, et sur cela nous prendrons bon
» conseil, s'il plaît à Dieu. » Et ainsi fut fait.

L'an mil deux cent quatre vingt-deux de la naissance de Jésus-Christ, au mois d'août, le roi d'Arragon alla à cheval de Trapani à Palerme, dont les habitans firent de grandes fêtes à son arrivée, comme des gens qui se réjouissaient d'être délivrés de la mort; et plus de six mille personnes vinrent à sa rencontre en grande richesse, soit dames, demoiselles, hommes et femmes, comtes, barons et chevaliers. L'archevêque de Murriali ne voulut pas s'y trouver pour lui donner la couronne, l'archevêque de Palerme étant mort; et cet archevêque de Murriali s'étant échappé, il se réfugia chez le pape. Il ne fut pas couronné, mais seulement proclamé par le peuple, et un jour tous les barons de la Sicile vinrent à Palerme, et eurent conseil avec lui.

Messire Palmeri Abbati se leva, et dit : « Seigneur, Dieu soit loué! vous êtes venu et vous
» avez fait ce que nous désirions par votre bonté

» et par celle de messire Jean de Prochyta. C'est
» pourquoi nous vous prions qu'il vous plaise ter-
» miner cette affaire aussi bien qu'elle a com-
» mencé ; mais il serait fort à désirer que vous fus-
» siez venu avec plus de monde : car si le roi
» Charles descend sur toute l'île de Sicile, et il
» a bien quinze mille cavaliers, nous aurons trop
» à faire pour combattre avec lui ; c'est pourquoi,
» il me semble que nous devrions penser à avoir
» le plus de troupes possible ; et je crois que
» Messine est perdue, tant elle était étroitement
» bloquée et dépourvue de vivres. »

Lorsque le roi d'Arragon entendit ces paroles, il hésita beaucoup, en entendant que le roi Charles avait tant de troupes, et incontinent il envoya des courriers dans l'île de Sicile, comme si le roi Charles venait à Palerme ; et cette nuit il arriva un notaire comme ambassadeur de la part des communes de Messine, et ce messager dit au roi d'Arragon comment il n'y avait plus de vivres à Messine que pour huit jours, pas davantage : » Et vous devez, ajoutait-il, nous donner secours » d'hommes et de vivres, car nous ne pouvons d'au- » cune manière résister plus long-temps au roi » Charles, ainsi nous nous rendrons à lui puisque » nous ne pouvons pas faire autrement. » Et lorsque le roi d'Arragon eut entendu ces paroles, il fit appeller tous les barons de la Sicile et leur conta le fait. Alors messire Gualtéri de Calatagironi se leva et dit : « Il me semble que

» vous, seigneur roi, vous devriez faire une che-
» vauchée jusqu'à Milazzo, qui est près de Mes-
» sine, parce que je crois qu'aussitôt que le roi
» Charles apprendra votre arrivée, il fera lever
» le siége à son armée; car si Messine est perdue
» pour nous, notre entreprise ira mal. » Messire
Jean de Prochyta se leva et dit: « Il me semble que
» ceci doit se faire de cette manière; car le roi Char-
» les n'est pas homme à avoir peur et à fuir; envoyons
» une lettre au roi Charles de la part du roi d'Ar-
» ragon, et nous lui dirons comment le pape Ni-
» colas a donné la terre au roi d'Arragon, c'est
» pourquoi il faut qu'il l'abandonne; et si par ha-
» sard il ne veut pas quitter la terre et partir,
» defendez-la comme une chose qui vous appar-
» tient; et lorsqu'il aura donné son refus, envoyez
» à Messine votre amiral avec vos galères, et or-
» donnez-lui de s'emparer de tous les vaisseaux
» qui porteront des vivres au roi Charles et à son
» armée; car c'est ainsi qu'il faut que le roi
» Charles meure, et que Messine soit délivrée; et
» de cette manière vous tirerez de lui et de ses
» gens la plus terrible vengeance qui ait jamais
» été prise par aucun seigneur au monde; et s'il
» quitte les lieux, il pourra s'en aller, et nous
» nous arrêterons pour voir s'il ira dans quelque
» endroit de l'île, où s'il ira dans son royaume,
» ou en Calabre. »

Quand le roi et les barons eurent entendu ces paroles, ils se mirent d'accord, et envoyèrent in-

continent au camp du roi Charles deux chevaliers catalans avec des lettres. L'un s'appelait messire Guillaume, et l'autre messire Almirigu; et les lettres disaient de cette manière :

« Pierre, roi d'Arragon et de Sicile, à vous » Charles, roi de Jérusalem et comte de Pro» vence : nous vous faisons savoir notre arrivée » dans l'île de Sicile, comme dans un royaume » qui nous a été donné par la sainte église de » Rome, par l'autorité du pape Nicolas III; c'est » pourquoi nous vous ordonnons, après la lecture » de nos lettres, de quitter la Sicile avec tous vos » hommes. Sachez que, si vous ne faites pas ainsi, » nos fidèles chevaliers seront bientôt en votre » présence pour votre malheur et celui de vos » gens. »

Quand le roi eut vu cette lettre, il eut conseil avec ses barons, et ceux-ci furent très étonnés d'entendre les outrages qu'elle contenait contre le roi Charles et ses chevaliers. Guy de Montfort se leva alors, et dit « qu'il lui semblait chose étrange » qu'un seigneur si peu puissant osât enlever la » terre à un des meilleurs et des plus grands sei» gneurs du monde. » Cependant le roi Charles dit à chacun de dire son opinion, et le comte de Bretagne se leva et dit « qu'il lui semblait qu'il » devait répondre au roi d'Arragon par une let» tre, en lui disant qu'il l'avait trompé et trahi, » et qu'il n'aurait pas dû le faire, puisque le roi » Charles ne lui avait fait aucun outrage; et

» comme, ajouta-t-il, le roi d'Arragon ne tient
» ces terres ni de l'église romaine ni du pape, et
» qu'au contraire il les tient par fraude et par
» trahison, envoyez-lui dire de partir incontinent
» de votre terre, ou autrement que vous le ferez
» repentir comme un traître de ce qu'il a fait; car
» on n'a jamais vu aucun seigneur qui en attaquât
» un autre sans raison; et, comme un traître, il
» avait fait courir le bruit et avait dit qu'il allait
» contre les Sarrazins, et à présent il est venu sur
» les chrétiens et contre l'église de Rome; et
» faites-lui dire, de notre part, que vous parlez ainsi
» par la volonté des barons, qui sont tous d'ac-
» cord dans le même langage. »

C'est pourquoi le roi Charles fit faire, pour les ambassadeurs du roi d'Arragon, une lettre dont voici le contenu :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de Jérusa-
» lem et de Sicile, comte de Provence, prince de
» Capoue et de Forcalquier, à toi Pierre, roi d'Ar-
» ragon, comte de Barcelonne. Je m'étonne com-
» ment tu as osé entrer en l'île de Sicile, qui nous
» a été donnée par l'autorité de l'église romaine.
» C'est pourquoi je t'ordonne, par l'autorité
» de mon commandement, que, sur le vu de
» ma lettre, tu partes incontinent du royaume
» de Sicile, comme un mauvais traître, ou bien tu
» verras aussitôt arriver moi et mes chevaliers,
» qui désirent se mesurer avec tes gens. »

Les messagers partirent par ordre du roi Charles,

arrivèrent à Palerme, et allèrent présenter cette lettre au roi d'Arragon qui, l'ayant lue et vue, eut conseil avec ses barons. Alors messire Jean de Prochyta se leva, et dit : « Pour Dieu, ordonnez » aussitôt à votre amiral de faire voile pour Messine, et donnez-lui l'ordre de s'emparer de » tous les vaisseaux du roi Charles; et puisque » vous l'avez défié, faites tout ce que vous pourrez pour lui nuire ; et je vous prédis ce qui arrivera ; c'est que le roi Charles sera prisonnier, » et que vous le ferez périr d'un genre de mort » qui convient à un tel homme. » Et incontinent on fit venir l'amiral Roger de Lauria, et le roi d'Arragon lui ordonna d'apprêter sur le champ la flotte, d'aller à Messine, et de prendre et brûler tous les vaisseaux du roi Charles.

Cependant il était arrivé de Gênes un espion de messire Alaimu Alchirinu, qui était amiral du roi Charles. Il partit incontinent de Palerme ; il vint à l'armée, et raconta à son amiral l'arrivée de messire Roger de Lauria. Alors messire Alchirinu alla trouver le roi Charles, et lui dit : « Seigneur, » hâtes-toi de passer en Calabre, attendu qu'il est » arrivé de Palerme un espion qui m'a raconté » comment l'amiral du roi d'Arragon vient à » Messine avec toute sa flotte et veut prendre tous » nos vaisseaux ; et sache que je n'ai pas de galères, et n'ai que des bâtiments désarmés ; ainsi » il nous les prendra, et nous les perdrons sans » bataille ; et tu resteras dans cette contrée sans

» vivres, et il faudra que tu meurs de faim ; et ceci » sera d'ici trois jours. C'est pourquoi pense à » passer en Calabre pour cette raison ; l'hiver » approche, et tu n'as pas de bon port où tu » puisses rester toi et tes vaisseaux. Et si cela, » par hasard, ne te plaît pas, les vaisseaux se» ront brisés. Pense donc à passer en terre-ferme, » afin que ce dont tu as besoin arrive de notre » pays. »

Le roi Charles fut alors très courroucé ; il tint conseil avec ses barons, et raconta ce que lui avait dit son amiral messire Alchirinu. Les barons ayant entendu ces paroles, en furent très désolés, et dirent au roi Charles : « Nous sommes très fâchés » que vous n'ayez voulu prendre Messine, ni par » paix, ni par guerre ; à présent nous ne pouvons » l'avoir d'aucune manière, ce dont nous sommes » très désolés. Passons donc en terre ferme, et » il arrivera ce que Dieu voudra. » Et ceci fut ordonné par tous les barons.

Lorsque le roi Charles entendit ces paroles, il perdit courage et devint hors de lui-même, et soupira, en disant : « Je suis mort, puisqu'il m'est » arrivé tant de malheurs, et que ma terre m'a » été prise par un homme à qui jamais je n'ai » déplu. Je suis très fâché de ne pas avoir voulu » prendre Messine ; mais puisqu'il en est ainsi, » passons en Calabre, et qu'il meure celui qui » sera coupable de cette trahison, et ceux qui y » auront pris part. » Et il finit ainsi de parler.

Et ce fut au mois de septembre que l'armée se retira de devant Messine, et passa en Calabre.

La reine passa le premier jour, le second le roi avec beaucoup de troupes, et il laissa deux capitaines avec deux mille cavaliers et leur dit : « Tenez-vous bien cachés ; et quand les habitants de » Messine sortiront pour piller les équipages, » vous les assaillirez et entrerez avec eux à Mes- » sine ; si cela réussit, je reviendrai vers vous. » Et ainsi fut ordonné. Les habitants de Messine ayant appris ceci par leur espion, ordonnèrent incontinent que personne ne sortît de la ville, et ainsi fut fait. Quand les Français virent que les Messiniens ne sortaient pas, ils montèrent sur leurs vaisseaux et passèrent en Calabre, et dirent au roi Charles, « Seigneur, nous avons » manqué notre but; les Messiniens ne sont jamais » sortis hors de la ville. »

Le roi Charles fut alors plus irrité, et dit : « Nous verrons à présent ce que fera le roi » d'Arragon et ses gens. » Le jour après, l'amiral Roger de Lauria arriva par ordre du roi d'Arragon, et entra dans le phare de Messine, en grande pompe, avec dix galères. Il attaqua les vaisseaux du roi Charles, et il prit et coula à fond des galères et des vaisseaux, et on prit cinq galères de la commune de Pise, que l'on mena à Messine, croyant qu'on pourrait prendre sur mer le roi Charles. Celui-ci l'ayant appris, en fut tellement

désolé, qu'il aurait voulu être mort. Il était alors à vue de la Calabre, et il congédia toute sorte de gens qui étaient étrangers et soldés, excepté ceux qu'il avait à terre chez lui; et ceci fut en octobre.

Dans ce mois d'octobre, le roi d'Arragon vint à Messine avec messire Jean de Prochyta, et ils furent reçus par les habitants, en grande fête et avec grande pompe; et il alla au-devant de lui un grand nombre de chevaliers, de dames et de demoiselles; et tous les autres bonnes gens du pays, en faisant de grandes fêtes comme à leur prince, leur roi et leur seigneur.

Et ainsi finit cette histoire.

FIN DE LA CONSPIRATION DE J. PROCHYTA.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pages.

Pages.

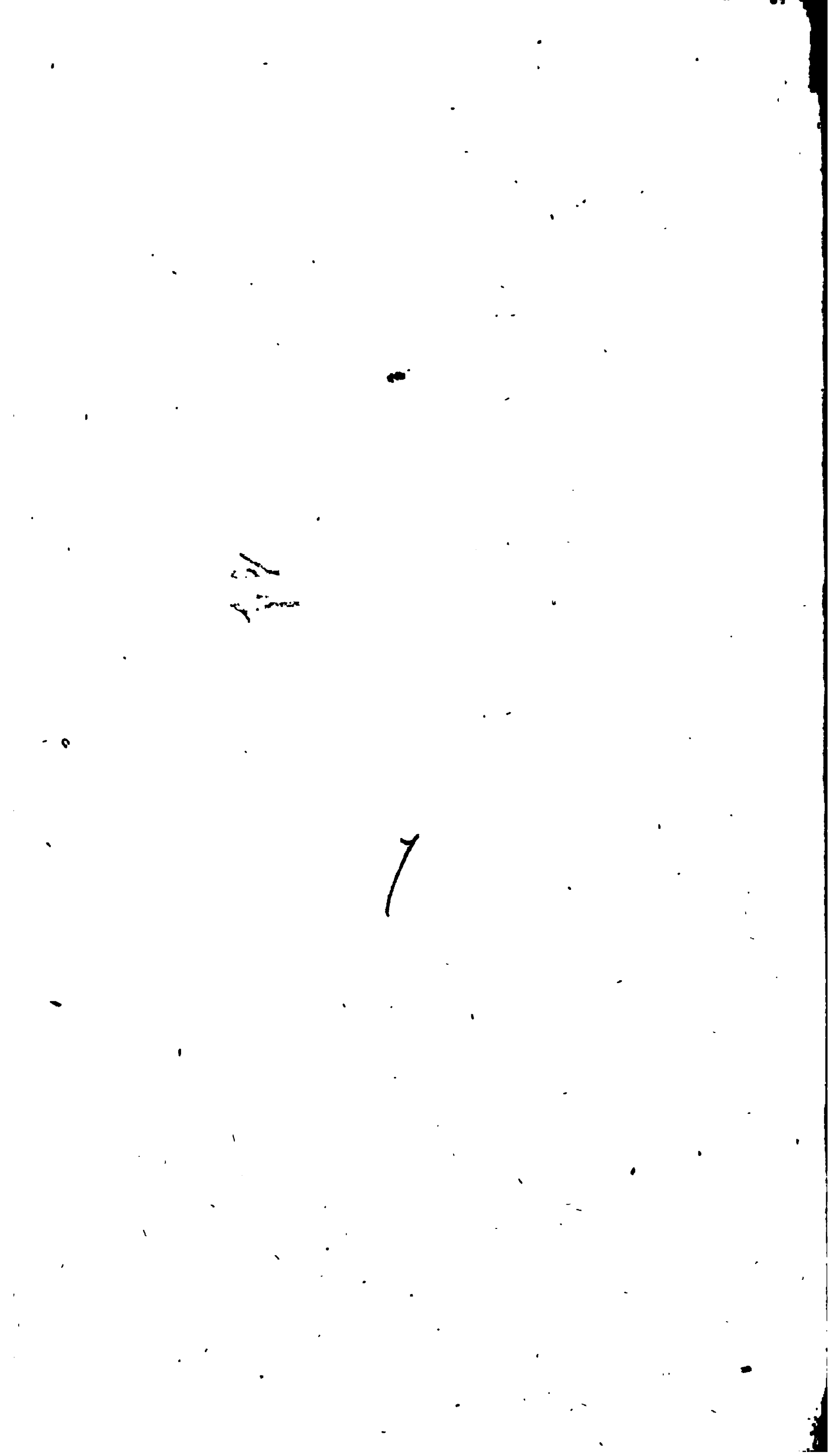
CONTINUATION DES CHRONIQUES D'ARRAGON.

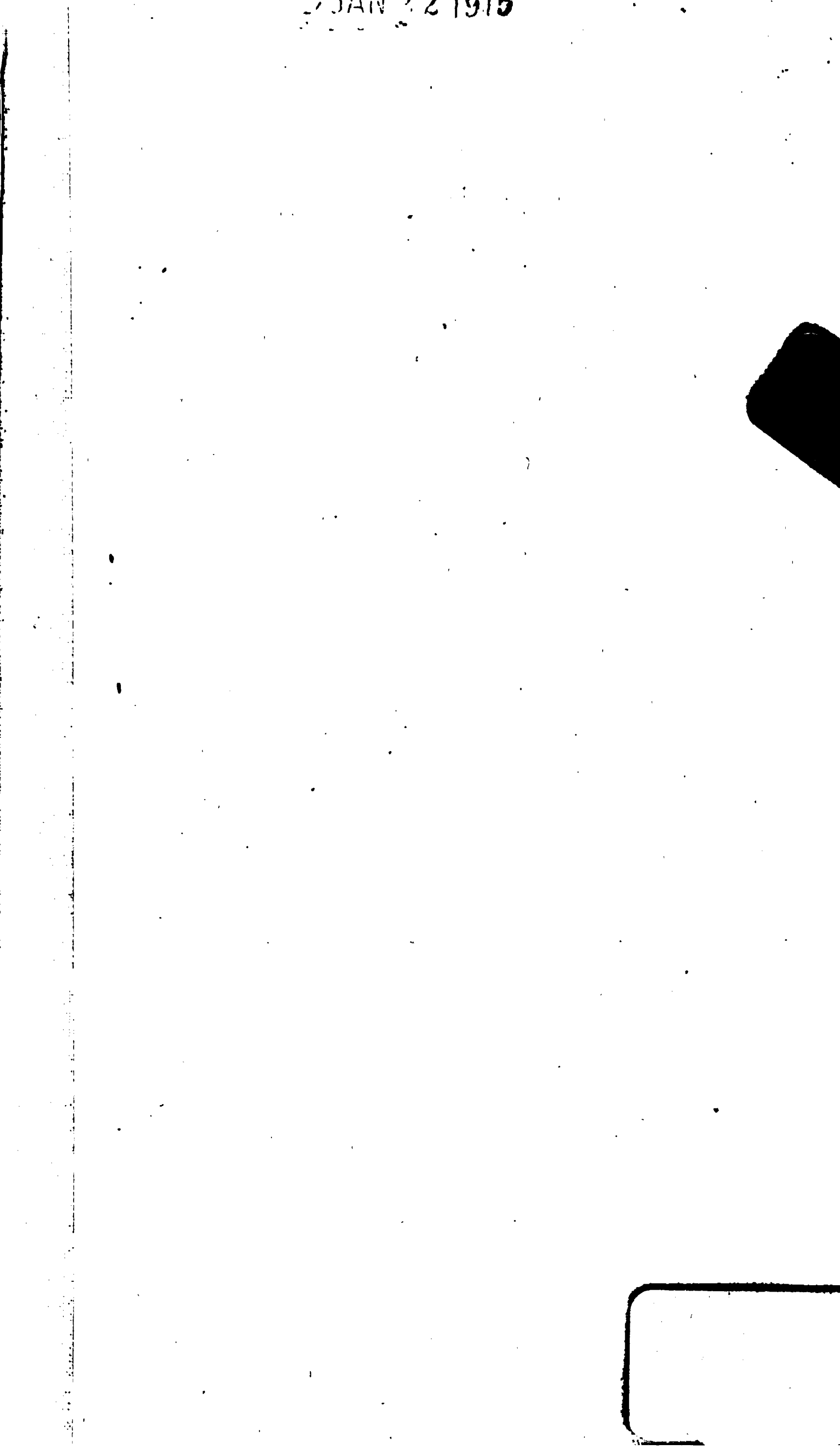
7.

CONSPIRATION DE JEAN PROCHYTA.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

7




JAN 2 1915